



Le besoin de mentir : aspects cliniques et enjeux théoriques

Sébastien Chapellon

► To cite this version:

Sébastien Chapellon. Le besoin de mentir : aspects cliniques et enjeux théoriques. Psychologie. Université René Descartes - Paris V, 2013. Français. NNT : 2013PA05H127 . tel-00959860

HAL Id: tel-00959860

<https://theses.hal.science/tel-00959860>

Submitted on 17 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris Descartes

École Doctorale 261 « Cognition, Comportements, Conduites Humaines »

Laboratoire de Psychologie Clinique et Psychopathologie EA 4056/ Équipe « Cliniques de l'extrême »

Le besoin de mentir *Aspects cliniques et enjeux théoriques*

Par Sébastien Chapellon

Thèse de doctorat de psychologie clinique

Dirigée par François Marty et co-dirigée par Florian Houssier

Présentée et soutenue publiquement le 8 novembre 2013

Devant un jury composé de :

Pr Apollinaire Anakesa Kululuka, Université des Antilles et de la Guyane

Pr Bernard Duez, Université Lyon II

Rapporteur

Pr Florian Houssier, Université Paris V

Co-Directeur

Pr François Marty, Université Paris V

Directeur

Pr Jean-Pierre Pinel, Université Paris XIII

Rapporteur

**« se cacher est un plaisir, mais n'être pas trouvé est une
catastrophe »**

D-W. Winnicott (1963*b*, p. 160)

Sommaire

Remerciements.....	5
Introduction	6
I. Revue des questions.....	12
1.1 L'INTENTION DE TROMPER QUELQU'UN D'AUTRE.....	13
1.2 L'ECOUTE DU MENSONGE : PREMIERES REFLEXIONS CLINIQUES.....	32
1.3 RESUME DE CE CHAPITRE : VERS LE CONCEPT DE MENSONGE.....	55
II. Les approches psychanalytiques	57
2.1 DIGRESSION AUTOUR DE LA SIMULATION	58
2.2 LA PSYCHANALYSE : UN RENOUVEAU	69
2.3 VOCABULAIRE(S) DE LA PSYCHANALYSE.....	90
2.4 EN CONCLUSION : DIFFICULTES ET ACQUIS THEORIQUES	111
III. Destin et fonctions du mensonge au cours du développement de l'enfant.....	115
3.1 DIRE POUR CACHER, CACHER POUR DIRE.....	116
3.2 LES FONCTIONS DU MENSONGE AU COURS DU DEVELOPPEMENT	125
3.3 UN MENSONGE FAIT A S. FREUD	143
3.4 EN RESUME : S'ELOIGNER POUR MIEUX SE RAPPROCHER.....	161
Analyses cliniques.....	165
IV. Faux Moi	166
4.1 UN HOMME TRES ATTACHANT	167
4.2 LE MENSONGE EXPRESSION DU « VRAI SELF ».....	189
4.3 CROIS-MOI SI TU VEUX, DOUTES SI TU PEUX.....	207
4.4 EN RESUME DE CE CHAPITRE	223
V. Adultes maltraitants ou réalité mal traitée ?	226
5.1 ANITA : ADOLESCENTE EN GUERRE.....	227

5.2	LES FAUX SIGNALEMENTS DE MALTRAITANCE.....	242
5.3	PARENTS INSUFFISAMMENT BONS ?	258
5.4	UN REVELATEUR DES PERTURBATIONS DU MILIEU.....	273
5.5	POUR RESUMER : UN FACTEUR D'ESPOIR.....	287
VI.	Discussion	290
VII.	Bibliographie.....	302
VIII.	Index des auteurs cités	329
IX.	Index des cas et des exemples présentés	334
X.	Index des termes et des notions employés	336
XI.	Table des matières.....	338

À Patricia...

Remerciements.

Merci à mon directeur, Monsieur le Professeur François Marty qui a su faire preuve d'une infinie patience à mon égard.

Merci à mon codirecteur, Monsieur Florian Houssier pour les précieuses connaissances avec lesquelles il a orienté mes réflexions.

Merci à Madame Evelyne Grange-Ségéral, grâce à sa disponibilité sans égale, l'Atlantique s'est rétréci.

Merci à Chô, sans qui ce travail n'aurait jamais été écrit en français.

Merci à Apollinaire, pour sa rigueur scientifique.

Merci à Paul, qui m'a donné le courage de me lancer dans ce travail.

Merci à tous ceux qui sont au cœur de cette thèse, dont ils constituent les cas.

Merci à mes proches, mes parents, mes sœurs et mes amis, qui ont su accepter le retrait social que ce besogneux travail a suscité. Comme l'écrivait J-P. Sartre « vivre ou écrire »...

Merci enfin à Messieurs les Professeurs Bernard Duez et Jean-Pierre Pinel pour avoir accepté d'être les rapporteurs de ce travail.

Introduction

Le terme de mensonge est synonyme d'un refus des individus à communiquer leurs pensées et d'une volonté délibérée d'énoncer des informations erronées dans l'objectif de tromper quelqu'un d'autre. À l'aide du vocable de mensonge, nous questionnerons une configuration clinique jusqu'ici peu analysée et chercherons comment, dans le cadre d'un projet de soin, entendre un patient ou un usager animé par un *besoin de mentir*.

S. Freud (1914-1919, p. 86) enseignait qu'on ne doit pas fabriquer de théories, qu'elles doivent nous « tomber dessus » comme des invités inattendus. Il en fut ainsi de notre rencontre initiale avec la question du mensonge. Celle-ci débuta dans une structure d'accueil pour personnes en errance où nous faisons fonction d'éducateur. Un usager y a laissé l'ensemble des membres de l'équipe désemparés, après que nous nous soyons aperçu qu'il avait menti sur qui il était. La motivation qui semblait animer cet homme nous a fortement intrigué. D'autres observations réalisées dans ce contexte d'accompagnement éducatif, au sein du dispositif que nous nommerons *Café social* ont encore accentuées les questionnements formulés dans un mémoire de Master 1. Certains individus nous ont en effet paru animés par un besoin irrépressible d'induire leurs interlocuteurs en erreur. Le problème se posait de savoir comment expliquer le besoin qu'ils éprouvent, ainsi que celui de comprendre ce que cette tendance pouvait révéler du mode de fonctionnement psychique de ces sujets, parfois dotés d'une remarquable faculté de persuasion.

Trois ans après avoir rédigé un mémoire de Master 2 en 2004, la question du mensonge ressurgira de façon impromptue, dans un tout autre cadre ; au cours d'une pratique de psychologue en Guyane, dans un service d'Aide Sociale à l'Enfance. En effet, ce sujet revenait fréquemment chez les éducateurs, les familles d'accueil et les parents à qui certains adolescents mentaient éperdument. Les mensonges à travers lesquels ils accusaient fallacieusement de maltraitance des proches sont venus raviver nos anciennes interrogations. Le problème initialement posé durant notre expérience de travailleur social fit ainsi retour avec suffisamment d'insistance pour nous décider à en faire l'objet d'une thèse en remettant, *a posteriori*, au travail notre hypothèse princeps selon laquelle le mensonge représentait une forme de communication inconsciente.

Nous mettrons donc en perspective les observations issues d'une pratique de psychologue à l'Aide Sociale à l'Enfance, avec celles recueillies dans le cadre du *Café social*. Nous examinerons le cas de sujets vis-à-vis desquels l'inclinaison au mensonge nous a semblé constituer une caractéristique déterminante, un élément central de leur problématique. En définitive, ces observations contribueront à l'analyse des logiques inconscientes qui expliqueraient un *besoin de mentir*.

Le mensonge implique *a priori* une volition qui laisse l'impression que le sujet déciderait entièrement de sa conduite. Pourtant, celle-ci ne serait pas aussi transparente à elle-même qu'il n'y paraît : le sujet peut vouloir tromper et avoir conscience de le faire, sans nécessairement savoir pourquoi il en éprouve le besoin. Aussi proposons-nous d'interroger les motifs inconscients qui expliqueraient cette attitude.

Le problème princeps que nous posons est celui du « pourquoi » : *pourquoi certains sujets seraient-ils amenés à mentir à leurs interlocuteurs sans qu'aucun motif matériel ne les y pousse ? Quels bénéfices psychiques une relation où les autres sont induits en erreur procure-t-elle ? En quoi l'action de mentir pourrait-elle être la communication inconsciente d'une difficulté ? L'écoute du discours sciemment trompeur requiert-elle des modalités spécifiques, et si oui, lesquelles ?*

Voici énoncées les questions auxquelles ce travail aura pour objectif de répondre. Pour ce faire, nous nous appuierons sur le postulat selon lequel le discours mensonger serait analogue à un acte. Il impliquerait une action significative à l'adresse d'un autre sujet. Les logiques inconscientes qui animent le sujet seraient à déchiffrer dans la manière avec laquelle il agit sur ceux à qui il ment. La prise en compte du mode d'utilisation de l'objet (au sens winnicottien) sous-jacent à cet « acte-parlé » (S. Chapellon, 2011e) permettrait ainsi d'accéder à un niveau de compréhension du sujet autrement inaccessible.

Autour de ce postulat, nous avons émis deux hypothèses qui guideront cette recherche. La première concerne la finalité économique du mensonge, et s'intéresse au mode d'utilisation de l'objet qu'il implique. La seconde vise à cerner la nature des angoisses dont le sujet se défend et la manière avec laquelle il les communiquerait en mentant.

La première hypothèse que nous formulons se présente ainsi : le sujet mentirait pour contre-investir un état de vulnérabilité psychique et transitionnaliser la rencontre avec l'autre, en le repoussant fantasmatiquement hors de sa vie psychique, tout en établissant un lien narcissiquement réparateur, d'adhésion, avec lui.

Notre seconde hypothèse est la suivante : le sujet ferait éprouver à ceux qu'il trompe sa propre perte de confiance. Les affects traumatiques ressentis suite à l'expérience du mensonge représenteraient ainsi la communication inconsciente d'angoisses de nature persécutrices, qui seraient transférées par identification projective.

La vérification de ces hypothèses semble en revanche complexifiée par la controverse suscitée par cette thématique. À l'annonce de notre sujet de recherche de fortes réticences étaient en effet exprimées par la plupart de nos interlocuteurs. La majorité d'entre eux soulignait la désuétude du vocable de « mensonge ». Rares sont les scientifiques qui acceptent de souscrire à l'idée de tromperie intentionnelle qu'il connote. Le psychanalyste A. Eiguer (1989, p. 61) conteste par exemple l'emploi du terme de mensonge. Il serait antinomique vis-à-vis de la pensée analytique car l'idée d'inconscient en annulerait la pertinence. La notion de mensonge paraît donc contradictoire avec l'idée d'inconscient et semble de surcroît se dissoudre dans la théorie de la mythomanie, qu'A. Eiguer, comme beaucoup d'autres auteurs, lui préfèrent.

En fait, il nous est apparu qu'un problème théorique restait à résoudre. En effet, la littérature consacrée à cette question semble maigre. Nos recherches bibliographiques ont conduit à une relative impasse : aucun ouvrage de référence n'existait dans le champ de la psychanalyse et, dans la seule thèse apparemment consacrée à ce sujet, V. Goedert Masuy (2003) s'intéresse en fait au jeu du « faire semblant » auquel s'adonnent les enfants. De plus, les rares auteurs qui abordent des thèmes connexes usent d'autres notions laissant souvent en suspens la question d'un désir de tromper. L'intentionnalité que caractérise le vocable de mensonge semble donc difficile à concevoir, et ce terme comporterait l'idée d'une condamnation morale.

Pourtant, ne peut-on pas être conscient de tromper les autres sans savoir pourquoi on en éprouve le besoin ? La question de la tromperie recèle l'idée d'une transgression mais celle-ci n'est-elle pas un aspect essentiel de la dynamique des sujets concernés ? Tout comme

on parle de « violence » ou de « perversion » sans pour autant émettre un jugement de valeur à l'égard des sujets concernés, nous estimons qu'il est possible de faire référence au mensonge dans une perspective scientifique. Ce terme nous a paru le plus apte à favoriser la compréhension de la problématique des sujets rencontrés au cours de notre pratique.

Nous avons donc été amené à reconsidérer l'utilité du vocable de mensonge qui ne semble pas avoir voix au chapitre dans le lexique scientifique. Aussi importera-t-il de discuter du statut théorique de cette notion et de la configuration clinique qu'elle concernerait éventuellement, avant d'en user comme d'un concept à part entière. Nous commencerons donc par définir notre objet afin de préciser ses caractéristiques intersubjectives. À cet effet, nous présenterons une première situation exemplaire : le cas de Monsieur Ripley permettra d'envisager le type de lien sous-tendu par le mensonge, ainsi que ses implications inconscientes. L'exemple de cet homme particulièrement enclin à tromper ses interlocuteurs servira aussi à discuter des difficultés que pose l'observation de cette attitude singulière.

Ensuite, l'étude de la place qu'a historiquement tenu la simulation dans le corpus psychiatrique au moment de la découverte de la psychanalyse aidera à situer l'origine des présupposés négatifs qui environnent la question du mensonge. Après, nous recenserons les approches des psychanalystes contemporains qui, hormis W-R. Bion (1970) et R. Langs (1980), emploient d'autres notions, comme la « mythomanie », la « *pseudologia-phantastica* », l'« imposture », ou le « faux », entre autres. L'hétérogénéité des terminologies usitées renvoyant l'impression d'avoir affaire à des phénomènes disparates, nous discuterons de la possibilité qu'une « babélisation théorique » (R. Roussillon, 2001b) empêche de réunir les arguments des auteurs.

Après avoir passé en revue les théories existantes, dans le but de les rassembler au sein de notre corpus, nous utiliserons les travaux des analystes d'enfants qui, à l'instar de D-W. Winnicott, ont plus distinctement traité de la question du mensonge. À l'aide de leurs arguments, nous décrirons le rôle du mensonge au cours du développement de l'enfant. Il s'agira de trouver les points de concordance entre les fonctions organisatrices, « normales », que ce mécanisme revêt au cours de la croissance et ses teintes plus pathologiques. Nous interrogerons la forme de dépendance à l'objet extérieur dont le mensonge peut être le symptôme. Dans cette perspective, nous présenterons ensuite le cas de l'adolescente qui aurait menti à S. Freud (1920a). L'exemple de cette patiente qui a délibérément trompé son analyste

ouvrira une réflexion portant sur les dynamiques transféro-contre-transférentielles en jeu. Nous décrirons les fonctions défensives de ses « rêves de complaisance mensongers » en les comparant à celles de la négation ; mécanisme dont le mensonge constituerait un ersatz. Il s'agira de réfléchir à l'aspect paradoxal que comporte cette manière d'interpeller l'autre tout en lui refusant tout accès à soi.

L'étude des dynamiques trans-subjectives relatives à l'action de tromper ne pouvant se poser de façon aussi aiguë que dans le vif de la rencontre, l'examen des cas restera au cœur de nos préoccupations. Aussi présenterons-nous ensuite les expériences à la source de nos questionnements. Nous examinerons donc des cas vis-à-vis desquels la prise en considération d'un *besoin de mentir* nous a semblé éclairer l'analyse.

C'est avec celui de Jean-Bob, le sujet à la source de nos premières interrogations, que débiteront nos observations cliniques. Autour de son exemple, rapporté de notre expérience d'éducateur au *Café social*, nous nous efforcerons d'approfondir le déterminisme inconscient à l'œuvre dans l'usage compulsif du mensonge. Nous examinerons le type de désorganisation psychique qui pousse certains sujets à interagir de cette manière avec autrui, et envisagerons les raisons pour lesquelles le mensonge serait une « solution » privilégiée par les personnalités dites en « faux *self* » (D-W. Winnicott, 1960). Cet homme ayant réussi à susciter l'adhésion de ses interlocuteurs, nous analyserons la transaction narcissique où la croyance dans le mensonge prendrait sa source. Après quoi, le cas de Mithridate aidera à comprendre comment et pourquoi le sujet s'octroie fantasmatiquement une position de supériorité vis-à-vis de ceux qu'il trompe. Nous verrons qu'à l'instar de la « tendance antisociale » étudiée par D-W. Winnicott (1956), le mensonge constitue un facteur d'espoir car il serait l'expression d'une souffrance autrement indicible. Autour de ce dernier exemple rapporté du *Café social*, nous discuterons de la valeur pronostic de cette attitude et exposerons le dilemme posé au praticien.

Enfin, dans le dernier chapitre, nous changerons d'angle d'observation puisque nous n'examinerons plus des exemples où nous étions partie prenante, en tant que destinataire direct du mensonge, mais analyserons les situations de quatre adolescents ayant menti à des personnes de leur entourage. D'abord, l'examen du cas d'Anita, une adolescente accueillie sous une fausse identité par le service d'Aide Sociale à l'Enfance où nous étions psychologue permettra de préciser le rôle défensif du mensonge. Cette jeune en aurait usé comme d'un ultime moyen de contenance pour se protéger des bouleversements psychiques engendrés par

la migration de sa famille. Ensuite, l'exemple de la fausse déclaration à travers laquelle Fatou accusa son père d'attouchements permettra d'évoquer le problème des faux signalements de maltraitance. Nous réfléchirons aux motifs inconscients qui poussent certains sujets à se plaindre de façon infondée d'agressions sexuelles ou physiques perpétrées par leurs parents. Nous montrerons que, lorsque ces mensonges sont pris au pied de la lettre ils ont des conséquences sociales et familiales contraires aux attentes inconscientes qui les motivent. Il s'agira d'expliquer pourquoi, selon nous, ils concrétisent le fantasme du « roman familial » (S. Freud, 1909*b*). Nous verrons notamment que la décision de justice qui déchu le père de Prométhée de son autorité, a brisé le cadre familial sur lequel il cherchait paradoxalement à s'appuyer. Nous tâcherons de démontrer que la prise en compte du caractère fictif de ce genre de dénonciation permet de prendre en considération la fragilité des parents incriminés et d'envisager un soutien à la parentalité. Avec l'exemple d'Entropie, nous questionnerons le sens des mensonges consistant à distendre les liens institutionnels en désunissant les professionnels. À travers le cas de cette adolescente qui accusa un éducateur d'attouchements auprès de la direction de l'établissement dans lequel elle était placée, nous questionnerons les motifs inconscients qui poussent de tels sujets à ourdir des *scénarii* discréditant les membres d'une équipe les uns aux yeux des autres. Il s'agira de discuter du fait que ces mensonges, pouvant effondrer l'espace institutionnel, représentent un moyen pour le sujet d'externaliser son clivage sur le groupe.

Ces exemples, tirés de contextes pratiques différents, permettront d'analyser comment les sujets expriment finalement une détresse en la cachant. Nous verrons que la prise en compte de la question du mensonge éclaire la manière avec laquelle le sujet interpelle un environnement qui est à la fois source de ses angoisses et porteur de ses espoirs.

Dans ce but, nous allons préalablement définir l'objet de cette thèse et passer en revue les problèmes et les questions qui se posent.

I. Revue des questions

Dans ce chapitre, notre premier souci sera d'expliquer pourquoi nous avons interprété l'attitude des sujets dont nous examinerons le cas en termes de *désir d'induire autrui en erreur*. Nous passerons ici en revue les questions et problèmes posés par les spécificités de ce comportement *a priori* intentionnel. Ceci dans l'objectif de faire du « mensonge » un concept clinique.

Aussi le définirons-nous, avant d'expliquer pourquoi l'intention qu'il caractérise permettrait d'étudier une configuration clinique singulière. Nous débattons consécutivement de l'idée de « mensonge-à-soi » afin de démontrer qu'elle constituerait une application à contre-emploi de la sémantique du mensonge. Dans cette optique, nous chercherons comment certains mésusages scientifiques de ce terme auraient contribué à en obscurcir le sens premier. Après quoi, nous présenterons les concepts de *pseudologia-phantastica* et de mythomanie dans le but de soulever à la fois les problèmes épistémologiques qu'ils posent et de démontrer qu'ils désignent des configurations cliniques différentes de celle que nous nous donnons pour tâche de décrire. Enfin, il s'agira de discuter des conditions d'observation de ce phénomène en distinguant les approches clinique et médico-légale. C'est seulement à la suite de ces précautions méthodologiques et conceptuelles que nous examinerons le cas de Monsieur Ripley. Cet exemple, permettra à la fois de présenter notre premier dispositif de collecte des données : le *Café social*, et de commencer de discuter des deux hypothèses sur lesquelles cette recherche est axée.

1.1 L'intention de tromper quelqu'un d'autre

Cette première partie sera consacrée à un élagage sémantique. Nous définirons ce que nous entendons par « mensonge » et présenterons l'amalgame mensonge et mensonge-à-soi, afin de discuter ensuite du préjugé selon lequel lesdits « mythomanes » croiraient sincèrement aux histoires qu'ils racontent. Ceci permettra d'envisager plus précisément les particularités intersubjectives du phénomène à étudier. Notons que pour éviter d'entrer dans une démarche théorique trop aride, nous donnerons progressivement corps à notre objet de recherche à l'aide d'illustrations puisées dans la pléthore de faits divers rapportés par des journalistes.

Pour l'heure, opérons une définition claire du système relationnel que peut désigner le mot de « mensonge ».

a. Définition

Avant toute chose, il nous a semblé utile de traiter brièvement d'étymologie. Le mot « mensonge » serait apparu en 1080 dans la langue française, à la suite d'une dérivation du latin populaire « mentionica » prenant racine dans le bas latin « mentire ». Le qualificatif de « menteur » serait né en 1220 du verbe mentir, qui semble avoir été employé auparavant (J. Picoche, 1992, pp. 313-314). Le substantif « ment », sur lequel est construit ce verbe est hérité de la racine indo-européenne *men*, se rapportant à l'idée d'une activité mentale. En latin cette racine apparaît dans *mentalis* qui signifie « de l'esprit » (*Ibid.*). Le mot mensonge semble donc être traditionnellement associé à la pensée, ou à l'intelligence en action. Même relativement obscurci par la patine du temps, son sens actuel contiendrait encore un riche réseau de significations. La définition classique nous a paru adéquate pour les appréhender.

Le Grand Robert de la langue française (A. Rey, 2001, p. 1351-1352) définit par exemple le mensonge comme une « assertion sciemment contraire à la vérité, faite dans l'intention de tromper ». Il est question d'un message qui consisterait toujours à dire ce que l'on ne croit pas. La définition classique confirme donc l'idée que le sujet ne croit jamais à son mensonge. À l'instar de ce qu'affirme le philosophe J. Laurent (1994, p. 28), il n'y aurait donc pas de mensonge sans intention de tromper, contrairement à ce qui a pu être écrit à ce

propos. Le sociologue M. Fize (2007, p. 26) observe d'ailleurs que celui qui dit une chose fausse qu'il croit vraie ne ment pas : il parle de bonne foi, il se trompe. À l'inverse, le sujet qui ment a l'intention d'induire dans l'esprit de son interlocuteur une représentation de la réalité différente de celle qu'il tient lui-même pour vraie. La linguiste A. Reboul (1992, p. 135) précise en ce sens qu'une assertion ne peut être qualifiée de mensonge qu'à la condition que « le locuteur ait l'intention que son interlocuteur croie qu'il croit à la vérité de ce qu'il dit ».

Relevons que S. de Mijolla-Mellor (2002, pp. 1045-1046) établit la seule définition qu'un dictionnaire français de psychanalyse consacre au mensonge. Elle le définit comme la déformation volontaire de la pensée du sujet. D'après cet auteur, qui parle d'un « désir pour le faux », le mensonge ne s'exercerait que vis-à-vis d'un autre et impliquerait une intention (*Ibid.*). En ce sens, J. Derrida (1995, p. 504) insiste sur le fait que ce qui compte, en premier et en dernier lieu, c'est l'intention car elle implique le champ pluri-sujetif : « On ne ment qu'à l'autre ». Le philosophe (*Id.*, 1999, p. 95) propose de revenir au sens « carré » du mensonge : « quelqu'un dit délibérément autre chose que ce qu'il sait, dans l'intention d'égaler son auditeur ».

Cette définition exclue *de facto* ce que certains appellent le « mensonge par omission ». Ceci est essentiel. Cacher la vérité n'est en effet pas la même chose que proférer un mensonge. L-T. Somme (2005, p. 48) précise à ce propos que bien que tout homme qui ment veuille cacher le vrai, la personne qui cache ce qu'elle pense être le vrai ne ment pas. Taire ce que l'on pense est différent de mentir car cela revient à se poster dans une forme d'immobilité face à autrui, tandis qu'adresser à l'autre un discours destiné à l'induire en erreur implique un mouvement dans sa direction.

L'intentionnalité sur laquelle est mis l'accent serait donc l'indice d'un élan du sujet en direction de ceux vers qui il s'adresse de cette manière. Le fait même d'essayer de tromper quelqu'un indique le besoin d'une interrelation (B. Cyrulnik, 2010, p. 58). Le mensonge serait donc synonyme de lien. Aussi ce mot pourrait-il permettre d'explorer un phénomène dans lequel la question de l'autre primerait. Il s'agirait d'analyser les motifs inconscients qui président au désir de tromper autrui.

Or, cette conception intersubjective que désigne traditionnellement le mot « mensonge » tend à s'effacer chez les scientifiques qui en usent dans le sens du mensonge-à-soi. Notre tâche consiste à questionner cette utilisation, car elle remet en cause la définition précédente.

b. Mensonge-à-soi

Selon beaucoup de personnes, l'approche psychologique du mensonge n'aurait pas de sens, dans la mesure où toute parole représenterait finalement un mensonge envers soi-même. Nous devons donc discuter de cette idée, dans le projet d'expliquer pourquoi elle aurait participé à obscurcir la question du mensonge.

L'idée selon laquelle un sujet se mentirait implique qu'il croirait en ce qu'il dit. Il chercherait moins à tromper les autres que lui-même. Cependant, si le trompeur et le trompé sont une seule et même personne, ne sommes-nous pas en présence d'un paradoxe logique ? Celui-ci est rendu exemplaire dans la farce qui suit.

Un monsieur est interné pour avoir d'amples conversations avec son ours Tobie. Au bout d'un certain nombre d'années d'hospitalisation, le médecin le consulte pour vérifier s'il croit encore que son ours l'écoute et lui parle. Alors qu'il questionne le patient sur le rapport pathologique qu'il entretient avec Tobie, le psychiatre s'entend répondre, incrédule : « Ce n'est pas possible, puisque c'est un ours en peluche ! » Son hallucination ayant ostensiblement disparu, on l'autorise à quitter le service. Une fois sorti, il congatule fièrement son ours : « On les a bien eus, Tobie ! »

À quel moment le monsieur ment-il : quand il parle à son ours en se moquant du médecin, ou quand il affirme à ce dernier que son ours n'est pas vivant ? Se croit-il guéri quand il parle à son ours, ou se sait-il malade au moment où il trompe le praticien ? La question de déterminer qui trompe qui est source d'une hésitation. Celle-ci semble résolue si l'on s'accorde au principe selon lequel, finalement, *toute parole serait un mensonge*. Il tend à suspendre l'incertitude qui environne la question du mensonge, cependant, en la rendant indécidable, il empêcherait de la penser. Postulant que l'idée de « mensonge-à-soi-même » aurait participé à amplifier l'hésitation qui environne ce sujet, nous retraçons la manière dont cette idée a été

employée. Il va s'agir de dépoussiérer la notion de mensonge des scories théoriques qui auraient obscurcies son sens premier.

Jusqu'à présent, le mensonge a davantage fait l'objet de travaux de la part des philosophes qui, depuis l'Antiquité, s'y sont intéressés. De Socrate à Nietzsche, ils ont formulé nombre de questions à son propos. Platon s'interrogea par exemple précisément sur la question de la tromperie volontaire, dans l'*Hippias* (entre -399 et -390). Ainsi, bien des manuels philosophiques ont été consacrés à la question du mensonge. Nous ne nous aventurerons pas à les citer ici. Néanmoins, il convient de préciser que le mensonge n'a pas été érigé au rang de notion dans le domaine de la philosophie, car il a souvent été employé dans le sens du mensonge-à-soi. Ces notions restent néanmoins ce qu'on appelle de « faux amis » dans l'apprentissage d'une langue. L'affinité sémantique qui tend à les amalgamer a complexifié l'approche du mensonge *stricto sensu*. On l'observe dans d'autres corpus.

En psychologie, il convient de citer le manuel français de référence, *Les fondements du mensonge*. G. Durandin (1972) consacre la moitié de cet ouvrage à la question du mensonge-à-soi, ce qui l'oblige à parler de mensonge à autrui (*Ibid.*, pp. 309-400), comme si le mot « mensonge » ne définissait pas intrinsèquement une tromperie destinée à un autre que soi... N'est-ce pas faire usage d'un pléonasme que de parler de « mensonge à autrui » ? La définition du mensonge se heurte à cette idée de « mensonge-à-soi », couramment employée pour appréhender le fait que des sujets peuvent dire des choses fausses sans désir de tromper. Or, dès lors que l'on accrédite la théorie de l'inconscient, cette expression apparaît inappropriée, dans la mesure où les concepts métapsychologiques comme la dénégation, le refoulement, ou le souvenir couverture, entre autres, expliquent avec plus de précision la manière avec laquelle un sujet *se mentirait*. Le fait d'avoir voulu décrire des phénomènes inconscients en terme de mensonge-à-soi, semble avoir induit des quiproquos.

Le flou qui règne à propos de la question du mensonge provient du fait que divers phénomènes fictionnels ont été rassemblés indistinctement sous ce vocable. C'est ce qu'a montré J. Derrida. Dans sa monographie *Histoire du mensonge Prolégomènes*, le philosophe (*Op.cit.*, 1995, p. 502) explique qu'une confusion s'est installée suite au fait qu'ensemble de catégories, telles la fausseté, la ruse, l'erreur ou l'invention poétique ont été communément admises dans un même lexique « pseudo-logique ».

On observe les conséquences de cette confusion dans l'utilisation que P. Hachet (1999) et J-F. Kahn (1989) font du mensonge. Dans leurs ouvrages respectifs, *Le mensonge indispensable* et *Esquisse d'une philosophie du mensonge*, ils en parlent en effet en référence aux mythes avec lesquelles l'homme a de tout temps tenté d'apprivoiser les réalités qui lui échappaient. Ces récits fictionnels n'ont pourtant pas pour vocation de tromper, mais, au contraire, de faire partager des mondes imaginaires. Comme l'explique V. Masuy (2010, p. 59) : « La fiction pourrait être la "fille" aboutie et partageable d'un univers fantasmatique de nature intrapsychique ». L'auteur d'une fiction, précise G. Lenclud (2011, p. 15), s'accorde la licence de présenter pour vrai ce qu'il sait ne pas l'être, sans avoir l'intention de tromper son auditeur à qui il attribue la capacité de savoir que ce qu'il formule est faux. La fiction suppose à la différence du mensonge, une certaine réciprocité entre le créateur et son public. On peut par exemple citer le récit d'Ernest Hemingway, *Le Vieil Homme et la mer* : l'homme ne ment pas à l'enfant lorsqu'il lui conte de fabuleuses histoires. Son but n'est pas de l'induire en erreur mais de le faire rêver en partageant son rêve. L'emploi du mot mensonge pour définir ce genre de récit fictionnel paraît donc litigieux. Il engendre une confusion préjudiciable.

Le mot mensonge ayant été utilisé à outrance pour décrire des phénomènes inconscients, sa définition première se serait obscurcie. L'usage récurrent du mensonge-à-soi aurait étendu le spectre de ce qui doit être entendu comme mensonge au point de faire oublier sa dimension intentionnelle. La représentation du mensonge paraît s'être érodée à la suite de ce mésusage. Si l'on veut clairement saisir l'idée que sous-tend le verbe « mentir », il importe de le séparer des autres pseudo-logiques qui lui sont enchevêtrées et de rappeler que l'idée de se-mentir est une contradiction et qu'on ne ment pas si on croit à ce qu'on dit, même si c'est faux. Saint Augustin déclarait d'ailleurs à ce propos que « quiconque énonce un fait qui lui paraît digne de croyance ou que son opinion tient pour vrai, ne ment pas, même si le fait est faux » (Cité par R. Dekonink, 2004, p. 62).

À bien y regarder, *vouloir faire croire* à quelqu'un une chose que l'on sait erronée ressort d'une dynamique différente de celle qui consisterait à s'en persuader soi-même. Malgré tout, nombre d'autres auteurs utilisent des formules en demi-teinte qui contiennent le mot mensonge sans signifier une intention de tromper. Dans son ouvrage *Le mensonge chez l'enfant*, J-M. Sutter (1956) décrit par exemple les histoires invraisemblables que les enfants racontent pour modifier la réalité au gré de leurs fantaisies en parlant de « pseudo-mensonge ». Il prend l'exemple de Philippe, dont le tricycle devient une

automobile imaginaire : le garçon en précise la marque, stoppe au feu rouge, l'approvisionne en essence et imagine sur sa route maints embarras de la circulation en ornant son récit de détails minutieux et fort réalistes (*Ibid.*, p. 19).

Chez cet enfant, un certain degré de falsification de la réalité est en jeu sans qu'il y ait pourtant désir d'induire les autres en erreur. De tels petits narrateurs travestissent le réel au gré de leur imagination, ils l'habillent de leur réalité psychique. Il n'est donc pas question de mensonge. Pourtant, l'auteur émet des considérations à son propos en affirmant que le « mensonge » sert à s'abuser soi-même (*Ibid.*, p. 4). Les fictions à travers lesquelles le sujet tente de mettre en accord ses rêves avec la réalité peuvent-elles réellement être considérées comme des mensonges ? Non, selon notre point de vue. Le petit narrateur précédent ne désirait pas tromper son public, là n'était pas son plaisir. La dimension intersubjective apparaît minorée dans ce genre de conception.

Ce qui est en jeu dans les fabulations à travers lesquels les enfants se construisent différents mondes imaginaires, c'est le désir de modifier la réalité selon son fantasme. Le plaisir pris consiste à s'inventer des histoires qui embellissent le réel en le rendant plus conforme à l'imaginaire. Or, dans le mensonge, il s'agirait de transitionnaliser la rencontre avec l'autre en donnant au sujet trompé une place particulière. L'intention de l'induire en erreur primerait ici sur celle de s'inventer des histoires. Il serait donc moins question de jeu avec l'imaginaire que de manipulation, dans le sens d'un jeu avec la réalité.

S. Freud a de ce point de vue émis des perspectives exemptes de toute confusion. On peut prendre pour exemple la réunion des premiers analystes du 7 avril 1909, durant laquelle il jugea nécessaire de distinguer strictement le mensonge de l'activité de fantasme (H. Nunberg & E. Federn, 1978, p. 201). De même, dans son exposé sur le *petit Hans*, S. Freud (1909a, p. 145) prend soin de discerner les « réticences » conscientes de l'enfant, qui falsifie ou dissimule les pensées qu'il souhaite cacher aux adultes et les « divergences » qui amènent son discours à s'écarter de la réalité pour la mettre en accord avec sa fantaisie.

Or, si Freud n'a pas confondu le mensonge et la fabulation dans le domaine de la métapsychologie, l'intentionnalité que la sémantique du mensonge sous-tend aurait été laissée en suspens dans certaines des notions les plus employées. Aussi proposons-nous d'étudier ce qu'il en est pour deux des plus connues d'entre-elles : la mythomanie et la *pseudologia-*

phantastica. Il convient de réfléchir à la façon avec laquelle ces notions, porteuses du principe selon lequel les sujets concernés croiraient en ce qu'ils disent, auraient influencé la représentation du mensonge dans le domaine clinique.

c. Le sujet croit-il à son récit ?

Dans son *Petit traité des perversions morales*, A. Eiguer (1997) définit la « mythomanie » comme une forme de mystification envers soi-même et les autres. Le mythomane se créerait un personnage valorisant auquel il adhérerait avec suffisamment de détermination pour parvenir à convaincre son entourage (*Ibid.*, p. 13).

« Les mythomanes doivent croire sincèrement aux histoires qu'ils racontent et au personnage qu'ils inventent pour pouvoir mieux convaincre les autres. Même si ce n'est pas le cas au début, ils finissent par se prendre à leur propre jeu. » (*Ibid.*, p.15).

Selon A. Eiguer, lesdits mythomanes finiraient par s'approprier le thème de leur narration. Le sujet ne serait donc plus vraiment conscient de tromper ceux à qui il s'adresse, puisque c'est avant tout lui-même qu'il désirerait tromper. Cette conception nous apparaît problématique. Peut-on considérer que le fourvoiement d'autrui ne soit pas un but en soi ? Est-il possible que la crédibilité d'un mensonge dépende du fait que le sujet s'auto-persuade de sa réalité ? La croyance que le sujet peut parvenir à susciter chez ses auditeurs ne dépend-elle pas avant tout d'un désir de les tromper ?

Un point central de notre débat émerge. En effet, chercher à s'ensorceler soi-même et chercher à tromper quelqu'un d'autre relèvent de deux actions distinctes. Elles n'impliquent pas le même rapport aux autres. Aussi doit-on se pencher sur le problème de l'intention que l'on peut ou non imputer au sujet.

Nous l'illustrerons à l'aide du fait divers dont Xavier Giannoli s'est inspiré pour réaliser le film *À l'origine* (2008). Il retrace le parcours de Philippe Berre, un homme que sa mère décrit à la journaliste P. Jolly (2010) comme un gamin qui « a toujours bien menti ». C'est en usant d'identités d'emprunt plaquées sur de fausses cartes professionnelles qu'il se faufilait dans tous les milieux sociaux, jusqu'à ce qu'il se fasse connaître sous son vrai nom,

après s'être retrouvé embastillé en 1997. Il a été interpellé pour escroqueries, faux, usages de faux et autres abus de confiance (*Ibid.*) à Saint-Marceau, une commune de la Sarthe très affectée par l'interruption des travaux de l'autoroute A28. Philippe Berre s'était fait passer pour un ingénieur du BTP chargé de redonner vie à ce chantier dont l'arrêt avait laissé beaucoup de gens sans travail. C'est ainsi qu'il escroqua les habitants de cette commune durant près d'un mois, jusqu'à ce qu'il finisse par être arrêté et condamné à cinq ans de prison. Le cinéaste Xavier Giannoli, qui le nomme Philippe Miller, montre comment le succès de sa machination tient au fait qu'elle répond aux attentes des gens. Celle-ci aurait entretenu leur désir de croire en ce projet, autrement dit leur « complicité inconsciente » (A. Eiguer, *Op.cit.*, 1989).

Dans le film, cet homme se présentant comme l'entrepreneur chargé de relancer le chantier abandonné est accueilli comme un messie par les habitants de la petite ville du Nord où il sévira. Spontanément, les artisans locaux et les responsables de cette municipalité frappée par le chômage vont l'aider dans son entreprise fictive. Son mensonge est d'autant plus facilement cru qu'il fait renaître l'espoir dans cette bourgade abandonnée. On voit la dévotion que les ouvriers du chantier portent à cet homme, en qui ils croient. Peu à peu, le héros s'avère fasciné par l'envoûtement qu'exerce son mensonge : il se révèle dépassé par lui, comme s'il finissait par s'identifier au personnage qu'il avait créé et se prenait à son propre jeu.

Alors qu'il a la possibilité d'empocher le butin accumulé après avoir dupé les habitants de la commune, il décide contre toute attente de rester. Bien que tout indique qu'il va être démasqué, Philippe Miller semble faire le choix de profiter du plaisir, voire de l'ivresse que lui a procuré son scénario plutôt que de celui tiré de l'argent escroqué. Ainsi décide-t-il d'utiliser l'argent liquide en sa possession pour achever le chantier et tenter de donner vie à ce mensonge, suite à quoi il sera interpellé.

Les explications que le vrai Philippe Berre va donner au juge sur son absence de fuite tiennent en quelques mots : « Ici, pour une fois, j'étais quelqu'un » (P. Jolly, *Ibid.*). On voit que son usurpation d'identité produit une valorisation de l'existence. Selon Xavier Giannoli, le besoin de reconnaissance et d'amour de cet homme l'aurait obligé à jouer à être quelqu'un d'autre. Or, s'il apparaît évident que la valorisation de l'image de soi est l'enjeu de telles supercheries, le problème se pose de savoir si le sujet y croit. Le plaisir pris à entrer dans la

peau de son personnage lui permet-il d'activer la croyance des autres, ou réussit-il à convaincre son auditoire parce que son désir premier est de les tromper ?

L'idée très répandue selon laquelle le sujet qui ment croit sincèrement à ses propres récits nous a laissé dubitatif. Selon nous, au contraire c'est avant tout l'engouement suscité chez l'autre qui est recherché par le sujet. Il s'agirait de considérer le « plaisir pris à leurrer l'autre » que relève A. Eiguer (*Op.cit.*, 1997, p. 14) à propos du sujet pervers. En mentant, il conforterait son sentiment de toute-puissance en exerçant une emprise sur ceux qu'il manipule. Il tirerait également une jouissance secrète du fait d'avouer son imposture et de voir l'autre se trouver ridicule, malheureux, désabusé face à cette révélation (*Ibid.*).

Cette satisfaction retirée du sentiment d'avoir abusé la confiance d'autrui, n'est-elle pas généralement à la source du plaisir de mentir ? Ce plaisir ne nécessite-t-il pas comme prérequis la conscience du caractère fictif du récit avec lequel le sujet abuse ses auditeurs ? Philippe Berre ne jouissait-il pas avant tout du sentiment de puissance octroyé par le fait d'avoir trompé son public. Cette idée est différente de celle consistant à penser qu'il se serait auto-persuadé d'être l'ingénieur BTP ayant rendu la vie au projet de ce chantier. Sans doute ce genre de scénario, valorisant l'image de soi, est-il plaisant pour le sujet. Toutefois, nous ne pensons pas qu'il en devienne lui-même dupe. La satisfaction la plus profonde, la plus inconsciente qu'il en retirerait consisterait à manipuler ceux qu'il trompe. Elle implique qu'il soit pleinement conscient de l'irréalité du scénario avec lequel il abuse de la confiance d'autrui.

Nous pensons que de bout en bout de leur imposture les sujets seraient conscients de tromper leur public, que leur motivation inconsciente résiderait essentiellement dans ce but : tromper. Or, ce postulat semble très difficilement acceptable. La conception selon laquelle le sujet réussirait d'autant mieux à persuader les gens de la véracité de son scénario qu'il y croirait sincèrement prime chez la plupart des auteurs. Nous pensons que cette conception aurait été entretenue par les théories de la mythomanie et de la *pseudologia-phantastica*. D'après nos recherches, ces notions couramment associées à la question du mensonge ne désignaient pas initialement des patients qui mentent. Leur emploi en ce sens aurait conduit à occulter la question d'un désir de tromper qui animerait un sujet comme Philippe Berre. Nous proposons donc de revenir aux définitions qui ont présidées à la genèse de ces notions, afin de réfléchir à la conception qui fait qu'aujourd'hui beaucoup pensent que les sujets enclins au

mensonge croient en ce qu'ils disent. Ceci paraît d'autant plus indispensable que les auteurs qui usent de ces notions couramment confondues à la question du mensonge ne citent pas leurs sources.

Il est peu connu que les psychiatres qui ont conçu ces notions désiraient s'en servir pour décrire des situations dans lesquelles le discours des patients concernés s'écarterait de la réalité sans qu'ils en aient l'intention. Il en va ainsi de la théorie de la *pseudologia-phantastica*.

On attribue habituellement cette théorie à H. Deutsch, alors qu'elle appartient en fait au registre médical. H. Deutsch ne cite pas sa source et, de ce fait, les auteurs qui reprendront ses travaux lui en attribueront l'origine. En réalité, elle est empruntée à A. Delbrück, qui l'introduit en 1891, pour décrire le comportement de patients qui racontaient des choses fausses sans volonté de tromper. En écrivant que là où le mensonge cesse, la *pseudologie commence*¹, le psychiatre résume l'objet de sa théorie qui visait à différencier des vrais malades les sujets désireux de tromper les autorités médicales au moyen de fausses maladies. Dans *Sur le mensonge pathologique-Pseudologia phantastica*, H. Deutsch (*Op.cit.*, 1921) précise d'ailleurs ne pas vouloir parler du mensonge. Pourtant, elle explique de façon quelque peu paradoxale que son expérience contredit les idées reçues à propos du mensonge :

« On considère habituellement que les inventeurs de mensonges font leurs récits pour susciter admiration, envie, etc. chez les auditeurs. Mon observation m'a au contraire appris que les auteurs de *pseudologie* ne font qu'obéir à une pression interne à dire, sans se soucier véritablement des réactions de l'entourage, et que le contenu de la *pseudologie* répond lui aussi à une nécessité interne et non au goût de l'auditoire » (*Ibid.*, p. 64).

H. Deutsch considère la *pseudologia-phantastica* comme un rêve diurne raconté à l'autre comme si c'était la réalité (*Ibid.*, p. 53). La propriété de la *pseudologie* serait d'exprimer un fantasme refoulé. Le *pseudologue* tirerait sa satisfaction du fait de pouvoir concilier son désir avec la réalité (*Ibid.*, p. 54). Le sujet serait enclin à tenir son fantasme pour vrai, ce serait même la condition de sa jouissance, d'après l'analyste. Elle ajoute que ces rêveurs diurnes

¹ Cité par J. Corraze (1976, p. 165).

auraient un sentiment de la réalité de leurs productions imaginaires d'une intensité telle, qu'ils arriveraient à les présenter aux autres comme étant la vérité (*Ibid.*, p. 55).

Comment réussissent-ils à présenter le fruit de leur imagination comme étant la vérité, s'ils s'en persuadent eux-mêmes ? Ne faut-il pas avoir une connaissance de la réalité que l'on manipule pour réussir à faire croire à l'autre que ce qui est faux est vrai ?

Sur ce point, l'exemple choisi par la psychanalyste laisse perplexe. Le cas de l'adolescente qui s'est sentie follement aimée par un garçon qui, en réalité ne l'aimait pas, laisse davantage penser à une forme de délire érotomane. On peut estimer qu'H. Deutsch aurait été influencée par le fait qu'elle a elle-même cru à la concrétude de cet amour. Elle relève d'ailleurs que « bien qu'avertie du caractère mensonger » des récits de sa patiente, elle fut malgré tout tentée de les croire (*Ibid.*, p. 57). La propre adhésion² d'H. Deutsch à la fantaisie de sa patiente n'aurait-elle pas conduit à cette association mensonge-pseudologie ?

Bien qu'elle ait introduit son propos en affirmant catégoriquement ne pas parler de mensonge, H. Deutsch use de ce vocable. Ici s'esquisse un écueil : les auteurs prétendent ne pas vouloir traiter du mensonge mais fournissent néanmoins des arguments à son égard. Nous pensons que ce genre de glissement a influencé subrepticement les représentations sur le mensonge.

Nous pensons qu'il en va ainsi de la mythomanie. Aussi doit-on revenir sur les conceptions qui président à la formulation de cette théorie, afin de mettre en exergue le problème épistémologique que pose son adoption. Nous étudierons donc cette notion dans le but d'éclairer les présupposés qu'elle aurait installés. En premier lieu, nous relèverons les raisons pour laquelle elle a été créée. Après quoi, nous discuterons de l'imprécision dont elle est porteuse.

² C. Lebrun (2007, p. 171) précise que c'est d'abord en référence à elle-même qu'H. Deutsch décrit ces rêveries particulières. Très fantasque durant sa propre adolescence, elle semblait d'autant plus réceptive à de telles créations imaginaires qu'elle en aurait elle-même réalisées. Au cours de cette période, la psychanalyste aurait présenté un symptôme transitoire de *pseudologie*, en s'inventant une liaison secrète avec un jeune voisin et aurait pris plaisir à raconter les péripéties de cet amour à ses sœurs (*Ibid.*, p.173).

d. La théorie de la mythomanie

E. Dupré était expert auprès des tribunaux lorsqu'il rédigea *La mythomanie, étude psychologique et médico-légale du mensonge et de la fabulation morbides* (1905). Ces leçons seront republiées avec quelques ajouts l'année de sa mort, en 1925, sous le titre : *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*. La mission principale de ce légiste consistait à édifier les magistrats dans l'expertise des témoignages enfantins. Hanté par la perspective des erreurs judiciaires, il souhaitait protéger les adultes contre la nuisance que généraient, selon lui, les accusations de maltraitance infondées des « faux enfants martyrs ». Réfutant les violences transcrites dans les témoignages enfantins, E. Dupré taxe d'affabulations « calomnieuses » les déclarations d'abus sexuels signalés par les « petits accusateurs criminels » (1925, p. 16). Il insiste sur le peu de valeur probante que comporte la parole de l'enfant qu'il juge irrecevable, sinon extrêmement suspecte (*Ibid.*). E. Dupré établit, entre autres conclusions, que l'altération de la vérité est une règle chez l'enfant dont les récits seraient toujours une déformation des faits observés. Il forge l'image d'enfants mus par un besoin constitutionnel de nuire. Sous couvert de scientificité, les propos d'E. Dupré prennent l'allure d'un véritable acte d'accusation contre le monde de l'enfance (P. Le Maléfan, 2006, p. 456). Il ne s'agit pas de comprendre cette parole qui échoue à dire vrai mais de protéger le monde adulte du danger qu'elle ferait encourir. Cette théorie a durablement orienté les expertises. À l'instar de L. Michaux dans *L'enfant pervers* (1952), nombre d'auteurs vont affubler du qualificatif de mythomaniacques les témoignages enfantins dérangeants et les taxer de calomnieux (*Ibid.*, p. 80).

Chez les médecins français, son emploi s'est tari dans les années soixante-dix. En 1977, J. Caïn (p. 62) souligne ainsi sa résonance trop pathologique, pendant que le psychiatre J. Corraze (1976, p. 163) affirme que le clinicien n'a nul besoin de s'embarrasser d'une telle sémiologie qui n'aurait aucune fonction étiologique. Et c'est ici que le bât blesse : les nombreuses occurrences du terme de mythomanie dans la littérature analytique laissent à penser qu'il est indispensable pour définir l'attitude de sujets ayant tendance à induire leurs interlocuteurs en erreur. Ainsi, O. Rank fut le premier psychanalyste à parler de mythomanie, dans *Le mythe de la naissance du héros* (1909), où il étudiait la « posture rebelle » de personnages dont la tendance au mensonge s'expliquait par le désir de se dérober d'une position de fils pour usurper la place du père (*Ibid.*, p.147). Ainsi, à l'instar d'O. Rank, la

plupart des analystes contemporains qui usent de la notion de mythomanie, le font en référence à un désir de tromper.

Or, comme nous avons commencé à en débattre, cette notion laisserait en suspens la question du désir que le sujet pourrait avoir de tromper ses interlocuteurs. En effet, son inventeur s'en est servi pour décrire différents registres pathologiques, à propos desquels il n'était pas question de mensonge.

E. Dupré a initialement défini la mythomanie d'une façon approximative : il parle d'une « tendance, plus ou moins volontaire et consciente, à l'altération de la vérité, au mensonge et à la fabulation » (*Op.cit.*, 1925, p. 51). Il considérerait cette tendance comme plus ou moins consciente. Selon lui la conscience n'interviendrait qu'au début du mensonge, qui arriverait, par autosuggestion progressive, à s'imposer à la croyance du sujet lui-même, qui vivrait si intensément son récit qu'il finirait sincèrement par y croire (*Ibid.*, p. 8).

En traitant d'une mythomanie qui ne serait pas vraiment consciente et où les sujets concernés croient aux histoires qu'ils narrent, la doctrine d'E. Dupré contribuerait à rendre indécidable la question de savoir si le sujet ment. Ce diagnostic aurait en effet été altéré par la multiplicité des pathologies que le légiste a voulu y insérer. L'idée de « mythomanie délirante » va par exemple prendre une place importante dans le texte *Les délires d'imagination*, coécrit avec J-B. Logre (1911). En rassemblant ainsi une diversité de troubles la psychopathologie duprésienne se serait muée en « notion chewing-gum ». Ce que le concept de mythomanie a gagné en extension, il l'a perdu en précision. On pourrait ici reprendre la formule de l'humoriste Alphonse Allais, disant qu'il fallait ôter au caoutchouc l'élasticité qui le rend impropre à tant d'usages.

N'héritons-nous pas de cette élasticité qui semble avoir eu des répercussions théoriques majeures, en allant jusqu'à influencer la définition classique du mensonge ? En traitant de la mythomanie comme d'un état délirant où les sujets croiraient aux histoires qu'ils racontent, une ambiguïté aurait glissé jusqu'à nos conceptions actuelles. La mythomanie, dans laquelle la question du mensonge semble s'être dissoute, aurait influencé les représentations qui prévalent actuellement à son propos. Elle aurait fait perdre de vue la dimension intentionnelle qui caractérise classiquement le vocable de mensonge. Ceci expliquerait pourquoi on pense souvent que les sujets croient à leurs récits. Les patients qui décrivent la

réalité autre que ce qu'elle est se trompent sans mentir. Ils expriment alors quelque chose de leur réalité psychique, à l'instar du sujet paranoïaque interprétant de manière erronée la cause de ses maux. Pour autant, ils ne mentent pas.

À force de rassembler différentes entités pathologiques, cette nosographie ne concernait plus la question du mensonge. E. Dupré a lui-même été contraint de se ressaisir du lexique de la tromperie³ auquel son critérium est couramment substitué dans le domaine scientifique. Il n'a en fait jamais quitté son propre vocabulaire, car son usage restait indispensable pour distinguer le « vrai » mensonge des discours irrationnels que décrivait la notion de mythomanie.

Nous avons cherché à montrer que, sous l'angle de cette théorie, la question de l'autre sujet ne serait qu'accessoire : sa croyance représenterait un phénomène contingent. L'auditeur serait trompé comme par mégarde, il ne s'agirait pas de l'intention du sujet. Or, en tenant le *désir de tromper autrui* pour secondaire, on se prive d'accorder la place impartie à l'intersubjectivité, car l'interlocuteur est conçu comme un simple spectateur des fables que le sujet se raconterait à lui-même. Dans ce sens, les notions de mythomanie et de *pseudologia phantastica* auraient contribué à obscurcir le type de bénéfice psychique qui pousse à désirer tromper quelqu'un d'autre. Nous pensons que sa prise en compte met en exergue un élément central de la problématique des sujets. Il s'agirait de se pencher sur le mode d'utilisation de l'objet qu'implique l'acte d'induire autrui en erreur.

Aussi, après avoir montré que des théories comme la mythomanie ou la *pseudologia phantastica*, couramment associées à la question du mensonge, avaient induit un certain flou la concernant, nous préciserons maintenant la nature du phénomène que *le désir de faire croire quelque chose de faux à quelqu'un d'autre* peut sous-tendre. Ceci pour témoigner du fait que la sémantique du mensonge est exploitée à contre-emploi quand elle sert à nommer une manière involontaire de travestir le réel.

³ Notons que quand le légiste s'empare à nouveau du lexique de la tromperie, il suppose être revenu dans la sphère du normal. Aussi, son argumentaire prend une tournure manichéenne. Pour E. Dupré, par exemple, la spontanéité impulsive que les sujets, jugés pervers, ont de mentir, se résume à un besoin de divertissement (*Ibid.*, p. 16).

e. *Faire croire* : l'intersubjectivité en question

D-W. Winnicott (1947*b*, p. 107 ; 1952, p. 200) disait qu'« Un bébé n'existe pas » car pour parler d'un bébé il faut nécessairement le décrire auprès de quelqu'un d'autre. Parodiant ce célèbre aphorisme, nous chercherons à préciser l'idée selon laquelle *le mensonge n'existerait pas...* indépendamment de l'autre-sujet à qui il est destiné. Cette partie aura donc pour but de montrer qu'il n'y aurait pas de mensonge sans l'autre et, que si le but du sujet n'est pas de tromper autrui, alors il n'est pas question de « mensonge ». Pour cela, nous nous pencherons sur les facteurs qui permettent de réussir à faire croire aux autres que ce qui est faux est vrai. Ceci permettra de préciser que si ce mode de discours représente bien un propos contraire à la réalité, il est loin d'être la marque d'une incohérence par rapport à celle-ci.

Pour que le mensonge réussisse, ce ne serait pas le désir que le locuteur a de croire dans son contenu qu'il conviendrait d'interroger, mais plutôt sa faculté d'y *faire croire* aux autres. Pour pouvoir *faire tenir* un mensonge, il faut avoir conscience du caractère fictif du scénario narré. Le proverbe latin « *Mendacem memorem esse oportet* » dit que « le menteur a besoin d'une grande mémoire ». L'idée qu'il faille avoir une bonne mémoire pour bien mentir implique tacitement le fait qu'il faut savoir qu'on a menti. J. Lacan (1953-1954, p. 289) signale que l'organisation du mensonge nécessite le contrôle corrélatif de la vérité que le sujet doit connaître (*Ibid.*).

Le discours mensonger n'est crédible qu'en restant conforme avec la réalité. Ceci implique que le sujet ne croit absolument pas au discours qu'il narre : moins la personne croit à ses fables, mieux elle réussirait à y faire adhérer ses interlocuteurs. La réussite du mensonge présupposerait donc lucidité et cohérence intellectuelle. Elle nécessite aussi une certaine forme d'empathie.

Pour être convaincant, le sujet doit en effet être capable de spéculer sur le destin de son mensonge dans l'esprit de ceux qu'il désire tromper. Prenons l'exemple du mensonge ourdi par Yassine, un garçon de six ans, qui a fait croire à ses camarades de classe qu'il avait un tigre chez lui. Quand l'un d'eux demande à le voir, Yassine lui répond que c'est impossible, car son tigre s'attaque aux inconnus. Ce garçon adapte ainsi son mensonge par rapport à ses interlocuteurs. Il le fait vivre dans leur esprit. Savoir mentir implique en effet

d'anticiper sur ce que l'autre peut croire. Rendre un mensonge crédible nécessite non seulement une excellente adaptation au réel. Le sujet doit envisager les événements qui risqueraient de contrecarrer son discours et ajuster ce dernier en fonction d'eux : *tu veux voir mon tigre, soit, mais si tu viens, tu risques d'être mangé.*

Prenons un autre exemple : si j'ai fait croire à deux de mes amis que je dois me rendre aux funérailles de ma grand-mère pour me soustraire à une invitation, il faut que je sois sûr qu'ils ne la croient plus, et dans le cas contraire, il faudra trouver des arguments conformes à leur réalité pour expliquer cette résurrection. Cela nécessite que je spéculer sur ce qu'ils peuvent connaître. Le sujet qui ment doit donc avoir une idée suffisamment claire des représentations de ceux qu'il désire tromper. Il doit posséder une sensibilité à autrui. À ce propos, il convient de souligner ce fait connu des professionnels exerçant auprès d'adultes ou d'enfants autistes : ces patients ne mentent pas. Un autiste qui ment est en voie de guérison : cela signifie qu'il prend conscience de l'existence d'autrui.

Pour B. Cyrulnik (1999, p. 15), la planification du mensonge est une preuve de virtuosité intellectuelle. Selon l'éthologue, un talent relationnel est indispensable pour pouvoir se *représenter les représentations d'autrui* afin d'agir sur lui. Ceci l'amène à parler d'une « intersubjectivité parfaite » (*Ibid.*, p. 17). La forme d'empathie que l'habileté à *faire croire* sollicite peut être précisée à l'aide de la théorie dite *théorie de l'esprit*. Celle-ci implique en premier lieu de comprendre que la conduite des autres est réglée par des états mentaux qui leurs sont propres. D'ailleurs, comme l'explique J. Bradmetz (1997, p. 949), Premack et Woodruff, les scientifiques qui ont conçu cette *theory of mind* (TOM) dans les années 80 ont utilisé le paradigme de la tromperie pour mettre au point leurs protocoles expérimentaux. Ce sont les stratégies utilisées par les chimpanzés pour tromper leurs congénères qui ont inauguré leurs travaux : « Si un chimpanzé peut tromper un compétiteur en lui indiquant la mauvaise localisation d'un objet convoité, c'est qu'il comprend que son rival règle sa conduite sur ses représentations ». Ainsi, le mensonge indique-t-il chez tout être vivant la capacité d'inférer les processus cognitifs et affectifs que nos gestes ou nos paroles peuvent déclencher chez autrui (S. Missonnier, 2006, p. 258). Le sujet doit donc être préoccupé par le monde mental d'autrui, et même, d'une certaine façon, deviner ses pensées.

La réussite du mensonge requiert donc un arrimage au réel, et exige même une certaine connivence avec la pensée de l'autre. Le sujet doit connaître le monde mental de ceux

dont il désire influencer les représentations. Il doit non seulement avoir une idée de ce que savent ses interlocuteurs, mais aussi de ce qu'ils pensent. Il doit former des schémas dans lesquels coïncident la réalité qu'il connaît et la fiction qu'il narre. Ceci implique qu'il porte un jugement d'ensemble sur la situation qui les relie aux autres : ce que je sais/ce qu'il sait ; ce que j'ai dit/ce que je vais dire. Les sujets doivent se représenter simultanément les informations fictives narrées à leurs interlocuteurs et la réalité qu'ils modifient ce faisant.

Nous avons cherché à préciser l'idée selon laquelle le mensonge était synonyme de lien. Ceci en montrant que sa réussite était le signe d'une adaptation à autrui. Elle implique une conscience du réel et nécessite même une certaine forme d'empathie. Or, cet état de conscience dont nous avons défendu le principe peut conduire à penser que la question du mensonge est caduque.

Beaucoup d'auteurs ont en effet considéré qu'il n'y avait pas d'intérêt à étudier cette conduite, dans la mesure où elle témoignait d'un discernement. La conscience qui caractérise le mensonge le hisserait au niveau de la normalité. Il ne serait pas l'indicateur d'un trouble, mais le fruit d'une conduite raisonnée. Ainsi, pour L-P. Roure (1997, p. 72), le diagnostic de mensonge doit se poser quand il ne s'agit pas de maladie mentale.

Nous supposons pour notre part que le désir de tromper l'autre serait l'indice d'une fragilité, que le sujet contre-investit de la sorte. Cette conduite ne serait pas aussi transparente à elle-même qu'on peut le penser. Comme nous le notions en introduction (*Supra*, p. 7), le sujet peut en effet être tout à fait conscient de tromper quelqu'un d'autre sans savoir pourquoi il en éprouve le besoin.

En revanche, arrivé à ce point de notre réflexion, un écueil émerge. Il en va en effet différemment lorsque les personnes usent du mensonge pour de « bonnes raisons ». Dans la vie quotidienne des causes réelles justifient en effet fréquemment qu'on emploie le mensonge. Par exemple, au dix-neuvième siècle, le philosophe Benjamin Constant défendit la thèse d'un *droit de mentir par humanité* en énumérant des circonstances atténuantes. Il prit notamment l'exemple du mensonge fait aux assassins à la poursuite de l'ami qui s'est réfugié dans votre maison (Cité par J. Barni, 2003, p.32). Dans ce contexte, le mensonge répond à des nécessités vitales.

En matière de psychologie, les cas de figure qui conduisent des personnes à mentir pour préserver des intérêts bien réels concernent parfois les experts auprès des tribunaux qui, pour saisir l'innocence ou la culpabilité des sujets qu'ils examinent, doivent savoir s'il ment, ou non. C'est pourquoi il convient d'aborder un aspect important de notre recherche, qui concerne le type de situations auxquelles nous nous intéresserons. Pour ce faire, nous présenterons brièvement les spécificités de la perspective médico-légale concernant le mensonge, afin d'expliquer le prérequis méthodologique que nous supposons indispensable à l'approche clinique du mensonge.

f. Vers une approche clinique du mensonge

Alors qu'autrefois, les aliénés « étaient guéris en Place de Grève », comme le rappelle L-P. Roure (*Op.cit.*, p. 101), depuis l'application de l'article 64 de l'ancien Code pénal par le législateur français, les criminels chez qui un manque de discernement a été attesté obtiennent l'immunité pénale. La simulation de la folie va donc représenter un recours vital pour les suspects qui tentent d'éviter des peines répressives. À partir du moment où le diagnostic d'altération mentale est synonyme de protection devant la loi, certains inculpés vont essayer de travestir leur crime en passage à l'acte délirant. En conséquence, la question de la simulation tient une place considérable dans l'histoire médico-légale de la folie. Les experts vont en effet souvent avoir pour tâche de distinguer les vrais malades de ceux qui les imitent.

On peut se rappeler le film de Miloš Forman, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (1975), dans lequel le personnage principal se fait volontairement enfermer en milieu asilaire pour échapper aux tribunaux. Dans ce type de contexte, l'expertise consiste à apprécier si le prévenu soumis à un examen est, oui ou non, atteint de maladie mentale. Dans cette optique, la méthode employée consiste à chercher les bonnes raisons que le sujet aurait de cacher la vérité. Aussi les experts s'intéressent-ils aux occurrences concrètes qui expliquent et justifient le mensonge.

À l'inverse, nous écarterons de cette étude les situations dans lesquelles des motivations rationnelles justifieraient le mensonge. Elles empêcheraient en effet d'envisager ses éventuelles causes inconscientes. Dans la vie quotidienne, les causes utilitaires du mensonge sont légion. Celles-ci ne traduisent pourtant que rarement l'existence d'un trouble.

Il est évident que nous pouvons comprendre le mensonge du meurtrier qui, pour ne pas finir derrière des barreaux, présente aux policiers qui l'interrogent une version déformée de la réalité. Il en va différemment en ce qui concerne les sujets qui fomentent des mensonges « gratuits ». Eux seuls permettraient d'investiguer le déterminisme inconscient qui pousse à ce mode de lien marqué par la question de la tromperie. La question constitutive de la problématique de cette thèse concerne les conditions dans lesquelles un sujet peut se trouver contraint de mentir sans que puisse être suspectée l'existence d'un motif concret.

Nous ciblerons donc uniquement des situations dans lesquelles la satisfaction que procure le mensonge est dénuée de raison objective. En effet, on ne peut envisager les éventuels bénéfices psychiques produits par cette action qu'à la condition de restreindre volontairement les observations à des cas où aucune occurrence concrète n'en justifie l'utilisation. Notre problème consistera donc à se demander : *Quels bénéfices psychiques un tel mensonge apporte-t-il ?*

O. Rank fut le premier à postuler que l'analyse du mensonge nécessitait d'éliminer ceux dus à « la pression des circonstances ». Durant son intervention devant les membres de la Société Psychanalytique de Vienne, le 7 avril 1909, il précisa nécessaire de discriminer les déterminations psychiques et objectives du mensonge, afin de se concentrer précisément sur les mensonges dits « pathologiques » (H. Nunberg & E. Federn, *Op.cit.*, 1978, p. 194). En s'inspirant de cet auteur nous pouvons donc poser les jalons de la méthode consistant à interroger la causalité psychique d'une contrainte à mentir.

La questionner va nous mener à chercher à quoi le mensonge peut-il servir ? De quel type d'organisation psychique est-il le vecteur ? Quel système d'économie psychique vient-il satisfaire : quels bénéfices ou épargnes psychiques permet-il ? Où se trouvent les significations latentes à chercher dans ce type de discours ? Résoudre ces questions nécessite d'explorer le statut clinique de cette parole, qui, par définition, vise à fourvoyer autrui. Derrière son intentionnalité apparente, nous postulons que tout un réseau de significations serait à chercher dans la profondeur de l'énoncé mensonger : en mentant, les sujets « diraient » ou feraient sentir inconsciemment quelque chose de leur manière d'être au monde, de ne pas pouvoir y être autrement. Nous proposons donc de réfléchir au problème de l'écoute du mensonge et aux enjeux pratiques qui lui sont inhérents, à l'aide d'un sujet d'emblée entendu comme trompeur.

1.2 L'écoute du mensonge : premières réflexions cliniques

Durant cette partie nous introduirons le problème de l'écoute d'un désir de tromper. Elle permettra de surcroît de présenter les particularités du dispositif où nos questionnements ont émergé. Après avoir décrit le contexte du *Café social*, nous présenterons la configuration clinique que nous souhaitons étudier. À travers l'exemple de Monsieur Ripley, et de son irrépressible tendance au mensonge, nous étudierons les caractéristiques cliniques de ce mode de lien.

Nous avons choisi de présenter ce cas car ses mensonges étaient facilement observables, du fait qu'ils échouaient dans leur but : tromper. Les contre-attitudes négatives que cet homme a produit chez les professionnels permettront d'envisager les raisons pour lesquelles la question du mensonge engendre de la violence. Il va s'agir de commencer de mettre à l'épreuve nos hypothèses, après avoir discuté de la dimension agie que nous postulons au mensonge.

a. Un *Café social*

Durant notre cursus en psychologie, nous occupions un emploi d'éducateur au sein d'une association à caractère social, accueillant des publics en grande précarité. C'est dans ce *Café social* que se déroula notre rencontre avec le sujet dont nous examinerons le cas ici. Ce lieu constitue un dispositif de soin atypique qui ne s'apparente pas au modèle classique, car l'accompagnement y est exercé de façon particulière.

Lorsqu'on en franchit pour la première fois la porte, cet espace d'accueil ressemble à s'y méprendre à un bar⁴ au comptoir duquel se trouvent des garçons de café insolites, puisque ce sont les personnes accueillies qui se répartissent le service. Ouvert quotidiennement entre quatorze et vingt-deux heures, ce lieu se présente comme un bar ordinaire. Il est meublé d'un comptoir, doté d'une machine à café, devant laquelle se trouvent sept tables. Autour d'elles,

⁴ Pour l'anecdote, notons qu'il n'est pas rare que des gens viennent s'asseoir tranquillement à une des tables installées à l'intérieur de ce « bistrot », sans se rendre compte immédiatement de sa spécificité, avant d'apprendre que leur café leur est offert !

les personnes désireuses de prendre un verre ou, tout simplement, de passer un peu de temps au chaud peuvent librement s'installer. Ce dispositif associatif, composé de deux éducateurs, de trois assistants sociaux et d'un homme que nous qualifierons de « multicartes », représente un cadre alternatif aux hôpitaux psychiatriques que beaucoup d'usagers fuient. La plupart d'entre eux viennent dans cette association avec un certain plaisir, alors que parallèlement, ils refusent de se rendre aux rendez-vous des médecins (généralistes ou psychiatres), quitte à transgresser leur injonction de soin. L'attrance qu'exerce ce *Café social* sur les personnes fragilisées qui le fréquentent tient au fait qu'il ne se revendique pas comme un espace de soin. En effet, les personnes n'ont pas à se vivre comme patients. Elles n'ont pas à se sentir obligées d'être là pour guérir, du fait que ce café demeure plus un espace accueil. Ce qui fait la force de cet endroit est donc son caractère banal. C'est ce dernier qui traduit en même temps la complexité de ce lieu, dans la mesure où le cadre est plus flou et les postures de chacun (soignant-soigné ; aidant-aidé) moins facilement déchiffrables. Sa qualité première est la malléabilité : les personnes ont le droit d'être ce qu'elles veulent et ce qu'elles peuvent. Une demande n'a pas nécessairement à être formulée : les usagers prennent le temps qui leur est nécessaire pour *apprivoiser* cet espace avant d'en formuler une. Leur liberté s'exprime au gré des continuelles allées et venues par la porte d'entrée, devant laquelle certains campent parfois des mois durant sans entrer, tandis que d'autres la franchissent avec fracas. Dans ce dispositif malléable à l'envi, les personnes sont les bienvenues quel que soit leur état. C'est ce qui le rend donc accessible aux publics les plus fragilisés.

Entrer dans ce « bistrot » revient à s'immerger dans la pathologie autant que découvrir la souplesse d'un cadre instauré par des interlocuteurs alternatifs à ceux des services psychiatriques. La plupart des gens qui s'y trouvent présentent une physionomie marquée par l'alcool, une indigence médicale, et semblent souvent affectés par l'excès de neuroleptiques (licites ou non). Ce public extériorise le plus souvent sa souffrance à travers des éclats de voix ou des coups de poings.

En retour, il est à penser qu'une qualité essentielle développée par les professionnels est celle de pouvoir survivre psychiquement. En effet, il s'agit de contenir, autant que faire se peut, les souffrances criantes, violentes ou silencieuses de protagonistes qui viennent passer soit une petite heure, soit se transforment en « piliers » : âmes cabossées, qui restent assises devant la porte jusqu'à tard dans la nuit. L'accent est mis sur le *vivre avec*, préoccupation centrale pour les six membres de l'équipe socio-éducative. On peut parler d'un dispositif

en côte-à-côte, où la première qualité soignante des professionnels consiste à *être là*. P-C. Racamier (1970, p. 214) explique à ce propos que pour des malades à la pathologie sévère, l'institution, en tant qu'organisme de soin, aura à remplir une « fonction basale de présence ».

Le public peut s'adresser spécifiquement aux professionnels, mais il est plus fréquent que les usagers viennent juste se « poser », rencontrer un camarade, ou rechercher la présence du groupe. Tout un chacun peut, au gré de ses envies ou de son humeur, venir simplement se désaltérer ou, *se raconter* un peu. Le café, le sirop ou le repas servi le soir sont des supports matériels qui tiennent une fonction transitionnelle en offrant un prétexte pour échanger. Les personnes qui le souhaitent peuvent aussi utiliser la douche mise à la disposition de tous, dans la salle de bain qui se trouve au fond de la salle, à côté de la machine à laver dont le tambour rythme continuellement l'ambiance sonore du lieu.

C'est dans ce cadre que les usagers les mieux portants se répartissent les responsabilités quotidiennes d'un commun accord avec les professionnels. La plupart du temps le café est préparé et servi par un des convives. Les repas sont souvent réalisés par des usagers : unetelle épluche les carottes, untel va acheter le poivre qui manque, pendant qu'un autre fait chauffer l'eau.

Un leitmotiv revient, tel un refrain scandé par Bob, l'éducateur le plus ancien (qui est aussi un des membres fondateurs de l'association) : « ne pas faire *pour*, mais *avec* l'autre ! », exercice souvent périlleux. L'objectif principal fixé par le projet institutionnel consiste à *faire faire*. Il s'agit de restaurer ainsi le narcissisme « cabossé » des hommes et des femmes à qui ce dispositif permet de redonner un peu de dignité humaine. En se substituant dans une certaine mesure aux membres de l'équipe éducative, ils acquièrent ce que P. Fustier (2000, p. 217) qualifie de « pouvoir du don ».

Le principe de ce bistrot est de fournir à des gens qui n'ont plus d'emprise sur les événements du quotidien, l'occasion de trouver un espace qu'ils puissent s'approprier. Objectif qui s'avère aussi important à atteindre que difficile à réaliser.

Le cadre qui régit le fonctionnement de cet outil du lien concerne d'abord le respect mutuel, puisque la douche, la machine à laver, la télé et la nourriture sont obligatoirement partagées. Enfin, la consommation ou la détention d'alcool et autres stupéfiants est proscrite.

Ces règles de base organisent le lien entre usagers et professionnels, dont elles mobilisent fréquemment l'intervention : leur respect n'étant pas simple pour des personnes en marge de la société et de ses règles.

Ce dispositif laisse néanmoins planer un relatif flou qui n'est pas sans complexifier la démarche de soin, car il est parfois malaisé de délimiter nettement les positions de chacun. Ceci est à l'avantage du public qui n'a pas à se sentir oppressé par une position asymétrique avec les professionnels. Certains, parmi ces usagers, sont mus par le besoin de jouer de façon paroxystique avec cette question des rôles et de l'image qu'ils renvoient. On y rencontre en effet des sujets qui biaisent les informations qu'ils délivrent aux professionnels et se donnent à voir autres que ce qu'ils sont. Dans ce contexte, la question du mensonge se pose de manière assez récurrente à l'équipe. Ceci pourrait expliquer pourquoi c'est dans ce dispositif que nous avons fait la connaissance des sujets qui, à l'instar de Monsieur Ripley, ont suscité étonnement et doutes au sein de l'équipe.

b. L'éolienne à géométrie variable de Monsieur Ripley

Avant de commencer cette description de cas, il apparaît primordial d'expliquer une démarche dans laquelle il est difficile de se revendiquer expérimentateur passif. Cette clinique n'a pas fait qu'aiguiser une pure curiosité intellectuelle. En nous affectant, elle nous a conduit à reprendre à notre compte la question de F. Houssier (2010, p. 264) : est-il possible d'être chercheur sans s'appuyer sur les tréfonds de son histoire intime ? La subjectivité du clinicien n'est-elle pas un outil au service de son objet ? F. Marty et H. Marie-Grimaldi (2004, p. 10) remarquent que le caractère éminemment subjectif du champ de la recherche clinique « subvertit la question de l'objectivité » ; suivant cette idée, nous avons pris le parti d'entendre la manière avec laquelle le mensonge affecte le chercheur comme une voie qui l'informerait. C'est pourquoi nous relaterons scrupuleusement les ressentis que la position de dupe nous a fait vivre en considérant qu'ils expriment quelque chose de la propre problématique de Monsieur Ripley.

Cet homme devait avoir une quarantaine d'années lors de notre rencontre. Il était arrivé depuis plus de six mois au *Café social* lorsque nous échangeâmes quelques mots pour la première fois, après qu'il m'ait spontanément interpellé par un : « Hé ! Paraît que c'est toi

le nouveau ! » Il émanait de lui une forme d'entrain, une aisance relationnelle, que sa posture physique et sa musculature confortaient. L'impression générale qui se dégageait de ce premier échange était qu'une grande assurance l'habitait. Le « tu »⁵ qui me désignait spontanément, agrémenté d'une tape donnée complaisamment sur mon épaule, accentuaient cette impression en semblant, d'entrée de jeu, faire de nous des camarades. Cependant, la présence de cet homme à l'assurance peu commune, dans ce lieu questionnait. Elle ne s'expliquait pas par un besoin de nature matérielle, Monsieur Ripley semblait animé par un besoin autre, plus profond : de nature relationnelle. Mais le mode de lien qu'il engageait avec les gens avait un caractère remarquable.

Ainsi, lorsqu'il se présenta en se déclarant d'emblée déprimé en raison de problèmes de dos qui l'empêchaient de reprendre son travail de maçon, il faisait moins part d'une souffrance que d'une puissance. Il se disait en effet d'autant plus peiné, qu'avant de fréquenter le *Café*, il effectuait ce métier avec tellement de brio que ses patrons lui versaient toujours « plus de deux salaires ». En fait, il se définissait toujours de cette manière en présentant l'image d'une sorte d'Héraclès des temps modernes. Il se voulait par exemple expert en économie et commercial de talent et déclara un moment exercer un emploi de vendeur de téléphonie mobile (le téléphone portable faisait à cette époque son apparition) où il expliquait gagner des fortunes ; avant d'annoncer, quelque temps plus tard, avoir démissionné de ce poste pour pouvoir faire « de meilleures affaires ». Pour démontrer ses talents de financier, il m'avait, un jour, donné un cours sur la bourse, dont la complexité et la longueur n'eurent d'égal que mon scepticisme à l'égard de la logique de ses théories. Cet homme volubile qui avait tendance à « rouler des mécaniques » se montrait friand d'une relation de proximité dans laquelle l'admiration qu'il sollicitait chez les autres n'avait d'équivalent que son intense besoin de les rabaisser.

Ce rapport aux gens se manifestait particulièrement dans sa manière de discourir avec eux et plus précisément de leur mentir fréquemment. Néanmoins, cette particularité était loin d'être visible, tellement sa rhétorique affûtée impressionnait. Ce qui questionnait c'est que cet homme qui se décrivait satisfait par la vie ait à tel point besoin de détailler ses raisons de l'être. Monsieur Ripley, qui guettait perpétuellement le regard des autres, pour s'assurer de

⁵ Le tutoiement est fréquent dans ce cadre, cependant il est rarement spontané et vient souvent sceller plusieurs mois de fréquentations professionnels-usagers.

l'exaltation qu'il suscitait, semblait alimenter son besoin d'admiration en mentant constamment. Ce procédé lui avait ainsi permis de jouer un rôle central parmi les protagonistes du groupe. Son discours, intellectualisé à un degré qui le rendait peu accessible, semblait répondre au désir d'occuper une posture d'exception, si ce n'est de supériorité.

Ainsi, Monsieur Ripley, se mesurant constamment à ses compagnons dont il faisait des êtres faibles en comparaison de lui, apparaissait-il avide d'un certain rapport de force, comme s'il fallait qu'il soit le « grand » et les autres des « petits ». Or, cette posture dans laquelle il tentait de placer tout un chacun suscitait beaucoup de méfiance. En fait, Monsieur Ripley, adulé à son arrivée dans le lieu six mois plus tôt, avait, depuis que les gens s'étaient habitués à lui, perdu leur confiance. Tout le monde, des professionnels aux usagers, s'accordait à dire qu'il était « mythomane ». Ce qualificatif révélait le degré d'agressivité qu'avait suscité cette façon particulière de chercher à « être aimé ». Son attitude lui était devenue nuisible au point d'en faire le repoussoir du groupe. À présent, les gens semblaient devenus phobiques à l'égard de Monsieur Ripley, sa tendance au mensonge lui ayant valu de devenir l'objet d'un rejet manifeste. Elle révélait à la fois l'existence de sa soif narcissique et celle d'un lien psychiquement coûteux pour les gens qui l'entouraient. Ces derniers ressentaient le sentiment d'être utilisés pour étancher son besoin de reconnaissance. À travers ses mensonges, c'est en effet une étrange manière d'assouvir son avidité relationnelle qui semblait transparaître.

Penchons-nous plus précisément sur l'un desdits mensonges, afin de comprendre les aspects intersubjectifs que ce mode de lien produit et cerner pourquoi ceux qui s'y confrontent s'en sentent victimes.

Le mensonge qui va être décrit commence lorsque Monsieur Ripley vint me solliciter pour une demande spéciale : il lui fallait des feuilles à petits carreaux grand format. Sa manière surprenante et directe de m'interpeller laissait à penser qu'il nourrissait un dessein de la plus grande importance. Il fallait, dit-il avec empressement, qu'il dessine des plans. Ces paroles une fois prononcées, il me fixa intensément, comme s'il attendait une question de ma part. L'œil scrutateur avec lequel il observait ma réaction signait son attente que je le questionne sur le motif de sa requête.

Posté face à cette énigmatique demande, je l'interrogeais sur ce fameux plan à propos duquel il était venu me solliciter. « Tu dois dessiner des plans ? » demandais-je, sans doute un

peu interloqué. « Oui, répondit-il spontanément, car je dois faire le plan d'une éolienne à géométrie variable... ». Ceci dit, il laissa passer un laps de temps assez long sans m'expliquer de quoi il s'agissait, mais en paraissant néanmoins attendre que je m'intéresse à cette étrange machine au nom imprononçable. Je posais donc la question qu'il attendait visiblement : « Qu'est-ce que c'est ? ».

Sans doute était-ce à cet instant que lui et moi entrions dans ce jeu où il allait m'être difficile de rester attentif et bienveillant. Monsieur Ripley s'adressa à moi avec un ton propre à souligner l'ignorance qu'il se proposait de pallier : « Tu dois savoir ce que c'est qu'une éolienne ? » Là-dessus, il enchaîna des explications, nourries par une quantité impressionnante de détails techniques concernant les divers usages d'une éolienne. Durant ce « cours », prononcé d'un air magistral, son regard restait cramponné au mien, guettant avidement la moindre de mes réactions. Et ce jusqu'à la conclusion : « L'éolienne que je vais mettre au point est différente... »

Le silence qui suivit paraissait être savouré par Monsieur Ripley, qui semblait désireux de m'intriguer avec le caractère exceptionnel de cet appareil. Il poursuivit son descriptif technique : « Une éolienne normale produit 40 % d'électricité... », puis laissa s'amorcer un moment de suspense avant d'enchaîner : « ...40 % par rapport à une centrale nucléaire ». Puis, il augmenta le débit des informations délivrées, me faisant définitivement perdre le fil de son discours. Assis en face de lui, je ne recevais plus ses paroles, qui semblaient à présent glisser sur mon écoute et ne résonnaient plus autrement que comme une sorte de flot d'onomatopées vide de tout sens. Il se produisait un phénomène assez proche de celui auquel J. Guillaumin (1982, p. 71) fait référence quand il évoque « les bruits de peu de sens » d'un patient qui, écrit-il, savourait sa propre sagacité mentale dans une excitation verbale réduisant l'écoute et la présence de l'autre à rien. Ne saisissant plus le débit continu d'explications dont il semblait m'assaillir, j'avais effectivement la sensation d'être réduit à néant.

Aussi, comme pour lutter contre le sentiment d'être noyé par cette logorrhée, je m'accrochais à une phrase, perdue dans un amas de bruits : « Tu sais, un champ d'éoliennes entier produit 40 % d'électricité de moins qu'une centrale nucléaire. Alors que l'éolienne à géométrie variable que j'ai conçue en produit autant. » « Mais c'est quoi le principe de géométrie variable ? » lui demandais-je. Monsieur Ripley, poursuivit de façon professorale ce qui ressemblait à un cours donné à un enfant : « « Tu vois comment c'est structuré une

éolienne ? C'est un principe d'hélices, et les hélices que je vais dessiner seront différentes. Une éolienne normale se casse quand il y a trop de vent. La mienne se replie. En plus, elle pourra extraire de l'eau à dix mètres de profondeur. Puis, arborant un sourire que je qualifierais de jubilatoire, il enchaîna : « Tu sais, je ne veux pas commercialiser mon invention, je veux juste faire les plans pour qu'elle puisse être construite. J'ai des amis qui ont monté une association en Afrique. Tu sais, là-bas, produire de l'électricité et extraire de l'eau sera bien utile. D'autant plus qu'avec mon système, extraire de l'eau à dix mètres ne coûtera que cinquante francs... Tu sais que j'étais plombier avant (il avait évoqué beaucoup de professions différentes), eh bien je me sers simplement d'un siphon comme celui-ci (il indiqua d'un geste le lavabo en face de lui) ». Puis, cette précision donnée, il ponctua en expliquant qu'il me montrerait les plans plus tard, après l'avoir conçue, précisant que je ne pouvais pas comprendre. Réfrénant une certaine agressivité à son égard, je lui proposais d'aller chercher les feuilles qu'il était venu demander. Il répondit qu'il était préférable d'attendre pour les lui donner, et qu'il ne se mettrait finalement au travail que le lendemain.

Il ne revint jamais me demander de feuilles ni me reparler de son projet ; et j'allais par la suite me garder de lui demander des nouvelles de son éolienne, par crainte de le mettre en défaut. S'attendait-il à ce que je lui offre la possibilité de donner une suite à son histoire ? Cela ne me parut pas être le cas, dans la mesure où il m'évita la semaine qui suivit, comme gêné à l'idée de me croiser. Craignait-il de se trouver pris au piège de l'échange que nous avions eu ? Quelque chose s'était produit qui, au début, nous avait liés et semblait à présent nous séparer. Cet enchaînement devait sans doute être récurrent dans la vie de cet homme qui, cependant paraissait ne pas pouvoir agir autrement.

Nous avons observé qu'une saisissante agressivité émergeait de ma part à l'encontre de Monsieur Ripley, violence par ailleurs récurrente chez tous ses interlocuteurs. Les membres de l'équipe avaient également signalé assez tôt la suspicion que provoquait cet homme. Il était conseillé de s'en « méfier », et ne « pas trop l'écouter ». Les membres de l'équipe se plaignaient du fait qu'ils ne supportaient plus « l'impression d'être pris pour des imbéciles ». Le rejet massif que Monsieur Ripley suscitait avait quelque chose d'extrêmement étonnant chez ces professionnels, pourtant habitués, voire vaccinés contre les situations les plus extrêmes. Il peut en effet paraître étrange qu'un discours, fût-il destiné à tromper, puisse induire plus d'aversion que les autres manifestations incommodantes propres aux usagers de ce lieu.

Notons que l'équipe n'a cependant jamais fermé la porte à Monsieur Ripley, et personne ne l'a démenti. Chacun s'est évertué à canaliser son aversion vis-à-vis de cet homme bien qu'une agressivité diffuse à son égard fut observable, notamment lors des temps de réunion où des qualificatifs percutants fusaient à son endroit. L'ostracisme impalpable que Monsieur Ripley pouvait ressentir autour de lui devait probablement être la source d'un grand malaise. En effet, aussi contenus qu'aient pu être les professionnels, la présence de cette violence larvée est sans doute liée à la manière inopinée avec laquelle Monsieur Ripley quitta les lieux et disparut définitivement, après un séjour de dix mois passés dans la structure.

Si l'on suppose que Monsieur Ripley était à la recherche d'une relation suffisamment fiable, on peut dire que ce but a échoué, puisqu'il en vint à subir une sorte de loi du talion : « tu me trompes, je te méprise ». Ceci dû le contraindre à fuir le dispositif d'accueil, dans un mouvement de rupture, mouvement caractéristique de la clinique des personnes errantes. Cette rupture signe à la fois l'échec de ces personnes à faire entendre leur souffrance et celui de notre capacité à les contenir, comme si leur parcours ne pouvait être qu'un continuuel recommencement, comme si le problème intérieur qui les poussait à mentir les obligeait continuellement à prendre le chemin de l'errance pour rencontrer de nouvelles personnes dans de nouveaux lieux, jusqu'à ce que leur crédibilité soit à nouveau mise à mal. Aussi, l'étrange répulsion que ce mode de fonctionnement semble susciter a-t-elle été au cœur de nos interrogations.

Cette faillite à exercer les missions qui nous sont assignées questionne les ressorts de cette absence de bienveillance ainsi que la difficulté à entrevoir la vulnérabilité dont cette propension à la tromperie est l'indice. Cette réflexion devrait aider à retrouver une posture aidante et à ré-éprouver l'empathie nécessaire à tout processus d'accompagnement. Questionner les bénéfices psychiques que les sujets comme Monsieur Ripley retirent de ce mode de lien, qui les expose au risque de cuisantes déconvenues, participe de cette démarche. Aussi allons-nous chercher à comprendre le sens de cette attitude déroutante. Pour cela, nous reviendrons d'abord sur le postulat que nous avons émis en introduction, en discutant de la manière avec laquelle Monsieur Ripley aurait agi sur ses interlocuteurs. Il s'agira d'expliquer pourquoi nous avons été amené à considérer le mensonge comme un « acte-parlé ». Après quoi, nous nous efforcerons de mieux comprendre la problématique que son utilisation préfigure, à l'aide de nos deux hypothèses. Récapitulons-les.

Selon la première, le sujet mentirait pour contre-investir un état de vulnérabilité psychique et transitionnaliser la rencontre avec l'autre, en le repoussant fantasmatiquement hors de sa vie psychique, tout en établissant un lien narcissiquement réparateur, d'adhésion, avec lui.

Selon la seconde, le sujet ferait éprouver à ceux qu'il trompe sa propre perte de confiance. Les affects traumatiques ressentis suite à l'expérience du mensonge représenteraient ainsi la communication inconsciente d'angoisses de nature persécutrices, qui seraient transférées par identification projective.

C. Un acte-parlé

Postulant que Monsieur Ripley a tissé les liens qui l'unirent à ses interlocuteurs autour de mensonges, il est envisageable que le pressant désir que cet homme avait de tromper ses interlocuteurs révèle une fragilité aussi secrète que profonde. Il est également probable que son « projet d'éolienne à géométrie variable » la mette en évidence. Le problème qui se pose est celui de savoir comment.

Relevons d'abord la polysémie interprétative à laquelle peut donner lieu la précédente vignette clinique. On peut considérer que « le projet d'éolienne » dont fit part Monsieur Ripley contenait des éléments significatifs de sa solitude et de son besoin d'être réparé. En parlant d'aider l'Afrique (un continent qui souffre) avec son éolienne, Monsieur Ripley pourrait avoir inconsciemment exprimé son attente que quelqu'un vienne le secourir. Dans cette optique, sa souffrance et ses espoirs se seraient dévoilés dans les linéaments fantasmatiques de sa parole. Il aurait fallu entendre, d'une oreille décalée, les éléments symboliques contenus dans le discours de cet homme.

Cependant, nous pensons que l'immense souffrance qui devait habiter Monsieur Ripley était moins exprimée dans la trame narrative de son discours que dans l'action qu'il produisait sur ses interlocuteurs. C'est cette action qui nous a paru significative. Dans cette perspective, la méthode d'écoute consiste moins à entendre le contenu de cette parole que le type d'interaction qu'elle produit. Aussi proposons-nous de revenir à l'idée courante, qui veut que l'on *fasse* un mensonge plus qu'on n'en *dise* un. Nous pensons que les logiques

inconscientes qui animaient Monsieur Ripley sont à chercher dans ce qu'il *faisait*. Il s'agirait de prêter attention aux effets de cette action consistant à tromper.

« Au commencement était l'action », écrit S. Freud en conclusion de *Totem et tabou* (1912-1913, p. 226), octroyant à l'acte un sens précurseur du mot. Depuis, comme le rappelle R. Roussillon (2004, p. 741), la littérature psychanalytique s'est enrichie d'un regard nouveau sur ce que « l'appareil à langage comporte comme modalité d'action sur l'objet autre-sujet ». Selon lui, l'acte pourrait être porteur d'un contenu messager, dont les significations seraient déchiffrables de l'extérieur : dans ce qu'il fait vivre à quelqu'un d'autre. Considérant qu'il existe une analogie entre le mensonge et l'acte, nous envisageons qu'il s'agirait de prêter attention à la façon dont cet acte-parlé interpelle l'environnement humain du sujet. Il conviendrait d'interroger l'emprise qu'exerçait Monsieur Ripley lorsqu'il discourait sur son projet d'éolienne.

Dans *Quand dire c'est faire*, J.-L. Austin (1962) insiste sur le fait qu'outre le contenu sémantique d'une assertion, un individu peut s'adresser à un autre pour agir sur lui. Ce linguiste explique qu'un locuteur peut se servir des mots comme des actes, notamment pour convaincre. Pour cela, il différencie deux types d'énoncés : « constatif » et « performatif ». Le simple fait d'énoncer une phrase, même en l'absence d'un destinataire, suffit à définir le langage dit constatif. En revanche, le langage performatif implique nécessairement autrui, chez qui il modifie les représentations, en le persuadant par exemple qu'une chose fautive est vraie. Ainsi, cette *théorie des actes du langage* aide à comprendre comment les mots peuvent agir sur le lien.

L'entendement du mensonge évolue si l'on accepte de l'entendre comme un acte. C'est la raison pour laquelle nous proposons de prêter attention à la façon dont il influence le lien. La dimension messagère du mensonge serait à chercher dans sa dynamique d'emprise. Par-delà le dire, le sujet ferait partager ses affects avec ceux qu'il trompe. Les éprouvés dérangeants que ferait naître la situation dite de *méprise* auraient un caractère significatif. L'expérience d'effroi, de trahison, de peur, de perte et de rupture qu'elle provoquerait serait, nous le pensons, l'écho de celle, indicible, qui oppresse le sujet. Une histoire troublée se mettrait en forme dans ce lien. En trompant ses interlocuteurs, le sujet se « raconterait » à l'endroit où sa parole échoue à remplir cet office. Autrement dit, la manière dont l'individu manipule l'environnement signifierait la présence du problème qu'il tente de résoudre. En

matière de mensonge, il serait donc moins question d'interroger ce qui est dit que la manière avec laquelle ce dire agit sur autrui. C'est là où le sujet utilise l'autre en se jouant de lui que le mensonge trouverait sa valeur de message.

Les mots employés ne vocaliseraient pas cette « musique dans les lettres » dont parle J. Kristeva (1989, p. 56). Ils ne porteraient pas cette musicalité de l'intime qui caractérise couramment la parole, car ils ne se signifieraient que dans l'interaction. C'est pourquoi nous pensons important de ne pas amalgamer cette parole qui consiste à ne pas tenir parole aux autres formes de narration. L'idée selon laquelle, au fond, la trame narrative du discours mensonger contiendrait une certaine part de vérité psychique, un contenu caché, empêcherait d'entendre sa dimension de « langage de l'acte » (F. Houssier, 2008).

Ceci nous a conduit à considérer le contenu verbal du mensonge comme secondaire, afin d'apprécier l'« échange agi-parlé » (J-L. Donnet, 2002) qu'il impulse. Il s'agirait de prêter attention à la manière avec laquelle le sujet agit sur autrui. Le sens de l'acte n'est effectivement pas intelligible indépendamment de l'autre-sujet (R. Roussillon, *Op.cit.*, 2004, p. 741). Autrement dit, non seulement l'idée même de « mensonge » perd son sens sans l'adresse d'un autre pour le recevoir, mais qui plus est, ce serait les réactions de ce tiers qui seraient significatives. Les significations inconscientes du mensonge seraient à chercher dans les effets qu'il produit sur ses destinataires.

Pour résumer, ce serait en « écoutant » l'action de tromper qu'il serait possible de comprendre la manière avec laquelle le sujet communique sa souffrance. La dimension agie du mensonge rendrait intelligible les logiques inconscientes qui animent le sujet. Dans cette optique, nous proposons d'analyser la façon avec laquelle Monsieur Ripley se serait défendu d'une vulnérabilité psychique en mettant ses interlocuteurs dans une position de méprise. Nous commencerons donc par discuter de notre première hypothèse, en envisageant la nature du lien qu'implique le mensonge.

d. Mentir ou périr

Comme annoncé dans notre première hypothèse, nous pensons que le mensonge permettrait de transitionnaliser la rencontre. Le sujet en userait pour créer un lien. Lien qu'il ne pourrait accepter qu'à la condition d'induire une situation de méprise. Celle-ci serait indispensable à son narcissisme, voire à sa survie psychique. Nous chercherons à expliquer comment, en mentant, le sujet se défendrait de l'angoisse que lui fait itérativement vivre la présence des autres. En les trompant, il chercherait à se placer fantasmatiquement hors de leur atteinte et à les priver de tout pouvoir sur lui.

Nous pensons que chez Monsieur Ripley, le lien était synonyme de rapport de force, dans lequel prime la loi du moi ou lui décrite par J. Bergeret (1984, p. 219). Il faut vaincre l'autre plutôt que de risquer d'être vaincu, si ce n'est annihilé, par lui. La méprise que le sujet instaure en mentant le prémunirait ainsi contre le vécu de faiblesse que la présence d'autrui réitère. Elle le défendrait de l'angoisse narcissique d'être dominé en la renversant. Le mensonge s'apparentait en ce sens à ce que J-P. Caillot (1992, p. 18) considère comme « une manœuvre de renversement générationnel », s'opposant à des affects d'humiliation de honte, de nullité ou de rage.

Par exemple, Monsieur Ripley nous rabaisait ostensiblement lorsqu'il expliquait, de manière didactique et avec une rhétorique peu intelligible, son projet d'éolienne. Notre incapacité à suivre ses explications était la source de sa jubilation. Elle semblait l'enorgueillir. Sans doute cet homme s'affirmait-il de la sorte aux dépens de ceux qu'il trompait. En disqualifiant leur Moi il valorisait le sien, pour reprendre cette formule à P-C. Racamier (1992b, p. 53).

Nous avons précédemment vu qu'O. Rank (*Op.cit.*, p. 147) a considéré la tendance au mensonge comme le corollaire d'une « posture rebelle » consistant à se dérober d'une position de fils en usurpant la place du père. Monsieur Ripley aurait, en ce sens, tenté d'occuper une position de supériorité par rapport à ses interlocuteurs, pour contre-investir un sentiment de faiblesse. En dépréciant ceux à qui il imposait une posture d'infériorité par rapport à lui, Monsieur Ripley devait inconsciemment tenter de recouvrer une posture narcissique rassurante. Le fait de les tromper devait lui conférer un sentiment de triomphe

narcissique. La crédulité des autres aurait été sa force à lui. Il se plaçait fantasmatiquement *au-dessus*⁶ d'eux pour renverser son sentiment d'être inférieur à eux. Ce mécanisme de renversement est, selon nous, dépendant de la conscience que le sujet a de tromper autrui. C'est parce qu'il sait que ce qu'il dit est faux qu'il aurait le sentiment d'acquérir un pouvoir sur lui. J-P. Sartre (1943, p. 82) défendit d'ailleurs l'idée selon laquelle « l'idéal du menteur serait une conscience cynique, affirmant en soi la vérité ». Dans une communication antérieure, nous proposons l'idée suivante :

« Si je suis capable de dire le faux c'est parce que je connais le vrai. Donc je détiens une vérité que l'autre, qui est dans le faux, n'a pas. Je suis plus puissant que lui. Je ne suis pas impuissant » (S. Chapellon, 2007, p. 54).

Une des satisfactions qui préside au mensonge tiendrait en ce sens à la conscience que le sujet a de tromper l'autre. En ayant l'assurance d'induire ses interlocuteurs en erreur, le sujet se doterait d'un pouvoir sur eux. La certitude de savoir qu'il ment, lui permettrait d'éradiquer l'angoisse d'être dominé par l'autre. Il rehausse son estime de lui-même et contre-investit une menace d'effondrement à travers le fait de savoir l'autre trompé.

Le mensonge protège donc un narcissisme fragile. Mais il n'a pas cette seule fonction défensive, passive. On remarque en effet que Monsieur Ripley est « venu vers » nous en demandant des feuilles pour dessiner ses plans. Son mensonge était l'indice d'un besoin de lien. Le sujet ne pourrait se passer de l'autre dont il aurait besoin de se servir comme d'un appui narcissique. Or, comme nous le notions, ce besoin anaclitique est contrebalancé par une crainte vis-à-vis d'autrui. La dépendance de Monsieur Ripley vis-à-vis des autres devait être suffisamment intense pour leur conférer un inquiétant pouvoir. En effet, celui chez qui le sujet puise ses ressources narcissiques peut aussi l'en priver. Aussi inverse-t-il son sentiment de passivité en prenant un ascendant fantasmatique sur ceux à qui il s'adresse de la sorte. Il ne pourrait accepter le lien sans contempler l'autre affaibli par rapport à lui.

⁶ D'ailleurs, le verbe « tromper », provient du latin vulgaire *trūmpāre* (J. Picoche, *Op.cit.*, 1992, p. 502) qui est une altération de *triumphare*, d'où provient le terme triomphe. Dans cette idée d'ascendance, relevons que le terme *supercherie*, signifia d'abord « injure » et fut utilisé pour définir un « abus de force » vis-à-vis d'un tiers. Il dérive de l'italien *soperchieria* (excès) qui trouve sa racine dans le latin *superculus* : signifiant à la fois « super » et « au-dessus » (J. Dubois *et al.*, *Op.cit.*, 1964).

On peut mettre en évidence ce phénomène en faisant un parallèle avec le procédé bien connu de la facétie : le plaisir pris à faire croire quelque chose d'incongru à quelqu'un trouve son effet comique par le ridicule où il est momentanément placé. Ces situations, dans lesquelles l'un jouit temporairement du pouvoir qu'il prend sur l'autre, sont proches de celles que nous étudions. À la différence près que dans ces dernières, la dupe est maintenue dans une posture déficitaire. Dans la facétie la chose est drôle parce que le locuteur partage finalement le plaisir de la méprise. En dehors de cette distinction notable, le lien à partir duquel le sujet facétieux déconcerte la victime de sa farce apparaît très proche de celui qui fait du mensonge un moyen de domination, mais aussi l'outil d'une communication inconsciente.

Sans doute notre sentiment d'impuissance consécutif à la situation de méprise que Monsieur Ripley s'efforçait de créer était-il similaire à celui qu'il ressentait au fond de lui. Cette défense qui consiste à tromper l'autre indique en cela la vulnérabilité que le sujet cache. Nous pensons que, chez des sujets comme Monsieur Ripley, effrayés à l'idée de se livrer aux autres, le mensonge serait non seulement un moyen de contre-investir des angoisses irreprésentables, mais aussi de les faire « partager ». En modifiant les informations portant sur son identité, le sujet calfeutre son narcissisme, certes, mais il indique de surcroît sa fragilité. Il se révélerait par cette manière d'agir sur l'autre. Elle serait aussi une manière de « se raconter ». Nous proposons de réfléchir à ceci en analysant la prime de plaisir que le sujet arracherait à la souffrance de ceux qui se vivent trompés.

e. Une méfiance partagée

Avant de devenir l'objet d'un questionnement, notre démarche prit d'abord l'allure d'une suspicion angoissante : *M'aurait-on menti ?* Suivant notre seconde hypothèse, nous pensons que celle-ci serait porteuse de sens : la perte de confiance qu'elle suppose réverbérerait la propre méfiance du sujet. La raison qui nous a conduit à présenter en détail nos propres ressentis repose ainsi sur l'idée selon laquelle Monsieur Ripley cherchait inconsciemment à « partager » sa souffrance avec ceux qu'il trompait.

Nous avons vu que l'agressivité suscitée chez les acteurs du *Café social* avait conduit l'équipe à rejeter progressivement Monsieur Ripley. Dans un contexte d'aide à caractère sociale, où l'idéologie dominante est celle du « sauvetage de l'infortuné », les professionnels

se montrent dévoués, et peu regardants de la saleté, du désordre, des conduites incompréhensibles des usagers. Pourtant, l'attitude de Monsieur Ripley a mis à mal ce seuil de tolérance. Il semblerait que ce soit notamment en renversant les rôles et en prenant un statut dominateur sur eux. Mais en faisant ainsi de ses interlocuteurs des jouets, il leur aurait aussi communiqué des affects autrement indicibles.

Selon A. Eiguer (*Op.cit.*, 1997, p. 14), le « pervers » tirerait une jouissance secrète du fait d'avouer son imposture et de voir l'autre se trouver ridicule, malheureux, désabusé face à cette révélation. Nous pensons que cette jouissance aux dépens d'un autre serait à entendre à la manière d'une « logique de la victime ». R. Roussillon (2002*b*), à qui l'on doit cette idée, explique que la position de victime fournirait l'occasion d'une intelligibilité des besoins inconscients du sujet qui place l'autre en position d'être sa victime (*Ibid.*, p. 1175). Suivant l'idée développée par R. Roussillon (*Ibid.*, p. 1176), selon qui la souffrance subie par l'un dirait quelque chose de celle que vit l'autre, il est envisageable que la souffrance ressentie par ceux qui se sentent trahis puisse exprimer celle du sujet. Suivant ce principe, les sentiments douloureux provoqués par l'expérience du mensonge seraient porteurs de sens. Nous proposons d'envisager que les affects qu'un sujet comme Monsieur Ripley a fait éprouver aux personnes à qui il mentait puissent avoir valeur de langage, qu'ils soient « messagers » (R. Roussillon, 2005). Ce serait en considérant les éprouvés que le mensonge induit chez ses destinataires qu'il serait possible d'avancer vers la compréhension du sujet qui l'émet.

L'agressivité dont nous faisons état à l'égard de Monsieur Ripley aurait fait écho à sa souffrance. La contenance des soignants était d'autant plus mobilisée que la question d'une perte de contenance aurait été au cœur de sa problématique. Ne pouvant ressentir une souffrance et encore moins l'exprimer, il l'aurait « partagée » avec ceux à qui il mentait. À défaut de pouvoir élaborer certaines expériences traumatiques, le sujet s'emparerait de la psyché de ceux qu'il trompe pour leur les faire vivre. En trahissant leur confiance, il se soulagerait de contenus psychiques intolérables dont il cherche à se protéger. Aussi, la formule « Je suis trompé » qui stigmatise généralement la réaction de l'observateur, indiquerait-elle le fait qu'au cours du mensonge une expérience est partagée. C'est en élevant le trouble qui en découle à la valeur d'un message qu'il serait possible d'explorer la souffrance que le sujet tait par ailleurs.

Le mensonge, selon cette proposition serait à entendre comme un des mécanismes par lesquels un sujet provoque chez l'autre des émotions dont il ne peut rien dire ni penser. En mentant, il susciterait différentes tonalités d'affects (rage, colère, vengeance, doute, désespoir, suspicion), qu'à défaut de pouvoir reconnaître en lui-même, il aurait besoin de localiser chez sa « victime ». Aussi, nous estimons que la situation de duplicité serait l'enjeu d'une communication inconsciente.

À travers ce mode de lien, le sujet exprimerait ce qu'il ne peut pas dire autrement. Sa difficulté à vivre, il la ferait vivre à ceux qu'il trompe. Il ne s'agirait pas seulement d'écouter un discours, mais plus certainement d'entendre la manière avec laquelle celui-ci affecte les personnes à qui il s'adresse. Les émotions ressenties par le récipiendaire du mensonge seraient l'expression en miroir d'un vécu dont le sujet souffre sans le savoir. Les affects de sidération, de confusion, et de rage ressentis consécutivement au fait d'*être trompé* éclaireraient donc la problématique qui habite inconsciemment le sujet. Nous serions en présence du mécanisme que M. Klein (1946 [1952]) a décrit avec le concept d'« identification projective » : l'autre éprouve des sentiments identiques à ceux que le sujet éprouve. Un mouvement s'opère, dans lequel le sujet dépose activement chez l'autre les affects dérangeants qu'il ne peut tolérer en lui-même et dont il se débarrasse par le biais d'un processus qu'A. Eiguer (2001, p.115) qualifie d'« induction narcissique », où il serait moins question d'un vécu transmis que d'une impulsion à distance. En ce sens, les émotions inhabituelles et pénibles que les professionnels du *Café social* ressentaient au contact de Monsieur Ripley auraient reflété la souffrance de cet homme. Aussi violents fussent-ils, les affects douloureux qu'il a induits chez eux seraient donc significatifs. Les réactions souvent intolérables que fait vivre l'expérience du mensonge seraient donc significatives des éprouvés que le sujet dénie. En mentant, il communiquerait inconsciemment ses propres angoisses, et notamment celle relative au doute qu'il ressent à propos du lien de parole.

En mentant, le sujet rompt chez l'autre l'illusion selon laquelle le langage est synonyme de sincérité. Sans doute est-ce pour cette raison que Kant avait émis une condamnation radicale⁷ concernant le mensonge. Selon lui, l'assertion volontairement fausse

⁷ « Qu'un homme commette un mensonge : on peut sans doute l'expliquer par la connaissance de son caractère empirique, par ses antécédents, son éducation, ses fréquentations, les circonstances extérieures et intérieures de sa vie, etc., ce qui lui fait commettre ce mensonge à tel moment ; mais cette explication, fût-elle

faite à un autre homme, serait nuisible au contrat moral qui fonde la parole (J. Barni, 2003, p. 46). Le mensonge tendrait à disqualifier le principe de confiance qui la cimente.

« Si tout le monde mentait, les conséquences d'un mensonge, universalisé, seraient doublement funestes pour l'humanité. La parole n'aurait plus de valeur, les actions n'auraient plus de sens, ce serait proprement le règne de l'arbitraire du langage à qui chacun pourrait faire dire ce qu'il veut. » (Kant, Cité par F. Proust, 1994, p. 98).

La seule probabilité de l'existence du mensonge rend le discours suspect. En trahissant la fonction sacrée de la parole, il la condamnerait à n'avoir plus de sens (B. Timmermans, 2004, p. 39). On peut continuer d'illustrer ceci avec *Le Mot d'esprit*, dans lequel S. Freud (1905a) narre l'angoissante position d'une personne qui se croit dupée. L'histoire se déroule dans une gare de Galicie, où deux juifs se rencontrent dans un train :

« "Où vas-tu ?" Demande l'un. "A Cracovie", répond l'autre. "Regardez-moi ce menteur !" s'écrie le premier furieux. "Si tu dis que tu vas à Cracovie, c'est bien pour que je croie que tu vas à Lemberg. Seulement, moi je sais que tu vas vraiment à Cracovie. Alors pourquoi tu mens ?" » (*Ibid.* p. 218).

Le deuxième personnage est obligé d'essayer l'accusation de mensonge parce qu'il a fait savoir qu'il allait à Cracovie, ville où se termine réellement son voyage. Toutefois, d'après l'affirmation du premier, le second ment quand il dit la vérité et ce au moyen d'un mensonge. S. Freud s'interroge : l'authentique souci de la vérité ne consiste-t-il pas à avoir des égards pour l'auditeur et à lui transmettre une reproduction fidèle de son propre savoir (*Ibid.*) ? Quand tel n'est pas le cas, la fiabilité de la parole est tellement sujette à caution qu'elle devient le lieu d'une incertitude persécutrice. Il est un fait que si le second protagoniste désire réellement tromper son compagnon de voyage, ce dernier pourrait se questionner sur les motivations de son acolyte. Mais peut-être le premier interlocuteur s'imagine-t-il seulement qu'on lui ment, auquel cas il est alors dans une posture proche de la paranoïa. Tout comme le juif du *mot d'esprit*, on peut très bien se tromper en pensant que l'autre nous trompe. Le doute que nous portons alors à sa parole révèle une angoisse qui nous est propre, le risque étant qu'en projetant celle-ci on décrédibilise à tort l'énoncé du sujet.

complète, n'en laisserait pas moins subsister dans toute sa force le jugement de réprobation que nous portons sur son acte. » (Cité par V. Delbos, 1999, p. 32).

En effet, l'hypothèse du mensonge comporte le risque de discréditer la parole d'autrui. Le simple fait de penser que notre interlocuteur pourrait mentir problématise notre manière de l'écouter. Le risque de se tromper en pensant être trompé soulève un enjeu éthique conséquent. Nous pensons cependant que cette incertitude foncière est au cœur même de l'appréhension du mensonge. En effet, pour reprendre l'exemple du mot d'esprit sceptique (*Ibid.*), si le second personnage ment réellement, il fait de son compagnon de voyage la victime d'une incertitude persécutrice, après avoir perdu confiance dans la sûreté de son jugement. De même, le sujet émetteur de mensonges ne mettrait-il pas son interlocuteur en position d'être récipiendaire du doute persécuteur auquel il est lui-même en proie ? Nous pensons que Monsieur Ripley aurait retourné le sentiment de tromperie généralisée qu'il vivait. En faisant douter les autres de lui, il leur aurait fait vivre ses propres angoisses relatives au lien de parole. Ainsi proposons-nous d'entendre le doute que le mensonge suscite comme l'écho de celui qui opprimerait le sujet. Il le ferait vivre aux autres en altérant leur confiance. En cela, il serait important de prendre en compte ce doute que fait germer le mensonge dans une dimension contre-transférentielle.

On peut résumer les choses en disant qu'il serait possible de se saisir de l'angoisse que le sujet communique en tenant compte de celle que son mensonge répercute. Les réactions de rejet qu'il suscite seraient ainsi la caractéristique la plus lisible des éléments psychiques déposés au fil de cette interaction.

Nous nous sommes jusqu'ici efforcés de témoigner du fait que les affects que le mensonge induit chez son récepteur constitueraient un matériel clinique significatif. Or, la violence des contre-attitudes suscitées pourrait tendre à paralyser la pensée. La sidération que provoque le mensonge pourrait empêcher d'en comprendre le sens. Le risque étant alors que sa dimension messagère soit scotomisée. Cette clinique qui influence l'observateur n'aurait-elle pas infiltré la théorie de ses effets disrupteurs ? Nous postulons que l'existence d'une « pénétration par l'objet de recherche » (J-L. Donnet, 1995) serait à prendre en considération.

f. Malaise dans l'identification

Le vocable *a priori* simple de mensonge nous a paru d'autant plus pertinent qu'il décrivait un lien entre deux subjectivités. Cette terminologie décrit une action (induire autrui en erreur) et un effet : *tromper*. Or celui-ci a des résonnances fortes. D'ailleurs, B. Chervet (2001, p. 781) pense que la « mythomanie » serait capable d'influencer la situation analytique au point de répercuter sur la personne du thérapeute « un trouble de l'identité dans son fauteuil ». Le vacillement identitaire ainsi créé tend à stigmatiser les réactions de l'observateur. On peut à ce propos rappeler comment les affects intolérables que Monsieur Ripley a fait vivre aux membres de l'équipe du *Café social* lui ont valu d'être ostracisé.

Face à la situation douloureuse qui s'insinue chez l'observateur, on pourrait avoir tendance à identifier le sujet à son mensonge en le constituant comme identitairement menteur. La tentation nosographique semble d'autant plus forte que la catégorisation met fin aux doutes insupportables qui étreignent l'observateur. Il s'agirait d'un processus défensif face aux affects produits. On peut sur ce point rappeler les contre-attitudes suscitées par Monsieur Ripley, dans le fond, tous les professionnels étaient tenté de l'identifier à ses mensonges et de cesser le commerce avec lui. C'est ce qui nous amène à parler de « malaise dans l'identification ». Il tendrait à se résoudre défensivement soit du côté d'une idéologisation concernant ce procédé, soit de celui d'une culpabilisation. Nous allons étudier ce double mouvement à travers l'exemple de *La menteuse du RER D*.

L'épopée médiatique de cette jeune maman de vingt-trois ans commence par l'agression qui aurait été perpétrée à son encontre, dans une rame de la ligne D du RER, le vendredi 9 juillet 2004. Six jeunes auraient déchiré ses vêtements, avant de marquer sa peau de motifs antisémites. Cette agression stupéfiante avait fasciné l'opinion publique. Tout le monde a cru au récit de Marie-L, même les plus hautes instances politiques, jusqu'à ce que les caméras placées sur la voie attestent du fait qu'elle avait déchiré ses vêtements et dessiné des croix gammées sur son corps elle-même. Son acte avait fait s'entrechoquer le réel et la fiction de façon spectaculaire. Le cinéaste André Téchiné, qui s'est servi de ce fait divers pour réaliser son long métrage *La fille du RER*, explique dans une interview accordée au journaliste A. Campion (2009), qu'il n'a pas eu besoin de rencontrer celle qui en était la protagoniste, tant les éléments médiatiques étaient denses. Il la définit comme « un bloc d'enfance qui

résiste », une personne perdue qui tente de se sauver en jetant aux yeux de la société un mensonge comme une bouteille à la mer. En fait, les conséquences de son geste donnent l'impression qu'inversement aux effets escomptés, il l'a transformée en victime de la frénésie vengeresse qui a succédé à la compassion médiatique qu'elle avait déclenchée. Comme un retour de bâton, l'émotion populaire que Marie-L avait éveillée s'est retournée contre elle, en lui attirant les foudres du public dont elle avait attisé les passions. On voit qu'un engrenage s'installe, où la charge émotionnelle que cet acte engendre se renverse : la sollicitude devient rejet. Ainsi la découverte du mensonge déclenche-t-elle généralement une aversion proportionnelle à la ferveur qui lui est initialement dédiée. Ce mouvement expliquerait la violence que lesdits « mythomanes » suscitent autour d'eux.

La situation de tromperie étant empreinte de violence, grande est la tentation de confondre réflexion et jugement de valeur. C'est pourquoi il importe de prendre garde à ce que ses résonances contre-transférentielles n'infiltrant pas les diagnostics en les transformant en épithètes à consonance péjorative. Ceci nous amène à interroger à nouveau l'usage de la notion de mythomanie. Selon J. Corraze (*Op.cit.*, p. 117), cette théorie reflète l'agressivité du corps médical à l'égard des malades. Ainsi apparaît-elle culpabilisante. Nous pensons que son emploi reviendrait à affubler le sujet d'une véritable tunique de Nessus⁸ en émettant un jugement de valeur sur son comportement. Ne serait-elle pas l'indice d'une « désolidarisation identificatoire » (R. Roussillon, 2003, p. 120) ? En fixant le patient dans son symptôme le plus fascinant au moyen d'un vocabulaire à notre sens réifiant, ne risquons-nous pas d'emprisonner notre pensée dans un carcan théorique ? Il apparaît réducteur de restreindre cette manière d'être au monde à un syndrome prédéfini. Nous pensons qu'inversement l'étude du « mensonge » peut ouvrir une analyse des dynamiques intersubjectives en jeu.

S. Freud écrivait que la maladie d'un patient ne doit pas nous dissimuler sa valeur véritable (1904 [1905], p. 17). Nous pensons que c'est ce à quoi tend l'emploi de la

¹² Hercule, désirant faire traverser le fleuve à son épouse Déjanire, demanda au centaure Nessus de la transporter sur son dos vers l'autre rive. Mais, arrivé au milieu du fleuve, celui-ci commença à profiter de la beauté de l'amante d'Hercule qui lui décocha alors une flèche empoisonnée. Pour se venger, Nessus agonisant dit à Déjanire que son sang contaminé envenimé lui permettra de ramener Hercule vers elle si jamais, un jour futur, il devait la tromper. Elle recueille une partie de ce sang pour teindre une tunique. Plus tard, alors qu'elle est convaincue de l'infidélité de son mari, elle lui offre le vêtement : le poison qui l'imprègne consumera de l'intérieur le héros qui n'arrivant plus à s'en défaire périra ainsi, victime de ce cadeau empoisonné offert par le Centaure.

mythomanie ? L'aura scientifique qui la nimbe masquerait une connotation péjorative réduisant le sujet à n'être que faux. Aristote (environ -385, traduit par J. Tricot, 1990, p. 180) remarquait que quelqu'un n'est pas voleur parce qu'il a commis un vol ; il est effectivement différent de considérer qu'un sujet est globalement « menteur », plutôt que d'essayer de comprendre le sens de son attitude. Remarquer qu'un sujet ment implique un questionnement, dire qu'il est menteur, un jugement. C'est tout autre chose de définir la manière d'être d'un sujet par un verbe d'action (il ment), que de désigner sa personnalité par son comportement (il *est* menteur). Il importe de ne pas restreindre le sujet à « être » ce qu'il fait. Les expressions pathologiques à partir desquelles il compense inconsciemment le trouble qui l'assaille ne résument pas sa personnalité.

L'inclination des sujets à mentir est parfois aiguë et leur attitude revêt, comme cela semblait être le cas de Monsieur Ripley, une tendance compulsive. Doit-on pour autant faire du mensonge une maladie ? Les modèles diagnostiques en vigueur semblent faciliter la tâche du chercheur en dotant d'une identité ces personnages qui ont tendance à modifier la leur. En revanche, nous pensons qu'ils privent l'accès aux horizons cliniques que l'analyse du mensonge peut ouvrir. Il s'agit donc de ne pas restreindre le sujet à être mythomane, menteur, ou imposteur.

Sur ce point on peut s'inspirer d'approches comme celles de D. Quinodoz (2002), qui propose de parler de « patients hétérogènes », ou d'A. Green (1991, p. 218), qui suggère quant à lui le concept d'« hétérogénéité structurale » pour mettre en évidence le fait que la pluralité des modes d'expression subjectifs ne peut se résumer à une structure quelle qu'elle soit. Le problème du mensonge se poserait chez des sujets diversement structurés psychiquement sans que sa fonction varie nécessairement. Le mensonge peut évoquer le trouble qui assaille le sujet sans que cette tendance ne résume sa personnalité. Comme le souligne F. Marty (2001, p. 265), il ne faut pas confondre potentialité et structuration perverse. Le mensonge représente sans doute une « solution perverse » (G. Bayle, 1993, p. 349), dont il s'agit d'entendre la visée défensive sans la stigmatiser.

Les résonances particulièrement fortes qu'implique la question du mensonge décuplent néanmoins le risque de laisser les effets prendre le pas sur le sens, en réitérant le précepte du romancier Jean Giraudoux (1935) : « Lorsqu'on a découvert qu'un ami est menteur, de lui tout sonne faux, alors, même ses vérités. » Quand on définit le sujet par son

mensonge, de lui plus rien ne sonne autrement que faux, même l'aveu inconscient de sa souffrance. Comme l'explique R. Roussillon (*Op.cit.*, 2003, p. 120), l'usage d'un terme comme attribut du sujet n'implique pas le même regard que celui qui consiste à désigner un processus : une manière d'être et non un être. Il importe donc de choisir les termes avec soin, car si l'on n'y prend pas garde, « les concepts peuvent pervertir le projet de théorisation lui-même » (*Ibid.*). C'est la raison qui nous a conduit à user du vocable de mensonge : celui-ci désigne un processus intersubjectif, fût-il transgressif, et « un processus n'a pas à être jugé, mais simplement constaté afin de pouvoir être expliqué » (*Ibid.*). Appréhender le mensonge comme un phénomène impliquant deux subjectivités, et chercher à décrire les mécanismes qui les unissent est donc préférable, si l'on veut parvenir à saisir le « pourquoi » de cette conduite.

1.3 Résumé de ce chapitre : vers le concept de mensonge

Ce chapitre visait à démontrer l'intérêt de se pencher sur la question du mensonge. Il a d'abord fallu discuter des présupposés la concernant. Après avoir défini ce que nous entendions par mensonge, notre questionnement a porté sur le principe consistant à penser qu'un sujet pouvait mentir tout en croyant lui-même à son propos. Nous avons essayé d'expliquer comment des notions comme la mythomanie ou la *pseudologia-phantastica* l'auraient amplifié. Leurs auteurs ont en effet émis des considérations sur le mensonge en s'appuyant sur des observations où il n'en était pourtant pas question. Nous avons ensuite montré que l'intention d'induire l'autre en erreur était la clef de voûte d'un phénomène intersubjectif riche de sens. Non seulement le mensonge serait l'indice d'un besoin de lien, il pourrait même suggérer l'existence du trouble que le sujet contre-investit de la sorte. Pour commencer de comprendre lequel nous avons présenté le cas de Monsieur Ripley.

Cet exemple a permis d'expliquer pourquoi les significations latentes du mensonge, seraient moins à déchiffrer dans le contenu de sa trame narrative que dans le mode d'interaction qu'il implique. Autour de cet exemple, nous avons commencé d'envisager les spécificités du mode d'utilisation de l'objet qu'impliquait cet *acte-parlé*. De plus, nous avons observé que les auditeurs de Monsieur Ripley ont manifesté de l'animosité, voire du dégoût à son égard. La nature insoutenable des affects dont les interlocuteurs de cet homme se sont défendus en le rejetant a interrogé la nature du lien qui rend cette attitude si incommode.

Nous avons ainsi travaillé autour des deux hypothèses formulées en introduction. À travers l'examen de ce cas nous avons en effet vu, suivant notre première hypothèse, que Monsieur Ripley transitionnalisait son rapport aux autres et créait un lien narcissiquement réparateur avec eux en les trompant. Il défendait un narcissisme fragile en disqualifiant leur Moi au profit du sien. Nous avons ensuite travaillé autour de notre seconde hypothèse. Elle permettait d'expliquer l'aversion que l'attitude de Monsieur Ripley engendrait autour de lui. L'agressivité observée chez les interlocuteurs de cet homme reflétait la manière avec laquelle il se serait délesté d'éprouvés insupportables chez ceux qui étaient victimes de ses mensonges. Il semble notamment avoir fait vivre à ses interlocuteurs l'expérience d'une rupture de la confiance similaire à la sienne.

Nous avons choisi l'exemple de Monsieur Ripley parce qu'étant rarement cru, ses mensonges étaient rendus plus facilement observables. Ce cas a mis en évidence le mode d'interaction à travers lequel le sujet « partage » sa souffrance. En revanche, celui-ci a des incidences sur l'observateur. Les sujets concernés sont en effet moins conçus comme des êtres en souffrance que des individus nuisibles, dont il faut se désidentifier. Les effets, à notre sens significatifs, que provoquent le mensonge semblent ainsi impacter la manière de le penser.

Il est probable que la mythomanie soit utilisée pour son affinité avec la question du mythe. Sans doute la plupart des théoriciens l'emploient-ils pour re-transitionnaliser la question du mensonge en suspendant le problème de savoir si ce que le sujet dit est vrai ou faux. Or, ce terme suspend aussi la question d'un désir de tromper. La dimension transgressive du mensonge serait un aspect essentiel de la dynamique des sujets qui en usent. Aspect que l'on ne peut prendre en considération qu'en acceptant de prêter attention au doute que le sujet fait germer dans l'esprit de son interlocuteur. Il s'agit donc de mettre l'accent sur le besoin de tromper. Lorsque la mythomanie est employée en référence à cet aspect, elle est empreinte d'une idéologie problématique. Si cette typologie apparaît aujourd'hui comme un gage de scientificité, nous pensons qu'elle représente en fait un mythe de rationalisme, une chimère scientifique. Elle a, selon nous, une fonction similaire à celle qu'a tenue la « pulsion de mort », en venant combler le manque initial d'explication psychanalytique concernant certains modes destructeurs d'utilisation de l'objet.

La vitalité, toujours intacte de cette nosographie interroge. Aussi devons-nous chercher les raisons qui ont pu obliger le corpus analytiques à absorber cette notion qui, nous allons le voir, provient d'une période d'inquisition scientifique à l'égard des malades suspectés, à tort ou à raison, de simuler. Afin de chercher l'origine des difficultés théoriques que pose aujourd'hui la question du mensonge, nous étudierons donc cette période contemporaine de la découverte de la psychanalyse.

II. Les approches psychanalytiques

Le statut théorique du mensonge est problématique. On l'observe dans les manuels de référence⁹, où cette notion semble ne pas trouver de place. De plus, après avoir balayé la littérature psychanalytique nous avons relevé que d'autres notions lui sont préférées. Ainsi, certains auteurs tels H. Deutsch (*Op.cit.*, 1921) utilisent la notion de *pseudologia-phantastica*. D'autres, comme P. Greenacre (1958), ou A. Bauduin (2007) ont choisi de traiter « d'imposture », alors qu'il est par exemple question de « faux » chez J. Chasseguet-Smirgel (1971), tandis que certains psychanalystes créent, nous le verrons, d'autres notions moins connues. Comment expliquer cette diversité ? On peut légitimement s'interroger sur les raisons de cet éparpillement conceptuel qui donne l'impression d'avoir affaire à des configurations cliniques différentes. Nous postulons que tel n'est pas le cas.

Aussi, pour saisir l'origine de la « babélisation théorique » (R. Roussillon, *Op.cit.*, 2001b) engendrée par l'éparpillement des travaux existants et essayer de comprendre pourquoi la notion de mensonge en a été écartée, nous avons décidé d'orienter notre démarche dans une direction historico-critique. Il s'agira de saisir les logiques qui président à l'abandon d'une métapsychologie du mensonge.

Dans ce chapitre, nous procéderons en trois temps. Tout d'abord, nous étudierons l'incidence que la simulation aurait pu avoir sur la psychanalyse. Nous parcourrons ensuite le corpus freudien pour saisir l'origine des difficultés théoriques actuelles. Enfin, nous recenserons les différentes approches métapsychologiques autour de notre objet, dans le but de prouver qu'elles peuvent être rassemblées pour construire les bases d'une théorie unifiée.

⁹ Le *Vocabulaire de la psychanalyse* (J. Laplanche & J-B. Pontalis, 1967) n'octroie pas de place au vocable de mensonge. Ce constat ne semble pas constituer une exception mais bien plutôt une règle. En effet, il en va de même dans *Le Dictionnaire de la psychanalyse* (E. Roudinesco & M. Plon, 1997), ou le *DICTIONNAIRE* que R. Chemama et B. Vandermersch (1995) consacrent à la psychanalyse. *Le dictionnaire des sciences humaines* (S. Mesure & P. Savidan, 2006) n'y fait pas référence non plus. En revanche, il figure dans le *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant* (R. Lafon *et al*, 1963, p. 665), avec la « mythomanie » (*Ibid.*, pp. 711-712). Le *Dictionnaire de la Psychanalyse* de l'Encyclopedia Universalis (1997, p. 301) aborde, lui, la question de la simulation en référence à l'hystérie, définie par une insincérité « plus ou moins consciente ».

2.1 Digression autour de la simulation

P-L Assoun (1997, p. 54) rappelle qu'il ne faut pas perdre de vue le fait que la psychanalyse constitue initialement une « branche » médicale. L'avènement des théories freudiennes peut donc être situé par rapport à l'histoire de ce champ disciplinaire, où la question de la simulation a été élevée au rang de paradigme. Cette question est de plus chevillée à celle de l'hystérie qui constitue le premier objet de recherche de S. Freud. De ce fait, on peut s'interroger sur la place qu'a tenue la question de la simulation chez S. Freud.

Aussi va-t-il s'agir de replacer l'œuvre du psychiatre-psychanalyste viennois dans le cadre historique plus global où elle a émergé, pour mettre en évidence le lien très ancien que la médecine entretient avec la question de la facticité. Aussi formulons-nous l'hypothèse que la psychanalyse ait pu conserver une trace négative de ce passé dont l'influence aurait participé à faire de la question du mensonge une hérésie. Nous postulons que les préjugés hérités de cette histoire qui unit la psychiatrie à la psychanalyse auraient empêché cette dernière de s'emparer du thème du mensonge. Il s'agit de situer l'origine des réticences que suscite encore aujourd'hui cette question dans l'histoire des théories formulées à propos de la simulation.

a. La simulation : un paradigme médico-légal

La question de la simulation tient, nous l'avons noté (*Supra*, pp. 30-31) une place considérable dans l'histoire médico-légale de la folie, où l'expert, placé face à un sujet dont il examine l'état, émet fréquemment la supposition d'une « folie prétextée » (A. Tardieu, 1872, p. 226). Le discernement que ce comportement exigerait laisse à penser qu'il ne serait pas l'indicateur d'un trouble, mais le fruit d'une conduite raisonnée. On observe les résultats de cette conception quand S. Freud retranscrit *L'établissement des faits par voie diagnostique et la psychanalyse* (1906) : sa première contribution en matière d'expertise criminelle.

Invité par Alexandre Löffler à s'adresser à ses étudiants en droit à propos de la détection des signes de culpabilité dans les témoignages recueillis chez les supposés auteurs de crime, l'analyste confronte la procédure pénale et la cure. Il compare l'*authentique non-*

savoir du névrosé et la *résistance consciente* du criminel déféré devant le juge. Chez le névrosé, écrit-il, « il y a un secret pour sa propre conscience », tandis que chez les *criminels*, ce secret est « seulement pour vous » (*Ibid.*, p. 24). Les névrosés auraient besoin de trahir leur culpabilité inconsciente par la voix du symptôme, tandis que les criminels seraient, au contraire, dans la nécessité de conserver secrète cette culpabilité, en conscience. Tandis que le névrosé se trouve dans un état d'ignorance sincère, le criminel simule l'ignorance pour défendre ses intérêts conscients les plus vitaux. En analyse le malade apporterait le concours de ses efforts conscients au thérapeute, pour vaincre sa résistance car il a un avantage à attendre du traitement : la guérison ; le criminel en revanche ne coopère pas (*Ibid.*, p. 23).

S. Freud affirme que l'analyse concernerait seulement les sujets qui apportent leur contribution pour lutter contre une résistance provenant de l'inconscient. *Quid* des sujets présentant une résistance consciente ? L'analyste indique que sa science ne peut pas appréhender cette « défense émanant du Moi », qu'elle reste du strict ressort des magistrats (*Ibid.*).

Les raisons qui poussèrent S. Freud à laisser en suspens ce sujet auraient-elles eu comme conséquence pour ses successeurs de le délaisser définitivement ? En tout cas il semblerait que ce sujet ait été laissé au domaine psychiatrique, où ce paradigme est traditionnel. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir le DSM-IV-TR (2000, p. 593) et d'observer la place accordée aux « troubles factices » qui définissent des symptômes que le sujet feint pour « jouer le rôle de malade ». On doit aussi considérer celle tenue en France par les « pathologies factices » que l'on retrouve sous la plume de nombreux médecins (C. Conri et *al.*, 1987), ou encore par « les pathomimies », critérium utilisé pour définir un mode de vie où les sujets créent leurs maladies de toutes pièces pour attiser la curiosité du thérapeute et l'entraîner dans une relation visant à le duper (J. Corraze, *Op.cit.*, pp. 117-129). Citons encore les syndromes dits de « Münchhausen » : R. Asher (1951) a décrit sous ce nom un trouble consistant à simuler des symptômes de maladies graves. À l'image du Baron de Münchhausen, qui était voyageur et conteur de fanfaronnades, les patients concernés se promèneraient d'hôpitaux en hôpitaux en s'attribuant des antécédents pathologiques fictifs. M-J. Guedj (1989, p. 38) relève que R. Meadow a donné une extension à ce trouble en parlant de « syndrome de Münchhausen par procuration » pour en définir une forme dans laquelle les mères font croire aux médecins à de fausses maladies dont souffriraient leurs enfants, parfois au prix de la vie de ces derniers, qui subissent de multiples interventions et ingèrent quantité

de médicaments pour répondre au mensonge dans lequel ils sont entraînés. Enfin, on peut évoquer le syndrome de « Lasthénie de Ferjol » qui décrit le comportement de patients proches du milieu médical qui emploieraient des stratagèmes variés tels la scarification sous anticoagulant ou des dons de sang répétés pour provoquer une anémie ou des hémorragies préoccupantes pour occuper le centre des attentions du corps médical (I. Godfroid, 1999). Nous pourrions encore relever une multitude de ces diagnostics parmi lesquels la mythomanie tient une place de choix. Il nous importait avant tout de souligner ici l'importance prise par la question de la tromperie dans le corpus médical.

Or, en présence de sujets admis comme simulateurs, l'intention qui préside au comportement suspecté amène fréquemment leur exclusion des consultations. Les diagnostics précédents ont surtout pour but de distinguer les faux malades des vrais. Les sujets suspectés de mentir ne sont pas conçus comme des sujets en souffrance. Des méthodes coercitives destinées à les faire avouer ont même été employées par le passé. Ces pratiques ont connu leur heure de gloire durant les périodes de guerre, où les soldats souffrants sont pour la plupart suspectés de frauder. Les diagnostics médicaux portant sur la simulation n'ont donc jamais autant fleuri que durant ces périodes troublées, où nombre de soldats engagés ont tenté de préserver leur vie en simulant une affection¹⁰.

Les simulateurs furent ainsi l'objet d'une littérature foisonnante lors de la Première Guerre mondiale, où les nations firent appel aux compétences des experts à qui elles allouèrent de substantiels budgets. Les séances exceptionnelles que la Société de Neurologie a tenues en 1915 en attestent. Les membres de cette société forment le vœu que soient créés des centres spécialisés dans l'examen des malades soupçonnés (G. Ballet, 1915, p. 1248).

Les scientifiques se trouvant toutefois bien en peine de les discerner des vrais malades exhumèrent la vieille méthode dite d'« effet de surprise » (K. Abraham, 1919, p. 62). Les procédures auxquelles les médecins du front eurent recours pour s'assurer de la réalité biologique des troubles manifestés en appelèrent aux vestiges des tortures moyenâgeuses, comme le « gourdin à confession » (T. Reik, 1973, p. 241). Les médecins, transformés en auxiliaires de la justice, avaient donc moins pour but la guérison des névroses de guerre que la

¹⁰ La légende veut que le plus ancien d'entre eux soit Ulysse. Le héros d'Homère, ne pouvant se résoudre à quitter Pénélope, aurait feint d'être insensé pour ne pas aller à la guerre de Troie : il attela ensemble un cheval et un bœuf et sema du sel au lieu de blé dans ses champs.

détection de leur simulation, quitte à faire fi de toute déontologie. L'armée aurait en effet joué contre elle-même en considérant les simulateurs comme des personnes potentiellement fragiles, et de ce fait, la plupart des médecins préféraient prendre le risque de juger simulé un symptôme authentique plutôt que l'inverse. Leur horizon s'est limité, le patient n'est plus pour eux qu'un être indolent, dominé par un seul motif : échapper au service militaire (K. Eissler, 1979, p. 203). On devine l'impact désastreux du premier conflit mondial.

C'est ainsi qu'après-guerre, en 1920, S. Freud fut appelé à rédiger un *Rapport d'expert sur le traitement électrique des névrosés de guerre*¹¹ par une commission d'enquête accusant Julius Wagner-Jauregg d'avoir torturé des malades au moyen de l'électrothérapie. Les tribunaux, soucieux de fonder leur sentence, appelaient l'analyste à comparaître en tiers (P-L. Assoun, *Op.cit.*, 1997, p. 599) pour savoir si les chocs électriques douloureux administrés aux malades ne constituaient pas un abus de pouvoir. L'analyste est donc amené à se pencher non seulement sur les méthodes de détection des déserteurs, mais aussi sur la question de la simulation elle-même. Comme en 1906, le psychanalyste place en vis-à-vis les desseins conscients qui caractérisent les soldats qui simulent à ceux, inconscients, définissant ici les névrosés de guerre. Le vrai menteur-faux névrosé est comparé au faux menteur-vrai névrosé (P-L. Assoun, 2004, p. 30). S. Freud (1920 [1955], p. 251) explique que les névrosés de guerre auraient été traités comme des simulateurs, sans que les experts tiennent compte de la différence psychologique entre desseins conscients et inconscients. Ils n'y aurait qu'une infime partie de simulateurs, et même chez ces sujets minoritaires, ce diagnostic serait abscons dans la mesure où derrière toute simulation supposée se cacherait une névrose. Les motifs bien réels où s'est alimentée la tendance à fuir la guerre chez les embusqués seraient identiques mais inconscients dans la maladie, ce qui innocent le névrosé, malgré tout traité comme un simulateur (*Ibid.*). Le psychanalyste reprocha à ses confrères d'avoir eu tort de sous-estimer le conflit psychique qui poussait les sujets dans la maladie et d'avoir en quelque sorte *criminalisé la névrose*.

Tandis que la plupart des experts cherchaient à dépister des indices attestant des intérêts conscients que les sujets auraient d'être malades, S. Freud a subverti ce paradigme en interrogeant les bénéfices inconscients retirés de la névrose. Or, parce que les motifs qui

¹¹ Ce texte fut découvert tardivement dans les archives militaires de Vienne. C'est le même Professeur Löffler, qui lui avait demandé d'intervenir en 1906, qui sollicita cette expertise.

amènent les déserteurs à se soustraire aux exigences du front sont, eux, « clairement conscients », ils ne « seraient pas malades le moins du monde » (*Ibid.*). Ce raisonnement de S. Freud ne normalise-t-il pas la simulation à l'endroit même où ses confrères criminalisent la névrose ? Ici réside un problème qui persiste encore actuellement : à force d'associer conscience et normalité, on a fini par penser que les *vrais faux malades* étaient nécessairement des sujets en bonne santé.

De l'avis général, le mensonge étant synonyme de raison, il est inutile d'envisager une perspective thérapeutique à son égard. Il est plus souvent conçu comme une gêne qui vaudra aux sujets concernés d'être exclus des consultations et bien souvent châtiés. Leur supposé désir d'induire le personnel soignant en erreur ne sera pas perçu autrement que comme une intention de nuire. Cette conception est à la base d'une polémique, que S. Freud souleva en adressant des réprimandes à ses contemporains, selon lui obnubilés par la question de la simulation. Sa remarque portait sur une querelle ancienne ; en effet, la psychanalyse a pris naissance à une époque où la simulation prêtée aux hystériques battait son plein. Une brève parenthèse va nous permettre de nous imprégner du contexte historique qui mit la médecine et la psychanalyse dos-à-dos.

b. L'épopée de l'hystérie

Dès l'Antiquité, Hippocrate nomma *hysteria* le trouble énigmatique qui atteignait le sujet dans son corps et son âme. Platon l'expliqua par l'absence prolongée de fécondation chez la femme et préconisa comme procédé de guérison le rapport sexuel et la grossesse. Cette conception psychosomatique et sexuelle allait disparaître au Moyen-âge, où les personnes atteintes de cette affection n'allaient plus être considérées comme des malades, mais des *sorcières* qui s'étaient vouées au Diable.

Au Moyen-âge, on pense que les suppôts de Satan ont la capacité de revêtir les apparences corporelles de la personne de leur choix et ainsi infiltrer le peuple en se faisant passer pour lui. Les démonologues médiévaux cherchent donc à révéler le commerce que les hérétiques entretiennent avec les esprits maléfiques. Les grandes affaires de sorcellerie donnent lieu à des batailles d'experts où les Inquisiteurs ont le plus souvent le dernier mot, avec les méthodes de détection cruelles. Les grands procès en hérésie qui ont eu lieu durant

l’Inquisition illustrent la manière avec laquelle l’homme a tenté de maîtriser l’émergence de la folie. J. Ménéchal (1988, p. 122) explique qu’on torturait les fous, vrai ou faux, pour vérifier s’ils continuaient leur comédie sous le chantage exercé par la douleur. Au fond, ce qui effrayait, c’était l’étrange manière avec laquelle l’inconscient émergeait.

La frontière qui sépare cette période de la psychiatrie naissante est habituellement située chez J. Wier. Ce médecin de la Renaissance se rend dans des villes où des cas de sorcellerie sont signalés pour accumuler les informations qui lui permettraient de finaliser, en 1569, *De l’imposture et tromperie des diables...*, l’ouvrage où il démontre que c’est une imagination dérangée qui amène les prétendues sorcières à formuler des déclarations étranges. Les mentalités changent diamétralement. La thèse du complot satanique, ourdi par des suppôts de Satan simulant l’humanité, laisse place à l’idée que l’on a affaire à des esprits dérangés, à soigner. La science reprend ses droits, sur un terrain qui était resté jusqu’alors propriété des exorcistes ; les hôpitaux vont remplacer le bûcher. Jusqu’au dix-huitième siècle, les médecins ont cependant encore fort à faire pour persuader le grand public de ne plus considérer l’hystérie comme un phénomène mystique. Dans cette optique, l’aliéniste H. Legrand du Saulle (1883) va par exemple prouver qu’il n’est pas réellement question de possession dans l’épisode d’« hystéro-démonopathie » qui survint dans le couvent d’Ubertet, où les religieuses prises de convulsion et de délire démoniaque, avaient en fait obéi à la direction d’un prêtre exalté qui les força à accomplir cinquante jours de Carême sans absorber d’autre aliment que du jus de rave (*Ibid.*, p. 317).

Peu à peu, on comprend l’erreur de diagnostic qui conduisit les autorités à brûler vif les sujets convaincus d’ensorcellement. Les superstitions d’antan laissent ainsi place au rationalisme scientifique : la *grande névrose* va naître. Toutefois, ce diagnostic allait à son tour comporter un certain mysticisme, car si on acceptait le fait que l’hystérique n’était pas l’associée du diable, on comprenait moins la cause d’agissements si déroutants. Là où le savoir scientifique manque, les préjugés vont aisément remplir ce vide (M-S. Micale, 1998, pp. 112-113). On va progressivement penser que ces malades n’en sont pas vraiment, qu’ils ou elles simulent. L’organicité de leur affection ne pouvant être attestée, elle devient synonyme de facticité. La seule explication rationnelle tiendrait au fait que ces malades simulent. H. Taguet (1877, p. 348) ira même jusqu’à affirmer que la tendance au mensonge serait si prononcée chez les hystériques que même leur suicide serait une comédie n’ayant d’autre but que celui d’attirer l’attention. Mettant le savoir scientifique en échec, cette

pathologie va donc être interprétée comme une transgression des règles médicale en vigueur. Elle représente une boîte noire, et l'incompréhension qu'elle suscite chez les médecins va donc conduire la majorité d'entre eux à affirmer qu'elle est forcément simulée. Le monde médical va entreprendre de débusquer les supposées machinations de ces malades dont la compréhension de l'affection reste impossible au corps médical. La chasse aux sorcières recommence après que les Inquisiteurs d'antan aient revêtu l'habit du psychiatre.

J-M. Charcot avait d'abord suivi son maître Rayer dans la voie selon laquelle l'hystérie coïnciderait avec la simulation, avant de réfuter cette hypothèse (J. Corraze, *Op.cit.*, p. 151). Dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, les travaux de La Salpêtrière¹² redonnent ainsi une légitimité à cette pathologie. Toutefois, même chez J-M. Charcot, un doute subsiste : l'expectative dans laquelle le placent certains tableaux cliniques l'empêche de délaisser l'hypothèse d'une symptomatologie factice chez certains sujets, note J. Corraze (*Op.cit.*, p. 66).

À l'orée du vingtième siècle, elle va faire l'objet de discussions nombreuses et passionnées. Là où S. Freud (1915, p. 112) va parler de « langage d'organe » pour expliquer le fait que malgré son manque de réalité biologique, le corps de l'hystérique expose un symptôme dont la valeur est signifiante, la majorité de ses contemporains pensent que ces patients joueraient une comédie. En France, le plus farouche défenseur de cette explication par la volonté est un ancien élève de J-M. Charcot, J. Babinski. Ce neurologue, dont S. Freud a croisé¹³ la route, entreprend de démembrer le cadre nosographique de l'hystérie en attribuant ses causes à la simulation. D'après lui, elles seraient une seule et même chose, son maître aurait fait l'erreur de méconnaître l'importance de la supercherie et de rattacher à l'hystérie des phénomènes qui relevaient de la simulation (J. Babinski, 1909, p. 4). Une virulente discorde émerge dans ce qu'il a été coutume d'appeler la *querelle de l'hystérie*.

Une séance de la Société Neurologique l'illustre assez bien. Dans sa communication intitulée *Définition et nature de l'hystérie*, M. Schnyder (1907, p. 373) y remet en question le

¹² P. Janet, successeur de J-M. Charcot à la direction de La Salpêtrière, réfutera catégoriquement le qualificatif de simulateur : « Quel intérêt les hystériques auraient-ils à simuler l'anesthésie pour le seul plaisir de se faire traverser le bras avec des aiguilles ? Comment, dans tous les pays civilisés, les hystériques se sont-ils entendus pour simuler la même chose depuis le Moyen-âge jusqu'à aujourd'hui ? » (Cité par J-P. Boisseau, 1949, p. 280).

¹³ Dans la *Correspondance* de S. Freud (1873-1939, p. 211), on retrouve l'évocation des noms de ceux qui, comme lui, côtoyèrent le maître, J-M. Charcot : P. Brouardel, G de. La Tourette, et surtout J. Babinski, avec qui il est même question de la publication commune d'un cas.

« dogme » de l'hystérie proclamé par J-M. Charcot et les analystes¹⁴ qui suivent sa voie. Durant cette séance, E. Dupré, autre chantre de l'équation *hystérie=simulation*, interroge les membres de ce cercle pour départager les partisans de J-M. Charcot de ceux qui suivent l'élève¹⁵. F. Raymond présente une patiente dont le cas aurait suscité une « courtoise polémique » avec J. Babinski (*Ibid.*, p. 379). Pour répondre à son détracteur, F. Raymond, « au courant des légitimes suspicions que l'on doit avoir à l'égard de semblables malades », a fait surveiller attentivement par deux médecins cette patiente dont les contractures hystériques sont censées contredire le diagnostic de simulation, car elles ne se relâchent pas pendant son sommeil. Il s'agissait de s'assurer que ses lésions apparaissaient bien spontanément et n'étaient pas provoquées par l'application secrète d'un caustique. En effet, dans ce contexte d'intense suspicion où l'on pensait que les cas d'hystériques publiés étaient produits artificiellement, la validité scientifique dépendait du degré de surveillance des patients. La vigilance dont faisait preuve le personnel d'un service validait ou invalidait les communications portant sur les phénomènes hystériques. Ainsi, pour reprendre l'exemple de la précédente réunion, J. Babinski, affirmant connaître « l'esprit de ruse des mythomanes », critique l'exposé de son confrère en s'attachant à prouver que la jeune fille n'aurait pas été suffisamment surveillée et aurait eu la possibilité d'user d'artifices pour provoquer ses lésions (*Ibid.*, pp. 399-400). Le moindre instant de relâche dans la surveillance était impensable, tant les patients étaient suspects. Un seul fait importe, affirmèrent par exemple J. Babinski et J. Froment (1915, p. 1153), c'est d'obtenir séance tenante la disparition des symptômes en harcelant sans trêve le sujet jusqu'à ce qu'il s'avoue vaincu et se déclare guéri. Ce n'est pas par hasard que la période de la Première Guerre mondiale, dont nous avons exposé la brutalité des méthodes, ait favorisé le succès des thèses de J. Babinski sur le « pithiatisme »¹⁶ et celles d'E. Dupré sur la mythomanie.

À mesure du démembrement de l'hystérie en tant que « maladie vraie », de tels critères nosographiques avaient proliféré. Ils n'étaient pourtant ni plus ni moins que le résultat d'une façon maladroite d'aborder l'émergence de l'inconscient. Ils comportaient en effet toute l'hésitation d'une époque concernant l'intentionnalité prêtée à ces malades.

¹⁴ Il est important de souligner ceci car beaucoup d'historiens dont nous avons parcouru les travaux considèrent que les théories de S. Freud ne furent reconnues dans le monde médical français qu'après 1913, ce qui serait selon nous erroné : S. Freud était connu d'auteurs comme E. Dupré (germanophone), de même qu'à l'inverse des psychanalystes comme O. Rank ont pu citer assez tôt les théories de ce dernier.

¹⁵ Ce passage de témoin, qui veut que l'élève renverse totalement les positions de son maître, est typique de ce thème.

¹⁶ Guérissable par persuasion.

C. L'hystérique sait-elle qu'elle simule ?

E. Jones (1951, p. 64) s'amusa d'une lettre dans laquelle S. Freud raillait ses contemporains car leur conception réduisait la technique médicale à peu de chose : « Le traitement consiste à dire au sujet que son manège a été découvert ». Selon S. Freud, (1914b, p. 31), la plupart des médecins reconnaissaient que l'hystérie ne relevait pas d'une affection organique du cerveau, mais d'un « état bizarre et énigmatique » capable de simuler tout un ensemble de troubles. En présence des singularités hystériques, le médecin qui, au cours de ses études, n'a appris qu'à se représenter l'origine des symptômes comme organiques, se révélerait incompetent (*Ibid.*, p. 32-33). Les hystériques sont en conséquence accusés de simulation, et perdent la sympathie des médecins (*Ibid.*).

Cette conception de la nature simulée des troubles contre le manichéisme de laquelle l'analyste s'est indigné, a semé des doutes chez ses contemporains. Néanmoins, les thèses analytiques n'étant pas encore connues de tous, et désapprouvées par certains, les soubassements de cette pathologie énigmatique vont continuer à être interrogés en termes de simulation, mais une simulation qui n'en serait pas tout à fait une. En 1891 déjà, A. Pitres avait estimé que l'on avait beaucoup exagéré le rapport entre hystérie et simulation et que cette dernière était moins fréquente qu'il n'y paraissait :

« On a vu des hystériques accuser de crimes imaginaires des personnes innocentes, et quand la fausseté de ces accusations a été démontrée, on a déclaré que ces hystériques avaient menti sciemment sans songer que leurs allégations pouvaient être l'expression très sincère d'une hallucination ou d'une systématisation délirante ayant pour base un phénomène pathologique très réel » (*Ibid.*, p. 55).

En somme, l'amour effréné des hystériques pour la simulation serait une légende sans fondement, le fruit de l'ignorance d'observateurs inexpérimentés. L'origine des symptômes de ces maladies nerveuses atypiques, qui ont laissé penser aux médecins que les patients désiraient les leurrer, n'apparaît finalement plus aussi certaine. Le diagnostic de simulation, destiné à rendre explicables des phénomènes qui ne l'étaient pas, est peu à peu relativisé. Tout en continuant à invoquer la simulation, on nuance son aspect volontaire. J-B. Logre (1921-1923, p. 335) va par exemple estimer que l'hystérie est *la sœur inconsciente* de la simulation.

E. Trillat (1986, p. 163) résume le problème en écrivant que la plupart des auteurs considèrent que l'hystérique est une comédienne qui ne sait pas qu'elle joue. Une mise en abyme s'ensuit : elle devient quelqu'un qui simule sans le savoir. Pour tenter de résoudre cette contradiction, de nouveaux syndromes voient le jour.

Parmi eux, on retrouve notamment la *pseudologia-phantastica*, que l'Allemand A. Delbrück employa, nous l'avons vu (*Supra*, p. 22) en 1891 pour caractériser l'existence d'un fond pathologique réel, censé différer de la simulation. Le psychiatre français A. Fribourg-Blanc (1931) va parler de « sursimulation » et de « fausse simulation », pour discuter les cas de sujets véritablement atteints mais dont l'aliénation paraît simulée. Dans la même perspective, A. Costedoat (1933, p. 44) traitera d'une « métasimulation ». Portés par l'illusion de pouvoir rationaliser des troubles qui leur échappent, les auteurs tentent ainsi de les maîtriser à l'aide de référentiels hétéroclites. Tous ont en commun de laisser finalement entière la question de la simulation autant que le problème de l'inconscient. Or, parmi ces référentiels, la mythomanie a tenu une place de choix. Elle a participé au démembrement de l'hystérie, impulsé par E. Babinski, dont E. Dupré était un partisan. On retrouve cette nosographie de manière récurrente dans les manuels de l'époque. Notamment dans la littérature consacrée aux déserteurs. Citons par exemple *Les mythomanes et la guerre* (J-M. Sutter, 1946).

Nous avons vu que S. Freud a ouvertement critiqué ses contemporains, à qui il reprochait d'être obnubilés par la simulation. Il en a fait de même¹⁷ en ce qui concerne le courant médico-légal qu'E. Dupré a consacré en France, en caractérisant certains récits enfantins de mythomaniques. Pourtant, tandis qu'elle a participé à faire de la principale des maladies étudiées par les premiers analystes une vulgaire imposture, la mythomanie s'est infiltrée dans le lexique métapsychologique. Il est étonnant que cette théorie, héritée d'une mouvance médicale contestée par S. Freud, ait trouvé un écho si favorable chez ses successeurs.

¹⁷ Dans son essai, déjà cité sur le *Petit Hans*, l'analyste (*Op.cit.*, 1909a, p. 166) écrit notamment qu'il ne partage pas « le point de vue actuellement en vogue » d'après lequel les dires des enfants seraient toujours arbitraires et indignes de foi. Selon lui, en rejetant en bloc leurs « allégations », les adultes se rendraient coupables d'une grave injustice.

Nous venons de montrer la controverse issue de cette période, durant laquelle la question de la simulation avait centralisé les débats. Les partisans des théories portant sur la simulation étaient de farouches adversaires de J-M. Charcot et de S. Freud, pour ceux qui connaissaient son œuvre. Or, parmi ces théories, certaines, comme la mythomanie, sont encore d'actualité dans la littérature analytique. On peut se questionner à propos de cette importation sans doute discutable.

Nous avons été conduit à penser qu'une sorte de refoulement théorique empêchant d'aborder la question du mensonge, aurait ouvert la voie à l'usage de notions porteuses d'une indécidabilité. Les causes de la difficulté théorique que nous postulons apparaissent en partie explicables par les préjugés négatifs que l'ancien paradigme de la simulation aurait laissés. Néanmoins, au fil de nos recherches nous nous sommes aperçu qu'un autre problème émergeait. Aussi, dans la partie suivante, nous opérerons un travail d'exégèse freudienne, pour comprendre comment tout en subvertissant les conceptions simulatoires précédentes, le cheminement théorique de l'inventeur l'aurait amené à exclure la question du mensonge.

2.2 La psychanalyse : un renouveau

S. Freud découvrit et affina un outil révolutionnaire pour comprendre les pathologies que ses contemporains croyaient feintes. Cependant, si on mesure les progrès réalisés dans le sillage de la psychanalyse au sujet de l'hystérie, il reste difficile de cerner ce qu'il advint de la question de la simulation. On peut s'interroger à propos du désintérêt que l'on présuppose généralement chez S. Freud vis-à-vis de ce problème contemporain de sa découverte. Ne s'est-il jamais interrogé sur ce thème tant discuté par ses pairs ? En suivant les indications de l'*Index thématique* d'A. Delrieu (2001, p. 697), on pourrait se convaincre que le mensonge n'a pas sa place dans le lexique freudien. Il n'en serait question que deux fois : lors de la séance du 7 avril 1909 des *Minutes*, et au cours de l'essai *Deux mensonges d'enfants* (1913b). L'inventeur n'a-t-il pas traité à d'autres moments de ce thème ?

Nos recherches bibliographiques nous ont amené à penser que le psychanalyste se serait intéressé à ce sujet. Le « premier Freud » (R. Perron, 1995) aurait initialement envisagé la possibilité du mensonge hystérique dans la continuité du contexte psychiatrique de son époque. Cette partie a pour objectif de vérifier l'hypothèse selon laquelle durant sa période pré-analytique, S. Freud aurait admis que ses patients puissent le tromper, avant de récuser cette possibilité.

Afin de vérifier cette hypothèse, nous compilerons les premiers écrits de S. Freud pour montrer qu'il se serait initialement senti induit en erreur par certains patients. Ensuite, nous discuterons de la manière avec laquelle l'abandon de la *neurotica* aurait constitué un moment de césure, après lequel la question du mensonge serait devenue une sorte de point aveugle. Nous étudierons enfin les comptes-rendus des réunions des premiers analystes ainsi que certaines de leurs correspondances, pour montrer que la clinique du mensonge aurait été l'objet de réflexions méconnues de leur part.

a. Au commencement était le doute : la période pré-analytique

S. de Mijolla-Mellor (*Op.cit.*, 2002, p. 1046) indique que S. Freud aurait initialement reconnu une tendance au mensonge chez certaines de ses patientes et attribué l'hystérie à *un besoin de maladie*, lié à la nécessité de convaincre l'entourage. D'après cette analyste, les premières considérations freudiennes au sujet du mensonge dateraient de l'*Esquisse*, où il est question de *proton pseudos*. La traduction de cette expression par *Premier mensonge*¹⁸ serait néanmoins une erreur selon elle. D'ailleurs, J. Laplanche (1970, p. 61) propose d'y surseoir en parlant de « Fallace » plutôt que de mensonge, pour décrire une scène dans laquelle l'hystérique prend son désir pour la réalité. Cette notion de *proton pseudos*, qu'employa S. Freud dans les prémices de son exploration de l'inconscient, n'est effectivement pas synonyme de mensonge. Néanmoins, nous estimons possible que sa traduction par ce substantif soit moins la conséquence d'une erreur que le résultat de la propre indécision de S. Freud durant sa période pré-analytique. Dans la genèse de la psychanalyse, il aurait envisagé que les malades disaient des choses fausses, délibérément inventées au médecin. Cette conception, avant de disparaître, aura occupé les préoccupations du premier psychanalyste. L'hypothèse selon laquelle le thérapeute avait affaire à des résistances conscientes lui aurait même servi d'échafaudage, d'étai intellectuel, pour affiner progressivement le concept de résistance intérieure. Essayons de comprendre cela, en retraçant scrupuleusement les écrits pré-analytiques de S. Freud.

Très tôt, S. Freud, invitant ses patients à retracer l'histoire de leur maladie, se rend compte que des lacunes apparaissent dans leur récit : des faits ont été oubliés, l'ordre chronologique est confus, et les événements en cause dans les troubles des patients ne sont plus accessibles. Si le psychanalyste conclura que les phénomènes d'amnésie observés émanent de « résistances intérieures » (S. Freud, *Op.cit.*, 1904 [1905], p. 21), il a d'abord pensé que les oublis constatés par le médecin étaient intentionnels, qu'ils étaient une résistance dirigée contre sa personne. Dans ses premières tentatives pour amener les sujets à se remémorer l'origine de leurs troubles, S. Freud pense que les obstacles qui empêchent l'accès aux souvenirs sont volontaires. Les patients lui cacheraient des pensées secrètes. R. Roussillon (1992, p. 191) rappelle qu'initialement, S. Freud pensait que l'incohérence

¹⁸ Voir à ce propos le chapitre « proton-pseudos HYSTÉRIQUE [*Premier mensonge*] » (S. Freud, 1895 [1950], p. 363-367).

apparente de leurs récits masquait une cohérence intentionnellement cachée. L'absurdité observée aurait témoigné du désir que les patientes aient eu de se moquer du thérapeute (*Ibid.*).

Dans *Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition des symptômes hystériques par la « contre-volonté »*, S. Freud (1892-1893, p. 38) prend l'exemple d'une jeune mère qui se comporte comme si elle avait la volonté de se soustraire à l'allaitement. Cette volonté provoquerait chez elle tous les symptômes qu'une simulatrice invoquerait. S. Freud évoque cette possibilité dont il se sert comme d'un contre-exemple. Dans la conception du thérapeute d'alors, la maladie aurait quelque chose de conscient, mais l'intention qui en serait le siège est néanmoins relativisée en référence à la simulation. Un doute plane vraisemblablement : l'idée que la patiente désire tromper le thérapeute apparaissant peu rationnelle à S. Freud, il note que la simulation serait incapable de produire ces symptômes organiques (*Ibid.*). Il manque cependant d'outils théoriques pour cerner les mécanismes psychiques en cause et parle donc de « contre-volonté ».

Dans *Les psychonévroses de défense*, S. Freud (1894, pp. 2-4) parle à plusieurs reprises d'« acte de volonté » du malade, chez qui il est question d'« oubli intentionnel ». Prenant l'exemple d'une patiente qui « décida d'oublier la chose », il écrit que les malades garderaient secrètes leurs obsessions (*Ibid.*, p. 7). La thérapie consisterait à percer à jour ces secrets que les patients conserveraient par-devers eux. Ainsi, dans les *Etudes sur l'hystérie*, lui et J. Breuer s'interrogent ouvertement sur la sincérité des malades qui dissimuleraient une partie essentielle de leurs conflits (1895, p. 61). Les deux psychiatres notent par exemple qu'il arrivait qu'Anna. O. donne parfois des renseignements incomplets ou taise un fragment de son récit, « jusqu'au moment où j'en exigeais le complément » (*Ibid.*, p. 77). Miss Lucy R., quant à elle, raconterait sous hypnose ce qu'elle n'avait « soi-disant pas perçu » et « prétendait ignorer » à l'état de veille (*Ibid.*, p. 86). Les malades seraient certainement « au courant de ce qui pouvait avoir une importance pathogène, il s'agissait seulement de les forcer à le révéler » (*Ibid.*). S. Freud pense à cette époque que certains comportements des malades sont intentionnels et souhaités (*Ibid.*).

Certains sujets auraient une tendance au mensonge et à la simulation, écrivent les auteurs. Cependant, est-il précisé, quand tel est le cas, il ne serait plus question d'hystérie

(*Ibid.*, p. 197), car son lien à la simulation est explicitement rejeté. S. Freud s'écarte donc des théories simulatoires prônées par ses contemporains, sans pour autant bannir l'idée que les patients puissent mentir. Les relations du médecin avec ses malades se heurteraient à un obstacle qui serait « non intérieur mais extérieur » (*Ibid.*, p. 224). Le traitement générerait des résistances chez le sujet, qui s'opposerait au médecin. Il est alors question de « mésalliance ». Il faut deviner le secret du patient, avant de le lui « lancer au visage », afin qu'il renonce à nier (*Ibid.*, p. 226). Chose bizarre, s'étonnent S. Freud et J. Breuer, les malades seraient eux-mêmes dupes (*Ibid.*, p. 246). Pour quelle raison ? Ceci reste obscur.

N'ayant pas encore conceptualisé la nature interne de ces résistances qui empêchent le thérapeute d'avoir accès à l'histoire de la maladie du patient, S. Freud cherche à lui faire dire ce qu'il n'est pas censé ignorer. Dans une lettre à W. Fliess (27 Novembre 1897), où il résume sa méthode pour vaincre cette résistance qu'il conçoit comme une entrave au traitement, on voit assez clairement qu'il est question d'une lutte, d'un conflit intersubjectif :

« Grâce à mon travail, je le déterre, il se rebiffe et le sujet jusqu'alors si bon, si loyal, devient grossier, faux ou révolté, simulateur, jusqu'au moment où je le lui fais voir » (S. Freud, 1887-1902, p. 200).

En 1899, au moment de rédiger le manuscrit sur *Dora*¹⁹, S. Freud (1905b, p. 88) fait encore référence à l'intention. À défaut d'avoir encore affiné l'idée d'une conflictualité interne, il parle toujours d'une « insincérité consciente ». Sa conception intentionnelle et duelle de la défense va néanmoins s'estomper : il ne sera plus question de mésalliance, mais de résistances internes, entre soi et soi.

Alors qu'auparavant, S. Freud pensait que certains souvenirs étaient volontairement modifiés parce que difficilement révélables, il va formuler les principes essentiels de sa théorie en partant du principe que c'est moins la présence d'un tiers qui était dérangeante que celle d'un censeur interne. Les résistances qui semblaient perturber le déroulement de la cure, en empêchant la libre association des malades, vont maintenant au contraire constituer l'occasion d'appréhender l'inconscient. Elles vont devenir l'une des pierres angulaires de la

¹⁹ S. Freud (*Op.cit.*, 1914b, p. 40) explique que l'exposé du cas de Dora fut couché sur le papier dans les deux semaines qui suivirent la fin de sa cure en 1899, mais publié seulement en 1905.

théorie, après que les silences, les refus et les oublis soient considérés comme le fruit de conflits psychiques. Alors que c'est initialement le rapport à l'autre personne qui était en cause, par la suite le système psychique est perçu comme refermé sur lui-même : l'altérité est devenue interne (J. Laplanche, *Op.cit.*, 1999, p. 239).

Tandis que jusqu'alors les déformations du souvenir qui affectaient les hystériques étaient conçues comme un biais à la fidélité du témoignage, elles deviennent maintenant une porte d'accès à l'inconscient. Elles ne sont plus un obstacle pour toucher au vrai, mais indiquent au contraire une vérité subjective. Ainsi, S. Freud donne un nouveau sens aux altérations de la mémoire en les érigeant au rang de preuves de l'existence des dynamiques inconscientes. L'oubli comme la déformation prouvent la réalité d'un obstacle intérieur.

L'idée de résistance extérieure qui avait prévalu disparaît. Elle est devenue une préoccupation ancienne, comme S. Freud le souligne durant la réunion du 19 octobre 1910, quand il explique que le cas d'attitude de résistance à l'égard du médecin étudié par A. Adler lui permet de réexaminer une thèse ancienne (H. Nunberg & E. Federn, 1979, p. 32). Selon notre hypothèse, l'abandon de la *neurotica* marquerait sur ce point « Le » moment de rupture. Le renoncement par S. Freud à sa théorie de la séduction aurait engendré un bouleversement technique aux conséquences non négligeables sur la question du mensonge. Le postulat d'une falsification volontaire aurait été écarté après que la méthode d'écoute se soit modelée autour de la réalité psychique. Une fois la réalité psychique érigée en point de vue épistémologique de la psychanalyse (J. Guillaumin, *Op.cit.*, 1983, p. 31), le problème de savoir si c'était lui-même ou autrui que le patient désirait tromper serait devenu indécidable. Nous allons chercher à comprendre cela en comparant un avant et un après 1897, avec pour objectif de mettre en relief les raisons pour lesquelles la question du mensonge se serait complexifiée.

b. La réalité psychique, un tournant décisif

J-F. Masson (1984, p. 198) écrit qu'avant que S. Freud relie les souvenirs de séduction à des fantasmes œdipiens, il aurait pensé que certaines patientes lui mentaient. Un doute quant à la véracité du discours hystérique avait en effet effleuré S. Freud, qui ne se privait pas de vérifier le bien-fondé des souvenirs reconstitués par les malades, et notamment ceux des scènes d'attentats qu'ils disaient avoir subis enfants de la part de proches parents (A. de Mijolla & S. de Mijolla-Mellor, 2003, p. 65).

S. Freud (1896, pp. 93-95) imagina d'ailleurs les objections que le public serait susceptible d'opposer à l'idée qu'à la base de chaque hystérie, on trouverait trace d'une expérience sexuelle subie durant les premières années de la jeunesse. Les gens ne seraient-ils pas tenter de penser que le médecin influence les souvenirs du patient, ou bien que celui-ci rapporte des faits délibérément inventés (*Ibid.*, p. 96) ? De surcroît, S. Freud fait part d'une hésitation face à la réalité des expériences incestueuses qu'il suppose être à la source de l'hystérie :

« Pourquoi les patients m'assureraient-ils aussi catégoriquement de leur incrédulité, si ce qu'ils désirent discréditer était quelque chose qu'ils auraient, pour on ne sait quel motif, inventé eux-mêmes ? » (*Ibid.*).

L'incertitude à laquelle le confronte le problème de savoir si les souvenirs incestueux narrés par ses patients sont inventés le pousse à chercher les détails subtils caractéristiques du réel (*Ibid.*, p. 97). Il souhaite obtenir « une preuve réellement inattaquable » de l'authenticité des expériences sexuelles des enfants, dans les informations « données par une autre personne, dans le cadre d'un traitement ou non » (*Ibid.*, p. 98). C'est donc chez des proches, dans « la pièce d'à côté » (J. Laplanche, 2008, p. 24), qu'il recueille les indices propres à authentifier les faits énoncés. Dans sa lettre du 3 janvier 1897, il explique par exemple à W. Fliess s'être enquis des nouvelles d'un patient auprès de Mme F., qui l'informe du fait que ce dernier était retourné dans son pays pour y vérifier l'exactitude de ses souvenirs et obtenir de sa séductrice encore vivante certaines informations (S. Freud, *Op.cit.*, 1887-1902, p. 162). De même, dans une autre lettre (du 8 janvier 1900), il dit vouloir se faire confirmer la réalité des souvenirs de séduction de son patient E., en allant se renseigner auprès de sa sœur aînée (*Ibid.*, p. 274).

Tout comme il cherche la preuve d'un mensonge que lui aurait fait le D^r R. auprès d'un voisin de celui-ci (S. Freud, 1901, p. 99).

Un doute insupportable s'empare de S. Freud au sujet de l'inceste qui revient incessamment dans la bouche de ses patients. La consistance réelle du souvenir étant invérifiable, il va entrer dans une oscillation sans fin à propos de la réalité (J. Laplanche, *Op.cit.*, 1970, p. 58). L'impossibilité de décider si les scènes de séduction relatées en séance appartiennent au réel ou à l'imaginaire va conduire S. Freud à abandonner l'idée qu'elles puissent être vraies. En finalisant le concept de « réalité psychique » qui, comme le rappelle R. Roussillon (2002a, p. 1498), apparaîtra en 1900 dans *L'Interprétation des rêves*, le psychanalyste va rompre avec l'incertitude qui l'a étreint en considérant finalement que ces scènes étaient des fantasmes.

Résumons ce grand basculement, en revenant au moment où S. Freud (*Op.cit.*, 1887-1902, pp. 190-191) confie à W. Fliess son renoncement à la *neurotica* en expliquant que la généralisation des actes pervers commis envers les enfants était finalement peu croyable. Il vient d'acquiescer la conviction qu'il est finalement impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction (*Ibid.*, p. 191). Après maintes tergiversations quant au crédit à accorder aux souvenirs évoqués en séance, S. Freud décide donc de ne plus douter de leur réalité : ils sont vrais pour le patient dont la parole est désormais entendue comme la savante élaboration d'un désir inconscient. Plus tard, au moment où il revient *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique* (*Op.cit.*, 1914b, pp. 32-32), il taxera d'erreur sa conception d'alors : les scènes de séduction qu'il avait d'abord été enclin à tenir pour fondées n'étaient que des fantasmes « sans vérité ». Lorsque l'étiologie traumatique de l'hystérie s'effondra ainsi, S. Freud expliqua s'être trouvé dans une complète perplexité et avoir perdu *le sol de la réalité*.

« J'en vins finalement à penser qu'on n'a pas le droit de se décourager du seul fait qu'on a été trompé dans ses attentes. Si les hystériques ramènent leurs symptômes à des traumatismes inventés, le fait nouveau est alors justement qu'ils fantasment de telles scènes » (*Ibid.*).

L'analyste justifie son revirement en parlant de « crédulité » quand, dans *Ma vie et la psychanalyse* (1925a, p. 43), il dit s'être trompé à propos de la réalité de ces scènes de séductions précoces. S. Freud renonce dès lors à obtenir une connaissance objective des

événements, il renonce à ce que les faits relatés puissent être confrontés à une quelconque vérité. Après ce revirement, il fait donc le deuil de la réalité matérielle. La « réalité psychique » va rendre compte du fait que les phénomènes névrotiques provoqués par un traumatisme ne pouvaient être distingués des cas où les événements supposés pathogènes n'avaient pas eu lieu (P. Fonagy, 1995, p. 221). Ainsi, il devient impossible de distinguer la vérité de la fiction. La parole apparaît comme un contenant dont les déformations authentifient l'existence d'un contenu réprimé. Cependant, ce modèle d'écoute qui érige le fantasme au rang de vérité subjective donne aussi le discours comme toujours faux. En effet, tout est en quelque sorte vrai, parce que naturellement falsifié, à l'insu du sujet.

R. Roussillon (*Op.cit.*, 1992, p. 200 ; 1995, p. 87) explique à ce propos que l'avènement du concept de réalité psychique a rendu la réalité originaire indécidable. La mise entre parenthèse de la réalité matérielle a permis de sortir du dilemme antérieur réel/imaginaire, mais en entendant comme vraies pour l'inconscient les propositions reçues comme fausses dans la réalité, l'idée de tromperie intentionnelle est-elle encore envisageable ?

En renversant les critères préfreudiens de l'objectivité, le concept de réalité psychique engendre un solipsisme et oblige l'analyse à contenir une incertitude, écrit H. Faimberg (1995, p. 213-215). Ce concept aurait marqué un tournant décisif vis-à-vis de la question du mensonge, devenue indécidable, si ce n'est improbable. D'une certaine façon, il réitère une antique indistinction pseudologique.

S. Freud a modélisé les émergences cliniques de l'inconscient grâce au concept de réalité psychique. En proposant une solution alternative qui empêche de douter de la réalité à laquelle fait référence le discours du patient, son inauguration dans le corpus métapsychologique aurait cependant obscurci la question du mensonge. L'histoire racontée sera vraie (J. Guillaumin, *Op.cit.*, 1983, p. 255), point final.

Jusque dans ses écrits les plus tardifs, S. Freud maintiendra l'idée que la réussite de la cure repose sur « l'amour de la vérité » (1937a). Cette maxime psychanalytique résume la condition d'une relation thérapeutique qui implique que le patient ait la volonté d'accéder au vrai en venant à bout de résistances *pas-conscientes*. Le cadre se base sur une alliance *a priori*

des analysants, désireux de vaincre une méconnaissance sur eux-mêmes. Sans mauvaise foi consciente, « en général », ajoute J. Guillaumin (*Op.cit.*, 1983, p. 32).

L'aboutissement à l'idée que la vérité est moins cachée au thérapeute qu'au patient lui-même engendra un gain éthique incontestable puisqu'il n'était plus question de chercher à percer à jour les secrets que le patient cèlerait. La quête de vérité n'est plus le fruit d'un travail contre lui, mais résulte d'une quête de sens menée en côte-à-côte. Ce choix déontologique ne va cependant pas sans laisser de côté une portion congrue de cas²⁰ animés par un réel besoin de tromper le thérapeute.

Les psychanalystes s'accordent à considérer que le renoncement à la théorie de la séduction a été une voie féconde. La découverte de la réalité psychique, toujours d'actualité, a cependant engendré une alternative entre le réel et l'imaginaire qu'il reste à dépasser, selon J. Laplanche, (*Op.cit.*, 1970, p. 58). Elle semble ne plus permettre d'envisager que des patients puissent sciemment modifier les souvenirs qu'ils donnent à entendre au thérapeute. Une sorte de règle informelle aurait émergé, interdisant de douter de l'énoncé du patient

Aussi pouvons-nous expliquer les deux raisons pour lesquelles il n'aurait plus été envisageable de penser les choses en termes de « mensonge ». *Primo*, ceci aurait sonné comme une forme de retour en arrière, inacceptable, puisque le thème d'une résistance consciente était une éventualité qui avait été abandonné. *Secundo*, la question de savoir si le patient dit vrai ou faux était devenue indécidable après 1897.

En remaniant son dispositif dans un souci de rupture avec ce qu'il a désigné comme sa *crédulité* passée, S. Freud a acheminé la psychanalyse vers le modèle de l'attention flottante, où une conviction commune relie la parole du patient à la compréhension du thérapeute. Une ère nouvelle a ainsi été inaugurée, dans laquelle le médecin est avant tout un allié. Mais cette alliance interdit au patient de mentir. En effet, comme le relève S. de Mijolla-Mellor (*Op.cit.*, 2002, p. 1046), le désir pour le faux serait incompatible avec la cure « qui exige de l'analyste comme de l'analysant non pas qu'ils disent le vrai, mais qu'ils le recherchent ». Il n'est pas admis que le patient puisse désirer tromper le thérapeute.

²⁰ S. Bornstein (1966, p.123) note qu'en 1903 C-G. Jung a recensé onze cas de simulation sur 8430 entrées à la clinique Burghölzi, soit 0.13%. On peut rapprocher ce constat de celui que nous avons relevé concernant les cas recensés par J. Wier et A. Paré qui relataient l'existence de « vraies simulatrices ».

« Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d’eux », écrivait le poète René Char (1977, p. 16). C’est autour de cette idée selon laquelle les mots en diraient plus que ce que chacun croit savoir de soi que S. Freud va baser sa technique et révolutionner ainsi la manière de penser la pensée. Pour tous ceux qui se préoccupaient de retrouver l’homme à travers les symptômes, l’âme humaine à travers la maladie, la psychanalyse fut ainsi une révélation (J. Favez-Boutonier, 1957, p. 5). Pourtant, tout en donnant un statut précis à ce que les Anciens qualifiaient de « mensonge à soi-même », la question du mensonge n’était plus appréhendable. Cette hypothèse aurait été implicitement éliminée comme un moule qu’on retire après qu’il ait dévoilé l’objet qu’il a servi à fabriquer. Cependant, *quid* des patients qui tromperaient sciemment le thérapeute, au sein d’une « réalité interactionnelle » (J. Bergeret, 1997, p. 883) ? Le problème du mensonge resterait entier.

Nous aurions pu être amenés à penser que, finalement, cette configuration clinique était étrangère à la théorie freudienne, et que son fondateur avait « d’autres chats à fouetter ». Tel est-il réellement le cas ? Nous ne le pensons pas : nos recherches nous ont conduit à envisager que la question du mensonge aurait suscité l’intérêt des premiers analystes, qui se seraient néanmoins contentés de l’aborder de manière officieuse. Nous tenterons de démontrer que S. Freud et ses disciples auraient consacré des réflexions à cet objet mais qu’elles sont restées méconnues.

C. Un intérêt secret

En 1909, S. Freud (1909 [1910], p. 47) écrit que les patients s’habillent derrière un « épais manteau de mensonge pour se couvrir ». Cela donne à réfléchir. On pourrait considérer cette remarque comme anodine et envisager qu’il s’agit simplement d’une manière de parler, en partant du principe que la question de la simulation a été tout à fait dépassée et que finalement, elle ne se serait jamais reposée à S. Freud. Or, tel ne serait pas le cas : certains analysants aurait bel et bien été habités par un besoin de tromper leur médecin, le problème étant qu’après le grand renversement de paradigme précédemment décrit, il n’était plus vraiment envisageable d’en traiter. Dans son *Introduction à la psychanalyse* S. Freud (1916-1917a) stipule d’ailleurs que sa technique n’admet pas que le patient puisse cacher des choses à son thérapeute :

« Un de mes malades, que je considère comme un des hommes les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés, m'avait ainsi caché pendant des semaines une liaison amoureuse et, lorsque je le lui reprochai d'enfreindre la règle sacrée, il se défendit en disant qu'il croyait que c'était là son affaire privée. Il va sans dire que le traitement psychanalytique n'admet pas ce droit d'asile » (*Ibid.*, p. 269-270).

Ce genre d'exemple nous a conduit à chercher à savoir si le désintérêt psychanalytique apparent au sujet du mensonge était aussi évident qu'il paraissait. Nous chercherons à attester que si le problème du mensonge apparaît *a priori* obsolète après 1900, il aurait en réalité donné lieu à de fréquentes réflexions chez Freud et ses disciples, et ce en explorant leurs correspondances.

Le premier document que nous citerons est une lettre datant du 3 juillet 1907, où C-G. Jung prend conseil auprès de son correspondant viennois à propos du cas d'une fillette de six ans présentant un tableau de masturbation excessive et de mensonges, après une « prétendue séduction par son père nourricier » (S. Freud, 1906-1909, p. 94). La thématique du mensonge apparaît ici enchâssée à celle de l'inceste, le problème de l'incertitude du témoignage fait surface. Cet épisode de la correspondance Jung-Freud témoigne de la perplexité dans laquelle se trouvaient les psychanalystes après que l'avènement de la catégorie de la réalité psychique ait rendu la réalité de tels traumatismes moins évidente.

La question du mensonge ressurgit de manière plus certaine dans un autre échange épistolaire entre C-G. Jung et S. Freud. Dans sa lettre du 30 mai 1910, ce dernier relate une curieuse saynète, dans laquelle un mystérieux visiteur aurait tenté de l'induire en erreur en se présentant au téléphone sous le pseudonyme d'Hofrat Schottländer pour solliciter un entretien. Le psychanalyste a saisi le « subterfuge » car il connaissait le vrai nom du patient, Friedländer²¹. L'analyste explique cette imposture par le fait que cet homme aurait craint de ne pas pouvoir être accepté sous sa véritable identité. Cet étrange visiteur qui semble ne

²¹ S. Freud avait demandé à un patient Russe (qui doit être l'homme aux loups) des informations sur cet homme. Il explique à son correspondant qu'il est important pour lui de savoir s'il s'agissait bien d'un mensonge. « Un de mes patients actuels, un Russe, a été chez lui pendant une semaine il y a un an. J'ai amené la conversation sur ce jeune homme et j'ai pu entendre une chose que ce patient, très digne de confiance, a déjà aujourd'hui à moitié démasquée comme mensonge. Quand sa mère viendra ici, j'espère que nous réussirons de même avec l'autre moitié (*Ibid.*, p. 59). »

pouvoir exprimer son besoin d'être soigné autrement qu'en masquant son identité aurait fait jouer à l'analyste le rôle du père, comme ce dernier l'explique à son confident. Il raconte à celui-ci que les quelques séances qu'ils eurent révélèrent qu'il était «un menteur professionnel» qui avait coutume de duper son père (S. Freud, 1910-1914, pp. 57-59). Ce jugement entraîna visiblement l'interruption des entretiens avec cet homme. Relevons que son mensonge n'est pas considéré comme un élément clinique à part entière, mais plutôt comme une interférence propre à compromettre le traitement. Ce phénomène semble être considéré par S. Freud comme secondaire, perturbant le travail sans réellement y participer. Le mensonge apparaît comme une sorte d'hapax²² : un élément dont l'apparition inopinée serait trop insignifiante pour valoir une interprétation approfondie.

Or, des situations de mensonge durant le traitement vont se présenter chez certains de ses collaborateurs vis-à-vis desquels, outre une gêne, cette manifestation va être entrevue comme significative. Ainsi, C-G. Jung (le 18 mai 1911) s'interroge ainsi sur le sens à donner au mensonge d'une patiente qui lui aurait caché la réalité de certains faits pendant toute une année (*Ibid.*, p. 177). À son tour, dans une lettre datée du 3 août 1926, S. Ferenczi fait part à S. Freud d'une « petite découverte » concernant un patient qui lui aurait « consciemment dissimulé, ou présenté de façon mensongère tout un tas de choses » (S. Freud, 1920-1933, p. 341).

Loin de se réduire aux échanges épistolaires précités, ce thème a été au centre de nombreux débats. Bien qu'il ait apparemment disparu de la littérature officielle, il n'aurait jamais cessé d'être un objet de curiosité de la part de S. Freud et de ses disciples. Ainsi, notre survol de l'histoire du mouvement psychanalytique nous amène à évoquer les réunions tenues au sein de la Société Psychanalytique de Vienne afin d'exploiter les fructueux débats qui y ont eu lieu. Il nous a en effet paru regrettable que ces données officieuses ne soient pas divulguées, car elles auraient l'intérêt de nous informer des premières considérations métapsychologiques à propos du mensonge.

²² En linguistique un hapax désigne souvent un élément lexical rencontré trop rarement pour être considéré comme une preuve valable de son existence. Les hapax sont souvent ignorés car leur apparition est trop rare pour être significative d'un phénomène plus général.

d. De riches débats

Les sept séances où ce sujet sera le plus spécifiquement abordé se sont déroulées les 25 novembre 1908, 7 avril 1909, 19 janvier 1910, 4 mai 1910, 19 octobre 1910, 20 décembre 1911, ainsi que le 18 décembre 1912. Durant chacune d'elles, de fortes tensions de vives polémiques apparaissent. Les effets désintégrateurs de cette clinique semblent se répercuter sur les premiers analystes à tenter de la théoriser, dans un mécanisme de « pénétration agie par l'objet de recherche » (J-L. Donnet, *Op.cit.*, 1995). Les discussions sont en effet souvent rompues suite aux divergences de conceptions, entre les thérapeutes d'enfants et d'adultes notamment. Nous relèverons ces débats non seulement pour leur aspect avant-gardiste, mais aussi pour comprendre les problèmes théorico-cliniques qui ont participé à l'éviction de ce thème. Le premier se tient le 25 novembre 1908, quand E. Hitschmann s'intéresse à la simulation pathologique, qu'il associe au comportement de l'enfant feignant d'être ignorant. O. Rank émet l'hypothèse d'un conflit avec le père (H. Nunberg & E. Federn, *Op.cit.*, 1978, pp. 71-72).

Le même O. Rank présente une étude intitulée *De la psychologie du mensonge*, durant la séance du 7 avril 1909, où il propose, nous l'avons vu (*Supra*, p. 31), d'éliminer « les mensonges dus à la pression des circonstances ». L'orateur relie les mensonges pathologiques à l'onanisme en disant que la tendance à la dissimulation serait l'héritage d'une compulsion à dissimuler la masturbation. Sa thèse lui sera reprochée par les autres membres (*Ibid.*, pp. 196-197). Durant cette conférence, « le caractère menteur » est associé à un amour voyant de la vérité. W. Stekel ajoute que deux cas lui ont appris que l'enfant ment pour faire quelque chose d'illicite. « En outre, l'enfant est incité à mentir par son désir de voir si ses parents devinent ou non ce qu'il sait ; il s'agit de mettre les adultes à l'épreuve (Hans)^[23] ».

²³ L'orateur semble faire référence à Hans à propos de l'épisode que nous baptiserons celui de la *culotte jaune*. Il concerne le moment où Hans dit avoir vu sa mère enlever sa « culotte jaune ». Cet épisode a visiblement provoqué beaucoup d'émotion chez lui : il a cru qu'il allait devoir « faire loup » au moment où il a vu sa mère changer de culotte pour en mettre une noire. Le père, s'étonnant, demande à son fils s'il a vu sa maman porter une culotte noire, Hans lui répond que sa mère l'a ôtée en sortant le matin, avant de la remettre en rentrant. « Je questionne ma femme, ceci me semblant absurde. Elle dit aussi que c'est entièrement faux ; elle n'a naturellement pas en sortant changé de culotte. » Il va ensuite vers Hans pour lui dire que sa maman a dit que ce n'était pas vrai. Hans, visiblement agacé, répond « avec mauvaise humeur » qu'elle ne l'avait pas ôtée. S. Freud écrit qu'« il ment tout bonnement afin de déguiser en quelles circonstances il a vu sa maman changer de culotte » (S. Freud, *Op.cit.*, 1909a, p.132). Cette situation le laisse au plus mal : il rejette alors son père par un « Laisse-moi tranquille. » Et pour cause, il tentait de révéler à son père une réalité dont il était témoin et on l'accuse de mensonge. Il se trouve rejeté à l'ombre du secret dont il était prisonnier. En effet, J. Bergeret et M.

Le débat esquissé est assez brutalement tranché par l'intervention de S. Freud, qui dit ne pas souhaiter que cette conférence soit communiquée :

« Le Pr Freud ne souhaite pas que la conférence soit soumise à la publication, parce qu'elle est une forme illégitime de travail scientifique et qu'en plus de diverses fautes mineures, elle contient de graves fautes de méthodes. [...] Bien qu'il soit vraisemblable que ces choses soient vraies, il serait méthodologiquement tout à fait incorrect de les communiquer à d'autres. » (*Ibid.*, p. 200).

Cette remarque tend à remettre en cause les interventions des membres du groupe. Néanmoins, S. Freud s'attarde ensuite sur la question du mensonge des enfants. Il explique qu'il n'irait pas du tout de soi pour l'enfant de mentir ; il va de soi pour l'enfant de dire la vérité. En mentant, l'enfant ne ferait qu'imiter les adultes, qui lui donnent de fausses informations sur la vie sexuelle (*Ibid.*, p. 201). Il réaffirmera à plusieurs reprises cette conception, selon laquelle l'apparition du mensonge chez l'enfant ne serait pas naturelle.

Dans la séance datée du 19 janvier 1910, W. Stekel apporte une *Contribution à la psychologie du doute* où il établit une étroite relation entre ce dernier et la tromperie, suivi en cela par V. Tausk selon qui le trompeur est une personne qui doute (*Ibid.*, p. 387).

Le 4 mai 1910, W. Strohmayer propose une communication à propos *De la psychopathologie de l'enfance*, où il est là encore question de mensonge. S. Freud le conçoit comme la conséquence d'un ébranlement des « barrières morales » dont l'enfant doit se doter au cours de son développement. D'après lui, il se pourrait que l'enfant ayant été témoin d'une inconduite sexuelle réelle de ses modèles d'identification se dise : « puisqu'ils n'en ont pas besoin [de ces constructions morales]²⁴ je n'en ai pas besoin non plus » ; S. Freud ajoute à nouveau que les enfants aiment la vérité par nature et ne mentent que pour imiter leurs parents (*Ibid.*, p. 503). A. Adler, trouve cette conception douteuse. Il reproche à S. Freud de penser

Houser (*Op.cit.*, 2001) nous apprennent que Hans savait que sa mère trompait son époux avec le palefrenier. Ceci éclaire d'un jour nouveau les commentaires du psychanalyste à propos de cette histoire de culottes : « Hans se montre évidemment hypocrite lorsqu'il prétend être si content de cette occasion de raconter l'affaire. A la fin il jette le masque et devient impoli envers son père » (S. Freud, *Ibid.*, p.132). Le plaisir que le psychanalyste suppose qu'Hans aurait pris en voyant sa mère enlever sa culotte est associé à un désir incestueux refoulé, dont le mensonge serait le symptôme. Ceci est à rappeler car cette interprétation du mensonge en tant qu'acte destiné à masquer un fantasme incestueux fera long feu.

²⁴ Le crochet est dans le texte original.

que l'enfant puisse être entièrement sincère et affirme qu'il n'existerait pas d'enfant qui ne mente pas (*Ibid.*, p. 504). S. Freud explique que sa propre expérience ne confirme nullement cette thèse et qu'il persiste à croire que c'est l'amoralité du premier objet sexuel de l'enfant qui le conduit à mentir. La conférence s'achève sur cette affirmation en forme de dissension. Comme le note J. Ménéchal (2002), la violence de ce débat a contraint les protagonistes à l'interrompre brutalement.

La séance du 19 octobre 1910, rapportée dans le troisième volume des *Minutes*, concerne *Une petite contribution au problème du mensonge hystérique*. Cette conférence, une des rares à avoir été publiée²⁵, fut à la fois la plus riche et la plus caricaturale du conflit entraîné par la question du mensonge. A. Adler expose l'expérience de la cure d'une patiente de vingt et un ans, décrite comme intelligente qui prétendit qu'un rêve interprété au cours de l'analyse n'avait pas du tout été un rêve, qu'elle avait seulement voulu « se payer la tête du médecin » (H. Nunberg & E. Federn, *Op.cit.*, 1979, p. 32). L'orateur note que la jeune femme, venue en cure avec la volonté de traiter une double tendance à l'énurésie et à se salir avec ses excréments, prenait un plaisir particulier à « rouler » les gens pour se moquer d'eux. A. Adler explore le double sens du terme « *anschmieren* », qui signifie à la fois « barbouiller » et « tromper quelqu'un » (mentir, se moquer). Il associe le mensonge à une forme d'attitude agressive envers le thérapeute : une manière larvée de s'opposer à lui. W. Steckel ajoute que le mensonge serait aussi le signe d'un « immense amour » chez cette patiente qui aurait désiré être lavée par sa mère (*Ibid.*, p. 35).

E. Hitschmann fait quant à lui référence à la querelle autour de l'hystérie en disant trouver douteux de qualifier d'hystérique le mensonge rapporté par A. Adler. Selon lui, le psychanalyste décèle rarement chez les hystériques les mensonges censés les caractériser parce que précédemment on n'a pas tenu compte de l'inconscient (*Ibid.*, p. 34). Étonnamment, S. Freud, loin de nier lui aussi l'aspect mensonger du cas présenté par A. Adler, explique, comme nous l'avons déjà noté (*Supra*, p.83), que « ce cas d'attitude de résistance à l'égard du médecin » lui offre l'occasion de réexaminer une thèse qu'il avait émise autrefois. H. Sachs propose de distinguer deux types de mensonges : « avec et sans l'intention de tromper ». A.

²⁵ Elle parut dans le Zentralblatts sous le titre « Ein erlogener Traum ; Beitrag zum Mechanismus der Lüge in der Neurose » : « Un rêve fabriqué de toutes pièces ; contribution au mécanisme du mensonge dans la névrose », article qui n'a jamais été traduit en français.

Adler lui rétorque que l'on ne peut mentir que consciemment (*Ibid.*, p. 38). Cette conclusion incisive met un terme à cette réunion où les divergences sont patentes.

Nous pouvons d'ores et déjà résumer les hypothèses les plus intéressantes qui ont été émises au cours des réunions précitées. En premier lieu, on peut évoquer celle de W. Stekel, selon qui l'enfant ment pour mettre les adultes à l'épreuve, ainsi que celle de V. Tausk, d'après qui le trompeur serait une personne habitée par le doute. Quant à A. Adler, il fait le lien avec l'analité en interprétant le mensonge comme une attitude agressive consistant à se placer au-dessus du thérapeute. Soulignons à nouveau les polémiques suscitées par cette clinique autour de laquelle les conceptions divergeaient, notamment entre les thérapeutes d'enfants et ceux qui avaient affaire à des adultes. Ce thème a aussi mis dos-à-dos la question de la réalité et celle du fantasme, et les débats ont d'ailleurs pris une tournure tragique.

Quand, le 18 novembre 1912, I. Sadger prononce une communication portant sur *La diffamation chez les enfants*. Il y explique que cette tendance serait déterminée par une vie imaginative excessivement intense qui amènerait l'individu à prendre ses désirs pour des réalités. Selon lui, l'amour porté à la victime de la calomnie conduit l'enfant à l'accuser faussement de lui avoir fait « ce qu'il aimerait subir de sa part, ce dont il rêve » (H. Nunberg & E. Federn, 1983, p. 164). Ici la question du fantasme vient se briser sur celle de la réalité vécue et l'annule, dans la mesure où de telles remarques sur la diffamation semblent nier la possibilité que les sévices dénoncés puissent être réels. On peut dire qu'en ce sens l'interprétation en termes de « mensonge » réitère la défiance à l'égard du témoignage de l'enfant observée chez des légistes tel E. Dupré. J-F. Masson (*Op.cit.*, p. 198) reproche aux analystes d'avoir taxé de mensonges la réalité des événements qui ont causé la maladie de certains patients, après le tournant de 1897. En fait, le problème de savoir si le sujet ment pose un problème pratique, et ce quelle que soit la discipline concernée. L'hypothèse du mensonge peut participer au déni d'une certaine réalité traumatique lorsqu'elle masque la question de l'inceste. Après l'abandon de la *neurotica*, sans doute était-il devenu difficile pour les premiers analystes d'accepter que la sévérité des troubles de certains patients puisse être liée à cette réalité. Il en serait pourtant allé ainsi concernant l'une des patientes dont S. Freud se sert pour illustrer *Deux mensonges d'enfants* (*Op.cit.*, 1913b).

E. Coulisses de *Deux mensonges d'enfant(s)*

Officiellement, S. Freud n'aurait traité de la question du mensonge que dans le court document de quatre pages précité. Le psychanalyste y développe l'idée selon laquelle les mensonges d'enfants se produiraient sous l'influence de motifs amoureux d'une force extrême, annonçant une prédisposition à des névroses futures. Ceci laisse augurer d'un intérêt capital. Cependant, les arguments qui y sont développés nous ont paru comporter une ambiguïté inattendue. Nous avons donc décidé de relire ce texte crucial eu égard aux éléments cliniques qui le fondent.

La précision des éléments d'anamnèse auxquels S. Freud fait appel les concernant a laissé soupçonner à B. Chervet (*Op.cit.*, 1992, p. 1062) que cet essai était en réalité de nature autobiographique. Peut-être est-ce le cas de « la » patiente dont les souvenirs d'enfance servent à illustrer le premier chapitre. Nous soupçonnons toutefois que les deux cas mentionnés n'en formeraient en réalité qu'un seul. À défaut de pouvoir l'affirmer, nous nous attacherons à interroger celui qui illustre le second chapitre de cet essai.

S. Freud l'introduit avec le récit d'une femme qu'il décrit comme « gravement malade ». Elle se remémore une époque antérieure, où il s'était produit un incident qu'elle se reprochait vivement et où elle voyait « la preuve de son abjection fondamentale » (*Ibid.*, p. 185). Cette patiente, l'aînée d'une fratrie de cinq enfants, qui se rappelle avoir été vaniteuse et menteuse durant les premières années de sa vie est décrite comme très attachée à son père. Cet attachement « extraordinairement intense » devait, explique S. Freud, faire échouer son bonheur. Ce père dont les talents de dessinateur valaient l'admiration de ses enfants n'aurait cependant pas été un si grand homme qu'elle était prête à le croire : il n'était ni aussi puissant ni aussi distingué qu'elle l'avait pensé (*Ibid.*, p. 186). Les motifs de cette déception ne sont cependant pas mentionnés. Pourtant c'est elle qui aurait poussé la fillette à tricher par deux fois : la première en se vantant d'avoir de la glace au déjeuner, affirmant qu'elle en avait tous les jours, alors qu'elle ignorait ce qu'était ce dessert (*Ibid.*) ; la seconde, quand elle avait dix ans, en traçant au compas un cercle que le maître avait demandé aux élèves de dessiner à la main. Le professeur, découvrant les traces de l'instrument, n'obtint pas les explications qu'il réclama à l'enfant, laquelle se réfugia dans un silence obstiné (*Ibid.*). S. Freud explique qu'il

lui était impossible d'avouer, car « c'eût été avouer l'amour incestueux caché » (*Ibid.*, p. 187). Cette dernière assertion nous a interrogés.

Nous proposons d'étudier le tableau clinique de cette patiente « gravement malade », pour discuter de ce postulat. Nous supposons que ses mensonges d'enfant n'auraient pas consisté à cacher un fantasme, mais à montrer une réalité indicible. Aussi, savoir qui était cette patiente nous a donc semblé pertinent.

E. Falzeder (2005) est le premier auteur à dévoiler son identité réelle : Elfriede Hirschfeld. C'est elle la femme souffrant « de la maladie du doute et d'un cérémonial obsessionnel » dans *Un rêve utilisé comme preuve* (1913a). D'après N. Gougoulis (2002, pp. 779-780), elle apparaît en toile de fond des *Observations sur l'amour de transfert* (1915). C'est à son contact que S. Freud aurait formulé son essai sur *Le roman familial* (*Op.cit.*, 1909b). R. Fiori (2008) relève encore sept autres articles que cette patiente aurait contribué à illustrer, parmi lesquels *Sur la transposition des pulsions et particulièrement dans l'érotisme anal* (1916-1917b) ; *Un enfant est battu* (1919) ; *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926).

S. Freud l'appelle Mme C- dans sa correspondance avec C-G. Jung, Mme H- dans celle avec Pfister, « Frau A » quand il s'agit de K. Abraham, Mme Gi quand c'est avec L. Binswanger qu'il communique, et enfin « la patiente de trente-sept ans » avec S. Ferenczi. Son cas a également alimenté quelques débats de la Société Viennoise. L'hétérogénéité des pseudonymes dont elle fut affublée et la place fragmentée que tient son cas dans la littérature freudienne sont remarquables. On peut aussi s'étonner du nombre impressionnant de médecins par lesquels cette patiente a été suivie : outre S. Freud, O. Pfister, C-G. Jung, L. Binswanger, et A. Muthmann P. Janet, E. Poesgen et E. Bleuler ont aussi joué un rôle dans son traitement (S. Freud, 1908-1938, p. 208).

Cette patiente aurait été d'une importance extrême pour S. Freud qui la considérait comme sa « Grande-Patiente » (E. Falzeder, *Op.cit.*, pp. 172-173). Elle lui aurait en effet permis de développer des arguments techniques fondamentaux, comme il l'évoque à L. Binswanger, à qui il confie, le 18 mai 1915, combien elle était essentielle pour ses écrits (S.

Freud, 1908-1938, p. 208). Celle qu'il considéra comme son *fléau principal*²⁶ s'avère être un des cas les plus graves que S. Freud rencontra. Quand il entreprend la rédaction de son unique contribution officielle à la question du mensonge, Mme Hirschfeld est en thérapie chez lui depuis environ cinq ans. Son suivi qui dura jusqu'en 1914 fait partie des plus complexes que S. Freud eut à réaliser, comme il l'écrit à C-G. Jung (*Op.cit.*, 1906-1909, p. 253). En fait, sa thérapie semble avoir été d'autant plus difficile que son histoire d'enfant était violente.

Parmi les éléments qui nous ont interrogés à ce propos, on peut prendre pour exemple la réunion des *Minutes* du 19 octobre 1910, durant laquelle S. Freud proposa l'exemple d'une écolière qui mentit en raison d'une identification à son père, qui « la forçait à jouer un certain rôle » (H. Nunberg & E. Federn, *Op.cit.*, 1979, p. 36). Nous avons été amenés à penser que ce rôle imposé correspondait à ce que S. Freud considérait comme des séductions précoces, avant qu'il n'abandonne sa *neurotica*.

Dans *Deux mensonges*, S. Freud s'attarda sur la déception causée par le père qui n'était pas un si grand homme que la fillette était prête à le croire. Il précisera ultérieurement (1921 [1941], p. 16) que ce père s'occupait beaucoup de ses filles à qui ses tours d'adresse en imposent alors qu'il « n'en impose pas par ailleurs ». Nous avons été conduits à envisager que l'analyste brosse un tableau d'autant plus critique à propos de cet homme qu'il n'aurait pas simplement fait de sa fille aînée sa confidente (*Ibid.*) mais aurait également abusé d'elle.

Ce que laisse par exemple penser le symptôme de cette femme qui se ferme la nuit avec des épingles pour rendre ses organes génitaux inaccessibles (S. Freud, *Op.cit.*, 1906-1909, p. 253). S. Freud explique l'origine de sa maladie par des « circonstances réelles exceptionnellement défavorables » (S. Freud, 1908-1938, p. 207). Au cours de la réunion des premiers analystes du 22 décembre 1909, il décrit aussi son étrange fantasme qu'un homme abuse sexuellement d'un enfant : « cet homme est son père et cet enfant délibérément indéfini est elle-même » (H. Nunberg & E. Federn, *Op.cit.*, 1978, p. 360). Durant une autre séance (16 mars 1910), l'analyste précise que la vie sexuelle de cette patiente a commencé très tôt (*Ibid.*, p. 445).

²⁶ Le 27 avril 1911, Freud écrit à Jung : « Mon fléau principal – la C – est en vacances, je suis justement si paresseux et confortable » (S. Freud, 1910-1914, p. 169).

La crudité des fantasmes précédemment relatés, ainsi que les références récurrentes à l'existence d'expériences sexuelles prématurées nous ont ainsi conduits à envisager la question de l'inceste. Nous postulons que cette patiente, dont le besoin de soutenir son père contre le monde évoqua à S. Freud l'image de Jeanne d'Arc (S. Freud, 1908-1938, p. 208), aurait sacrifié sa psyché au pesant secret dont il l'avait fait porteuse. Elle aurait incorporé en elle les sévices qu'elle aurait subis de sa part. Elle aurait tenté de s'en « soulager » en mentant lorsqu'elle était enfant, mais adulte aussi. En fait, elle n'aurait eu de cesse de mentir.

La question du mensonge aurait été récurrente dans la cure de cette femme qui se serait « payée la tête » de Pfister (S. Freud, 1908-1938, p. 207) et aurait mené L. Binswanger « par le bout du nez », comme il l'affirme lui-même à S. Freud (*Ibid.*, p. 230). En fait, elle n'aurait eu de cesse de tromper ses interlocuteurs pour faire suspecter le secret qu'on l'avait obligée à taire.

Cette patiente aurait reproduit sa propre histoire d'abus en abusant ses thérapeutes. Nous postulons qu'au moyen du mensonge, les affects de rage et d'impuissance qui s'étaient enkystés au tréfonds de la psyché de Mme Hirschfeld se seraient frayés une voie d'accès jusqu'au groupe des psychanalystes. Déniant sa haine envers l'agresseur de son enfance, cette patiente l'aurait inconsciemment communiquée à ses thérapeutes. Clivée entre sa haine pour son père et la vénération qu'elle n'a jamais cessé de lui vouer, elle aurait « exporté » (A. Eiguer, 2003, p. 866) son clivage sur le groupe formé par ses thérapeutes. De vives tensions, voire diverses querelles, se firent en effet jour entre S. Freud et certains de ses confrères. Les différends qui se profilent à l'ombre de cette cure seraient consécutifs au fait que cette patiente aurait divisé ses interlocuteurs.

On peut, entre autres, s'en rendre compte à travers la lettre où S. Freud informe L. Binswanger que cette femme aurait pris parti dans la dissension avec Zurich (S. Freud, 1908-1938, p. 207). Elle serait ainsi au centre du conflit entre C. Jung et S. Freud, ceci en rapportant par exemple à ce dernier que le psychiatre suisse aurait critiqué ses méthodes auprès d'elle (E. Falzeder, *Op.cit.*, p. 181).

Cette patiente aurait ainsi généré des dissensions entre ses thérapeutes. On l'observe encore dans la lettre que S. Freud rédige à l'intention de C-G. Jung, le 31 décembre 1911, où il écrit que « la C- » lui aurait raconté toutes sortes de choses sur lui et sur O. Pfister (S.

Freud, 1910-1914, p. 237). Elle semble ainsi avoir échauffé les relations et attisé une concurrence entre les analystes. On comprend ceci en lisant la suite de cette lettre dans laquelle S. Freud évoque le fait que leur patiente commune lui aurait fait part d'« une mauvaise humeur » de son confrère à son égard. Soupçonnant le fait qu'il ait informé la patiente de leur litige, S. Freud lui demande de ne plus se laisser influencer par elle (*Ibid.*, pp. 237-238). La manière avec laquelle cette femme, s'est immiscée entre les analystes, en colportant des informations propres à détériorer leurs relations interroge.

À ce stade de notre réflexion, nous pouvons nous demander si cette clinique qui a influencé les observateurs n'aurait pas influencé la théorie elle-même. Cette constance à diviser, de la part du patient, semble en effet avoir été par la suite l'objet d'une théorisation étriquée.

Nous avons précédemment cherché à montrer que les difficultés théoriques qui s'étaient antérieurement posées à S. Freud et à ses contemporains pouvaient avoir eu un impact sur les difficultés actuelles à en traiter. Les effets contre-transférentiels de cette configuration clinique qui divise ses observateurs, auraient participé à éclater la théorie en modèles épars.

Nous nous donnons à présent pour tâche de répertorier les différents travaux existants, afin de les rassembler au sein d'un même corpus, unifié.

2.3 Vocabulaire(s) de la psychanalyse

Bien que les auteurs dont nous citerons les travaux s'inscrivent apparemment en marge les uns des autres en usant de notions hétéroclites, ils abordent des phénomènes étonnement proches. Nous déclinons donc leurs arguments et présenterons les exemples dont ils se servent.

Nous présenterons les théories formulées à propos de l'imposture, et étudierons comment cette notion a évolué et ce qu'elle peut nous enseigner concernant l'interaction entre l'imposteur et ses auditeurs. Après quoi ce sera au tour de la notion de faux d'être examinée. S'ensuivront la description des travaux d'auteurs qui ont fourni des approches complémentaires des précédentes en s'intéressant aux aspects contre-transférentiels de mécanismes défensifs qu'ils baptisent de différentes manières. Enfin, nous poursuivrons ce cheminement en revenant sur les arguments énoncés par les analystes ayant traité du « mensonge ». Pour l'heure, il importe de mettre en évidence les enjeux du mensonge adressé au thérapeute.

a. Le mensonge pendant la cure

Jusqu'à présent, nous avons tenté de soulever le problème du statut du mensonge. Il s'agit à présent de discuter ici du problème technique qu'il pourrait poser. Est-il seulement possible d'envisager qu'un patient puisse mentir à son thérapeute ? *A priori*, cette idée paraît litigieuse, et même s'il était envisageable qu'un ou une patient(e) puisse avoir menti à son psychologue ou son analyste, la question se pose de savoir comment l'entendre. À quoi la situation de « mensonge » pourrait-elle ressembler dans un contexte psychothérapeutique.

La partie qui va suivre permettra d'en avoir une idée plus nette, en retraçant les exemples fournis par les analystes ayant relaté une telle situation. Notons que les comptes-rendus de situations mettant un thérapeute aux prises avec la question du mensonge sont difficiles à trouver. Tout d'abord du fait de leur rareté mais aussi parce que les articles comportant des exemples de mensonge en analyse ne portent pas sur cette question. Elle n'est pas thématifiée : les articles concernés ne portent pas spécifiquement sur ce sujet. Ce qui

expliquerait pour partie la méconnaissance de ces exposés par ailleurs riches. Cette clinique est donc *a priori* minorée.

On observe ceci en premier lieu concernant l'article *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, dans lequel S. Freud (*Op.cit.*, 1920a) relate la manière avec laquelle il a été induit en erreur par une jeune patiente de dix-huit ans qui l'aurait délibérément trompé en lui livrant des « rêves de complaisance mensongers ». Cet exemple nous a semblé d'un grand intérêt. En revanche, il est à souligner qu'aucun des analystes que nous citerons n'en fait mention. J. Guillaumin (1983, p. 228 ; 1998, p. 115) relevant le peu de citations de cet article se demande si son contenu n'aurait pas cassé « la piété idéalisante » de l'instrument psychanalytique. S. Freud (*Ibid.*, p. 264) nota d'ailleurs qu'en mentionnant cette situation il craignait de déclencher une tempête d'indignation et de désarroi chez les analystes. Ceci explique peut-être l'absence de citation de cet essai. Il importait de signaler l'existence de ce document ici, avant de revenir très précisément dessus dans le chapitre suivant (*Infra*, pp. 144-161).

Le second analyste à s'être penché sur le problème du mensonge au cours d'une cure est S. Ferenczi. Dans *Le problème de la fin de l'analyse* (1928), il évoque l'analyse d'un patient qui l'aurait induit en erreur pendant plus de huit mois, à propos d'une donnée de nature financière. L'analyste résume de la sorte l'embarras que lui causa cette étonnante découverte :

« La règle fondamentale de l'analyse, celle qui fonde toute notre technique exige que l'on dise sans réserve, et au plus près de la vérité, tout ce qui se présente. Que faire alors, dans un cas où la pathologie consiste précisément dans le besoin de mentir ? Faut-il récuser d'emblée la compétence de l'analyse dans les troubles de caractère de ce type ? » (*Ibid.*, p. 43).

Ne désirant pas signer de certificat d'indigence technique vis-à-vis de ce type de configuration clinique, S. Ferenczi explique avoir poursuivi le travail en partant du principe que seule l'exploration de ce « besoin de mensonge » fournirait l'occasion de comprendre le niveau de fonctionnement psychique du patient (*Ibid.*). L'apparition du mensonge est donc considérée comme un événement majeur dans le déroulement d'une cure. Son surgissement favoriserait la compréhension analytique (*Ibid.*, p. 44). L'analyste hongrois affirme que malgré ses

incidences thérapeutiques négatives, et aussi insignifiant puisse-t-il paraître, le mensonge constituerait un matériel non négligeable.

Dans *Théorie des troubles psychiatriques en fonction des processus de maturation de la petite enfance*, D-W. Winnicott (1963a) avance pour sa part l'idée que l'apparition du mensonge au cours d'une cure est révélatrice d'un type de transfert situé en-deçà de la névrose. Bien qu'il ne relate pas le cas qui l'aurait amené à se pencher sur cette question, l'analyste londonien s'intéresse donc lui aussi à ce problème technique. Il écrit que lorsqu'il y a tromperie, l'analyste doit croire aux raisons qu'a le patient de le tromper (*Ibid.*, p. 229). Selon lui, le mensonge représente une mise à l'épreuve de l'analyste, quand le patient n'est pas encore en capacité d'accepter une situation de dépendance (*Ibid.*, p. 230).

À lire les réflexions émises par les deux célèbres analystes précédents, on aurait pu penser que les bases d'une métapsychologie du mensonge étaient posées. Or, par la suite, les auteurs relatant l'émergence de mensonges au cours d'une cure s'avèreront rares. Peu d'auteurs accorderont une place égale à celle que S. Ferenczi et D-W. Winnicott lui ont octroyée. Surtout, ces analystes, que l'on aurait pu considérer comme précurseurs, ne seront pas cités ; pas plus que les deux essais de S. Freud (*Op.cit.*, 1913b ; *Op.cit.*, 1920a). Ceci est peut-être explicable par la rupture sémantique que nous mentionnions. L'emploi de notions distinctes aurait pu empêcher les scientifiques de se saisir des travaux de leurs prédécesseurs. Ceci n'empêche cependant pas les thérapeutes rapportant des exemples de mensonge durant le traitement de formuler des interprétations éclairantes au sujet des cas qu'ils examinent.

J. Bergeret et M. Houser (2002) illustrent par exemple leur article sur *Le sadisme...* Avec une vignette clinique qui concerne un patient ayant livré en séance le récit d'un roman familial que les auteurs qualifient de « mythomane ». Cet homme, baptisé Francis, a surpris son analyste en le trompant :

« Francis fit état d'événements particulièrement tragiques et en même temps héroïques, où il aurait été pupille de la nation, après une rafle durant l'occupation allemande pendant laquelle son père maquisard et sa mère juive auraient péri tandis que lui, bébé, aurait survécu, après avoir été subrepticement jeté dans un fossé, où il n'aurait pas crié ! Nous devons apprendre, en 1997, année où Francis disparut de

notre horizon pour retourner dans son département d'origine, le caractère purement mythomane de ce récit.» (*Ibid.*, p. 1281).

Selon les psychanalystes, cet homme aurait ainsi fourvoyé son thérapeute pour assouvir son besoin d'être dans une position de domination et d'exhiber une puissance servant à l'assurer de son existence même (*Ibid.*, p. 1280). En proie à un trouble narcissique sévère, les sujets comme Francis s'emploieraient à préserver le noyau mal défini de leur personnalité en construisant une image valorisante aux yeux d'autrui (*Ibid.*).

Dans *Le cynisme pervers*, A. Eiguer (1995) émet des réflexions assez proches des deux précédents analystes quand il se penche sur la question des « imposteurs ». Il décrit l'imposture comme un système de défenses perverses visant à calmer un sentiment de persécution en le mettant « à l'abri de la manipulation » (*Ibid.*, p. 68). Dans la perversion narcissique, explique-t-il, l'imposture consiste en une recherche compulsive de vénération aux dépens d'un autre qui est nié dans ses besoins les plus élémentaires de considération et de respect (*Ibid.*, p. 69). Il prend l'exemple du cas de Serge, un patient qui érotisait le rejet et la méfiance des soignants, dans le service où il était hospitalisé (*Ibid.*, pp. 93-94).

Dans son *Petit traité des perversions morales*, A. Eiguer (*Op.cit.*, 1997, p. 15) rapporte un nouvel exemple : celui d'une patiente qui ne lui avoua qu'après plusieurs années le fait qu'elle ne travaillait pas, alors qu'elle avait pourtant donné des détails précis sur son supposé emploi. L'analyste évoque un plaisir « à leurrer l'autre ». En trompant les autres le sujet se soulagerait des affres liées aux traumatismes, comme l'inceste ou diverses maltraitances, qu'il aurait connu dans l'enfance (*Ibid.*, pp. 17-18).

« Il sait que la confiance désarme, que la croyance est signe d'amour ; l'adhésion qu'il suscite n'est pour lui qu'un appât, un moyen de séduction. Il tire également une jouissance secrète du fait d'avouer son imposture et de voir l'autre se trouver ridicule, malheureux, désabusé face à cette révélation (*Ibid.*, p.14). »

Cette jouissance au détriment d'un autre, semble correspondre à la prime de plaisir que Monsieur Ripley arrachait à la souffrance de ceux à qui il mentait. C'est la raison pour laquelle nous avons dit du mensonge qu'il correspondait à une « solution perverse » (G. *Op.cit.*, Bayle, 1993, p. 349). Nous avons, pour cette raison, tenté d'expliquer pourquoi nous

estimions préférable d'employer le vocable de mensonge, pour interroger la satisfaction retirée du fait de tromper quelqu'un d'autre.

Il est à penser de ce fait que celle-ci est plus facilement perceptible lorsque l'on a affaire directement au mensonge du sujet, comme ce fût notre cas avec Monsieur Ripley, et comme ça l'est pour les analystes que nous venons de citer. Sur ce point, une différence de méthode de recueil des données distingue leur approche de celle des analystes que nous citerons. Elle réside dans le fait que ces derniers ne se penchent pas sur des situations dans lesquelles un patient « mentirait » à son thérapeute. Les analystes intéressés par l'imposture examinent en effet le cas de sujets dont la vie sociale est une imposture, sans qu'il en soit question durant la cure. Aussi, la théorie construite autour des dits « imposteurs » met plus l'accent sur leur personnalité. Elle va notamment prendre en compte la faculté qu'ils ont de changer d'identité. Les auteurs vont aussi se pencher sur la complicité inconsciente que *la situation d'imposture* impliquerait de la part du public. Nous allons examiner ce cheminement scientifique, dans lequel l'étude de *l'imposteur* va progressivement laisser place à celle de *l'imposture*.

b. L'imposteur et son complice

A. Bauduin (2002, pp. 837-838) trace un portrait-robot de l'imposteur qu'elle définit comme quelqu'un qui réalise un « troc d'identité » en se faisant passer pour quelqu'un qu'il n'est pas. Cette remarquable tendance à se glisser dans la peau de quelqu'un d'autre, a d'abord été remarquée par K. Abraham, dans son *Histoire d'un chevalier d'industrie*, qu'il considère comme « un essai de psychologie judiciaire » (1925, p. 288).

C'est en tant que médecin militaire qu'il expertisa pour la première fois, en 1918, le cas « exceptionnel » de N., qui purgeait une peine pour désertion. Il arborait des galons qui le faisaient prendre pour un vice-maréchal et détenait des papiers falsifiés lorsqu'il fut arrêté. Placé dans la prison préventive où officiait l'analyste, cet homme fut expressément rencontré pour sa tendance à abuser de la confiance des autres après avoir gagné leur sympathie (*Ibid.*, p. 278). K. Abraham ne put cependant l'observer que quelques mois, car il fut libéré au moment où la guerre prit fin. Il n'entendit plus parler de lui jusqu'au jour où un tribunal civil

le chargea d'une nouvelle expertise de cet homme accusé de délits similaires dans la vie civile.

Le psychanalyste, le visitant en prison, souligne son aisance à se concilier les faveurs d'un large public. Ce jeune officier arborant des décorations de guerre possédait une habileté à séduire tous ceux à qui il contait ses péripéties (*Ibid.*, p. 277). L'analyste remarque à ce propos que trois caporaux spécialement sûrs et intelligents avaient été affectés à la surveillance de N., on leur donna l'ordre rigoureux de ne pas franchir son seuil et de ne se laisser entraîner à aucune conversation avec lui (*Ibid.*). Ces précautions échouèrent, comme l'explique l'analyste qui, voulant entrer dans sa cellule, le trouva en train de dessiner un de ses gardiens qui posait comme modèle.

Désirant prendre connaissance de l'anamnèse de ce « virtuose des récits imaginaires », K. Abraham stipule s'être méfié de ses indications (*Ibid.*, p. 278). Finalement, N. aurait parlé de manière très ouverte de son histoire ; il expliqua notamment que dès cinq ans, il envia les garçons qui possédaient les objets apparemment meilleurs que les siens et n'aurait eu de cesse de se comparer à ses camarades qu'il désirait égaler (*Ibid.*). L'analyste associe l'aspiration à « ne pas être en reste » qui tourmente ce personnage à des carences affectives. Elles auraient donné à N. une vive disposition à attacher la haine aux objets (*Ibid.*, p. 282). Il dédaignerait ses parents comme eux l'ont dédaigné et, pris dans cette répétition, il lui faudrait à la fois se montrer sous un jour avantageux et se venger de ceux qui le prennent en affection en faisant d'eux des dupes (*Ibid.*, p. 283). L'analyste s'étonne aussi d'une compulsion de N. à se faire rejeter (*Ibid.*, p. 285).

Dans sa conclusion, K. Abraham propose d'élargir le champ d'action des analystes, car selon lui, ils auraient le plus souvent affaire à des problèmes liés « aux conséquences de cajoleries trop précoces », alors qu'il y aurait intérêt à étudier de tels personnages antisociaux chez qui une « famine affective » serait en cause. De ce fait, il réservait l'analyse des traits psychologiques « exceptionnels » de cet homme pour un moment ultérieur, car elle pourrait aiguiller la psychanalyse vers un nouveau champ d'application (*Ibid.*, p. 280). Ce travail ne vit cependant jamais le jour puisque K. Abraham mourut après avoir déposé cet essai chez l'éditeur.

C'est H. Deutsch (1955) qui prendra sa succession, avec *L'imposteur : contribution à la psychologie du Moi d'un type de psychopathe*. Article dans lequel elle s'écarte de son précédent travail sur la *pseudologie*. D'après H. Deutsch, l'imposteur est proche des personnalités « comme si », qui caractérisent des patients psychiquement vides, desquels se dégage une impression de néant (*Ibid.*, p. 231). Elle compare le « mensonge » aux jeux des enfants. Selon elle, il est un « acting-out » à caractère concret, différent du fantasme (*Op.cit.*, 1955, p. 230). Pour illustrer ses perspectives, l'analyste s'appuie sur l'exemple du cas de Jimmy, un jeune patient.

L'analyse de Jimmy débuta à l'âge de quatorze ans, sur la requête d'une agence pour le traitement des délinquants juvéniles. Cette dernière persuade H. Deutsch de rencontrer cet adolescent dont les méfaits perturbaient l'entourage. Le suivi de ce jeune homme décrit comme dominateur et arrogant s'interrompt au moment où une interprétation malmena trop son narcissisme (*Ibid.*, p. 223). Il reviendra après un épisode dépressif, entreprendre à l'âge adulte une thérapie de soutien qui dura huit ans (*Ibid.*, p. 233).

Durant leurs séances Jimmy expose les mensonges qu'il avait coutume de faire à son entourage. L'analyste les explique par le besoin de satisfaire un « idéal du moi dévasté ». Ce jeune homme lui demandait en effet régulièrement : « Qu'est-ce que je suis ? Est-ce que vous pouvez, vous, me le dire ? » (*Ibid.*, p. 231). Son narcissisme ne l'autorisait pas à être un parmi d'autres, il pouvait seulement se sustenter du sentiment qu'il était unique en son genre (*Ibid.*, p. 225). H. Deutsch souligne que Jimmy ne perdait pas le sens de la réalité qui était pour lui une scène sur laquelle interpréter un rôle pour le public admiratif. Sa tendance à revêtir différentes identités d'emprunt est interprétée comme le moyen de dénier sa propre identité (*Ibid.*, p. 230). L'imposteur se sentant dévalorisé sur son vrai nom, usurperait une identité propre à remplir « les exigences de son idéal du moi grandiose » (*Ibid.*, p. 232).

Ajoutons au descriptif de ce document, qu'H Deutsch a commencé de s'intéresser à la question de la crédulité en relevant que la jeune fille qu'épousa son patient croyait aveuglément en son génie, mais que lorsque cette dernière commença à avoir des doutes, il la congédia. Cette question du lien entre le sujet et ceux qu'il se satisfait de tromper va être approfondie trois ans plus tard par P. Greenacre. Dans *Les imposteurs* (1958), cette analyste va démontrer qu'une complicité inconsciente serait en jeu dans la croyance que les auditeurs du sujet accordent à son discours.

P. Greenacre définit l'imposteur comme un type particulier de « menteur », imposant notamment aux autres une falsification de son statut social. Il tromperait son monde grâce à des modifications de son état civil, en se présentant sous un faux nom. Son but serait de s'épanouir sous les feux de la rampe, dans un « exhibitionnisme triomphant » consistant à être admiré.

À la différence des psychanalystes précédents, P. Greenacre n'illustre pas son article à travers un cas tiré de son expérience clinique. Soulignant l'extrême rareté de tels sujets en analyse, elle s'inspire de l'une des plus retentissantes escroqueries du dix-neuvième siècle : l'affaire Tichborne. Celle-ci est tellement célèbre au moment où l'analyste rédige son essai qu'elle ne la décrit que très peu. Il nous a donc semblé opportun de présenter brièvement ce fait divers pour comprendre les raisons qui amènent P. Greenacre à s'en servir.

Vers le milieu du dix-neuvième siècle, Arthur Orton, un vagabond anglais, un moment boucher dans un lieu au nom peu vraisemblable de Wagga Wagga, en Australie sous le nom de Thomas Castro usurpa l'identité de sir Roger Tichborne. Arthur Orton allait profiter de l'héritage de cet aristocrate disparu en mer en se substituant à lui auprès de sa mère, rendue inconsolable suite à sa disparition. En 1865, elle finança une publicité qui parcourut le globe dans l'espoir de collecter des renseignements concernant son fils disparu en mer dix-ans auparavant. Orton/Castro a répondu à l'appel de détresse de cette inconsolable maman et se fit passer pour son héritier. L'aspect le plus étrange et à notre sens le plus fascinant de cette histoire tient au fait que lorsque cet homme s'est rendu en France pour rencontrer lady Ticheborn, dont il prétendait être le fils, elle le reconnut effectivement comme tel. Il fallut attendre dix-années pour que l'homme soit démasqué comme n'étant pas sir Roger Tichborne. Ce qui a le plus stupéfait le public à l'époque c'est la dévotion de cette mère autant que celle de l'avocat du prétendu héritier qui ont maintenu jusqu'au bout qu'il était le vrai Roger Tichborn, malgré leurs différences morphologiques notables.

R. Rosenblum reprend certains détails de cette histoire dans *Un destin écran ou l'homme qui avait deux destins* (2001), où elle cite le travail de P. Greenacre pour expliquer comment la présence de ce visiteur australien a répondu au désir qu'une mère a eu de nier la mort de son fils. Ce désir l'aurait amené à devenir l'alliée de

l'imposteur, à entrer avec celui-ci dans une relation de complicité. R. Rosenblum parle d'une coproduction où s'opère une « interaction symbiotique » entre l'imposteur et sa victime (*Ibid.*, p. 855).

Le travail de P. Greenacre est de ce point de vue précurseur, puisqu'elle est le premier auteur à concevoir l'idée que les victimes de l'imposture puissent avoir joué une part active dans sa réussite. Elle s'intéresse ainsi au thème de la croyance. Selon elle « la fraude » réussit en effet uniquement parce que des personnes auraient besoin d'y croire : elle ne pourrait se maintenir sans le soutien de ceux qui l'entretiennent (*Ibid.*, p. 272). Ainsi, le succès de l'imposteur ne dépendrait pas seulement d'un calcul habile, mais surtout d'une réceptivité toute particulière de ses auditeurs : ceux qui subissent la fraude ne seraient pas tant des victimes que des complices (*Ibid.*, p. 268).

Selon P. Greenacre, les imposteurs seraient prompts à saisir les moindres nuances de vie de ceux qu'ils manipulent. Elle souligne le sens aigu que ces sujets ont du réel (*Ibid.*, p. 271). La croyance qu'ils sont capables de susciter serait liée au fait qu'ils seraient capables de proposer aux autres « de fausses voies de salut ». Mais cette adresse s'opposerait à une rigidité les empêchant d'entrer en contact avec leur propre vie intérieure²⁷.

P. Greenacre établit un lien avec le roman familial : ce fantasme « s'extérioriserait » chez ces sujets (*Ibid.*, p. 270) cherchant inconsciemment à renverser le père en le privant de son pénis qui, dans l'imaginaire, constituerait un équipement meilleur que le leur (*Ibid.*, p. 278). Ainsi, après que K. Abraham (*Op.cit.*, 1925, p. 282) a souligné l'existence d'une révolte à l'égard de l'autorité paternelle, P. Greenacre associe à son tour l'imposture au meurtre du père (*Op.cit.*, p. 271).

P. Greenacre souligne aussi le besoin que les imposteurs auraient de se trahir pour revenir à une exigence plus simple (*Ibid.*). Soulignons enfin que sa contribution la plus novatrice à la question provient de la démonstration selon laquelle le succès de l'imposture

²⁷ Nous pensons que cette incapacité à accéder à leur monde interne est proportionnelle à la sensibilité qu'ils nourrissent à l'égard de leur environnement extérieur. D'après l'hypothèse que nous chercherons à démontrer lors de l'examen du cas de Jean-Bob (*Infra*, pp. 167-206), les sujets les plus enclins au mensonge seraient contraints à investir le dehors pour se défendre d'un dedans dont ils ne peuvent rien penser. Les plus adroits dans ce domaine satisferaient les attentes d'autrui, fussent-elles inconscientes, au détriment d'un investissement de leur vie intérieure.

dépendrait d'une conjugaison entre la sensibilité du sujet à son public et la complicité inconsciente de ce dernier.

Récemment, A. Bauduin a consacré un livre à la *Psychanalyse de l'imposture* (2007). L'aspect novateur de sa contribution concerne le fait qu'elle questionne plus la *situation d'imposture*, et interroge la tournure que celle-ci pourrait prendre dans un contexte psychothérapique. Elle explique néanmoins que le psychanalyste n'est pas familier des imposteurs : « Tout au plus aura-t-il eu l'occasion de recevoir l'un d'eux pour quelques entretiens "préliminaires" » (*Ibid.*, p. 1).

A. Bauduin se penche toutefois sur des conjectures cliniques assez proches de celles étudiées par ses prédécesseurs. Elle investit le duo que l'imposteur forme avec son partenaire. Selon A. Bauduin, l'imposteur cherche à l'idéaliser dans l'espoir de former un couple d'élite avec lui, afin donner corps et réalité à la fable mégalomane qu'il entretient au sujet de lui-même (*Ibid.*, p. 2). Il réussirait à l'imposer grâce à la complicité de ses auditeurs. Le principal complice des imposteurs serait la crédulité des hommes (*Ibid.*, p. 21).

L'auteur précise que l'imposture permettrait au sujet de défendre sa propre théorie du fonctionnement psychique à l'encontre de celle d'autrui sur qui il serait soucieux d'affirmer sa supériorité. Dans ce contexte, il refuserait l'asymétrie des positions analytiques, car cette asymétrie impliquerait qu'un pouvoir échoit à l'analyste, supposé détenteur d'un savoir sur l'inconscient. L'imposture viserait à l'en dépouiller en enrayant le processus de connaissance. Selon A. Bauduin, la position qui consiste à dénier à l'analyste son savoir est à relier au refus que des choses conservées insues puissent venir au jour par son intermédiaire (*Ibid.*, p. 44). De surcroît, A. Bauduin parle d'un « emprunt identificatoire » : celui qui dit « Je » se serait mis dans le « Je » de quelqu'un d'autre (*Ibid.*, p. 77). Elle explique ce besoin de se mettre dans la peau d'un autre par une faillite initiale du sentiment d'identité.

Notons, enfin, que l'analyste précitée esquisse la question du lien entre l'imposture et l'analyté. Ce lien nous semble avoir été particulièrement exploré avant par J. Chasseguet-Smirgel, avec la notion de « faux ». Aussi proposons-nous de résumer son travail.

C. Le « faux »

Nous avons vu précédemment qu'à cause de la frilosité des « imposteurs » à venir en analyse, P. Greenacre se référa à des sujets devenus célèbres. Face aux difficultés que pose le recueil de données, J. Chasseguet-Smirgel s'appuie, elle, sur l'exemple d'un conte d'Andersen, du nom duquel elle baptise son essai : *Le rossignol de l'empereur de Chine* (1971).

Selon l'auteur, certains patients, présentant un noyau paranoïaque trop important pour relever de la cure classique, chercheraient un modèle d'identification idéalisé à atteindre pour se défendre d'une imago paternelle terrifiante. La facticité leur permettrait d'inverser le sens de la persécution qu'ils ressentent en fécalisant l'univers d'autrui, au point de le transformer en « enfer excrémental » (*Ibid.*, p. 197). Ce type de patient vivrait dans le transfert des désirs homosexuels passifs auxquels il opposerait une résistance consistant à chercher activement à séduire, troubler, et exciter le thérapeute (*Ibid.*, p. 202). Ce désir homosexuel serait lié à l'incapacité d'introjecter les qualités viriles du père (*Ibid.*, p. 207). Le sujet serait en conséquence condamné à rester dépendant d'un objet extérieur.

Selon J. Chasseguet-Smirgel, le « producteur de faux » serait psychiquement figé à une période précoce du développement, celle de l'*imitation*. Il serait en effet dans l'incapacité de mettre en œuvre les pulsions agressives nécessaires à l'introjection du phallus (*Ibid.*, p. 203). En revanche, pour éblouir ses spectateurs et parvenir à attirer son public, il ferait croire qu'il possède exactement ce qui leur manque : « une complétude enviable » (*Ibid.*, p. 212). Il ferait vivre à autrui l'illusion qu'il possède un « phallus narcissiquement satisfaisant » (*Ibid.*, p. 214).

L'aspect le plus novateur du travail de J. Chasseguet-Smirgel réside dans ce regard qu'elle porte sur le type d'épargne que le faux procurerait à ses « adorateurs ». Selon elle, l'engouement pour le faux résulterait de l'évitement du deuil de la mégalomanie infantile : « le consommateur » de l'œuvre inauthentique contournerait ses propres conflits d'introjection en « cicatrisant à peu de frais » une blessure narcissique (*Ibid.*, p. 212). Ainsi, le faux engendrerait une épargne psychique non seulement pour son producteur mais aussi pour

son « admirateur » (*Ibid.*, p. 213). Il donnerait à ce dernier l'illusion que la douleur, la séparation, la perte, la mort n'existent pas.

J. Chasseguet-Smirgel précisera ses conceptions dix-sept ans plus tard. Dans *Le pervers s'avance masqué*, elle réaffirme le caractère anal du faux, qui serait un « brouillon de génitalité » (1988, p. 21).

Malgré la richesse des arguments avancés par J. Chasseguet-Smirgel, ses travaux sont peu cités. Ceci est à souligner. Nous pensons que ce manque de référence est sans doute lié à l'imprécision²⁸ que comporte la notion de « faux ». Les analystes que nous citerons en emploient d'autres. Leurs conceptions restent toutefois assez proches de celles dégagées par J. Chasseguet-Smirgel. Tous soulèvent notamment la question d'une résistance des sujets à l'égard d'une position homosexuelle et interrogent l'angoisse persécutrice qui découle du désir qu'ont leurs patients d'introjecter les qualités d'un objet sans pouvoir assumer la position passive que cela nécessite.

Nous allons donc à présent parcourir les travaux de J. Guillaumin (*Op.cit.*, 1982) et de L. de Urtubey (1986), qui ont choisi d'user de termes bien à eux pour étudier des configurations cliniques à notre sens comparables à celles que S. Ferenczi avait abordé en termes de « mensonge ». Il nous a semblé qu'une filiation était à trouver entre ces auteurs qui, usent cependant de vocables distincts. Ils ont en commun de questionner le sens de la tromperie faite à l'analyste. Nous pensons que leurs approches peuvent participer à éclairer la situation d'imposture, dont il est question chez A. Bauduin. Aussi proposons-nous de résumer leurs travaux, afin d'explorer ce qui pourrait les rendre complémentaires des précédents. Nous pensons qu'ils enrichissent l'appréhension de la configuration clinique que nous choisissons de qualifier de « mensonge », même s'ils usent d'autres lexiques.

²⁸ On l'observe vis-à-vis des différents usages qui en sont faits. On peut prendre pour exemple l'étude que M. Gagnebin consacre à *l'Authenticité du faux* (2004). Dans cet ouvrage, où l'analyste appréhende les significations cachées par l'œuvre d'art, la notion de « faux » réfère davantage à l'esthétique.

d. Des dynamiques transféro-contre-transférentielles

Les travaux auxquels avons jusqu'ici fait référence n'abordent pas le cas de sujets qui auraient menti à l'analyste qui les rencontre. En effet, les patients décrits par les précédents auteurs ne leur ont pas menti à eux. K. Abraham dit s'être méfié du récit de N., mais ni lui ni H. Deutsch ne semblent avoir été trompés par leurs patients. Le fait que ceux-ci relatent des mensonges faits à d'autres rend moins saillante les dynamiques transféro-contre-transférentielles engagées. Par contre, par la suite, certains analystes se sont appuyés sur l'exemple de patients qui les auraient trompés (selon nos termes) eux, et se servent de leur expérience pour questionner les aspects défensifs et les fonctions économiques de cette situation. Citons en premier lieu J. Guillaumin.

Dans *Soi-disant Œdipe Désirs œdipiens et désir de l'œdipe* (*Op.cit.*, 1982), l'analyste aborde la question d'une *perversion de l'écoute* de la part de patients qui imiteraient des positions œdippiennes pour essayer d'accomplir dans la cure ce qu'ils imaginent que l'on attend d'eux (*Ibid.*, p. 60). Le trait commun de ces patients qualifiés de « pseudo-œdipiens » résiderait dans une contradiction entre l'apparente chaleur de leurs positions dans l'œdipe, et une relative pauvreté libidinale (*Ibid.*, p. 62). D'après J. Guillaumin, ces sujets auraient beaucoup de peine à maintenir des liens affectifs stables à l'égard d'objets internes. Ils demeureraient prisonniers d'une dépendance anaclitique à l'égard d'objets externes privilégiés pour protéger du dehors le noyau fragile d'une structure assez indécise (*Ibid.*, p. 64). Le mode d'organisation défensif décrit préserverait les sujets d'angoisses paranoïaques de pénétration anale par l'interprétation (*Ibid.*). Selon J. Guillaumin, cette manière « potentiellement consciente » de contre-investir l'Œdipe vise à réprimer des éléments prégénitaux en les masquant sous des dispositions œdippiennes artificielles (*Ibid.*, p. 68). Sur ce point, on peut dire que l'analyste poursuit indirectement la réflexion J. Chasseguet-Smirgel concernant l'idée d'un pénis anal consistant à imiter le phallus.

J. Guillaumin s'appuie sur l'exemple de la cure d'un patient baptisé Polynice (Poluneikos = fertile en querelles), qui aurait fasciné son « idéal du moi psychanalytique » (*Ibid.*, p. 67) en touchant son désir de voir le patient lui ressembler. L'auteur explique que Polynice se protégeait à travers une excitation verbale, réduisant son écoute et sa présence à rien (*Ibid.*, p.

71), et ses interprétations à n'être que des bruits de peu de sens (*Ibid.*, p. 66). Chez ce type de patient, il s'agirait de couvrir la honte consécutive à une position inconsciente passive, vécue « comme un viol et un défoncement anal rompant le pare-excitation interne » (*Ibid.*, p. 72). De tels sujets seraient à la recherche d'un « public d'oreilles favorables », dont la séduction rendrait efficace ce processus défensif visant à court-circuiter l'intériorisation du père. Ils chercheraient à s'assurer que l'analyste peut être un père, tout en s'efforçant de le maintenir à l'état de dépouille dérisoire, hors de leur vie intérieure (*Ibid.*, p. 81). La seule alternative laissée au thérapeute serait de prendre « le statut d'objet idéalisé mort au faux » (*Ibid.*, p. 67). Le problème posé étant que l'inconscient de l'analysé n'oublierait pas qu'il l'a trompé, ce qui détériorerait à l'avance toute identification (*Ibid.*, p. 60). Aussi, selon J. Guillaumin, cet édifice défensif doit finir par céder et laisser place à un mouvement de *dépression dans l'analyse*, évitant que le moi du patient ne s'asphyxie dans ce contre-investissement (*Ibid.*, p. 67).

J. Guillaumin souligne la pauvreté de la littérature concernant ce mode de résistance. Il l'explique par deux facteurs : de tels cas pourraient être bien compensés dans la vie courante, sans venir à la psychanalyse (*Ibid.*, p. 71), et cette conduite psychique susciterait un malaise chez l'ensemble des psychanalystes (*Ibid.*, p. 81). Ces facteurs sont sans doute effectivement en cause dans cette carence théorique avérée. Celle-ci est toutefois à relativiser, dans la mesure où, nous le constatons, des théories existent, même si elles ne s'intègrent pas au sein d'un corpus homogène.

Ainsi, nous proposons à présent de parcourir le travail de L. de Urtubey, dont les réflexions nous ont semblé rejoindre les analyses de l'auteur précédent. Et ce d'autant plus qu'elle aussi s'appuie sur son contre-transfert pour saisir le fonctionnement psychique d'une patiente, décrite comme « imitatrice et mythomane ».

En 1986, L. de Urtubey rédige un article intitulé *Je suis celle que vous croyez*, où elle s'attache à décrire l'analyse d'une patiente dont la libido serait tournée vers « l'objet de l'objet » (*Ibid.*, p. 1013). Son désir de relation fusionnelle se présenterait sous la forme d'une identification à ce que l'autre est supposé désirer. L. de Urtubey, se décrivant elle-même comme une proie séduite, évoque le contre-transfert induit par cette patiente qui cherchait à deviner son désir (*Ibid.*, p. 1014). Elle aurait notamment essayé de séduire son analyste à

l'aide d'un passage à l'acte consistant à se faire admettre dans l'hôpital où elle intervenait (*Ibid.*, p. 1015).

Un couple séducteur-séduit inséparablement uni se constituerait sous le sceau d'une complicité inconsciente (*Ibid.*, p. 1017). L. de Urtubey explique que la patiente essayait de la prendre au piège d'un fantasme dans lequel elle était victime des autres psychiatres consultés en parallèle (*Ibid.*). Un triangle œdipien serait ainsi présent, non pas dans le fantasme de l'analysante, mais dans celui qu'elle induit chez l'analyste qui se les imagine séduits à son détriment (*Ibid.*, p. 1016). L'analyste évoque l'existence d'un tiers exclu, qui serait quelqu'un d'extérieur et de réel. En amenant l'analyste à imaginer des personnes extérieures opposées à elle dans leur diagnostics, sa patiente induirait chez elle le fantasme suivant : « "C'est moi qui ai raison", "On a fait du mal à ma fille" » (*Ibid.*). De cette façon, une série de scènes primitives pourraient se jouer :

« avec certains psychiatres, elle parle comme une folle –disent-ils, paraît-il– et les persuade de sa schizophrénie –dit-elle– ; il doit y avoir quelque chose de "vrai" puisqu'ils l'inondent de médicaments [...]. Avec d'autres, elle semble normale, dit-elle, et ils lui suppriment absolument toute médication. Quand elle voit ceux du premier type, mon fantasme contre-transférentiel est qu'elle dramatise pour se rendre intéressante, réussit sa séduction et noue une alliance contre moi. Quand elle consulte ceux du deuxième type, c'est moi qui la trouve psychotique, qui me dis que jamais je ne pourrai l'aider, que le psychiatre est séduit en la croyant "normale" et... qu'il noue une alliance contre moi (remarquons que dans mon imagination, l'autre est toujours séduit et contre moi). » (*Ibid.*).

Perplexe, l'analyste se demande : sa patiente réussit-elle à imposer l'image qu'elle croit qu'on attend d'elle ou répond-elle à l'idée que l'autre se fait d'elle en s'y adaptant (*Ibid.*, p. 1016) ? Nous tenterons de répondre à cette question durant nos analyses cliniques (*Infra*, pp. 189-206) : se peut-il qu'un sujet soit suffisamment en phase avec la pensée des autres pour assouvir leurs attentes ? Revenons pour l'heure au travail de L. de Urtubey, qui formule l'hypothèse que ces patients « font miroiter le phallus » qu'ils revendiquent de manière narcissique au détriment de l'autre, chez qui ils créent une angoisse contre-transférentielle de castration (*Ibid.*, p. 1017). Le risque serait d'être face à l'exhibition phallique de la patiente,

ou de succomber à la séduction (*Ibid.*) Citons enfin la phrase avec laquelle L. de Urtubey conclut sa communication :

« "Je suis celle que vous croyez", j'ajouterai : "Et alors vous m'aimerez." Puis en miroir : "Je vous veux mienne parce que je vous aime et pour l'obtenir je me ferai l'objet de votre désir." Et surtout de façon triangulaire : "Je suis celle que vous croyez et l'autre sera frustré et châtré." » (*Ibid.*, p. 1018).

Plus tard, dans *Les bastions de la mauvaise foi*, L. de Urtubey (2004) propose une nouvelle étude concernant le « bastion » : un mode de résistance consistant à paralyser la situation analytique. Il correspondrait à une manière de protéger le sujet d'un état d'extrême vulnérabilité (*Ibid.*, p. 1800). Les patients concernés seraient très sincères devant de nombreux aspects de leurs conflits mais seraient par contre « fuyants, cachottiers et même menteurs dès que l'analyste approche du bastion » (*Ibid.*, p. 1801). Ceci n'est pas sans rappeler ce fameux manteau mensonger, derrière lequel S. Freud (*Op.cit.*, 1909 [1910], p. 47) écrivait que certains patients se protégeaient. Le bastion étudié par L. de Urtubey constituerait un obstacle défendant de l'intrusion possible des interprétations de l'analyste pour protéger un secteur clivé, dont la prise de conscience serait susceptible de donner lieu à un vécu catastrophique, tant que le patient n'est pas prêt à assumer les traumatismes hérités de son enfance (*Ibid.*, p. 1801). Le « mensonge » (c'est le terme ici choisi par L. de Urtubey), est toutefois considéré comme un matériel de séance important pour accéder à l'analyse de contenus latents (*Ibid.*, p. 1802).

Selon l'analyste, le patient essaie de tromper l'analyste pour entretenir le fantasme de n'avoir besoin de personne (*Ibid.*, p. 1803). Il invaliderait ainsi le processus pour protéger un noyau tout-puissant qui serait l'émanation d'une relation à un objet fortement idéalisé (*Ibid.*). La tendance à « la mauvaise foi » proviendrait de l'incapacité du Moi primitif à agresser ses objets internes (comme l'a relevé J. Chasseguet-Smirgel).

En résumé, relevons que les précédents auteurs emploient des vocables variés pour décrire des configurations cliniques à notre sens assez similaires les unes par rapport aux autres. Ils se penchent de surcroît sur des modes de défense analogues avec celui que W-R. Bion et R. Langs définissent en termes de « mensonge ». Aussi proposons-nous d'effectuer un retour en arrière pour nous enquérir des travaux de ces deux psychanalystes.

E. Le mensonge dans l'interaction thérapeutique

W-R. Bion consacre un chapitre de *L'attention et l'interprétation* (1970) intitulé « Les mensonges et le penseur. » au problème de savoir « un menteur peut-il être psychanalysé ? » (*Ibid.*, p. 167). On peut dire que le psychanalyste britannique y poursuit indirectement la réflexion entamée par S. Ferenczi parce qu'il démontre la nécessité de prendre en considération le mensonge quand il se présente au cours de la cure. Il note toutefois, comme la plupart des autres analystes, que les sujets concernés ont rarement recours à l'analyse (*Ibid.*, p. 172).

W-R. Bion s'intéresse particulièrement à ce qu'il nomme la « dynamique de la compréhension erronée » (*Op.cit.*, p. 167). Il va principalement montrer que le mensonge trouve son sens chez l'analyste. Résumons ses arguments.

Après avoir défini le mensonge comme une « catégorie de propositions connues pour être fausses », et avoir précisé qu'elle aurait une « fonction d'évocation » (*Ibid.*, p. 169), il en fournit l'exemple le plus simple : celui d'un patient qui, malgré les explications que l'analyste a donné à ses retards, continue à répéter ses excuses. Ce dernier serait mis au défi de les accepter, au risque de se montrer peu soucieux de la vérité, ou de les rejeter et de prendre le rôle de la conscience du patient (*Ibid.*). W-R. Bion précise que l'état mental du « menteur » n'est pas ordinaire, mais que sa divergence d'avec l'habituel est cependant masquée par le caractère plausible de ses mensonges. Il est de surcroît peu probable, écrit W-R. Bion, qu'un thérapeute choisisse de traiter du rapport mensonger, dans la mesure où il serait de nature à satisfaire son propre désir. La guérison impliquerait la rupture d'une « collaboration » auquel le thérapeute aurait participé sans le savoir (*Ibid.*, p. 169).

« Le patient, surtout s'il est intelligent et sophistiqué, provoque l'analyste par toutes sortes de moyens pour l'amener à faire des interprétations qui laissent la défense intacte et, finalement, à accepter le mensonge en tant que principe de travail d'une efficacité supérieure. En dernier ressort, il fera des progrès constants vers une "guérison" qui sera flatteuse pour l'analyste comme pour le patient » (*Ibid.*, p. 171).

L'investigation du mensonge dévoilerait l'ambiguïté des positions initiales en suscitant, au moment de sa découverte, des sentiments violents se rapportant à « un système moral outragé » (*Ibid.*, p. 170). Ce système de proposition représenterait une barrière mobilisée contre un changement catastrophique (*Ibid.*). D'après W-R. Bion, la reconnaissance de l'existence du mensonge poserait le thérapeute face à un dilemme : soit il l'accepte et joue le rôle d'hôte du patient, soit il contribue au sentiment de persécution de celui-ci. Or, la seule alternative offerte à cette posture serait la perte de l'estime réciproque et l'hostilité (*Ibid.*, p. 171).

À travers des formulations fausses le sujet attaquerait la pensée de l'analyste, qui pourrait renvoyer à la réalité du tumulte psychologique contre laquelle il lutte. W-R. Bion ajoute que s'il accorde au mensonge un statut de vérité, le thérapeute prend le rôle d'esprit hôte (*Ibid.*, p. 176). Il s'ensuit une « relation parasitaire », capable de détruire l'esprit hôte et le parasite en dépouillant l'environnement de signification (*Ibid.*, p. 177).

W-R. Bion explique que le mensonge peut complaire à l'analyste. Il semble qu'une citation de J-B. Pontalis (2002, p. 111) résume ceci : « Le psychanalyste est toujours pris pour un autre. Mais, quand il se prend lui-même pour cet autre, alors il y a imposture ».

En résumé, dans la théorie élaborée par W-R. Bion le fait que l'analyste soit partie prenante du mensonge rend les choses complexes à décrire. Ceci expliquerait pourquoi cet analyste n'a pas exploré complètement le champ du mensonge, comme le rapporte D. Meltzer (2006, p. 54). Un autre analyste va approfondir l'étude de cette intrication entre le mensonge et son hôte et explorer comment le mensonge trouve sa signification chez le thérapeute. Il s'agit de R. Langs, un successeur méconnu de W-R. Bion.

Dans son article *Thérapie de vérité – Thérapie de mensonge*, R. Langs (1980) décrit les fonctions inconscientes du mensonge au sein de la dyade patient-thérapeute. Ce psychanalyste nord-américain souligne l'utilité du terme de mensonge, qui, malgré un large spectre de significations qui peut contrarier son usage scientifique, véhiculerait des implications essentielles (*Ibid.*, p. 328).

À l'instar de W-R. Bion, R. Langs le considère comme un comportement destiné à créer une barrière étanche contre des réalités internes catastrophiques (*Ibid.*). Il critique la conception monadiste voulant que toutes les résistances soient analysées dans leur fondement intrapsychique. Selon R. Langs, les formations défensives classiquement recensées comme révélatrices des significations inconscientes contre lesquelles elles se défendent seraient à distinguer du mensonge en tant que système de rupture des liens interpersonnels (*Ibid.*, p. 330). Le mensonge serait une forme de « non-représentation » sur laquelle le patient s'appuierait pour rendre impénétrables les éléments psychiques qu'il obture et auxquels il substitue des éléments superficiels (*Ibid.*, p. 339).

L'originalité de l'apport de R. Langs tient au regard qu'il porte sur l'interaction thérapeutique. Il l'étudie en s'appuyant sur un référent clinique particulier qui concerne la situation de contrôle, qui constitue véritablement son objet de recherche. À partir de son expérience d'analyste didacticien, R. Langs postule que les analystes auraient fréquemment affaire à la question d'une « mésalliance thérapeutique ». Dans beaucoup de situations, explique-t-il, les patients semblent coopérant, alors qu'en réalité ils cachent un important degré de désaccord ayant trait à la situation analytique (*Ibid.*, p. 133).

R. Langs conçoit l'interaction thérapeutique comme une spirale interactive inconsciente²⁹ dans laquelle le patient aurait une perception du fonctionnement inconscient de son interlocuteur. Les analystes accorderaient trop peu d'importance à l'aptitude du patient à percevoir inconsciemment leur monde mental (*Ibid.*, p. 351). Le mensonge, en ce sens, impliquerait conjointement analyste et patient, dont chacun alimenterait un pôle de cette interaction.

À l'instar de W-R. Bion, il postule que le thérapeute pourrait s'accommoder des falsifications du patient (*Ibid.*, p. 333). Les entendre comme vraies lui permettrait d'éviter de se confronter à ses propres conflits. Le mensonge serait donc attrayant parce qu'il protégerait son public contre des vérités catastrophiques risquant d'être réactualisées. Ainsi profite-t-il aux deux membres de la dyade thérapeutique (*Ibid.*, p. 342).

²⁹ Il s'inspire, pour ce faire, du concept bionien de « contre-identification projective », qui se différencie de la réaction de contre-transfert, correspondant, elle, à la réactivation par le patient de conflits et angoisses propres à l'analyste (A. D'Apruzzo, 2006, p. 36), alors que dans la contre-identification projective, la réaction de l'analyste dépend exclusivement de l'identification projective de l'analysé.

R. Langs, à l'instar des précédents auteurs, relève le problème technique que ce mode de défense présente et la manière dont il complexifie le projet thérapeutique et peut lui porter préjudice. En effet, selon lui, lorsque l'analyste rallie le patient à son mensonge, il participe à entretenir le noyau pathologique que ce dernier protège (*Ibid.*, p. 347). Un certain degré de soulagement symptomatique pourrait temporairement s'ensuivre, mais l'issue thérapeutique s'en trouverait durablement affectée. En effet, ce système opérerait au détriment des délimitations internes externes, en renvoyant finalement moins au désir du patient qu'à celui du thérapeute. C'est pourquoi, les interventions faites en référence au contenu narratif du mensonge seraient, écrit R. Langs, des absurdités, attestant du fait que le thérapeute n'est pas prêt à accepter l'émergence de la régression du patient (*Ibid.*, p. 344). Selon R. Langs, la « communication de mensonge » pourrait toutefois être le préalable d'une utilisation plus opportune de la situation thérapeutique. Elle serait à entendre comme un effort initial de ces patients pour se l'approprier graduellement (*Ibid.*, p. 361). Il s'agirait d'accepter le besoin de gratification pathologique de ces patients, avant que celui-ci laisse progressivement place à un besoin de changement.

Notons que chez R. Langs, le sujet n'est absolument pas conçu comme une monade psychique. Il n'est pas observé indépendamment de l'interaction qui le lie à autrui. La perspective de cet auteur, faisant du mensonge une interaction, a suscité un intérêt tout particulier aux vues de nos propres observations cliniques. Le mensonge serait certes une modalité défensive, mais elle impliquerait le champ intersubjectif. Or, la manière dont elle opère ne saurait se réduire à la seule question du mensonge. En effet, pour que le mensonge prenne le statut d'une vérité dans l'esprit de ceux à qui le patient l'adresse, ne faut-il pas prendre en compte concomitamment la faculté que ce dernier a d'y faire croire et la réceptivité particulière de celui qui y croit. Il semble que dans le processus de séduction mutuelle qui intervient, les deux soient à prendre en considération.

Les auteurs ayant travaillé sur la question de l'« imposture » ont émis la thèse selon laquelle il était question de « coproduction » : le sujet serait cru parce qu'il satisferait quelque part son public, qui finirait par devenir inconsciemment complice de son discours. En revanche, ces derniers se sont davantage penchés sur la personnalité dudit imposteur et donc sur le type de fonctionnement psychique qui lui conférerait cette faculté. Alors que les auteurs travaillant sur le « mensonge » se sont pour leur part beaucoup plus intéressés aux

phénomènes inconscients à la base de la complicité inconsciente évoquée par les autres. Aussi discuterons-nous de ces différences qui ne nous apparaissent pas comme des divergences, afin de démontrer, en conclusion de cette partie, que les travaux que nous venons de citer peuvent être rassemblés. Avant cela, il importe de résumer ce chapitre.

2.4 En conclusion : difficultés et acquis théoriques

Les problèmes théoriques posés par le mensonge nous ont conduit à étudier la place tenue par la question de la simulation chez les contemporains de S. Freud. L'exploration de cet ancien paradigme médical a démontré que la violence qui lui était inhérente pouvait avoir engendré des présupposés négatifs persistants vis-à-vis de la question du mensonge en général.

Nous avons vu que l'hystérie restant inintelligible aux médecins d'alors, ils avaient suspecté les patients, à qui ils avaient affaire, de les tromper. Cette idée les avait conduits à désirer coûte que coûte les forcer aux aveux. La radicalité des méthodes employées pour répondre aux suspicions d'alors a eu des conséquences significatives. Nous avons démontré que la connotation péjorative présumée du terme de « mensonge » pourrait en résulter. Or, l'aspect culpabilisant des théories formulées à propos des hystériques, accusées de simuler, n'expliquait pas à lui seul les problèmes que la question du mensonge posait encore. Aussi sommes-nous allés chercher ce qui, dans l'histoire de la découverte freudienne, aurait pu participer à la difficulté théorique actuelle et expliquerait les raisons pour lesquelles une métapsychologie du mensonge n'a pas clairement vu le jour.

Nous avons postulé qu'un refoulement théorique serait à l'œuvre concernant ce thème. Il semble être la conséquence du fait que l'inventeur de la psychanalyse aurait initialement pensé que ses patients le trompaient, avant que de récuser tout à fait cette conception. La question du mensonge semble avoir été plus difficilement pensable après que S. Freud eut dressé la réalité psychique en point de vue épistémologique de la psychanalyse. L'avènement de ce concept aurait induit le problème d'une indécidabilité. Pour le démontrer, nous avons envisagé l'existence de deux temps théoriques distincts. Durant le premier, relatif à la période pré-analytique, S. Freud aurait d'abord pensé que ces patients cachaient sciemment des éléments d'anamnèse au thérapeute. Jusqu'à ce qu'il aboutisse à l'idée que la résistance observée n'était pas intentionnelle. Ainsi, dans un second temps, il est apparu que le concept de réalité psychique, créé en réponse aux doutes quant à la véracité des souvenirs remémorés par des patients, a rompu avec les traditionnelles suspicions qui pesaient sur le discours hystérique, mais aurait aussi empêché d'envisager la possibilité qu'un patient puisse mentir. Après l'abandon de la *neurotica*, il n'aurait en effet plus été possible de douter de la véracité

de l'énoncé des patients. Ainsi, il s'est posé la question de savoir comment la question du mensonge avait été prise en compte par la suite.

Postulant qu'elle aurait fait ensuite l'objet de réflexions officieuses de la part des premiers analystes, nous avons donc ensuite exploré les comptes-rendus des réunions entre S. Freud et ses confrères, ainsi que certaines de leurs correspondances. Il s'est avéré que la question du mensonge avait continué de les intéresser. À travers l'examen de ces documents, nous avons montré que cette question accapara les premiers analystes, mais qu'elle suscita des polémiques. Nous avons tenté de montrer que l'exploration du mensonge engendra non seulement des divergences théoriques mais aussi des querelles chez les premiers analystes. En revisitant le cas d'une des patientes que S. Freud prend comme exemple dans son essai *Deux mensonges d'enfants* (*Op.cit.*, 1913b), nous avons soulevé l'idée que cette clinique pourrait être source de contradictions. Elle aurait infiltré la théorie de ses effets avec d'autant plus d'intensité que la question du mensonge aurait été contre-investie sur le plan théorique. La « babélisation théorique » (R. Roussillon, *Op.cit.*, 2001b) décrite, s'expliquerait donc à la fois par les effets de cette clinique, ainsi que par les problèmes anciens qui semblent conduire aujourd'hui les successeurs de S. Freud à user de précautions sémantiques pour aborder ce thème.

Il nous a incombé de répertorier les différentes théories développées par les analystes contemporains. Nous avons recensé les travaux portant sur des systèmes défensifs qualifiés d'imposture, de faux, de défense pseudo-œdipienne, ou de bastion. Notre but était de démontrer que malgré l'hétérogénéité des terminologies employées, ces travaux sont complémentaires. P. Greenacre a par exemple montré qu'une complicité inconsciente des destinataires du mensonge pouvait expliquer le succès des « imposteurs », avant que J. Chasseguet-Smirgel s'intéresse à la fascination que le « faux » exerçait chez ses observateurs. W-R. Bion, puis R. Langs ont, quant à eux, mis en évidence le fait que le mensonge pouvait complaire à l'analyste et que, lorsque tel était le cas il n'était donc plus question de « mensonge », mais de « vérité ». Aux vues des thèses formulées par les auteurs, deux éléments viennent soutenir cette hypothèse. Premièrement, les sujets semblent dotés d'un sens aigu de l'autre et possèdent de remarquables facultés de séduction. Deuxièmement, le destinataire du mensonge serait partie prenante du mensonge car il lui permettrait de colmater certains deuils inaccomplis.

Notons que les auteurs qui se sont intéressés aux imposteurs ont principalement mis en évidence les facultés qui rendaient les sujets crédibles. Tandis que les analystes ayant exploré une « situation de mensonge », ont davantage décrit le second processus, et mis en avant les effets qu'une telle situation provoquait sur son récepteur. W-R. Bion a par exemple exploré l'interaction conduisant à faire du thérapeute un « hôte ». Autrement dit, les premiers ont surtout appréhendé la personnalité du sujet mu par cette tendance, tandis que les seconds, eux, ont davantage mis l'accent sur la situation duelle inhérente au mensonge. Les résultats de leurs recherches sont donc différents. Pour autant, nous pensons que leurs approches ne doivent pas être scindées.

Les conceptions apparemment divergentes que laisse supposer l'hétérogénéité des notions employées s'expliquent en effet par des angles d'observations différents, et non par des objets distincts. En effet, les analystes qui s'intéressaient à la personnalité de l'« imposteur » examinaient des cas dont le comportement se manifestait en dehors de la thérapie, tandis que ceux qui avaient plus directement affaire à une telle situation ont plus étudié ses aspects contre-transférentiels. D'ailleurs, il est à noter que les arguments émis par ces derniers semblent concorder avec notre seconde hypothèse, selon laquelle les affects traumatiques ressentis suite à l'expérience du mensonge représenteraient la communication inconsciente d'angoisses de nature persécutrices, qui seraient transférées par identification projective. Nous avons, par exemple, observé que des auteurs comme L. de Urtubey, ou J. Guillaumin se servent de leurs ressentis pour analyser les angoisses de leurs patients.

Il faut cependant relever que si la seconde hypothèse que nous avons formulée semble se justifier aux vues des travaux précédents, tel ne semble pas être le cas de la première. En effet, l'idée selon laquelle le sujet « repousserait » fantasmatiquement ceux qu'il trompe hors de sa vie psychique est peu présente dans les travaux précédents³⁰. Nous estimons que ceci s'explique par la nature même du mensonge. En effet, s'il fonctionne l'aspect défensif, centrifuge, que décrit notre première hypothèse n'est plus apparent. Plus le mensonge est cru, et moins cet aspect défensif est visible. Cette barrière que le sujet interpose entre lui et l'autre,

³⁰ Notons toutefois que W-R. Bion a écrit que le mensonge représenterait une barrière mobilisée contre un changement catastrophique (*Op.cit.*, 1970, p. 170). De même, J. Guillaumin (*Op.cit.*, p. 72) a avancé l'idée que le système de défense qu'il étudie permettrait au patient de couvrir la honte consécutive à une position passive, vécue « comme un viol et un défoncement anal rompant le pare-excitation interne ». L. de Urtubey (*Op.cit.*, 2004, p. 1800) a pour sa part considéré le « bastion » comme un mode de résistance consistant à paralyser la situation analytique pour protéger le sujet d'un état d'extrême vulnérabilité.

imposerait donc aussi une limite à son intellection. Ce faisant, le sujet atteindrait son but : *ne pas être compris*. En conséquence, le type de vulnérabilité psychique qui pousse le sujet à user de cette « résistance intersubjective » (R. Langs, *Op.cit.*) resterait relativement opaque à l'analyse. En revanche, cet obstacle peut être contourné en observant des mensonges qui échouent. Nous étudierons donc des mensonges d'enfants. Ils aideront à déchiffrer les dynamiques intersubjectives à l'œuvre, et à analyser la nature de la vulnérabilité psychique qui pousse le sujet à mentir.

III. Destin et fonctions du mensonge au cours du développement de l'enfant.

Après avoir discuté des difficultés théoriques posées par cet objet, et avoir recensé les approches lors du précédent chapitre, nous poursuivrons ici les réflexions esquissées durant le premier chapitre. À travers l'examen de mensonges d'enfants et d'adolescents, nous analyserons plus précisément les fonctions psychiques de ce mode de lien. Nous essaierons de concevoir le type de trouble que la tendance au mensonge peut symptomatiser et expliquerons pourquoi elle serait à entendre comme *un signe extérieur de détresse*. Pour cela, nous ferons appel aux arguments versés par les thérapeutes d'enfant. Nous ne nous contenterons pas d'annoncer ces derniers, mais nous efforcerons de les utiliser pour développer nos hypothèses et faire ainsi travailler le concept.

Nous décrirons les fonctions du mensonge au cours du développement, dans le but de montrer qu'il contribuerait à l'organisation du Moi de l'enfant. À la suite de quoi, nous examinerons le cas de l'adolescente qui aurait menti à S. Freud (*Op.cit.*, 1920a), pour comprendre la communication silencieuse qui s'opère entre le sujet et ceux qu'il trompe.

Auparavant, il va s'agir d'expliquer les raisons pour lesquelles les thérapeutes d'enfants ont plus facilement traité du mensonge, et de discuter de l'éventuelle de complémentarité leurs travaux avec ceux des psychanalystes précédemment cités.

3.1 Dire pour cacher, cacher pour dire

Nous pensons qu'il est possible d'éclairer les processus transféro-contre-transférentiels décrits par les analystes d'adultes en étudiant le mensonge de l'enfant. Pour cette raison, ce chapitre servira à approfondir le sens et les fonctions du mensonge au cours du développement. Aussi allons-nous expliquer, dans cette courte partie, les raisons qui nous amènent à penser qu'en expliquant la jubilation que l'enfant retire du jeu de cache-cache, on pourrait aussi éclairer les raisons qui poussent un adulte à devenir un « imposteur ».

Nous chercherons donc à savoir pourquoi les sujets seraient par essence inaccessibles, pour ensuite expliquer l'intérêt d'étudier le mensonge de l'enfant. Après quoi, nous évoquerons les perspectives ouvertes par D-W. Winnicott. Elles permettront de discuter de la valeur messagère de ce discours consistant à tromper.

a. Être invisible

Nous avons dit que le mensonge était synonyme de lien. Or, le mécanisme que le sujet emploie ce faisant est destiné à être imperceptible. On ne peut pas parler de mensonge, et donc l'étudier, quand il est cru. Les personnages qui usent de ce procédé présenteraient en ce sens des caractéristiques difficilement accessibles. Une difficulté se pose donc : il est parfois impossible de savoir qu'un mensonge a lieu. Le seul à en être conscient est celui qui, dans son for intérieur, sait qu'il ment. Seul lui sait ce qu'il a dans la tête (J. Derrida, *Op.cit.*, 1999, p. 98). Son action est par essence cachée, et il est possible que le phénomène qui en découle le soit tout autant. On peut à ce propos s'inspirer des arguments de la linguiste A. Reboul, qui aborde *Le paradoxe du mensonge dans la théorie des actes du langage* (*Op.cit.*), article dans lequel elle énumère les conditions permettant le succès du mensonge :

- « (i) l'interlocuteur ne reconnaît pas que le locuteur a l'intention de le tromper ;
- (ii) l'interlocuteur ne reconnaît pas que le locuteur a l'intention de dire quelque chose de faux. Ceci implique que le menteur a une troisième intention qui découle tout à la fois des deux premières et des conditions de succès que nous venons d'indiquer :

(iii) le menteur a l'intention que son interlocuteur croie que le menteur respecte les règles constitutives de l'acte d'assertion. A cette troisième intention du menteur, correspond la troisième condition de succès du mensonge :

(iii) l'interlocuteur croit que le menteur respecte les règles constitutives de l'acte d'assertion. Comment cette troisième condition peut-elle être satisfaite? Très simplement, par le succès de l'acte d'assertion. En d'autres termes, pour que le mensonge soit couronné de succès, il faut et il suffit que l'acte d'assertion qui lui correspond soit lui aussi couronné de succès et c'est ici que naît le paradoxe du mensonge dans la théorie des actes de langage. » (*Ibid.*, p. 135).

Le mensonge, quand il réussit, aveuglerait donc l'observateur. A. Green (1979, p. 400) s'est d'ailleurs demandé si la question « du détour » ne dépassait pas les facultés de compréhension de l'entendement humain. Il cite l'exemple d'Ulysse qui opposerait la simulation aux dieux comme une sorte de bouclier (*Ibid.*). Ce mythe illustre en effet la manière avec laquelle les sujets se rendraient inaccessibles. La légende raconte qu'Ulysse était si fertile en inventions, si rusé que personne ne pouvait lire dans son cœur. Ce talent lui sauva la vie plus d'une fois, notamment quand il échappa aux griffes du cyclope Polyphème, par le biais d'un ingénieux stratagème que nous allons décrire.

Lui et ses compagnons s'étant aventurés sur l'île où demeurent les cyclopes, se sont retrouvés coincés dans la grotte de l'un des géants qui commence à dévorer les marins. Une fois Polyphème repu, Ulysse lui propose d'agrémenter les viandes humaines qu'il vient de manger d'une barrique de vin et, profitant de sa vigilance diminuée, réussit à lui faire croire qu'il se nomme Personne. Une fois le cyclope endormi, Ulysse et ses compagnons crèvent son unique œil avec un pieu. Polyphème, désormais aveugle, appelle au secours ses frères cyclopes. Mais quand ces derniers s'inquiètent de savoir qui l'agresse, celui-ci ne peut répondre que « Personne » :

« Le chœur. - Polyphème, pourquoi ces cris d'accablement ?... Pourquoi nous réveiller en pleine nuit divine ?... Serait-ce ton troupeau qu'un mortel vient te prendre ?... Est-ce toi que l'on tue par la ruse ou la force ?

Polyphème - La ruse, mes amis ! La ruse ! Et non la force !...et qui me tue ? Personne !

Le chœur. - Personne ?... Contre toi, pas de force ?...tout seul ?...c'est alors quelque mal qui te vient du grand Zeus, et nous n'y pouvons rien : invoques Posidon, notre roi, notre père !

A ces mots, ils s'en vont, et je riais tout bas : c'est mon nom de Personne et mon persant esprit qui l'avaient abusé ! » (Homère, III^{ème} siècle avant J-C, traduit par V. Bérard, p. 204).

C'est ainsi qu'Ulysse abusa le cyclope, par l'emprunt d'un pseudonyme empêchant son adversaire de connaître autre chose de lui que Personne. Cet extrait de l'Odyssée met en exergue le principal écueil que ce mode de défense implique : son évanescence. La manière avec laquelle les sujets dupent leurs interlocuteurs complique son observation. Le mensonge n'est en effet étudiable qu'à condition d'être découvert. Dans le cas contraire, il continue d'être une vérité chez ceux qui, y ajoutant foi, ne perçoivent rien. Plus le mensonge « fonctionne », plus il est impalpable. Plus il est cru, et moins la souffrance qui contraindrait les sujets à en user est perceptible. D'après B. Chervet (2009, p. 44), la clinique représente une grève sur laquelle viennent mourir les schématismes théoriques ; nous avons été amené à nous demander si celle du mensonge ne constituerait pas une sorte d'antimatière théorico-pratique. Les cas les plus remarquables seraient sans doute les plus difficilement observables. Les sujets les plus enclins à en user seraient donc paradoxalement les moins remarqués. Ceci expliquerait en partie pourquoi cette configuration clinique passerait entre les mailles des filets conceptuels de la théorie.

La vulnérabilité des sujets concernés serait rendue inobservable. Ils s'adaptent suffisamment à leurs interlocuteurs pour faire en sorte que ceux-ci ne soupçonnent pas le mensonge. Son action serait rendue impalpable par une sorte de brouillard cognitif. En conséquence, essayer de saisir l'esprit qui en est le support revient, comme le formule joliment J-R. Bascou (1975, p. 29), à « vouloir jeter un filet sur un nuage ». Comment en effet caractériser le néant ?

Toutefois, ce procédé destiné à rendre le sujet inaccessible serait rendu plus transparent quand il échoue dans son but : tromper. Suivant la réflexion du psychanalyste J. Bleger (1979, p. 262), qui mit en lumière le fait que les éléments primordiaux qui tissent silencieusement les relations humaines ne deviennent visibles que lorsqu'ils se cassent, il est possible d'envisager

que le mensonge devienne plus évident à comprendre lorsqu'il cesse de fonctionner. C'est la raison qui nous amène à penser que l'observation du mensonge aurait été facilitée aux thérapeutes d'enfants. Expliquons-nous sur ce point.

b. L'enfant plus transparent

Au cours de nos recherches bibliographiques, nous nous sommes aperçu que les analystes d'enfants utilisaient plus facilement le vocable *a priori* simpliste de « mensonge » que les thérapeutes d'adultes.

Ceci s'expliquerait, selon nous, par le fait qu'enrobés d'une subtilité, d'un talent persuasif moindre, les mensonges enfantins seraient plus facilement intelligibles. Ils seraient plus réductibles à l'observation, parce qu'ils échoueraient dans leur but : tromper ; à l'instar de celui que S. Freud (*Op.cit.*, 1905a, pp. 131-132) décrit dans les *arguments du chaudron* :

« A a emprunté un chaudron de cuivre à B. Une fois qu'il l'a rendu, B le fait traduire en justice en l'accusant d'être responsable du gros trou qui s'y trouve maintenant et qui rend l'ustensile inutilisable. A présente sa défense en ces termes : "*primo, je n'ai jamais emprunté de chaudron à B ; secundo, le chaudron avait déjà un trou lorsque B me l'a donné ; tertio, j'ai rendu le chaudron en parfait état*". »

Les objections de A s'excluant mutuellement, il procède exactement comme l'enfant confondu. Ainsi, à l'instar du personnage décrit par S. Freud, les jeunes sujets, insuffisamment équipés pour tromper, échoueraient souvent dans ce but. Leurs mensonges seraient en conséquence facilement observables. Ceci expliquerait pourquoi les thérapeutes d'enfants semblent avoir plus aisément abordés cette question et traitent plus directement de « mensonge ».

Nous avons déjà expliqué sur les raisons qui nous amenaient à penser que ce terme était pertinent lorsqu'il s'agissait de décrire l'attitude de sujets adultes (*Supra*, pp. 52-54). Il nous faut maintenant justifier des raisons pour lesquelles nous envisageons possible de comparer la jubilation que l'enfant retire du mensonge au plaisir qui pousse lesdits « imposteurs » à en user. La différence résiderait dans une maturation intellectuelle distincte augmentant la

capacité de persuasion de ces derniers, non dans la satisfaction qu'ils retirent du mensonge. Aussi supposons-nous que les mensonges enfantins pourraient éclairer les logiques inconscientes de ceux des adultes, dont le déterminisme serait moins limpide. Leur analyse permettrait, par exemple, d'envisager plus aisément les implications inconscientes de « l'interaction mensongère », décrite par W-R. Bion (*Op.cit.*, 1970) et R. Langs (*Op.cit.*).

En effet, comme le note S. Freud (1933, p. 198), chez l'enfant, les résistances internes n'ont pas encore remplacé les difficultés extérieures. L'Autre réel occupe encore une place privilégiée dans les interactions précoces qui alimentent la psyché infantine, tandis que chez l'adulte il résulte de l'infantile, enfoui et déformé par la patine du temps. Il est « implanté » dans le Moi sous la forme du Ça une fois que le système psychique s'est refermé sur lui-même (J. Laplanche, 1999, p. 239). Aussi, l'altérité étant encore externe chez les jeunes sujets, les motivations qui les poussent à cette modalité de lien pourront-elles éclairer la manière avec laquelle les sujets adultes reproduisent, eux, une expérience liée à leur « groupe interne » (R. Kaës, 1988).

Ce sont là les raisons qui nous amènent à penser que les motifs inconscients qui poussent certains adultes au mensonge compulsif peuvent-être mis en regard de ceux qui poussent l'enfant à mentir à son entourage. L'interaction qu'ils nouent avec ceux qu'ils trompent ou essaient de tromper serait plus facilement descriptible en termes de jeu lorsqu'il s'agit d'enfants, alors qu'elle sollicite des ressentis contre-transférentiels parfois intolérables lorsqu'il s'agit d'adultes.

Sans doute est-ce pour cette raison que D-W. Winnicott a rapproché le mensonge des phénomènes transitionnels et l'a relié à la tendance antisociale. Nous allons voir que cet analyste a fourni une contribution importante à propos du mensonge.

C. Un phénomène transitionnel et un facteur d'espoir

Nous avons déjà cité la formule de D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1947b, p. 107 ; *Op.cit.*, 1952, p. 200), selon qui « Un bébé n'existe pas », lorsque nous expliquions qu'il n'était possible de parler de mensonge qu'en le décrivant auprès de quelqu'un d'autre. Ici, nous reprendrons certains travaux de cet analyste, qui a émis des arguments précurseurs au sujet du mensonge.

Comme nous le signalions (*Supra*, p. 92), D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1963a, pp. 229-230) a postulé que le mensonge durant la cure révélerait un type de transfert situé en-deçà de la névrose. Il représenterait une mise à l'épreuve de l'analyste, quand le patient n'est pas encore en capacité d'accepter une situation de dépendance (*Ibid.*, p. 230). Ces considérations essentielles, que nous estimons pouvoir relier à nos deux hypothèses, seraient d'après nous le fruit d'une réflexion assez approfondie de la part de D-W. Winnicott au sujet du mensonge.

Nous citerons ici les passages de son œuvre dans lesquels il a abordé ce thème pour montrer que même s'il ne l'a pas spécifiquement traité, il a toutefois donné des indications pénétrantes le concernant et ouvert la voie aux recherches futures. Sans doute est-ce parce qu'il a accordé une place nouvelle à l'objet extérieur, et a traité d'une « réalité partagée » (D-W. Winnicott, *Ibid.*, p. 220).

En 1938, l'analyste écrit par exemple que les enfants qui s'attendent à être persécutés tentent de résoudre leur problème par « un mensonge subtil » consistant à se plaindre qu'un adulte les a battus, sans que cette plainte soit l'objectif réel (D-W. Winnicott, 1938, p. 56). Selon lui, ce type d'attitude constitue toujours le signal d'une détresse, le symptôme de persécutions vécues inconsciemment.

Dans *Le vol et le mensonge* (1945, p. 172), le pédiatre écrit que l'enfant pris la main dans le sac après un vol ment à ses parents pour tenter d'expliquer ce qu'il est, par la nature même des choses, incapable d'expliquer. Plus tard, dans *La tendance à voler* (1949, p. 162), il note que si les parents tombent sur l'enfant chapardeur comme une tonne de briques, en exigeant une confession, il commencera à mentir. Mais c'est à partir de 1951, dans *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels*, que D-W. Winnicott va donner au mensonge une

place plus particulière. Selon lui, quand le développement d'un enfant est perturbé par le fait de ne pas avoir joui du stade transitionnel, ce dernier utiliserait le mensonge pour tenter de recréer l'espace transitionnel qui lui fait défaut (*Ibid.*, p. 174). Le mensonge répondrait au besoin qu'a l'individu de combler une lacune dans la continuité de son expérience à l'égard d'un objet transitionnel (*Ibid.*, p. 186).

Dans *La tendance antisociale* (*Op.cit.*, 1956), le psychanalyste londonien va concevoir le mensonge comme un facteur d'espoir. Il associe ce comportement à ceux parmi lesquels l'enfant *déprivé* oblige l'environnement à le prendre en main (*Ibid.*, p. 294). Il appréhende le mensonge comme une tentative de captation de l'objet extérieur, le corollaire d'une quête d'amour, qui consisterait à interpeller l'environnement là où un incident affectant les liens primordiaux s'est produit.

D'après la perspective winnicottienne, le mensonge aurait donc pour fonction de reconstruire une aire transitionnelle lorsque celle-ci s'est avérée discontinue. Il sous tendrait l'espoir de rejouer cette expérience précoce défaillante pour la corriger. Plus récemment, P. Fédida (1978, p. 186) a d'ailleurs suggéré l'idée d'une « aire du leurre », au sein de laquelle le sujet répéterait son vécu de faillite de l'aire d'illusion. Nous pensons qu'en cherchant à faire adhérer les auditeurs à leurs récits mensongers, les sujets introduiraient inconsciemment une scène où se répéterait leur expérience d'une discontinuité des liens avec leurs objets d'attachement.

À présent que nous venons de récapituler les arguments émis par D-W. Winnicott, nous proposons de les relier aux deux hypothèses qui guident ce travail. Nous pensons en effet qu'en concevant le mensonge comme le moyen de recréer l'aire transitionnelle qui a fait défaut au sujet on peut éclairer la première, selon laquelle sa mécanique intersubjective permettrait de transitionnaliser la rencontre avec l'objet. L'adhésion d'autrui serait attendue pour créer un lien narcissiquement réparateur. « Lien » que l'on pourrait donc associer à l'espace transitionnel. Il ne serait toutefois pas strictement question de phénomène transitionnel, dans la mesure où, en mentant, le sujet se défend de l'état de vulnérabilité psychique consécutif au fait qu'il n'aurait justement pas bénéficié suffisamment de la transitionnalité. De plus, nous avons vu que D-W. Winnicott a relié le mensonge aux comportements à travers lesquels l'enfant *déprivé* obligerait son environnement à le prendre en main (*Op.cit.*, 1956, p. 294). Cette conception peut enrichir notre seconde hypothèse : il

s'agirait d'entendre le mensonge comme une façon de faire gérer par l'environnement une souffrance que le sujet méconnaît lui-même et que, faute de pouvoir « dire », il ferait partager.

Les perspectives winnicottiennes au sujet du mensonge aident donc à envisager le rôle ainsi conféré à l'objet. Le sujet qui l'utilise de la sorte serait animé par l'espoir inconscient de corriger une expérience antérieure défailante. La corriger, donc, mais dans une impulsion particulière, qui consiste à « aller vers » autrui, tout en se cachant. On ne peut s'exonérer de discuter de cette autre fonction du mensonge. En effet, telles que nous venons de présenter les choses, le statut du mensonge s'apparenterait finalement à celui qui définit la parole en général : informer. Or, si le mensonge semble si difficile à étudier c'est qu'il revêt une fonction contraire. Aussi devons-nous revenir sur le fait que le but du mensonge ne serait pas de *dire* mais de *faire*. En disant un mensonge, le sujet *fait* une action : se cacher. Nous pensons que c'est justement en se cachant qu'il exprime le besoin qui l'anime.

On peut sur ce point se référer une nouvelle fois à D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1963b, p. 160), qui, dans *De la communication et de la non-communication* décrit la nécessité paradoxale de *se cacher* et d'*être trouvé*. Selon le psychanalyste, chez certains individus, le besoin urgent de communiquer peut coexister avec celui, encore plus urgent, de ne pas être trouvé. Ces deux tendances contraires se condenseraient dans les mécanismes intersubjectifs impulsées par cet « acte-parlé » (S. Chapellon, *Op.cit.*, 2011e). Il représenterait un jeu élaboré de cache-cache à travers lequel le sujet se défendrait des angoisses que lui fait vivre la présence des autres tout en les interpellant néanmoins.

Ce pourquoi, nous devons bien distinguer le mensonge du secret. En effet, si l'un et l'autre peuvent servir à préserver un sentiment d'intimité précaire, ils ne peuvent cependant être confondus. Tous les auteurs ne distinguent pas ces deux catégories, en raison de leur fonction pare-effractive commune. Si le mensonge et le secret consistent l'un et l'autre à maintenir au dehors du Moi les autres, ils se différencient sur un point capital : là où le secret correspond à une position passive, le mensonge implique lui une position active. L'enfant qui, par exemple, tait le fait que c'est lui qui a cassé un vase retrouvé brisé, agit différemment de celui qui va spontanément vers ses parents pour affirmer avoir vu un chat entrer dans la cuisine. Le sujet qui ment ne se contente pas de cacher ce qu'il sait, *il va vers les autres* pour les induire en erreur, ce qui signe une manière originale d'interagir avec son entourage. Par le biais de ce comportement, le sujet exprime ainsi son besoin du lien.

Le mensonge serait ainsi à entendre comme l'expression d'un besoin de ne pas communiquer qui constituerait en lui-même une forme de communication. En cela, nous pensons qu'il aurait une valeur symptomatique. C'est cette raison qui nous a conduit à l'étudier : son observation permettrait d'apprécier la nature du trouble qui anime le sujet. Le mensonge indiquerait la détresse du sujet là où sa parole est impuissante à le faire. Comme le dit si bien A. Green (1987, p. 418), le symptôme rend intelligible l'écart qui sépare l'histoire remémorable et le passé enfoui qui refait ainsi surface. Les affres dont l'histoire aurait laissé traces seraient signifiées dans cette manière singulière d'essayer de s'affranchir de l'environnement présent.

Ainsi, si avec R. Smadja (2009, p. 59), on s'accorde à définir le symptôme comme le produit d'un système dans lequel le sujet pourrait s'être enfermé durablement faute d'être parvenu à résoudre la difficulté psychique qu'il visait inconsciemment à aplanir, on pourrait interpréter le mensonge comme la manifestation symptomatique de la gêne qui empêche l'enfant de grandir. Cette manière d'être au monde exprimerait intrinsèquement l'espoir de créer un lien réparateur avec l'environnement. Elle manifesterait l'existence de distorsions environnementales qui empêchent le développement psychique harmonieux du sujet.

Aussi la tendance au mensonge qu'un sujet peut présenter serait-elle significative de sa dépendance à l'égard d'un environnement dont il attend une réponse secourable.

3.2 Les fonctions du mensonge au cours du développement

« Il est naturel que les enfants mentent lorsque ce faisant ils imitent les mensonges des adultes. Mais un certain nombre de mensonges d'enfants bien élevés ont une signification bien particulière ; ils devraient faire réfléchir les éducateurs au lieu de les exaspérer. Ils se produisent sous l'influence de motifs amoureux d'une force extrême et deviennent néfastes lorsqu'ils provoquent un malentendu entre l'enfant et la personne qu'il aime. »

Dans ce passage, S. Freud (*Op.cit.*, 1913b, p. 183) insiste sur la nécessité de réfléchir au sens du mensonge des enfants, qui se produiraient sous l'influence de motifs amoureux d'une force extrême. Nous proposons, dans cette partie, de discuter du rôle que le mensonge tiendrait naturellement dans le développement de l'enfant, et d'essayer de comprendre pourquoi le « malentendu » (*Ibid.*) qu'il provoque avec l'adulte serait une de ses fonctions essentielles.

Postulant un rôle maturatif au mensonge, nous examinerons les séquences de développement auxquelles il participerait naturellement dans la chronologie du développement du Moi de l'enfant (A. Freud, 1965, p. 91). Il s'agira d'étudier comment le mensonge aiderait l'enfant à amortir les angoisses relatives aux phases organisatrices de sa croissance psycho-affective. Nous pensons en effet qu'il permettrait à l'enfant d'appivoiser les réalités auxquelles il se confronte successivement.

Dans cette partie, consacrée au rôle du mensonge au cours de l'évolution de l'enfant, nous explorerons d'abord le rôle du mensonge durant la phase anale. Nous discuterons des raisons pour lesquelles sa fonction d'opposition apparue à ce stade, perdurerait et se cumulerait ensuite aux autres. Après, nous développerons l'idée défendue par S. Freud (*Ibid.*), en étudiant comment, durant le stade phallique, l'enfant en mentant « imite » les adultes, qui ne lui disent pas tout. Ensuite, nous observerons comment, durant l'Œdipe, l'enfant cherche à diviser le couple parental. Enfin, nous aborderons l'adolescence, durant laquelle le mensonge serait d'autant plus présent qu'il permettrait de transitionnaliser le rapport aux adultes et de les tester discrètement.

a. Je mens, donc je suis

D'après J. André (2009, p. 75), le premier mensonge correspondrait à la grimace de l'enfant sur le pot, qui fait croire aux adultes qu'il a « fait » pour garder secrète sa chose intime. Cette nécessité du secret peut être comprise à la lumière de l'impression que l'enfant éprouve à l'idée que les parents connaissent toutes ses pensées, sans qu'il leur en ait fait part. Ce sentiment qui est, selon S. Freud (*Op.cit.*, 1933, p. 78), le « pendant parfait de la croyance des adultes en l'omniscience de Dieu », constituerait le premier motif du mensonge. Ce dernier s'opposerait à l'état primitif d'indifférenciation psychique que J-B. Pontalis (1965, p. 96) nomme le « On primordial ».

L'enfant, placé dans une position de passivité vis-à-vis des grands, dont il a tout à attendre, en arrive à penser qu'il a tout à en redouter. Les adultes dégagent ainsi une aura persécutrice, à mesure que se développe le sentiment de cesser d'exister sans eux. Le petit enfant nourrit initialement vis-à-vis des grands un sentiment d'impuissance lié à son état de passivité, ou « désaide » (S. Freud, 1895 [1950]) originel. Les adultes sont au départ perçus comme ceux qui savent tout ce qui se déroule dans l'esprit du bambin. Il en découle qu'il suppose que les autres savent mieux que lui qui il est. C'est contre cet état de dépendance, qui rend les « grands » fantasmatiquement propriétaires de son identité, que l'enfant s'insurge en leur mentant. Se sentant à leur totale merci, il tente de se démarquer d'eux et de façonner ainsi son « sentiment du Moi » (F. Houssier, 2003, p. 29). Aussi proposons-nous de considérer le mensonge comme un organisateur psychique à part entière, au même titre que le « non » (A. Spitz, 1968).

Au sortir du stade oral, « ouvert et sans limite », il devient question de maîtrise et l'enfant, désirant exister par lui-même et pour lui-même, va donc tenter de s'installer à son compte, contre le milieu (J. Bergeret & M. Houser, *Op.cit.*, 2001, p. 223). Aussi, durant la phase d'organisation anale, il va conquérir son autonomie et tenter de s'auto-définir en s'opposant aux adultes. En essayant de les tromper, il tente d'affirmer son existence.

Les mots à usage mensonger remplissent, pour cette raison, des fonctions différentes de celles que l'on attribue généralement à la parole : communiquer. Eux s'opposent à la communication, et servent en premier lieu de rempart entre les êtres, de « pare-êtré ». On peut

sur ce point citer Iago, l'anti-héros qui, sous la plume de Shakespeare (1621-1623, p. 205), déclame à son maître *Othello*:

« Mon bon seigneur, pardonnez-moi. Je suis tenu envers vous à tous les actes de déférence ; mais je ne suis pas tenu à ce dont les esclaves mêmes sont exemptés. Révéler mes pensées ! »

V. Tausk est le premier analyste à avoir perçu cette dimension protectrice et à en avoir généralisé la fonction développementale. Dans un court passage de *La genèse de « l'appareil à influencer »* (1919), ce pionnier s'intéresse à la période durant laquelle l'enfant ne se sent pas propriétaire de ses pensées, quand règne l'impression que les parents *lisent dans sa tête*. Il la compare à l'état d'esprit de ses patients schizophrènes qui se plaignent du fait que tous les gens connaissent leurs pensées (*Ibid.*, p. 194). D'après l'auteur, les enfants et les malades n'ayant pas conscience d'être une entité psychique autonome se préservent d'un sentiment de perte de limite au moyen de la « fermeture narcissique » que représente le mensonge (*Ibid.*). Les jeunes enfants à qui il semble que les adultes savent tout d'eux, même les pensées les plus secrètes, contrecarreraient ainsi le vécu d'intrusion qui s'ensuit. Leur but est de sentir qu'ils sont capables de détenir certaines vérités fondamentales auxquelles les autres n'ont pas accès (G-J. Margolis, 1976, p. 136). En réussissant leur premier mensonge, ils s'assureraient de leur existence propre. Ainsi, cette acquisition au cours de la croissance permettrait de se découvrir une autonomie psychique. Par ce moyen, l'enfant vérifierait qu'il peut avoir des pensées intimes : *Si je dis des choses fausses et qu'ils ne s'en aperçoivent pas, c'est qu'ils ne lisent pas dans ma tête*³¹. Quand il découvre que les parents peuvent croire son énoncé, il constate *de facto* qu'il ne leur est pas transparent. De cette manière, le mensonge participe à la formation du Moi en permettant à l'enfant de délimiter une première frontière entre le monde et sa psyché, encore insuffisamment étanche. Dans *Le secret, condition pour pouvoir penser*, P. Aulagnier-Castoriadis (1976, p. 149) résume ceci en une phrase : « Se découvrir capable de mentir, découvrir que l'Autre peut croire l'énoncé mensonger porte son premier coup et aussi le plus décisif à la croyance en la toute-puissance parentale ». On peut illustrer cette assertion avec l'exemple que rapporte M. Fize (*Op.cit.*, p. 39) concernant le témoignage d'Hector, un adulte de trente-huit ans qui explique pourquoi il pense avoir été un enfant très menteur :

³¹ Cette tentative d'émancipation va cependant se heurter aux parents qui tentent de maintenir la croyance en leur omniscience, en opposant notamment le fameux « mon petit doigt m'a dit ».

« J'ai passé toute mon enfance à mentir. C'était une suite de petits mensonges qui étaient essentiellement destinés à offrir à mes parents une image d'enfant idéal. Je vivais avec l'impression permanente qu'ils attendaient de moi quelque chose que je ne pouvais pas leur donner et je voulais les protéger de la réalité, de ma réalité. Le problème c'est que ma mère c'est pire que Sherlock Holmes. Elle questionnait tout le monde autour de moi, fouillait dans mes affaires... J'avais l'impression de ne pas avoir ma propre pensée. »

On voit ici comment le mensonge fait office d'écran, protégeant les frontières d'un Moi mises en péril par les attitudes intrusives de cette mère comparée à Sherlock Holmes. Chez Hector, comme chez tous les sujets qui en usent, le mensonge viendrait ainsi répondre au besoin de s'opposer à la transparence. À cet égard, comme le souligne F. Marty (1983, p. 18), le mensonge aurait pour vertu de constituer « une arrière-pensée », un quant-à-soi auquel l'autre n'a pas accès. Lorsque l'espace entre les individus semble restreint au point qu'ils n'en fassent qu'un, il offre la possibilité de se protéger de l'envahissement du « dis-moi tout » et du sentiment d'annexion par autrui (*Ibid.*). Derrière cet impératif de se rendre inaccessible aux autres, il y aurait la nécessité vitale de suturer une béance du Moi et de se défendre d'une « angoisse d'intrusion » (A. Green, *Op.cit.*, 1999, p. 40).

En définitive, ce mécanisme qui rend le sujet impénétrable aurait une fonction de contenance. M. de M'Uzan (1988, pp. 53-54) explique que l'être pris dans la problématique d'un vécu dans lequel l'autre est perçu comme fondamentalement hostile à toute prise de liberté ment pour poursuivre une entreprise interdite consistant à protéger son identité en « embastillant son narcissisme ». Cette fonction défensive, de « fermeture narcissique » (V. Tausk, *Op.cit.*, p. 194), constitue donc un aspect fondamental du mensonge. Elle s'enracine, comme nous venons de le voir, dans la phase d'organisation anale, durant laquelle l'enfant apprend à mentir en même temps qu'à parler. Cette dimension restera centrale. En effet, le mensonge consiste toujours à se fermer à l'autre. Mais, suivant notre première hypothèse, il satisfait aussi le besoin oral de retour à un état de complétude avec l'environnement. Aussi postulons-nous que la tendance au mensonge indiquerait la persistance de troubles narcissiques.

b. Une défense narcissique

Nous avons antérieurement (*Supra*, p. 83) cité l'exposé d'A. Adler concernant la patiente qui lui mentit à propos d'un rêve, pour « se payer [s]a tête » (H. Nunberg & E. Federn, *Op.cit.*, 1979, p. 32). Le thérapeute associa l'attitude d'opposition et de rejet de cette jeune femme à l'analité, en l'interprétant comme la manifestation de son désir de salir les gens. Ultérieurement, J. Chasseguet-Smirgel (*Op.cit.*, 1971, p. 197) soulignera le caractère excrémental du « faux ». La facticité permettrait au sujet d'inverser le sens de la persécution qu'il ressent en fécalisant l'univers d'autrui (*Ibid.*). L'analyste parlera même de « brouillon de génitalité » (*Id.*, 1988, p. 21).

D'après notre postulat, le mensonge comporte toujours ces dynamiques anales, de fermeture, de rejet, de renversement, et de retournement. On peut sur ce point reprendre l'exemple de Monsieur Ripley, qui, en mentant, rabaissait les autres pour contre-investir un état de vulnérabilité psychique en inversant les rôles, et blessait leur narcissisme pour leur faire vivre sa propre blessure (*Supra*, pp. 35-51). Le type d'échange que le mensonge impulse avec le milieu extérieur témoigne de la persistance d'angoisses primitives. En même temps que sa dynamique défensive indique la méfiance du sujet vis-à-vis des autres, sa dynamique centripète, d'adhésion, démontre sa dépendance à leur égard.

Comme nous l'écrivions en introduction, le mensonge va néanmoins changer d'aspect au cours du développement. Il revêtra de nouvelles formes, en réponse à la nature des angoisses relatives aux différents stades. Les fonctions acquises au cours de chacun se cumuleront les unes aux autres. On peut faire appel au concept de « traumatisme cumulatif » proposé par M. Khan (1974). D'après sa thèse, le traumatisme cumulatif résulte des différents « stressés » que l'enfant subit dans le contexte de son développement. Les interactions pathogènes conduisant à la « déformation du Moi » peuvent devenir traumatiques par accumulation et par effet rétrospectif (*Ibid.*, p. 75). Même si les « brèches » qui en découlent s'enracinent dans la toute petite enfance, voire la vie fœtale, il n'est pas nécessairement possible d'en localiser la source. Les symptômes qui en manifestent l'existence évoluent et empruntent différentes modalités d'expression dont les formes varient au cours du développement : langue de l'analité pour exprimer une cassure de la période orale, par exemple.

Nous envisageons que même si le mensonge prend différentes teintes selon l'âge du sujet, il témoigne toujours de son besoin de s'organiser psychiquement, et de ne pouvoir le faire indépendamment de l'environnement. Il signalerait donc toujours l'existence d'une dépendance anaclitique. À travers cet effort de manipulation des autres, le sujet tente de corriger les déséquilibres environnementaux qui entravent son processus d'« appropriation subjective » (R. Roussillon, *Op.cit.*, 2004, p. 736). De la même manière que D-W. Winnicott (1962a, p. 28) écrit que l'enfant vole pour essayer de revenir en arrière afin de combler le vide découlant d'une interruption dans la continuité de ses relations objectales, il est envisageable que le mensonge apparaisse comme le symptôme d'une accumulation de « brèches » dans le développement du Moi. Brèches qui empêchent rétrospectivement au sujet de pouvoir s'émanciper psychiquement et lui font vivre différentes angoisses.

Celle d'intrusion, vécue au sortir de la phase orale, va se transformer en une crainte d'être intellectuellement écrasé par les connaissances que les grands détiennent concernant les énigmes de la vie. Durant la phase phallique le mensonge représentera une alternative pour renverser un sentiment d'être trompé par les adultes.

C. Un contre-pouvoir

Dans *Les explications sexuelles données aux enfants*, S. Freud (1907, p. 10) évoque comment, en cachant des choses à l'enfant, les adultes ébranlent sa confiance et l'amènent à se méfier d'eux et à garder pour lui ses intérêts les plus intimes. L'impression que les adultes « étouffent » ses tentatives de penser indépendamment blesse la « pulsion d'investigation honnête de l'enfant ». J. Laplanche (1980, p. 33) écrit que le conflit œdipien « serait au départ un conflit autour du savoir et autour du refus parental de donner ce savoir ». L'enfant éprouve le besoin de remettre en cause le savoir des « grands ». Nous pensons que le mensonge est un des moyens qu'il emploie pour cela. Aussi nous efforçons-nous d'expliquer comment le mensonge permettrait de mettre à l'épreuve le savoir-pouvoir fantasmatiquement détenu par les grands.

F. Marty (1999, pp. 119-121) a montré que l'idéalisation paternelle constitue un trait pathologique à l'adolescence. D'après nous, l'enfant tend vers une désidéalisée progressive des figures parentales qui commence très tôt. Cette désacralisation passe par un travail de jeu

avec les parents réels. L'enfant doit les tester, pour pouvoir les destituer ensuite dans son imaginaire, où il remettra en cause leur supposé savoir. Le mensonge participerait à cette étape préliminaire de jeu avec la réalité. Il aiderait l'enfant à s'émanciper des figures parentales toutes bienveillantes et toutes-puissantes qui peuplent son imaginaire.

J. Ahmad s'est attachée à montrer que le mensonge à l'adresse des parents créerait les conditions d'une rencontre avec leur non-savoir en réalisant la castration (2006, p. 260). Il s'agirait pour l'enfant d'organiser la reconnaissance d'une déception. L'auteur prend l'exemple d'un jeune patient qui désirait vérifier si ses parents « savaient tout ou pas » (*Ibid.*, p. 262). En mettant en scène leur ignorance, le mensonge contribuerait à remettre en cause la valeur de « vérité » attribuée à leur énoncé. Les enfants s'assurent ainsi du fait que les adultes ne sont pas aussi puissants qu'ils l'avaient cru et que leur discours n'est pas nécessairement synonyme de vérité. Avec J. Truffaut et F. Marty (2013), nous avons en ce sens exploré l'usage de la fable du Père Noël en tant que rite d'initiation d'un droit à douter des adultes. Dans ce travail, nous postulons que ce culte enfantin constituait un moment fondateur : les jeunes arrivés à l'âge où on cesse généralement de croire au Père Noël grandissent en effet parce qu'ils désacralisent leurs parents après avoir compris qu'ils leur cachent des choses. La nécessité de « tuer » l'idole, de ne plus croire au Père Noël, instruit l'esprit enfantin de l'obligation d'avoir à investiguer par-delà l'aspect manifeste de l'énoncé parental. Ceci nécessite que l'enfant puisse faire le deuil de la « vérité » dont il était jusqu'alors synonyme. Cela signifie pour lui qu'il accepte que les adultes ne sachent pas tout et ne disent pas tout et remette en cause leur « supposé savoir » (J. Lacan, 1964, p. 153). *A contrario*, s'il ne peut remettre en cause la valeur de vérité qu'il prête à l'énoncé des « grands », il va être prisonnier du pouvoir fantasmatique que celui-ci leur confère. B. Duez (1988) fait par exemple référence au cas d'Isis, une adolescente adepte du mensonge pour qui son analyste était transférentiellement un « maître de vérité ». Certains sujets, à l'instar de cette jeune patiente, vivent l'énoncé parental comme une vérité aussi absolue qu'écrasante.

Quand il n'est pas possible de douter des adultes, alors une des solutions consiste à leur mentir, pour les agresser dans la réalité, à défaut de pouvoir le faire en pensée. Dans *Deux mensonges d'enfants*, S. Freud (*Op.cit.*, 1913b) a d'ailleurs mis l'accent sur le fait que la seconde des deux enfants qui lui servent d'exemples vouait un véritable culte à son père. L'analyste souligne que ses mensonges résultaient de la contradiction entre son attachement à une figure paternelle excessivement idéalisée, et sa déception. Cette fillette ne pouvait

accepter qu'il ne soit pas « un si grand homme qu'elle était prête à le croire » (*Ibid.*, p. 186). Il ne lui était sans doute pas possible de s'autoriser à rabaisser ce père et à douter de lui. Aussi les mensonges de cette enfant auraient-ils servi à mettre en scène cette déception. Là où les choses ne sont pas pensables, là où l'image parentale n'est pas manipulable en fantasme, l'enfant va parfois mentir pour essayer de s'approprier une réalité qu'il ne peut internaliser. Lorsque le sujet perd confiance dans le langage et dans le lien, il peut mentir pour essayer de reprendre une maîtrise sur les événements. En donnant la possibilité de détenir une vérité bien à soi, contre les autres, le mensonge fait office de contre-pouvoir.

Chez l'enfant en train d'entrer dans la latence, l'émergence d'énigmes concernant l'origine de la vie et la différence des sexes revêtent une dimension insécurisante. Au départ, le rapport au savoir est conçu comme un rapport narcissique au pouvoir. Il est synonyme de lutte, et se résume aux logiques binaires décrites par J. Bergeret (*Op.cit.*, 1984, p. 219) : grand/petit, fort/faible, bon/méchant, vainqueur/vaincu. Quand les connaissances détenues par les grands font vivre à l'enfant un sentiment d'impuissance, il peut s'en défendre à travers des mensonges visant à les mettre à l'épreuve. De petits mensonges lui permettent d'agir secrètement une rébellion contre ceux à qui ils prêtent une image sacralisée. Conscient du fait qu'il transgresse les règles et qu'il prive les adultes de la vérité quand il leur ment, il s'octroie une supériorité imaginaire. Il gagne le pouvoir dont il se sent dépossédé en se dotant d'une certitude, celle de savoir ce que l'autre ne sait pas : « Je le trompe ». En mentant il interdirait donc non seulement tout accès à sa pensée, mais se forgerait en sus une « prothèse de certitude » (S. de Mijolla-Mellor, 2004, p. 163). En se créant ainsi l'assurance de détenir un savoir auquel nul autre n'a accès, l'enfant affirme sa pensée. En s'adressant aux autres dans le but de les tromper, le sujet s'attribue un pouvoir. Il ne se contente pas de dissimuler une supposé vérité, il s'en fabrique une. En mentant, il se confectionne un savoir à l'encontre des autres, savoir qui le place fantasmatiquement au-dessus d'eux.

Ainsi, malgré l'aura ambiguë que connote cette notion de « vérité », elle s'est imposée à nous pour sonder un des bénéfices inconscients auxquels répond le besoin de tromper. En agissant de la sorte, le sujet se crée « sa vérité », celle ultime qui consiste à en savoir plus que l'autre. Il se dote d'un pouvoir-savoir à l'encontre de ceux qu'il trompe et renverse ainsi le sentiment d'impuissance que lui fait vivre sa confrontation au savoir des grands.

Nous avons tenté de montrer que le mensonge peut, durant la phase phallique, représenter une alternative face à la méfiance que l'enfant éprouve vis-à-vis de la parole des adultes. La tendance aux mensonges de l'enfant s'amplifiera proportionnellement à l'impression qu'il a d'être trompé par des grands qui ne lui disent pas tout. C'est son sentiment d'être victime du langage (S. Laugier, 1996, p. 1237) qui le poussera à reprendre ainsi fantasmatiquement le pouvoir dont il se sent dépossédé par les grands. En dévaluant le leur, il renversera son sentiment d'être dominé intellectuellement. De surcroît, en faisant éprouver aux autres ses doutes quant au lien de parole, il retournera l'impression de mensonge généralisé qu'il peut vivre. Cette fonction de retournement va s'enrichir d'une nouvelle à l'aune du stade œdipien, où les mensonges de l'enfant vont mettre l'union du couple parental à l'épreuve. Aussi allons-nous voir comment ils serviraient de préambule à l'identification au couple parental.

d. Mensonge œdipien

Le premier des auteurs que nous citerons ici est A. Adler, qui a consacré un chapitre de son ouvrage *L'enfant difficile* au « mensonge comme moyen de se mettre en valeur » (1929). Il relate la situation d'une mère confrontée aux mensonges récurrents de Philippe, son fils de neuf ans qu'elle élève seule. Cet enfant dont les parents sont divorcés construit sa vie en symbiose avec sa mère. Par son intermédiaire, Philippe essaie d'obtenir tout ce qu'il désire (*Ibid.*, p. 173). A. Adler parle d'un « caractère parasitaire ». Il décrit un mensonge que Philippe a fait en disant s'être rendu au cimetière avec son père, qui aurait pleuré tandis que lui ne pleurerait pas (*Ibid.*, p. 180). Cette attitude consistant à se faire le porte-parole d'un parent dans le but de le dévaloriser aux yeux de l'autre, serait typique du stade œdipien. Nous nous attacherons ici à analyser les *scénarii* à travers lesquels l'enfant tente de désunir ses parents.

On peut les illustrer en reprenant le roman de H. Ibsen *Rosmersholm* auquel S. Freud s'intéresse en 1916. Son héroïne, Rébecca, a été admise chez un pasteur, du nom de Rosmer, et sa femme après la mort de son père. Désireuse de gagner l'amour de son père adoptif, Rébecca décide d'évincer la femme qui lui barre la route en se servant « d'une volonté qu'aucun scrupule n'entrave » (S. Freud, 1916, p. 161). Elle « complotte » et fait croire à sa rivale qu'elle entretient un commerce illicite avec son époux jusqu'à la pousser au suicide (*Ibid.*, p. 162). La manière avec laquelle la jeune fille brise l'union de ses parents adoptifs,

pour écarter sa rivale et usurper sa place auprès de celui qui deviendra son mari illustre adéquatement la fonction inconsciente du mensonge œdipien. Nous allons ici nous pencher sur les caractéristiques de ces mensonges à travers lesquels l'enfant tente de mettre à mal le couple parental.

Fréquemment, il tente de faire croire à l'un de ses parents que l'autre lui a donné une permission qui ne lui avait en réalité pas été donnée. Tel est par exemple le cas quand il essaie de persuader sa maman que « papa, lui, est d'accord », qu'il l'a autorisé à prendre des bonbons avant midi, ou à garder sa lumière allumée après vingt heures. Ces petits mensonges, ont pour but manifeste la recherche d'un gain de plaisir. Cependant, ils présentent une autre dimension, plus latente. La manière avec laquelle les enfants s'emploient ainsi à braver certaines interdictions témoigne de l'existence d'un nouveau rapport au couple parental. Le mensonge que l'on pourrait résumer par un « *c'est l'autre qui l'a dit* » vient questionner l'union des deux parents. Si l'enjeu manifeste de ce genre de subterfuge consiste à obtenir une heure de veille supplémentaire ou une friandise, il vise, plus inconsciemment, à « exclure l'exclusion » (R. Roussillon, 2007b, p. 163) que l'enfant ressent. Cette façon de mettre en porte-à-faux la parole de l'un des membres du couple avec celle de l'autre indique le désir qu'a l'enfant de les désunir. Le mensonge s'oppose à la triangulation œdipienne en excluant insidieusement *l'adulte-absent*³² dont l'enfant porte la parole.

On pourrait qualifier ce mouvement d'opposition à l'union du couple parental, de *contre contre-œdipe parental*, pour parodier l'heureuse expression de F. Pasche (1979). Il consiste à tenter de désunir les parents en les faisant se contredire : « Papa dit oui, là où tu dis non ». S'il y parvient, l'enfant usurpe temporairement la place du parent absent. Il exclut ce dernier, tandis qu'il devient possesseur de l'autre, séduit. Normalement, cette attitude cesse en même temps que se dissout l'Œdipe. Néanmoins, à l'instar du petit patient d'A. Adler, certains enfants vont la perpétuer. Ils signalent alors que quelque chose « coince » et que la traversée de la phase œdipienne s'est complexifiée. Leurs mensonges ne visent plus simplement à désunir le couple parental, mais reflètent sa désunion. Leur récurrence peut

³² Relevons que ce procédé n'est pas sans rappeler celui décrit par L. de Urtubey, dans *Je suis celle que vous croyez* (Op.cit., 1986). L'analyste évoque la constitution d'un couple séducteur-séduit, inséparablement uni par le fantasme d'un « tiers exclu » (*Ibid.*, p. 1016) malveillant. Le sujet induit ce fantasme chez son partenaire de deux façons : soit en se présentant comme la victime de ce tiers absent, soit en le disant séduit au détriment de celui à qui il s'adresse. Nous estimons que cette manière de séduire quelqu'un en faisant miroiter l'existence d'un danger émanant d'une personne réelle est caractéristique de la fonction du mensonge dans le contexte œdipien. L'enfant ment alors dans le but de s'attacher la présence de l'un des parents en disqualifiant l'autre.

inquiéter les parents. Elle indique effectivement qu'un problème existe ; un problème en lien avec l'environnement de l'enfant. Les mensonges consistant à insinuer auprès de l'un des parents qu'un adulte aurait dit le contraire de l'autre reflètent souvent des scissions préexistantes. Ils sont le miroir des tiraillements que l'enfant pressent chez les adultes. Les contradictions de ces derniers l'inquiétant, la quantité et la gravité des mensonges qu'il leur adressera iront *crescendo*. Si ces mensonges tendent manifestement à opposer les adultes l'un à l'autre et permettent à l'enfant de régner sur eux, ils sont aussi « le thermomètre » de la division ambiante³³. Cette désunion n'a pas forcément besoin d'être manifeste pour troubler l'enfant. Il suffit qu'il ressente l'absence d'une « censure de l'amante » (M. Fain & D. Braunschweig, 1975), c'est-à-dire une altération de l'image du père dans l'esprit de la mère, et vice-versa. L'enfant qui, comme le note A. Carel (2002, p. 33), est une formidable machine à interpréter l'inconscient des adultes, peut pressentir l'existence d'une rupture invisible qui, tout en lui donnant une place d'exception auprès de l'un des deux parents, le met aussi au centre d'un « conflit de loyauté » (I. Böszörményi-Nagy & G. Spark, 1973). C'est souvent quand les tensions qui en sont la source sont les plus imperceptibles qu'il va mentir le plus. Oppressé par d'infimes signes l'enfant s'approprie la dissension qu'il ressent. Faute de pouvoir localiser le problème qu'il vit, il se l'auto-affecte sans que son psychisme puisse organiser une représentation psychique de son impact. Il en résulte une problématique du « traumatisme perdu » (R. Roussillon, 1991, p. 196).

À défaut de pouvoir en localiser la source ailleurs qu'en lui-même, l'enfant « concrétise » (A. Green, 1999, p. 158) celle de son mal-être en mentant. Il donne ainsi une consistance à son angoisse. Le mensonge est un mécanisme mis en œuvre pour occuper une position active par rapport à une situation traumatique passivement subie. Il représente une tentative de maîtriser une réalité qui échappe à l'enfant. Ainsi peut-il être entendu comme une tentative d'auto-guérison visant à se soulager d'un événement perturbant en offrant l'occasion d'une emprise sur lui. On peut sur ce point rappeler les propos de S. Freud qui, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920b, p. 55), décrit comment l'enfant transforme une expérience traumatique en jeu :

³³ Désunion qui peut, par exemple se manifester par le fait que maman punit là où papa récompense. Sur ce point, il est à remarquer que S. Freud, retraçant les souvenirs de sa patiente, dans *Deux mensonges d'enfants* (*Op.cit.*), a indiqué qu'une incohérence existait entre le père et la mère de la fillette. Il écrit que suite à sa faute, le père courroucé a confié à la mère le soin de punir la coupable par un châtiment très énergique, mais que cette dernière, très ébranlée par le désespoir de l'enfant, l'aurait cajolée et emmenée en promenade après cette punition vigoureuse (*Op.cit.*, p. 184).

« Il était passif, à la merci de l'événement ; mais voici qu'en le répétant, aussi déplaisant qu'il soit, comme un jeu, il assume un rôle actif. Une telle tentative pourrait être mise au compte d'une pulsion d'emprise qui affirmerait son indépendance à l'égard du caractère plaisant ou déplaisant du souvenir. »

Aussi, en mentant, l'enfant répète le désagrément qu'il vit inconsciemment en l'infligeant au couple parental. À travers ces mensonges qui lui permettent apparemment d'obtenir l'adhésion de l'un au bénéfice de l'exclusion de l'autre, il concrétise son angoisse de pouvoir briser le couple. Quand il obtient ce qu'il veut de l'un (un câlin de maman après une fessée de papa) cette angoisse est donc décuplée. Car la désintringation du couple auquel il cherche à s'identifier est synonyme de désunion interne. La confrontation à des réponses disparates renvoie à des modèles surmoïques indigestes. En conséquence du vécu de confusion qui découle d'une telle situation, l'enfant va éprouver cette désunion, comme on frappe dans un mur pour s'assurer qu'il existe. Animé par l'espoir que le couple parental fasse corps autour de lui, l'enfant va mettre en scène son besoin là où il échoue à être satisfait. Parmi les outils qu'il trouve à sa disposition pour savoir si les adultes se font mutuellement confiance, il va notamment utiliser le mensonge.

On l'observe dans l'exemple que rapportent J. Bergeret *et al.* (1996, p. 190), lorsqu'ils décrivent une situation de mésentente familiale dont le mensonge d'un enfant de neuf ans aurait été le symptôme. Eloi a en effet déclenché « un remue-ménage médico-judiciaire » remarquable en déclarant qu'il aurait été sodomisé par le compagnon de sa grand-mère, avec qui ses parents sont décrits en mauvais termes. Les thérapeutes mettent l'accent sur l'attachement de l'enfant au « Papy », et soulignent aussi les contentieux et les non-dits qui l'environnent (*Ibid.*, p. 193). Eloi aurait exprimé sa difficulté à se situer par rapport à ce climat de dissension à travers sa dénonciation (*Ibid.*, p. 199). La manière avec laquelle cet enfant a mis en porte-à-faux les personnes qui formaient son cadre de vie symptomatise les conséquences de leur désunion sur lui : son Surmoi ne se départicularise³⁴ pas, mais se clive.

³⁴ C'est à R. Roussillon (2001a, p.183) que l'on doit d'avoir parlé d'une « départicularisation du Surmoi » pour expliquer comment, durant sa sortie du foyer familial et notamment son entrée à l'école, l'enfant intègre de nouvelles règles de vies, différentes, qui viennent s'ajouter aux autres, avec lesquelles elles se conjuguent sous la forme du Surmoi.

Dans ce genre de contexte, l'enfant joue avec cette désunion qui le perturbe. Exposé au risque d'un clivage, il tente de s'en défendre à travers ce discours consistant à diviser les adultes. Celui-ci s'avère donc refléter des disfonctionnements inconsciemment ressentis par l'enfant, mais souvent tués par les adultes, voire méconnues de ces derniers eux-mêmes. Lorsqu'il prêche le faux à l'un à l'encontre de l'autre, l'enfant vérifie la fiabilité de ses assises identificatoires. Inconsciemment, il désorganise le dehors qui désorganise son dedans. Il désolidarise moins les adultes pour mettre à mal leur union que pour voir s'ils se solidarisent autour de lui, dans un mouvement destructeur à finalité constructive.

La réponse « Ta maman n'aurait jamais dit ça » (sous-entendu, « je la connais et on est d'accord ») indique implicitement à l'enfant que les adultes font corps, qu'ils sont soudés autour de lui. En conséquence, n'ayant plus à douter de la qualité de ses liens d'attachement, il cessera de les tester. C'est la raison pour laquelle les mensonges que nous venons de décrire ont la plupart du temps un caractère bénin³⁵. Quand l'enfant sent qu'il ne peut pas parasiter l'union des adultes qui l'entourent, alors cette tentation cesse, en même temps que la crise œdipienne se dissout. Puisque la réalité n'autorise pas l'enfant à briser leur union, son désir de le faire est refoulé et devient fantasme. Dans ce cas de figure, la question du mensonge se posera moins, car l'enfant, n'ayant plus à interroger le dehors, va s'en éloigner pour se pencher au-dedans de lui-même et retrouver les imagos parentales fiables qu'il a pu internaliser. Ceci nécessite que les adultes n'aient pas été détruits dans la réalité. Autrement, l'inclination de l'enfant au mensonge perdura autant que durera son sentiment de pouvoir briser ses aînés. Face à l'angoisse qui en découle, cette tendance à mentir apparaîtra comme un signal de détresse, nous allons le voir en explorant les fonctions du mensonge au cours de l'adolescence.

³⁵ Tandis que j'interrogeais un collègue sur son expérience de père dans le but de trouver un exemple probant, sa réponse fut « je n'ai aucun souvenir que mes enfants aient menti ; de toute façon mon épouse et moi étions tout à fait solidaires et ils n'auraient pas pu nous avoir. » Un simple « ta mère n'aurait jamais dit ça » juggle en effet les craintes de l'enfant car cette réponse est synonyme d'un accord.

e. L'adolescence : me crois-tu ?

Pour comprendre l'importance de la place que le mensonge peut tenir durant le processus pubertaire, il nous semble nécessaire de traiter brièvement de la manière dont les mutations propres à cette période de la vie affectent l'adolescent et ramènent la question de l'Autre réel au premier plan. Parce qu'il est en train de poser un pied dans le monde adulte et de faire le deuil de l'enfant qui « s'efface » en lui, l'adolescent va rejouer avec les adultes ses expériences antérieures qui manquent à faire sens, notamment celle de la différenciation.

Au moment où ces mutations profondes qui touchent l'ex-enfant dans son corps le poussent à s'assurer de l'appui des autres comme d'un miroir, l'adolescent va interpeller son environnement autour des besoins contradictoires qui l'accaparent : rester identique et grandir. Continuer de rester soi-même tout en ne cessant de changer, voilà le grand défi imposé à l'adolescent. Les bouleversements qui l'affectent l'obligent à remanier ses liens avec ses objets d'attachement pour se réapproprier une continuité dans le sentiment d'être soi-même. Le problème posé à l'adolescent est mis en lumière par F. Marty (2003*b*, p. 69), lorsqu'il propose la métaphore du bateau de Thésée :

« Ce bateau, exposé au regard des Grecs, était si vieux qu'il avait fallu progressivement en changer toutes les planches. Une fois tous ces changements faits, il ne restait plus aucune des planches qui le constituaient à l'origine. Il s'agissait toujours du bateau initial et pourtant, aucun des éléments qui le constituaient à l'origine ne subsistait. »

À l'image de ce navire, le sentiment d'identité qui confère l'impression de rester « fidèle à soi-même » est donc mis à mal suite au bouleversement pubertaire. En contrepartie, l'adolescent va jouer avec le regard des autres et principalement ses parents qui sont à la fois détenteurs de l'intégrité de son image en acceptant qu'il soit le même, mais aussi acteurs du changement qu'il leur impose. La crise maturative que l'adolescence implique va donc être en partie partagée : le sujet va la faire vivre à son entourage. Pour cette raison, la question du mensonge se réactualise avec une vigueur sans doute inégalée au cours de cette période.

D-W. Winnicott fut le premier à cerner le fait que l'adolescent - garçon ou fille - « ne désire pas être compris » (1962*b*, p. 398). Grâce au mensonge, il va pouvoir combler cette attente et être entendu sans avoir à être compris en l'utilisant comme l'instrument d'une nécessaire incompréhension. Face au paradoxe que génère le désir de s'émanciper des adultes sans toutefois pouvoir se passer d'eux, il va apparaître comme une solution de choix. Pour s'essayer à être autonome et à devenir une personne à part entière, sans pouvoir se passer de l'appui d'un autre dont il est dépendant, l'adolescent va user du mensonge comme d'un moyen pour « forcer » son entourage à ne pas le comprendre. Il va mettre ses parents (notamment) à distance de ce qu'il pense et de ce qu'il fait tout en les maintenant subrepticement à proximité. Le mensonge fait office de miroir sans tain, permettant de voir sans être vu et de mettre les objets d'amour à distance, sans toutefois s'en éloigner exagérément. Il nous revient à l'esprit le souvenir de Julie, une jeune fille de quatorze ans très perturbée qui inquiétait ses parents en ne cessant de fuguer du domicile familial, croyaient-ils. Ils s'épuisaient quotidiennement à téléphoner à ses amis et même souvent à la police, avec la crainte que ses escapades nocturnes ne la mettent en danger. Cela dura jusqu'au jour où ils s'aperçurent que leur fille passait en réalité son temps cachée à proximité de leur maison, à les observer la chercher... Ainsi, de façon plus élaborée que chez l'enfant qui découvre la parole, mais avec une visée affective identique, les mensonges de l'adolescent peuvent servir à se découvrir « seul en présence de l'autre » (D-W. Winnicott, 1958). Par le biais de l'opacité d'une conscience ne laissant rien transparaître de lui, l'adolescent va se construire un espace séparé entre lui et ses parents. À ce point de notre étude, nous postulons qu'en générant une incompréhension mutuelle, le mensonge va permettre au sujet de s'appuyer étroitement sur son environnement dans un mouvement d'« anaclitisme négatif ». J. Guillaumin (2001, p. 26) parle d'une conflictualisation actuelle, destiné à produire des défenses d'éloignement, de maîtrise et de cicatrisation un peu brutale, utiles à l'achèvement d'une autonomie suffisante.

Ainsi le mensonge va-t-il permettre d'exclure réellement les figures parentales dont l'adolescent cherche à s'éloigner. Quand l'angoisse mélancolique liée à la nécessité de tuer l'objet en soi s'accroît trop, le sujet l'externalise. Pour éviter de se confronter à une destructivité qui le déborde, il va abondamment mentir pour la délocaliser au dehors de lui. Selon J. Gammil (2006, p. 973), le mensonge créerait une barrière empêchant de reconnaître la réalité de certaines expériences émotionnelles intolérables. En contribuant à affirmer le contraire de la vérité des expériences émotionnelles du sujet, le mensonge entretiendrait le déni de réalités psychiques douloureuses (*Ibid.*, p. 974). Lorsque l'expérience de l'altérité

interne est trop exacerbée par la puberté, le sujet se défend de la vulnérabilité psychique qui en découle en empêchant aux autres d'avoir accès à lui. Il va aussi mettre en scène les expériences qui l'empêchent d'avoir confiance dans son environnement.

Certains sujets vont mentir dans le but inconscient de faire éclater les non-dits et autres « pactes dénégatifs » (R. Kaës, 1989, p. 126) qui pouvaient jusqu'alors habiter leurs liens d'attachement. J-R. Bascou (*Op.cit.*, p. 149) fournit une illustration de ce phénomène quand il décrit l'exemple d'une jeune fille de 15 ans qui s'était mise à mentir à tout propos après qu'elle avait découvert fortuitement que son père adulé entretenait une liaison avec une collègue de travail. « Alors à quoi bon vivre dans la sincérité et la vérité puisque Dieu lui-même était capable de mensonge ? ». La jeune fille, mentait pour mimer un autre mensonge, dramatique, là où il lui était impossible de parler (*Ibid.*). Les mensonges récurrents de cette adolescente répétaient donc celui qui l'oppressait. Ainsi le mensonge apparaît-il fréquemment lorsque les sujets sont confrontés à des secrets de familles. Quand certains non-dits viennent troubler le rapport aux adultes, l'impression de mensonge généralisé³⁶ qui en découle conduit le sujet à mentir beaucoup. Selon A. Eiguer (1998, p. 99), là où il y a un « trou » chez le parent, l'enfant peut y répondre par une imposture caricaturant celle qu'il vit.

La quête d'absolu qui caractérise l'adolescence va aussi amener les sujets à vérifier que les liens qu'ils ont tissés sont parfaitement authentiques. Quand l'« Autre est en panne » (S. Lesourd, 2004, p. 111), et que ceux qui représentaient jusqu'alors les modèles idéaux se révèlent trop décevants, les adolescents désirent savoir à qui ils ont affaire. Ils peuvent alors utiliser le mensonge comme un moyen de mettre à l'épreuve leur entourage. Nous avons étudié la dimension centrifuge, défensive du mensonge consistant à se préserver du lien, ainsi que sa dimension centripète, élationnelle, visant à attirer l'attention de l'autre ; nous sommes ici en présence d'une troisième dimension. Celle-ci consiste à explorer qui est l'autre au fond : que pense-t-il réellement ? Les adolescents vont mentir pour savoir si le discours de ceux qui les entourent correspond à leurs actes. R. Roussillon (2001a, p. 189) explique que la grande question de l'adolescence est de savoir si l'autre « assure » : s'il fait et pense ce qu'il dit. C'est pourquoi beaucoup d'adolescents s'attachent à vérifier la confiance qu'ils peuvent prêter aux autres à l'aide d'une technique assimilable à la formule proverbiale que William

³⁶ On peut ici évoquer le cas de la fillette qui disait ne pas croire A. Freud (1951, p. 49) et affirmait que sa thérapeute mentait.

Shakespeare (1600, p. 35) place dans la bouche de Polonius selon qui « la carpe de la vérité se prend à l'hameçon du mensonge ». Il s'agit de répondre au problème de savoir « qui est l'autre par rapport à moi ? ».

On peut prendre l'exemple d'un passage du livre *L'adversaire*, quand le romancier Emmanuel Carrère (1999, pp. 71-72) évoque le moment où Jean-Claude Romand, encore adolescent, ourdit un scénario tortueux, censé attirer l'attention sur lui, après que sa petite amie l'eut quitté. Il se déroule ainsi : tandis que son groupe de pairs était en train de faire la fête dans une boîte de nuit, Jean-Claude sortit sous le prétexte d'aller chercher des cigarettes et revint avec une chemise déchirée et maculée de sang. Il s'était mutilé lui-même afin de simuler une agression qui lui donnait l'occasion de pouvoir raconter à ses amis avoir été braqué par des inconnus armés d'un pistolet. L'adolescent fut blessé que ses proches ne s'étonnent pas outre-mesure de cette prétendue agression, alors qu'il s'agissait d'attirer leur attention (*Ibid.*). Désireux de saisir le sens d'un tel scénario, Emmanuel Carrère se remémore comment durant sa propre adolescence il tentait d'éveiller l'attention de son entourage par un autre étonnant mensonge :

« Quand j'étais en seconde, au lycée, beaucoup d'élèves s'étaient mis à fumer. J'étais à quatorze ans le plus petit de la classe et, craignant de faire sourire en imitant les grands, j'avais mis au point un stratagème. Je prenais une cigarette dans la cartouche de Kent que ma mère avait achetée lors d'un voyage et gardait à la maison au cas où un invité aurait voulu fumer, je glissais cette cigarette dans la poche de mon caban et, le moment venu, au café où nous nous retrouvions après les cours, j'y plongeais la main. Fronçant les sourcils, j'examinais ma trouvaille avec étonnement. Je demandais, d'une voix qui me semblait péniblement stridente, qui avait mis ça dans ma poche. Personne, et pour cause, ne disait que c'était lui, et surtout personne ne prêtait grande attention à l'incident que moi seul commentais. J'étais certain qu'il n'y avait pas de cigarette dans ma poche quand j'étais parti de chez moi : cela signifiait que quelqu'un y avait glissé celle-ci à mon insu. Je répétais que je n'y comprenais rien comme si cela suffisait à écarter le soupçon que j'avais pu moi-même arranger cette saynète pour me rendre intéressant. Or ça ne me rendait pas intéressant. On ne refusait pas de m'écouter, mais les plus complaisants disaient "ouais, c'est bizarre" et passaient à autre chose. J'avais l'impression, moi, de les placer devant un de ces dilemmes qui tout en l'agaçant ne peuvent que mobiliser l'esprit. Soit, comme je le prétendais,

quelqu'un avait mis cette cigarette dans ma poche et la question était : pourquoi ? Soit c'était moi qui l'avais fait, qui mentais, et la question était la même : pourquoi ? Dans quel intérêt ? Je finissais par hausser les épaules avec une feinte désinvolture et dire que bon, puisque cette cigarette était là je n'avais plus qu'à la fumer. Ce que je faisais. Mais je restais surpris et déçu qu'aux yeux des autres il ne semblait pas s'être passé autre chose que les gestes habituels d'un fumeur : sortir une cigarette et l'allumer, ce qu'ils faisaient tous et que je désirais faire sans l'oser. On aurait dit que cette contorsion par laquelle je voulais à la fois affirmer que je fumais et que si je le faisais c'était à la suite de circonstances tout à fait spéciales, en somme qu'il ne s'agissait pas de ma part d'un choix dont je redoutais qu'on se moque (ce à quoi nul ne songeait), mais d'une obligation liée à un mystère, que tout ce petit cirque n'avait été remarqué par personne. Et je me figure bien l'étonnement de Romand devant la façon dont ses amis ont pris leur parti de son invraisemblable explication. Il était sorti, revenu en racontant que des types l'avaient tabassé et voilà tout. » (*Ibid.*).

Dans cette illustration, l'écrivain décrit subtilement comment le mensonge permet de tester l'entourage. Une question d'ordre éminemment narcissique est posée : « M'aime-t-on ? Suis-je présent dans l'esprit de quelqu'un d'autre ? Mes amis sont-ils vraiment ce qu'ils prétendent être ? ». Il est courant de dire que l'on reconnaît ses vrais amis dans les difficultés ; de tels mensonges mettent en scène une difficulté suffisamment extrême pour contraindre l'environnement à réagir et percer ainsi les apparences. Il est attendu que l'énormité de la situation narrée déclenche des réactions, comme s'il fallait toucher les autres pour vérifier leur authenticité. Les adolescents évaluent si les apparences correspondent à la réalité en laissant entendre une parole discordante. Avides de référents fiables, ils cherchent à explorer l'intime vérité du lien en observant, cachés, l'autre les écouter. Aussi envisageons-nous que le mensonge répondrait au besoin d'éprouver le « potentiel identificatoire » (P. Aulagnier, 1975a) de ceux à qui le sujet désire s'attacher, sans pouvoir le formuler. À l'instar des deux adolescents cités précédemment, qui épient les réactions de leurs camarades, pour voir s'ils croient, oui ou non, à leur scénario, les sujets s'en servent pour vérifier le réel degré d'empathie des autres envers eux. Cette manière de s'adresser aux autres à l'abri derrière l'opacité d'un miroir sans tain laisse entrevoir leur méfiance vis-à-vis du lien.

On pourrait se saisir du problème que cette manière d'être symptomatise à partir de l'idée selon laquelle les êtres aimés sont aussi conçus comme des agresseurs potentiels dont il

faut se protéger. Le sujet qui joue de cette façon avec son entourage, indique l'existence d'un vécu de persécution. Vécu qu'il fait « partager » à son environnement. L'expérience des parents désabusés par certains subterfuges qu'ourdissent leurs enfants n'est-elle pas éloquente du propre désarroi de ces derniers ? En mentant, ils n'expriment pas directement une souffrance, mais la font vivre en induisant chez autrui des sentiments intolérables, comme la trahison, la suspicion ou l'incompréhension. Quelquefois, les affects inouïs que l'adolescent communique par ce moyen amènent sa famille à consulter un psychologue. C'est ce qui s'est notamment produit pour une jeune femme de dix-huit ans que les parents envoyèrent en cure chez S. Freud.

3.3 Un mensonge fait à S. Freud

Nous avons pris l'option d'utiliser le matériel que fournit S. Freud dans *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* (*Op.cit.*, 1920a). Nous souhaitons ici reprendre, dans un après-coup de près d'un siècle certains détails de la cure atypique de la jeune patiente qui trompa l'analyste par le biais de « rêves de complaisance mensongers ». Le document que nous retranscrivons a un intérêt sans équivalent : non seulement parce qu'il constitue la dernière publication de cas pour S. Freud, comme le rappelle J-M. Quinodoz, (2004, p. 197), mais surtout parce qu'il pose très clairement le problème de l'écoute du mensonge. Par beaucoup d'aspects, l'attitude de cette patiente nous a rappelé celle de Monsieur Ripley. Les commentaires à travers lesquels S. Freud relate les effets que cette situation a eu sur lui nous ont évoqué notre propre posture. C'est pourquoi il nous a semblé opportun de nous emparer de ce manuscrit.

À l'aide de ce document, nous explorerons les pistes ouvertes par S. Freud afin d'approfondir la discussion de nos hypothèses. Il va notamment s'agir d'étudier la dimension transféro-contre-transférentielle du mensonge en analysant comment les sujets imprimeraient le sceau de leur inconscient sur la rencontre.

Dans cette partie, nous procéderons en quatre temps. Tout d'abord, nous commenterons le compte-rendu de S. Freud concernant la cure de cette jeune analysante. Ensuite, nous discuterons de la controverse que ce texte a suscitée en reprenant les commentaires de J. Lacan à son propos. Nous chercherons à démontrer la réalité du mensonge de cette patiente en examinant sa biographie récente. Après quoi, nous interpréterons le sens de ses supposés mensonges en examinant leur valeur transférentielle. Enfin, nous analyserons leur dimension messagère, en étudiant comment cette jeune femme se serait exprimée en affectant son thérapeute.

a. L'adolescente qui trompa son analyste

S. Freud (*Ibid.*, p. 245) inaugure son texte en décrivant une jeune fille de dix-huit ans, belle et intelligente, issue d'une famille socialement haut placée, qui a suscité le déplaisir et le souci de ses parents par la tendresse avec laquelle elle poursuit une dame « du monde » beaucoup plus âgée qu'elle. Ses parents, qui souhaitent « la guérir » de son homosexualité, s'adressent donc à S. Freud, médecin fort controversé à Vienne en 1918.

Le problème qui amène cette famille à consulter est cependant moins celui de l'attirance qu'éprouve l'adolescente envers les personnes de même sexe que celui des mensonges au moyen desquels elle échafaude secrètement sa relation amoureuse. S. Freud relève que « tous les faux-fuyants, tous les mensonges lui étaient bons pour organiser des rencontres avec elle » (*Ibid.*, p. 246). Il évoque à son propos une manière d'être où se mêlent « franchise excessive d'un côté, dissimulation la plus totale de l'autre » (*Ibid.*).

Ses mensonges récurrents et son homosexualité avaient pour finalité commune de capter l'attention de ses parents tout en se mesurant à eux. La jeune femme aurait eu coutume de tromper son père à la moindre occasion et demeurerait homosexuelle pour le défier (*Ibid.*, p. 258). Ces besoins de défi et d'attention semblent avoir migré jusqu'à chez son thérapeute. Un « intéressant problème technique analytique » est en effet survenu. La jeune fille qui lui aurait loyalement prêté main-forte pour plaire à ses parents à qui elle était peignée de donner des soucis, cachait en effet une position affective imprévue de défi et de vengeance derrière cette façade de piété filiale (*Ibid.*, p. 252). Aussi, nous relirons le passage dans lequel S. Freud décrit l'intuition qu'il a eu d'être trompé par cette adolescente.

La thérapie, explique-t-il, se déroula « sans le moindre indice de résistance » : l'analysée était très coopérante du point de vue intellectuel, sans se départir d'une tranquillité d'âme (*Ibid.*, p. 262). Cependant, il perd confiance dans l'authenticité de fantasmes oniriques qu'elle lui rédigeait « dans la langue du rêve la plus correcte » (*Ibid.*, p. 263). Il les a d'abord tenus pour vrais, jusqu'à ce qu'un doute s'immisce dans son esprit. Leur contenu interprété s'avérait étonnant.

« Ils anticipaient la guérison de l'inversion par le traitement, exprimaient la joie de la jeune fille devant les perspectives qui s'ouvriraient alors à sa vie, avouaient le désir

nostalgique d'être aimée par un homme et d'avoir des enfants, et pouvaient donc être salués comme une encourageante préparation à la transformation désirée. » (*Ibid.*).

Cependant, « averti par [il] ne sai[t] quelle impression légère », l'analyste lui déclare qu'il n'a pas confiance en ces rêves « mensongers ou hypocrites » dont l'intention serait de le tromper comme elle avait coutume de tromper son père (*Ibid.*). Guidé par cette impression, S. Freud conclut qu'un transfert extraordinairement émoussé de l'amour passionné que la jeune femme portait à son père serait en jeu dans ce désir de l'abuser (*Ibid.*). Un problème se pose à lui : ce transfert positif masquerait une hostilité latente excessivement forte : « En réalité, elle transféra sur moi le radical refus de l'homme par lequel elle était dominée depuis que son père l'avait déçue » (*Ibid.*, p. 262). La résistance consciente que représentent les rêves trompeurs de cette adolescente, le place dans une situation malaisée qu'il estime ne pas correspondre à celle que l'analyse requiert. Cette situation se présenterait comme suit : « quelqu'un par ailleurs maître de soi souffre d'un conflit interne auquel il ne peut mettre fin tout seul, si bien qu'il finit par aller chez le psychanalyste à qui il se plaint de la chose et demande son aide » (*Ibid.*, p. 248). Alors, le médecin travaille *main dans la main* avec son patient.

Ici, les choses se présentent différemment, l'analyste ne se trouve pas dans ce contexte névrotique, car le patient n'apporte pas son concours habituel pour vaincre une résistance issue de l'inconscient. Ceci néanmoins n'empêche pas S. Freud d'investiguer cette intention de l'induire en erreur, qui va finalement en dire plus long sur sa patiente que les éléments d'anamnèse qu'il tient pour contestables (*Ibid.*, p. 254).

S. Freud compare l'attitude de cette jeune fille à une « tactique russe » lui permettant de se sentir en sécurité (*Ibid.*). Son repli fait dire à J. Allouch (2004, p. 38) que les interprétations de S. Freud lui sont passées dessus « comme de l'eau sur les plumes d'un canard ». Elle se serait réservé un doute, l'empêchant de lui accorder sa confiance. L'analysante aurait, explique S. Freud, reporté sur lui une vengeance dirigée contre le père. Aussi, même si rien qui ressemblât à un transfert ne se produisit (*Op.cit.*, 1920a, p. 262), S. Freud observe toutefois l'existence d'« un transfert positif » (*Ibid.*, p. 263),

En revanche, après avoir pris connaissance des rêves de complaisance mensongers de cette patiente, il lui conseille de poursuivre cette tentative analytique avec une femme médecin (*Ibid.*). Malgré sa sensation qu'un transfert extrêmement intense se produisait dans

cette scène où l'adolescente le plaçait en position de figure paternelle, le psychanalyste met un terme à cette cure. En bas de la page deux-cent-cinquante-sept, S. Freud note qu'« il n'est pas rare que l'on rompe une relation amoureuse parce qu'on s'identifie soi-même avec l'objet » : ne sont-ce pas là les prémices de la définition de l'« identification projective », chère à M. Klein (*Op.cit.*, 1946 [1952]) ? Cette adolescente n'a-t-elle pas fait agir l'analyste en miroir de sa propre problématique, en le poussant à la rejeter ? Cette interruption n'est pas sans rappeler l'éviction de Monsieur Ripley, dont l'attitude singulière nous avait trop profondément ébranlés, nous et nos collègues du *Café social*. Les mensonges semblent provoquer une rupture significative des liens. Ceci explique peut-être la raison pour laquelle de telles situations sont si rarement retranscrites, et pourquoi le précédent essai est peu cité³⁷.

À la différence de la plupart des cas freudiens dont on connaît aujourd'hui l'histoire celui de cette jeune fille a été moins étudié, comme le relève J. Guillaumin (*Op.cit.*, 1983, p. 228 ; *Op.cit.*, 1998, p. 115). Ce dernier émet³⁸ toutefois des doutes quant à la réalité des mensonges en question. Le problème se pose actuellement de savoir s'il y a bien eu tromperie : cette jeune femme a-t-elle réellement nourri l'intention que S. Freud lui prête ? Nous proposons de revenir au débat qu'a ouvert J. Lacan à ce propos.

b. S. Freud a-t-il réellement été trompé ?

J. Lacan fut le premier analyste à se porter au chevet du précédent essai, avec le désir de « corriger » S. Freud. Ce dernier n'aurait pas réellement été berné et aurait eu tort de se focaliser sur ce désir manifeste. Cet élément de controverse ne soulève pas simplement une divergence, il nourrit le débat concernant le statut du mensonge par rapport au champ de la parole. Aussi proposons-nous de reprendre les termes de cette controverse, dans l'objectif de préciser l'idée qui s'était esquissée suite à l'examen du cas de Monsieur Ripley. Le débat initié par J. Lacan va permettre de discuter plus précisément des raisons pour lesquelles nous considérons le mensonge comme un *acte-parlé*.

³⁷ S. Freud note de surcroît qu'en mentionnant l'existence de tels rêves il aurait déclenché une véritable tempête d'indignation et de désarroi chez les analystes (*Ibid.*, p. 264). Malgré tout, il a retranscrit le surprenant déroulement de cette cure.

³⁸ Entretien personnel.

J. Lacan (1953-1954, p. 292) pense que S. Freud se serait trop attaché au caractère trompeur des rêves de la « jeune homosexuelle » en omettant leur symbolique. Tel est-il bien le cas : S. Freud se serait-il réellement trop focalisé sur un désir de tromper au détriment des significations de ces fameux rêves, jugés à tort mensongers ? Ne l'étaient-ils pas réellement ?

Dans son séminaire sur *La relation d'objet*, J. Lacan (1956-1957) consacre un chapitre intitulé « Les voies perverses du désir », à reprendre les arguments que S. Freud a développés en 1920. Il critique l'idée que la jeune fille ait vraiment menti à S. Freud : « Le rêve est trompeur, Freud ne retient que cela » (*Ibid.*, p. 107). Se demandant s'il faut réellement mettre l'accent sur l'intention que S. Freud impute à sa patiente, J. Lacan interroge ce qui s'exprime dans le rêve : « Doit-il être conçu dans la perspective de la tromperie, c'est-à-dire dans son intentionnalisation préconsciente ? » (*Ibid.*, p. 135). « Non », d'après lui, car son contenu articulerait une promesse œdipienne inconsciente que S. Freud n'aurait pas su entendre. Il aurait dû, selon J. Lacan, déceler les espoirs inconscients que contenait ce rêve censé indiquer que la situation analytique pouvait se normaliser : « C'est en effet un rêve où il ne s'agit que de réunion, *conjugio*, mariage fécond. La patiente y est soumise à un conjoint idéal, et en a des enfants » (*Ibid.* p. 134). D'après J. Lacan, ce rêve va dans le sens de ce que S. Freud peut souhaiter de mieux comme issue au traitement mais ce dernier, « loin de prendre le texte du rêve au pied de la lettre n'y voit qu'une ruse de la patiente, destinée expressément à le décevoir, plus exactement, à l'illusionner et le désillusionner » (*Ibid.*). J. Lacan insiste donc sur le contenu symbolique de ce rêve en s'opposant à l'idée qu'il soit mensonger. S. Freud aurait-il eu tort de ne pas prendre le contenu de ce soi-disant rêve « au pied de la lettre » ?

J. Lacan a sans doute eu raison de voir un signe d'espoir dans ce rêve, cependant il n'était pas déchiffrable sans son contenu mais dans l'usage que cette patiente a désiré en faire : tromper l'analyste. Illustrons ce débat à travers un texte humoristique emprunté au psychanalyste B. Favarel-Garrigues (2001, pp. 99-100) qui en a réalisé la traduction :

Un homme qui prenait son petit déjeuner vit dans son jardin une licorne blanche avec une corne dorée. L'homme monta dans sa chambre et réveilla sa femme : « Il y a une licorne dans le jardin ». Sa femme se moqua de lui en disant que les licornes étaient des animaux mythiques. Mais l'homme n'en démordant point redescendit dans le jardin. La licorne était toujours là, elle se vautrait parmi les tulipes. Excité, il remonta les escaliers et réveilla encore sa femme qui le regarda froidement. « Tu es cinglé - dit-

elle - et je vais te faire mettre à l'asile ». « C'est ce que nous allons voir » lui répondit-il, avant de repartir dans le jardin pour observer la licorne. Dès que le mari fut sorti de la maison, la femme se leva et téléphona à la police puis à un psychiatre, à qui elle demanda de venir rapidement chez elle. Quand ils arrivèrent, ils s'assirent devant la femme leur affirma que son mari avait vu une licorne : « Il m'a dit qu'elle avait mangé un lys ». Les policiers la saisirent sur l'ordre du psychiatre. Au moment où ils lui passaient la camisole de force, l'homme revint dans la maison. Les policiers lui demandèrent s'il avait vu une licorne. « Bien sûr que non – dit le mari – la licorne est une bête mythique ». Ils emmenèrent sa femme dans une institution...

Quand l'homme dit avoir vu une licorne, doit-on partir du principe que l'évocation de cet animal mythique fait symboliquement à son histoire personnelle ? Nous pensons que « non ». Il s'agirait moins de savoir ce que cette licorne pourrait représenter que d'entendre les effets que son évocation produit chez sa femme. S'il a bel et bien menti en disant avoir vu cet animal légendaire, ce qui devient alors frappant c'est le résultat de cette prétendue vision. En désinformant sa femme, le discours de son mari produit des conséquences remarquables. C'est en ce sens que nous proposons d'entendre le mensonge comme un *acte-parlé*. Dans le contexte spécifique du mensonge, il importerait de ne pas se focaliser sur le contenu de l'énoncé. Cette approche serait vectrice de confusion, une confusion identique à celle qui a conduit à penser qu'« on ne simule bien que ce que l'on a » (G. Deshaies, 1948, p. 92). Ce type de formulation se révélerait inexacte dans la mesure où le sujet qui désire travestir la connaissance que son interlocuteur a de la réalité n'emploierait pas des récits intrinsèquement symboliques. Il jouerait par contre avec l'imaginaire des personnes dont il cherche à atteindre la vie mentale. Cette attitude qui consiste à faire croire une chose fausse correspondrait avant tout à un « effort pour rendre l'autre fou » (H. Searles, 1975). Elle serait à entendre dans le sens d'un besoin d'infliger délibérément un trauma sadique et meurtrier chez autrui pour transférer chez lui des éprouvés insupportables (*Id.*, 1972, p. 319). Dans ce sens, nous pensons qu'il s'agit d'« entendre » l'interaction produite par ce discours ; c'est avant tout elle qui serait significative. D'ailleurs, pour revenir à la cure de ladite « jeune homosexuelle », S. Freud a mis l'accent sur le fait d'*être trompé*.

Arrêtons-nous à ce propos sur le contraste remarquable qui distingue la technique littéraire que l'analyste emploie dans l'essai susmentionné du reste de son œuvre. Il ne détaille pas, comme à l'accoutumée, le contenu des rêves de sa patiente. Ce n'est pas en les

interprétant qu'il essaie de la comprendre. Il narre les réactions qu'elle a suscitées chez lui, et se saisit des ressentis qui découlent de cette duperie pour analyser ce qu'ils peuvent signifier quant à la position de la jeune fille. Il met notamment ses suspicions en regard de celles qu'il devine être les siennes vis-à-vis du traitement, octroyant ainsi à ses propres doutes une dimension contre-transférentielle. J. Lacan va d'ailleurs souligner ultérieurement l'importance du transfert dans cette cure, et s'accorder un peu plus aux arguments de S. Freud quand, en 1964, il questionne le rapport transférentiel du patient vis-à-vis du savoir présumé au thérapeute. Il reprend l'exemple de la « célèbre homosexuelle » pour montrer qu'elle aurait mis le supposé savoir de l'analyste à l'épreuve (*Ibid.*, p. 38). Cette fois³⁹, il accepte que « l'inconscient puisse s'exercer dans le sens de la tromperie » (*Ibid.*).

L'ex- « jeune homosexuelle » a elle-même été très claire à ce sujet, quand, devenue très âgée, elle retrace les souvenirs des quatre mois que dura sa cure à ses deux biographes, I. Rieder et D. Voight (2003). Leur ouvrage révèle que *Sidonie Csillag*⁴⁰ a effectivement menti et, qu'elle en éprouve encore une joie (*Ibid.*, p. 386). Tout commença après que le professeur Freud lui ait expliqué qu'elle était là pour dire tout ce qui lui venait à l'esprit et devait noter ses rêves, qu'ils étaient importants. Se raconter donc...

« C'est justement cela qu'il lui est particulièrement difficile à faire encore aujourd'hui. Que peut-elle raconter ? Elle ne se souvient jamais de ses rêves et n'a donc pas l'impression d'avoir quelque chose d'intéressant à offrir à son analyste. » (*Ibid.*, p. 50).

Elle a tendance à enchaîner une anecdote après l'autre pour éviter qu'il y ait des silences gênants, et que « le professeur voie comme elle se plie bien au traitement » (*Ibid.*, p. 70). Quand, au cours des séances les sujets commencent à manquer, elle décide alors d'arranger la réalité. Elle invente donc les fameux rêves durant les rencontres qu'elle continue secrètement d'avoir avec son aimée (pendant le battement d'une demi-heure que lui offre chacune de ses cinq séances d'analyse hebdomadaires) en partant du principe que son analyste aime beaucoup les rêves (*Ibid.*). Lui faire plaisir tout en cherchant intérieurement à le ridiculiser, voilà qui répète la problématique de Sidonie se pliant au traitement pour satisfaire le désir de parents vis-à-vis desquels elle dénie son hostilité.

³⁹ T. Gindele (2003, p. 400) parle d'une volte-face de J. Lacan concernant l'acception du mensonge.

⁴⁰ Elle est baptisée Sidonie Csillag dans la biographie, cependant I. Rieder et D. Voight précisent que ce nom est en réalité un pseudonyme (*Ibid.*, p. 25).

Nous pensons que cette adolescente aurait répété de façon agie sa problématique dans le cadre en trahissant ses règles. S. Freud a senti cela. Il a entendu le fait d'avoir été trompé comme un véritable message inconscient à son adresse. On l'observe notamment quand il écrit que sa patiente désirait le décevoir (S. Freud, *Op.cit.*, 1920a, p. 258). Ce besoin de décevoir le thérapeute n'aurait-il pas été des plus significatifs en regard du vécu familial que l'adolescente cristallisait ?

C. Une enfant délaissée

S. Freud a souligné que sa patiente était venue en analyse pour plaire à sa famille à qui cela l'affectait très gravement de donner des soucis (*Op.cit.*, p. 252). Son père, de son côté, était d'autant plus résolu à cette entreprise que sa fille « avait quelque chose » qui soulevait toute l'amertume qu'il avait en lui (*Ibid.*, p. 247). Ce père, dérangé par ce face-à-face avec l'adolescence de sa fille, appela donc à son secours une science extrêmement réprouvée. S. Freud note que le mépris de la psychanalyse ne le retint pas. La position de la mère est plus ambiguë encore. Cette femme, encore dans la jeunesse et ne voulant pas renoncer à la prétention de plaire elle-même par sa beauté n'était pas inquiète pour sa fille, elle adopta cette démarche, essentiellement « à cause de la publicité fâcheuse » (*Ibid.*, pp. 247-248). Lorsqu'elle et son mari décident qu'il devient urgent d'agir contre l'homosexualité de leur fille, leur objectif est moins de lui venir en aide que de protéger leur réputation aux yeux de la société. I. Rieder et D. Voight (*Op.cit.*, p. 30) notent d'ailleurs que seul le délabrement de l'Europe d'après-guerre les a empêchés d'exaucer leur souhait de l'envoyer à l'étranger. Ils ont en quelque sorte remplacé ce rejet par un autre en envoyant leur fille chez un médecin à la fort mauvaise réputation.

En fait, il ressort de sa biographie que cette patiente avait été une enfant extrêmement délaissée par ses parents. Ce qui explique pourquoi ses mensonges réguliers étaient, comme elle le relate, étonnamment faciles à arranger (*Ibid.*, p. 22). À la maison, son père était trop occupé et sa mère ne lui portait aucun intérêt, trop soucieuse qu'elle était d'elle-même. S. Freud observa d'ailleurs que pour cette femme encore jeune, sa fille soudainement épanouie devenait une concurrente gênante, au point de restreindre autant que possible son indépendance en veillant « d'une manière particulièrement jalouse à ce qu'elle restât éloignée

de son père » (S. Freud, *Op.cit.*, 1920a, p. 256). Cette mère est évoquée par I. Rieder et D. Voight comme quelqu'un qui voue une grande haine à tout ce qui est féminin. Chaque femme lui est une concurrente, même sa propre fille, contre laquelle elle s'énervait sitôt qu'elle s'approchait de son époux (*Ibid.*, p. 64). En décrivant à ses biographes l'histoire de cette constellation familiale particulière, Sidonie est très émue, au point d'en sangloter encore (*Ibid.*, p. 61). Elle confie avoir tout fait pour gagner l'amour de sa mère. Près de soixante-dix ans plus tard, Sidonie est encore tourmentée par l'image de cette mère-enfant, trop préoccupée d'elle-même. Contrainte d'essayer par tous les moyens de plaire à cette femme qui la rejette, cette jeune femme semble s'être sacrifiée à elle pour lui plaire. En revanche, en mentant à ses parents comme à son analyste, elle les a déçus. Cela aurait été un motif à ses mensonges : exprimer son hostilité latente. Ce n'était pas le seul. Les deux biographes (*Op.cit.*, p. 61) expliquent en effet que la façon dont sa mère traitait son père perturbait l'adolescente. Cette mère est en effet décrite comme une « vamp » (*Ibid.*, p. 63). Lors de l'une de ses fréquentes cures, cette femme décrite comme angoissée et misanthrope flirte et s'attire les faveurs des hommes présents, au grand dam de sa fille qui en est spectatrice. Un jour, où un monsieur trouvant Sidonie jolie et bien élevée complimenta sa mère, elle répondit que ce n'était pas son enfant mais celle d'une connaissance (*Ibid.*). Le narcissisme de Sidonie est donc mis à rude épreuve par un regard maternel déstructurant et le conflit de loyauté qui l'oblige à trahir son père. « Cet homme si bon et si affectueux qu'elle aime tant, est trompé par sa femme... Sido a très envie de lui dire, mais elle a quand même trop de respect et elle ne veut pas non plus lui faire de peine » (*Ibid.*). On voit à quel point la jeune fille se débat avec ses modèles identificatoires. On voit aussi le secret qu'elle porte et dont elle se soulagera chez S. Freud en le trahissant. Elle se serait ainsi soulagée de son fardeau en le mettant inconsciemment en scène. Il semblerait donc qu'en trompant l'analyste, elle ait exprimé beaucoup des choses qu'elle ne pouvait dire. S. Freud ne se serait donc pas trompé en se focalisant sur la manière avec laquelle les rêves de complaisance mensongers de cette « jeune homosexuelle » avaient mobilisés ses affects. Ils étaient bel et bien porteurs d'espoir, mais celui-ci ne se trouvait pas inscrit dans leur contenu mais dans la manière avec laquelle ils agissent sur le cadre.

Nous proposons d'approfondir cette discussion concernant l'utilisation que cette adolescente fit de son analyste, afin de réfléchir au type de transfert dont son mensonge était synonyme.

d. Un *oui* qui cache un *non*

Suivant l'idée avancée par D-W. Winnicott (1963a, p. 229), nous supposons que l'apparition du mensonge au cours d'une cure est révélatrice d'un type de transfert situé en-deçà de la névrose. S'il est question de résistance, ce n'est pas de résistance névrotique dont il s'agirait, mais de résistance narcissique : impliquant moins la question de la culpabilité que celle de la honte et actualisant dans la « réalité interactionnelle » (J. Bergeret, *Op.cit.*, 1997, p. 883) le conflit identificatoire du sujet. Aussi proposons-nous de discuter du lien transférentiel activé par le scénario ourdi par la patiente de S. Freud. La manière singulière avec laquelle elle se défendit du traitement a placé S. Freud dans une situation malaisée, qu'il estima ne pas correspondre au modèle de la cure car la tâche de l'analyste ne consistait pas à résoudre un conflit interne (*Op.cit.*, 1920a, p. 249). Toutefois, malgré le fait que S. Freud jugea impossible que « la recherche pénètre » (*Ibid.*, p. 254) dans l'histoire de cette patiente, les rêves avec lesquels elle le trompa en ont « dit » long sur elle. Ils révélèrent sa défiance à l'égard de son cadre familial. À travers eux, l'adolescente aurait satisfait un double besoin : plaire à l'autre et le défier.

Dans *L'écume des jours*, Boris Vian (1947, p. 14) consacre l'humour comme « la politesse du désespoir », nous postulons que le mensonge serait une forme de politesse de la souffrance. Il serait l'expression d'une « tendresse sans pitié » (A. Green, 1980). Pour expliquer ce postulat, nous comparerons les fonctions du mensonge à celles de la négation.

Ces notions sont parfois confondues dans la littérature. Pourtant, nier ce qu'on devrait dire ne signifie pas la même chose que mentir. Le « choix » de l'une ou de l'autre de ces alternatives implique un rapport au monde foncièrement distinct, qui impose de ne pas les confondre. Ces modalités défensives ont des proximités fonctionnelles mais elles sont toutefois l'indice d'un niveau d'organisation psychique différent. Nous supposons que le mensonge serait un palliatif à la négation, revêtant une fonction plus archaïque. Il convient donc d'étudier cette notion.

Les connaissances métapsychologiques acquises depuis le travail de S. Freud sur *La négation* (1925b) montrent que l'apprentissage du « Non » a des conséquences d'une immense portée sur le plan émotionnel. La négation constitue une opération psychique

fondatrice qui permet à la pensée « un premier degré d'indépendance à l'égard de la contrainte » (*Ibid.*, p. 139). Elle œuvre à l'autonomisation en permettant un décollement où se conquiert l'idée d'un Moi indépendant. L'action de nier trouve son corollaire dans le fait de repousser quelque chose, ou quelqu'un, physiquement. En s'exerçant à dire « non », l'enfant apprend à affirmer ses désirs propres en s'opposant aux attentes de son entourage. Tel est par exemple le cas de celui qui dit ne pas vouloir du gâteau alors qu'il en a envie : il dit « non » pour exister. De ce point de vue, le mensonge et la négation ont la fonction commune de tracer une limite entre le dedans et le dehors. En revanche, le mensonge apparaît là où le sujet s'avère dans l'incapacité d'opérer ce mouvement différenciateur que symbolise la négation. En mentant, le sujet réalise cet acte de refus qu'il ne peut pas effectuer psychiquement. Par exemple, la personne qui, n'ayant pas envie d'honorer l'invitation que l'on vient de lui faire, préfère dire qu'elle viendra en sachant qu'elle ne le fera pas, témoigne d'un rapport au monde différent de celle qui verbalise son refus. Voilà pourquoi dire non ce n'est pas mentir.

Alors que le « non » témoigne d'un décollement vis-à-vis du désir de l'autre, le mensonge reste conforme à ce désir. Il résulte d'un besoin d'émancipation par rapport aux réquisits de l'environnement, certes, mais témoigne en même temps de l'impossibilité à le faire. Faute de disposer d'objets internes suffisamment fiables, le sujet ne peut pas élaborer la séparation que la négation symbolise. Le mensonge représente en cela une solution de compromis : répondant au besoin fondamental de s'attaquer à l'autre, sans prendre le risque de s'en éloigner. Il permet de faire semblant de répondre à ce que le sujet imagine que les autres exigent de lui.

On peut ici reprendre l'exposé de S. Freud à propos de sa jeune analysante. La thérapie, explique-t-il, se déroula « sans le moindre indice de résistance » : l'analysée était très coopérante, et se montra animée par le désir de prêter loyalement main-forte à l'analyste pour plaire à ses parents (*Op.cit.*, 1920a, p. 262). Cependant, ses rêves masquaient un « radical refus » (*Ibid.*). Tout en donnant l'illusion d'accepter le traitement, elle s'interdisait en fait d'y participer. Cette tendance à satisfaire les attentes d'autrui tout en se défendant de le faire serait caractéristique du mensonge qui, suivant notre première hypothèse, aurait pour fonction économique de créer un lien tout en conservant une distance. Il satisfait un besoin de rejet qui ne peut s'avouer. Le mensonge serait une formation de compromis à l'interstice du « oui » et du « non » : se présentant comme un accord qui masque un impérieux refus.

Il représente en effet une fermeture d'autant plus impénétrable qu'il prend l'apparence d'une ouverture : la jeune femme s'est apparemment pliée à l'exercice de la cure. Le mensonge pallierait ainsi à la négation en se présentant sous la forme d'une affirmation. Il prendrait toujours la forme d'une assertion complaisante : « Oui j'ai rangé ma chambre maman ; Oui je t'aime ». L'aspect le plus basique du mensonge pourrait se synthétiser par un simple « oui ». En répondant oui, on évite de froisser les gens. Il faut dire « oui » lorsqu'on ne peut oser le « non ». Dire oui pour obéir au code de l'autre tout en conservant par devers soi le refus de cette situation.

Tandis que le « oui » s'ancre dans une dynamique orale d'ouverture, le mensonge tire sa substance du stade anal, marqué par les mouvements de fermeture et de rejet. Il concilie les fonctions du « oui » et du « non ». L'accord dont il prend l'apparence contient en germe une opposition radicale car son caractère d'affirmation fait que sur lui tout glisse. Il masque un rejet aussi massif qu'impalpable qui protège ainsi le sujet des paradoxes endurés. En faisant semblant d'accepter l'analyse et de donner en séance des fantasmes « rédigés dans la langue du rêve la plus correcte », la jeune patiente de S. Freud lui interdit tout droit sur elle, sans avoir à verbaliser sa méfiance et son opposition.

J. Guillaumin (1986, p. 1174) écrit que si certains patients nient beaucoup, d'autres ne nient manifestement jamais, et, du coup, renient tout sans rien opposer à rien. Le patient qui accepte toutes les interprétations de son thérapeute lui retire la possibilité d'un authentique accord. L'élève qui hoche la tête de bas en haut quand le maître demande à la classe si tout le monde a compris, renvoie le plus impénétrable écran : aucune remise en cause n'est possible. Le mensonge, en ce sens, constitue une occlusion relationnelle d'autant plus forte qu'il se décline sous la forme d'une acceptation. L'intrication de ces deux éléments est liée à la propre position du sujet : contraint psychiquement de se soumettre au désir de l'autre, tout en cherchant à s'en émanciper. B. Cyrulnik (2003, p. 126) cite un proverbe chinois qui dit : « La façade de la maison appartient à celui qui la regarde ». De la même façon, le mensonge est fait pour l'auditeur. Cependant, cette façade représente aussi un rempart infranchissable. Dans le même temps que le sujet satisfait ses attentes pour s'attacher sa présence il se met à l'abri du danger qu'elle suppose. S. Freud (*Op.cit.*, 1920a, p. 262) n'a-t-il pas écrit que la tactique de sa patiente lui permettait de se sentir en sécurité ?

Suivant notre première hypothèse, nous pensons avoir expliqué qu'une vulnérabilité psychique empêcha l'adolescente de s'approprier l'analyse autrement qu'en mentant. En revanche, en plus de s'être défendue de la passivité à laquelle cette thérapie imposée par ses parents l'astreignait, elle aurait externalisé son trouble chez son thérapeute. En effet, cette patiente qui n'a pas rapporté d'élément d'anamnèse (*Ibid.*, p. 254) semble néanmoins avoir déposé son histoire familiale dans le cadre. L'analyste a notamment relevé qu'elle transféra sur lui les profonds griefs qu'elle nourrissait à l'encontre de ses parents. Il s'est intéressé à la manière avec laquelle cette patiente transférait sur lui sa problématique en questionnant le trouble qu'elle avait induit chez lui. Nous proposons d'étudier le mécanisme à l'aide duquel elle aurait logé sa souffrance chez l'analyste.

E. Une réaction thérapeutique positive à valeur négative

Nous avons vu à quel point la jeune analysante a pris S. Freud à contre-pied. Cette adolescente, à la fois désireuse de satisfaire ses parents, et animée par l'envie plus profonde de s'opposer à eux, aurait externalisée son agressivité inassouvie à leur égard. En mentant à S. Freud, elle a reporté sur lui une vengeance dirigée contre le père (*Ibid.*, p. 262). Par le biais de ses rêves mensongers, elle se serait opposée à l'analyste pour s'appuyer paradoxalement sur lui, dans une sorte de *réaction thérapeutique positive à valeur négative*. Nous entendrons ici « négatif », dans le double sens d'un désir de causer un tort, mais aussi d'un « travail du négatif » (A. Green, 1993) qui s'opérerait justement suite à cette blessure infligée à l'autre.

On peut commencer d'en saisir le principe en s'appuyant sur le travail de J. Guillaumin (*Op.cit.*, 2001, pp. 15-16), qui décrit les bénéfices que certains adolescents tireraient d'un rejet de la situation thérapeutique. Il parle d'une réaction thérapeutique négative à valeur positive, car elle sous-tendrait un travail de différenciation psychique. La dynamique dont traite Jean Guillaumin implique une violence manifeste à l'égard du thérapeute. Or, en ce qui concerne le mensonge celle-ci est latente. Nous avons vu que le rejet qu'il agit est discret. La jeune patiente de S. Freud le blessa d'autant plus violemment qu'elle parut se plier au traitement. C'est la raison qui nous amène à parler de *réaction thérapeutique positive à caractère négatif* : la question du négatif est à chercher en arrière-plan de l'énoncé

mensonger (complaisant), dans son action. S. Freud a d'ailleurs parlé d'une *symptomatologie muette*⁴¹.

Le mécanisme d'« anaclitisme négatif » (J. Guillaumin, *Ibid.*, p. 21) inhérent au mensonge dépend de l'acte que ce discours cache. Il s'agit de prêter attention à ce qu'il *fait* : aux effets qu'il provoque. Par-delà le dire, le sujet partagerait la difficulté qu'il ne peut surmonter seul. Il la déposerait chez l'autre. La posture confuse et indéfinie qu'implique le *fait d'être trompé* serait donc porteuse de sens. À condition « d'écouter » les effets produits en soi.

Aussi, nous allons dorénavant revenir à notre seconde hypothèse et questionner la forme de communication qu'implique le mensonge en démontrant que le sujet n'énoncerait pas simplement quelque chose de faux, mais *ferait* quelque chose de vrai. Nous pensons que par le truchement de l'acte sous-tendu par cette parole, il ferait activement vivre à ceux qu'il trompe sa propre perte de confiance. Il retournerait jusqu'à la psyché de ses destinataires les angoisses qu'il porte en lui. Le mensonge serait en ce sens à entendre comme le moyen de délocaliser des affects traumatiques jusqu'au psychisme d'autrui.

S. Freud (*Ibid.*, p. 258) a précisément décrit ceux que lui fit éprouver la jeune femme, en le trompant concernant ses rêves. Il analyse le désir qu'elle avait de l'induire en erreur comme « une tentative pour gagner [s]on intérêt et [s]a bonne opinion, afin de [l]e décevoir plus profondément par la suite ». En le séduisant pour mieux le rejeter ensuite elle lui a fait vivre l'expérience assez insoutenable d'une rupture. Nous postulons qu'en agissant de la sorte avec son thérapeute, cette adolescente se serait soulagée sur lui de ses propres maux. Les sentiments de déception et de désabus décrits par S. Freud, après qu'il se soit découvert trompé auraient été similaires à ceux qui habitaient inconsciemment sa patiente. En imposant à son analyste l'éprouvé d'une confiance déçue, elle lui aurait fait vivre les affects douloureux dont elle déniait l'existence. Ils auraient une dimension transférentielle, selon la définition que J. Guillaumin (*Op.cit.*, 1998) propose : « transférer, c'est déplacer, déporter la représentation ou/et l'affect en un lieu, sur un support qui ne sont pas les leurs » (*Ibid.*, p. 197).

⁴¹ « Je sais par expérience combien il est difficile de faire précisément comprendre aux analysés cette symptomatologie muette et de rendre consciente sans mettre en danger la cure une telle hostilité latente souvent excessivement forte. Je mis donc un terme à l'analyse aussitôt que je pris connaissance de la position de la jeune femme vis à vis de son père » (*Ibid.*, p. 263).

D'après cet auteur (*Op.cit.*, 1983, pp. 33-34), certains patients à l'identité psychique mal assurée, utiliseraient l'analyste comme un régulateur externe en équivalence de leur pare-excitation interne, afin d'extravaser leur contradiction intime au dehors. Nous pensons que les sujets trop indifférenciés de l'environnement pour s'auto-représenter leur trouble seraient dans l'obligation de le faire vivre à l'autre. C'est ce qu'aurait fait l'analysante de S. Freud en le mettant dans une situation d'impuissance équivalant à son dénuement psychique. Elle l'aurait fait éprouver à S. Freud, en lui faisant notamment « partager » sa déception et ses doutes (*Op.cit.*, 1920a, p. 262).

Nous avons jusqu'ici tenté de montrer que le sujet ferait transiter des contenus psychiques mal subjectivés jusqu'à la psyché de ceux qu'il trompe. Selon nous, ce transit de flux psychique serait facilité par un processus de séduction narcissique. Celle-ci serait l'un des moteurs principaux des processus trans-subjectifs précédemment décrits. S. Freud précise bien que sa patiente l'avait d'abord séduit pour mieux le trahir par la suite. Le mensonge semble décevoir d'autant plus qu'il a d'abord séduit. Le désarroi qu'il suscite serait proportionnel à l'attrait qu'il a produit. Il désarmerait d'autant plus son destinataire qu'il a initialement été cru. Ce serait sur la base de l'adhésion que le sujet obtient qu'il ferait coïncider sa réalité interne avec celle des personnes dont il fait des « hôtes » (W-R. Bion, *Op.cit.*, 1970, p. 176). Il importe de commencer de comprendre comment.

Aussi proposons-nous un nouvel exemple permettant d'envisager la question de la connivence inconsciente qui relie le sujet à ceux qui le croient à travers un nouvel exemple. Il s'agit de celui que les journalistes R. Fischer et A. Guglielmo (2012) baptisent *La prétendue victime du 11 Septembre*. Le récit qu'ils brossent de cette personne montre comment elle a su émouvoir l'opinion publique, mais aussi comment, une fois découverte, elle est finalement devenue la première victime du processus à travers lequel elle obtint l'adhésion de ceux qui l'ont ensuite rejeté.

C'est sous le pseudonyme de Tania Head que cette femme s'est fait connaître après les attentats du 11 septembre 2001, avec une extraordinaire histoire de survie et de deuil. Tous ceux à qui elle raconta comment elle avait échappé de peu à la mort dans la tour sud et perdu son mari dans la tour nord ont été profondément bouleversés. Tania Head s'était liée d'amitié avec d'autres victimes, jusqu'à devenir présidente du Réseau des rescapés du World Trade

Center. C'est sous son impulsion que le groupe des rescapés est sorti de l'ombre pour devenir une puissante association militante. Cependant, elle gardait un secret stupéfiant qui, lorsqu'il fut révélé, allait anéantir les gens dont elle « défendait » la cause (*Ibid.*, p. 44). Les journalistes retracent les débuts de cette imposture en parlant d'un « second acte de naissance » :

Tania Head serait née le jour où elle a posté son premier e-mail en tant que rescapée des attentats. Son premier message signé « Tania » a été publié sur le site *Survivors help* en 2003. Elle y fait part d'un besoin de témoigner : « Je crois que j'ai besoin de parler à quelqu'un, de raconter mon histoire, mais je ne sais pas comment m'y prendre » (*Ibid.*, p. 46). Ce mail va lui donner accès à la compassion des gens, et c'est forte de cette attention qu'elle va ensuite relater les détails de « sa tragédie » et saisir les médias à l'aide de souvenirs d'une vie qu'elle n'a pas vécue : « Dave, l'amour de sa vie, a péri dans la tour nord. Ils s'étaient rencontrés en se disputant le même taxi. Elle a survécu grâce à un mystérieux pompier portant un foulard rouge sur la bouche qui lui a frayé un chemin pour descendre du 78^e étage. Grièvement brûlée et le bras mal en point, elle se réveille cinq jours plus tard à l'hôpital. » (*Ibid.*). Après avoir passé six mois à s'inventer une nouvelle identité sur Internet, elle se présente à une réunion de rescapés. Peu à peu son scénario prend vie dans l'esprit des gens, ce qu'elle appelle son miracle les émeut. À tel point qu'elle va prendre une envergure inattendue au sein de l'association des victimes. Elle jouera notamment les guides lors de la première visite officielle de Ground Zero, à laquelle assistent les personnalités de New-York.

The New York Times révélera cette imposture le 27 septembre 2007 : « Les parents de Dave n'avaient jamais entendu parler d'une petite amie, et encore moins d'une épouse ; chez Merrill Lynch, la banque où elle disait travailler, personne ne la connaissait ; Harvard et Stanford, "ses" universités, n'ont retrouvé son nom nulle part ; pas de trace de passage à l'hôpital non plus... Elle n'était même pas à New York le jour de la tragédie. » (*Ibid.*). Le 11 septembre 2001, Alicia Esteve, de son vrai nom, ne se trouvait pas dans les tours jumelles, mais à Barcelone...

Les deux journalistes interview Linda, la meilleure amie de Tania. Le témoignage de cette victime de la supposée victime oscille entre compassion et sidération. À cette « autre » rescapée, rencontrée au sein de l'association des victimes, Tania a expliqué

avoir été constamment assaillie par des demandes de la part des familles qu'elle ne préférait pas rencontrer car il valait mieux ne pas savoir ce qu'elle savait. « Ces images ont pratiquement détruit sa vie, et elle ne peut toujours pas passer une nuit entière sans revoir, dès qu'elle ferme les yeux, un cadavre calciné ou disloqué. En quoi le fait de partager ces souvenirs atroces pourrait-il aider ces gens ? » (*Ibid.*). Linda raconte avoir tenté d'épauler son amie terrifiée par des flash-backs : « J'ai tenté de les aider à sortir », se lamentait Tania. J'ai essayé de les sauver. J'ai essayé. Vraiment. Je ne voulais pas qu'ils meurent. » (*Ibid.*, p. 47). Linda dit avoir été terrifiée par la remémoration de ces scènes. Elle raconte comment à chaque fois que le mensonge commençait à tourner court, Tania lui disait « Je veux aller voir Dave ». Son ex-amie demandait fréquemment à aller au mémorial où sont gravés les noms des salariés de « son entreprise » décédés dans les attentats. Tania s'asseyait alors sur un banc pour communier avec Dave. Cela la réconfortait, expliquait-elle. Quand la véracité des souvenirs de Tania a commencé à être mise en doute, Linda explique avoir été très en colère contre les journalistes et s'être sentie aussi très nauséuse : « "Comment ces gens ont-ils pu être si méchants avec Tania ?" ne cesse-t-elle de se demander. Comment ont-ils pu l'agresser ainsi ? ».

Le scénario que Tania Head a ourdi est apparu d'autant plus crédible qu'elle a joué avec la corde sensible des émotions de ses interlocuteurs. La nausée mêlée d'indignation de Linda témoigne de la façon avec laquelle son écoute a été pervertie. Son ex- amie semble l'avoir forcé à l'empathie en lui dressant un scénario touchant. Le narrateur réussit à être cru, parce que là où intellectuellement parlant les choses ne sont pas forcément crédibles, il exacerbe la tonalité affective des récits qu'il sert à ses auditeurs. En conséquence, les affects priment au détriment du sens. La fascination pour la forme *empêche d'en comprendre le fond*⁴².

Il apparaît qu'un « collapsus topique » (C. Janin, 1988) s'opère. Celui-ci ne découle pas seulement de l'aveuglement de l'observateur mais semble provenir d'une forme de corruption psychique chez ce dernier. P-L. Assoun (1991, p. 113) se demande par quoi la personne qui adhère à un discours fallacieux est-elle secrètement corrompue ? Pour envisager de répondre à cette question sans doute faut-il envisager l'existence d'une « alliance

⁴² Nous nous inspirons de la formule que R. Roussillon (*Op.cit.*, 1991, p. 48) emprunte à J. Derrida : « La forme fascine quand on n'a plus la force de comprendre son dedans ».

inconsciente » (R. Kaës, 2009). Une « complicité inconsciente » (P. Greenacre, *Op.cit.*, p. 271) serait en jeu dans cette situation de duplicité. Elle semble en effet ne pouvoir se maintenir sans le soutien du public qui l'entretiendrait. Or, nous avons jusqu'ici laissé en suspens cet aspect. Il semble intéressant d'analyser plus avant les processus « trans-subjectifs » (S. Amati-Sas, 2003, p. 1772) engagés. Pour cela, nous examinerons le cas de deux sujets qui, à la différence de Monsieur Ripley ont suscité la croyance des membres de l'équipe *du Café social*. Avant cela, il importe de résumer ce chapitre.

3.4 En résumé : s'éloigner pour mieux se rapprocher

Le début de ce chapitre a mis l'accent sur un paradoxe : mieux le mensonge « marche », moins il est perceptible. Lorsqu'il réussit, il rend le sujet inaccessible. Ceci

éclairait une des difficultés posées par cette configuration clinique. Estimant que celle-ci ne se posait pas dans le contexte de mensonges échoués, nous avons expliqué pourquoi les thérapeutes d'enfants avaient plus facilement parlé de mensonge. Nous avons entrepris d'utiliser leurs travaux pour discuter de nos hypothèses. En premier lieu, c'est à ceux de D-W. Winnicott que nous nous sommes référé. Il a émis des arguments précurseurs en postulant que le mensonge visait à recréer l'expérience transitionnelle qui avait manqué au sujet (*Op.cit.*, 1951, p. 186). Le pédiatre (*Op.cit.*, 1956, p. 294) a conçu ce comportement comme un facteur d'espoir. L'enfant qui ment serait animé par l'espoir de corriger un incident ayant affecté ses liens primordiaux.

Dans la seconde partie, nous nous sommes attelé à préciser ce postulat, en décrivant les fonctions du mensonge au cours du développement. Nous avons examiné comment il aidait l'enfant à amortir les angoisses relatives aux phases organisatrices de sa croissance psycho-affective. Nous avons vu que la tendance au mensonge indique la détresse qui empêche le sujet de pouvoir organiser sa psyché indépendamment de l'environnement.

Dès le stade anal, l'enfant s'en sert comme d'une « fermeture narcissique » (V. Tausk, *Op.cit.*, p. 194), pour définir les limites de son Moi. En trompant les adultes, il se défend contre un vécu d'indifférenciation psychique qui lui donne l'impression que les autres peuvent lire dans sa tête. En réussissant son premier mensonge, il s'assure qu'il n'est pas transparent. Même si les fonctions du mensonge évoluent, il garde toujours cette fonction pare-effractive, de barrière, acquise au stade anal. Ainsi, durant la phase phallique, le mensonge représente un contre-pouvoir et fait contrepoids à un sentiment d'impuissance. Il répond au besoin de désacraliser les « grands ». L'enfant renverse son angoisse d'en savoir moins qu'eux et se rebelle secrètement contre eux. Poursuivant l'étude des évolutions du mensonge durant la croissance de l'enfant, nous nous sommes penchés sur le stade œdipien, au cours duquel l'enfant s'oppose à l'union du couple parental. Il usurpe pour cela la parole d'un parent-absent et délivre à l'autre une fausse information du type : « Papa dit oui, là où tu dis non ». L'enfant concrétise fréquemment certaines scissions familiales réelles, en externalisant le clivage que les incohérences du milieu produisent en lui. Consécutivement à l'étude de cette fonction, nous avons abordé le jeu de cache-cache auquel les adolescents s'adonnent en mentant. Ils utilisent le mensonge pour satisfaire leur besoin de ne pas être compris. Confrontés au désir de s'émanciper des adultes sans toutefois pouvoir se passer d'eux, les adolescents usent du mensonge comme d'un miroir sans tain : permettant de voir

sans être vue. Les sujets mesurent la fiabilité et l'authenticité de leurs liens d'attachement à l'abri derrière l'opacité de cet écran qui les protège.

Dans la troisième partie, nous avons poursuivi cette analyse en étudiant le cas de l'adolescente qui aurait délibérément trompé S. Freud (*Op.cit.*, 1920a). Nous avons repris le débat suscité par le compte-rendu de cet événement inattendu, afin de montrer que l'analyste en avait retiré un matériel significatif. Notamment en décrivant les résonnances que lesdits « rêves de complaisance mensongers » avaient eues sur lui. Ceci a permis de mieux comprendre comment cette adolescente avait défléchi sa problématique familiale sur le cadre. En trompant son analyste, elle a transféré son hostilité inconsciente à l'égard de parents eux-mêmes animés par des désirs ambigus à son endroit. Elle s'est ainsi soulagée sur la personne de l'analyste des sentiments de trahison, de rejet, et d'impuissance qui l'accaparaient. Il est apparu que la vulnérabilité psychique qui découlait de l'histoire familiale de cette jeune femme l'avait empêché « d'exprimer » ses maux autrement qu'en mentant. À cet endroit, nous avons suivi notre première hypothèse en comparant l'acte de rejet qu'implique le mensonge à la négation. Ceci a permis d'envisager l'impossibilité dans laquelle le sujet se trouve de pouvoir élaborer le refus que la négation symbolise. Le mensonge est apparu comme une forme de compromis, à l'interstice du « oui » et du « non », servant à repousser autrui sans pouvoir le dire ni le penser. À travers l'analyse de cette clinique de seconde main, nous avons discuté autour de notre seconde hypothèse en explorant la dimension messagère de cette façon d'affecter l'autre en altérant la relation. En quelques mots, nous avons précisé pourquoi nous considérons les ressentis induits par l'interaction mensongère comme des éléments riches de sens.

En revanche, cette interaction pose un nouveau problème. En effet, si au début de ce chapitre, nous avons expliqué pourquoi l'observation de jeunes sujets facilitait la compréhension du mensonge, elle ne rend néanmoins pas compte de la question de la complicité inconsciente soulevée par nombre d'auteurs.

Nous supposons que celle-ci repose sur une capacité d'empathie singulière des sujets concernés, qui réussiraient à séduire leurs interlocuteurs en flattant leurs désirs. P. Greenacre (*Op.cit.*, p. 271) a déjà évoqué la sensibilité extrême des « imposteurs » vis-à-vis du public. Une identification adhésive aux désirs des autres expliquerait pourquoi certains sujets s'avèrent plus crédibles que d'autres. La question qui se pose alors est celle de savoir s'il

existe un modèle psychopathologique qui rende compte de cette faculté d'adaptation à autrui ? Pour réfléchir à ceci, nous examinerons, dans le chapitre suivant, des cas dont la sensibilité extrême au monde mental d'autrui nous a paru témoigner d'une désorganisation psychique particulière : consistant à s'organiser par rapport au désir des autres. Aussi discuterons-nous d'un nouveau paradoxe : le « bon menteur » ne serait pas nécessairement mieux portant que le « mauvais ».

Analyses cliniques

« Geppetto prit vivement ses outils et se mit à découper et à fabriquer son pantin. "Quel nom vais-je lui donner ? se demanda-t-il en lui-même. Je vais l'appeler Pinocchio. Ce nom lui portera chance. J'ai connu toute une famille de Pinocchi : le père s'appelait Pinocchio, les enfants Pinocchi, et tous menaient la bonne vie. Le plus riche d'entre eux était mendiant." » Carlo Collodi (1881, p. 55)

Comme annoncé en introduction de ce travail (*Supra*, p. 6), notre expérience auprès de sujets animés par un besoin irrépressible de mentir nous a conduit au problème de savoir comment entendre un patient ou un usager animé par un tel désir. Nous nous efforcerons de le résoudre tout au long de cette partie consacrée à l'analyse de cas. Les exposés, faits sous la forme du récit à la première personne, tiendront compte de nos ressentis ainsi que ceux des autres professionnels ayant eu affaire aux sujets examinés.

Cette partie se scinde en deux chapitres, dont le premier est consacré à l'examen de deux cas d'adultes rencontrés dans le cadre du dispositif, déjà présenté, du *Café social*. Ensuite, dans le second chapitre, nous étudierons des situations dans lesquelles des adolescents, rencontrés dans le cadre d'une pratique de psychologue à l'Aide Sociale à l'Enfance, ont trompé leur entourage concernant des agressions qu'ils auraient subies.

Les expériences à travers lesquelles nous interrogerons l'objet de cette thèse sont hétéroclites. Elles ont pour point commun d'appartenir au champ médico-social et de proposer l'observation de sujets psychiquement très démunis. L'examen approfondi de l'usage que les différents sujets examinés ont fait du mensonge aidera à accéder à des aspects de leur fonctionnement psychique qui autrement seraient restés opaques.

IV. Faux Moi

Le présent chapitre a pour objectif de montrer comment le mensonge fait office de prothèse du Moi chez des sujets démunis de défense psychique. Nous envisagerons l'existence de configurations cliniques où l'empathie est extrême en nous appuyant sur la notion de « faux *self* » (D-W. Winnicott, *Op.cit.*, 1960) pour les décrire.

À travers l'analyse du cas de Jean-Bob nous chercherons à montrer que le mensonge serait une des rares solutions dont disposent ces sujets pour « exprimer » leur souffrance. Nous compléterons nos réflexions avec l'exemple de Mithridate, un autre usager du *Café social*. À l'aide de ce cas nous nous pencherons sur les enjeux pratiques inhérents à la prise en charge du mensonge et discuterons du problème de savoir dans quelle mesure faut-il croire le sujet.

4.1 Un homme très attachant

À travers l'exposé du cas de Jean-Bob et la description de la manière avec laquelle cet homme a fait adhérer l'équipe du *Café social* à ses récits, nous tâcherons de cerner le type d'économie psychique qui pousse des sujets à mentir compulsivement. Nous chercherons à préciser la nature des angoisses et le type de vulnérabilité qu'ils contre-investissent. Avant cela, il s'agit d'expliquer pourquoi ils éviteraient les dispositifs psychothérapeutiques.

a. Une clinique « hors les murs »

Convenant que la validité d'une observation dépend de la spécificité du dispositif où l'observation a été recueillie (C. Syssau, 2004, p. 131), il apparaît déterminant d'expliquer une démarche qui engage la théorie analytique en direction des pratiques médico-sociales.

Le dispositif d'où sont tirées nos observations est à bien des égards différent du paradigme psychothérapeutique. Ceci peut s'expliquer par le fait que cette clinique serait plus facile à recueillir au sein de cadres se trouvant dans une situation d'extranéité par rapport à la psychanalyse. En effet, à l'instar d'auteurs comme P. Greenacre (*Op.cit.*, p. 281), W-R. Bion (*Op.cit.*, 1970, p. 172), J. Guillaumin (*Op.cit.*, 1982, p. 71), ou A. Bauduin (*Op.cit.*, 2007, p. 1), nous envisageons que les sujets enclins au mensonge iraient rarement en analyse. Ils seraient réfractaires aux lieux entendus comme « psy », où il est question de se dévoiler. Les cas les plus significatifs de notre étude apparaîtraient bien compensés dans la société. Néanmoins, ils seraient à la recherche d'espaces et de personnes pouvant les étayer psychiquement. Poussés à cacher qui ils sont et de quoi ils souffrent, ils choisiraient préférentiellement des contextes de prise en charge qui ne s'apparenteraient pas à des dispositifs conventionnels.

J. Guillaumin (1989, p. 29) parle de la cure comme d'un *dispositif en creux*, un « piège naturel pour la négativité » induisant un processus de régression très inquiétant pour certains sujets. Ainsi, l'attracteur négatif que représente le dispositif analytique pourrait effrayer ces individus, trop carencés sur le plan narcissique. Cherchant à calfeutrer un vide existentiel, ils investiraient donc d'autres dispositifs où ils n'auraient pas à se sentir en danger d'être percés à

jour par un thérapeute fantasmatiquement susceptible d'accéder à ce qu'ils se défendent de connaître : leur inconscient. La puissance surhumaine qui est prêtée à l'analyste, conçu comme détenteur d'une force plus ou moins divine, aux yeux des patients limites (A. Green, 1982, p. 284), les renverrait à l'impuissance qui caractérise leur fantasme. Pour eux, l'idée même de dire sa souffrance serait impensable, puisqu'elle équivaldrait à se mettre à la merci de l'autre.

Ainsi, l'état de « précarité psychique » (D. Mellier, 2007, p. 90) que le mensonge sert à contre-investir s'opposerait à une demande de soin. Organisés pour se prouver qu'ils n'ont besoin de personne d'autre qu'eux-mêmes (L. de Urtubey, *Op.cit.*, 2004, p. 1803), les sujets de cette étude seraient réfractaires à l'idée de soin psychique. Dans l'attente d'un soutien, ils éliraient comme terrain de prédilection, des lieux où la question du soin existe sans être formalisée en tant que telle. Et surtout, même si ceci semble abscons, des cadres où ils puissent rester crédibles. Ces raisons nous amènent à penser que ce n'est pas un hasard si les sujets dont nous examinerons les cas ont été observés dans le contexte du *Café social*.

Un des postulats pratiques qui guide cette recherche consiste à penser qu'on trouve dans le champ médico-social des configurations cliniques assez méconnues. Les professionnels y ont affaire à certains publics chez qui l'acte prend le pas sur le discours, et pour qui il est moins question d'exprimer un problème que de le faire vivre. Les sujets usent de la quotidienneté des liens noués avec des éducateurs, des assistants sociaux et autres travailleurs en insertion sociale et familiale, comme d'un moyen pour partager quelque chose de leur propre histoire. En retour, les professionnels sont fréquemment porteurs d'éprouvés inouïs.

Bien que non directement apparentée à la psychanalyse, leur pratique recèle ainsi des éléments significatifs d'une expérience inconsciente de l'autre. Cette « clinique du soin éducatif » (P. Fustier & J. Cartry, 2010) acquiert souvent un sens *a posteriori* dans les discussions informelles entre collègues, dans les réunions, ou dans les dispositifs d'analyse des pratiques. Les phénomènes relationnels que vivent et éprouvent les professionnels nécessitent d'être éclairés par des outils théoriques adéquats. Il s'agit d'appliquer les théories psychanalytiques « hors les murs » (J. Laplanche, 1986). À ce titre, nous analyserons la manière dont le mensonge agit sur les individus et propage ses effets sur les groupes dans une perspective « ultra clinique » (D. Lagache, 1949, p. 166).

b. Jean-Bob, un *Cas fondateur*

D'après l'hypothèse de P. Fustier (1996, p. 473), la démarche de recherche en psychologie clinique supposerait la reconnaissance d'un « Cas Fondateur ». Celui-ci toucherait les tréfonds de l'être du clinicien au point d'induire chez ce dernier un effacement de la frontière qui délimite l'imaginaire de la réalité. Il en fut ainsi de Jean-Bob. Sa rencontre eut des répercussions troublantes. Suffisamment pour devenir motrices de notre démarche scientifique. C'est pour cette raison que nous assignons une place fondatrice à ce cas.

L'expérience qui sera relatée est apparue dans toute son étrangeté après qu'il ait fui l'institution, dont il laissa les membres troublés après que des doutes remettent en cause l'authenticité de sa posture. Il s'agit de rendre compte de la teneur inconsciente du lien qui a uni Jean-Bob à l'équipe des professionnels du *Café social*. Nous allons donc décrire notre rencontre avec cet homme, auquel nous avons d'abord voué une confiance sans borne, jusqu'à ce que celle-ci nous apparaisse comme de la « crédulité ».

Ma rencontre avec Jean-Bob débuta quand mon collègue Bob (nous reviendrons sur cette homonymie), avant l'ouverture, me tendit un album photo en m'expliquant qu'il appartenait à « un gars très sympa », un ancien marin pêcheur, dans l'errance depuis plusieurs années. Ce présent, qui lui avait été confié quelques jours auparavant, avait visiblement touché mon collègue. Jean-Bob avait suscité chez lui un intérêt suffisamment intense pour devenir contagieux. Je commençais à éprouver une sorte de fascination pour ce monsieur, sans l'avoir rencontré. Ainsi allais-je demeurer dans l'attente de la venue de cet homme. Elle était à son comble lorsqu'en début de soirée, Bob m'indiqua qu'il venait de franchir la porte de l'établissement.

D'emblée, la tenue vestimentaire très soignée de Jean-Bob détonnait avec le lieu. Notamment sa chemise, parfaitement repassée, qui lui donnait l'air d'un VRP. De ce port vestimentaire, rien ne laissait transpirer la représentation d'une personne en difficulté. Tout dans sa tenue était impeccable, jusqu'au porte-document qui, comme le reste de son habillement, avait un caractère remarquable dans le contexte de cette association.

Le lien avec cet homme allait s'établir rapidement. L'aisance de cette rencontre apparaît proportionnellement aussi étonnante après-coup qu'elle semblait naturelle à ce moment. Spontanément, Jean-Bob expliqua être originaire d'un village de pêcheur, métier qu'il avait longtemps exercé à bord d'un chalutier. Il décrivit aussi les nombreux voyages à travers lesquels il avait sillonné l'hexagone depuis son divorce et le départ de son village natal. Il conservait avec sa famille un contact par le biais des cadeaux qu'il envoyait régulièrement à ses trois enfants. La manière dont il décrivait son passé nomade évoquait plus un personnage picaresque qu'un errant. Présentement, il arrivait tout juste d'une ville du sud d'où il serait parti assez brutalement, parce que les associations l'auraient exploité en profitant « de ma gentillesse ». Ce récit induit dans mon imaginaire la pensée qu'il fallait réparer la faute dont il avait été la victime, que l'association s'occupe de lui mieux que les autres ne l'avaient fait.

Cette première rencontre apparaissait, comme il a été dit, étonnement facile : cet homme semblait plus accessible que la plupart des gens rencontrés dans cette structure. L'aisance relative à ce premier contact avait pourtant un caractère surprenant.

Cet homme allait se saisir excessivement vite du dispositif et investir mieux que quiconque le lieu. Rapidement, Jean-Bob allait s'imposer à la vie de l'institution en répondant aux attentes des usagers, comme à celles des professionnels. Ses après-midi allaient être consacrés aux tâches collectives : faire la vaisselle, servir les cafés, *etc.* Il remplissait toutes les missions dévolues aux usagers les mieux portants. Le soir, il participait à la cuisine avant d'effectuer le service avec un calme d'autant plus frappant qu'il semblait souvent en contradiction avec l'ambiance assez violente de cet endroit. Les tensions souvent très vives qui se faisaient jour semblaient ne pas avoir de prise chez Jean-Bob : quoiqu'il arrive, il restait toujours impassible. De ce fait, la plupart des membres de l'équipe voyaient en lui quelqu'un de très pondéré. Cependant, alors qu'il était porté aux nues par certains, Jean-Bob générait de la répulsion chez d'autres. Une collègue assistante sociale se disait physiquement dérangée par sa présence. Elle nous dit un jour que Jean-Bob lui faisait penser à une « statue de marbre », que cet homme dont elle estimait le comportement désaffectivé lui faisait « froid dans le dos ». À bien y regarder, il y avait quelque chose d'étrange dans la manière avec laquelle il abordait les situations les plus extravagantes (notamment les agressions physiques ou verbales). Comme si, effectivement, rien ne pouvait avoir de prise sur lui.

Au bout d'un mois, il me vint à l'idée le fait qu'au fil des jours passés, Jean-Bob s'était rendu indispensable. Si bien que, lorsqu'il nous informa du fait qu'il venait d'obtenir un contrat dans la poissonnerie d'une grande surface, je me demandais même comment nous pourrions fonctionner sans lui. Une angoisse persistait : celle que Jean-Bob ne reprenne les chemins de l'errance qui lui avaient fait traverser des dizaines d'autres institutions identiques. Ainsi la crainte qu'il ne parte inopinément était évoquée par les membres de l'équipe. Elle semblait être le corollaire du fait que nous nous sentions impuissants sans lui. Comme si nous étions devenus dépendants de sa présence ? S'il est relativement facile aujourd'hui d'évoquer ceci, cependant, sur le moment, personne ne s'en était aperçu. C'était à notre insu que Jean-Bob était devenu l'usager « parfait » : il aidait tout le monde, sans rien demander en retour ; en tout cas s'il avait des attentes, nous ne les percevions pas. Sa position d'usager s'était estompée au point qu'il finisse par se confondre aux professionnels. D'ailleurs, son prénom ne le rendait-il pas identique à Bob ? Simple coïncidence ou identité falsifiée ; cette homonymie est à relever. Nous supposons qu'en fait ce prénom était un emprunt remarquable de son mode d'« identification » à l'éducateur le plus charismatique de l'institution. Jean-Bob semblait désirer ressembler à Bob ; de même il s'était fait le miroir de nos attentes. Le fait qu'il nous comblait avait dû contribuer à faire taire les doutes qui auraient pu germer chez chacun.

Par exemple, après une visite que Bob et moi lui rendîmes sur « son lieu de travail »⁴³, où Jean-Bob était absent, cette situation ne nous questionna pas. De même, l'étonnement qui s'afficha sur le visage des deux soi-disant collègues de Jean-Bob ne nous surprit pas, mais ne nous interrogea pas non plus. Sans doute étions-nous devenus captifs de ses récits ? Cet homme semblait avoir fait preuve d'une capacité de persuasion remarquable. Il s'avérait en effet, qu'aussi discordants que soient ses arguments vis-à-vis de la réalité, ils restaient crédibles à nos yeux. Un contraste saisissant est à relever, entre la netteté avec laquelle ce personnage marquait les esprits et l'évanescence du contenu de son discours qui s'évanouissait de ma mémoire d'une manière étonnamment rapide. L'ambiance affective que Jean-Bob suscitait effaçait le reste. Sans doute refoulions-nous les détails propres à mettre en question la véracité des récits de Jean-Bob.

⁴³ Il était fréquent que nous rendions des visites aux usagers dans leur lieu de vie, dans une démarche consistant à aller-vers l'autre (leitmotiv de Bob).

En conséquence, la présence de Jean-Bob dans ce lieu d'accueil n'étonnait personne. Aucun membre de l'équipe ne se préoccupait d'un problème éventuel chez cet homme. N'en avait-il aucun ? Tout se passait comme si nous négligions tous le fait que sa présence dans le *Café social* pouvait impliquer une difficulté. Pourtant, habituellement, nous nous questionnions toujours sur les motifs pouvant expliquer la venue d'un usager. Tel n'était pas le cas concernant Jean-Bob. Les échanges que nous partagions lors de nos réunions avaient un certain temps témoigné d'un consensus : Jean-Bob était un homme « sans problème », apte à réintégrer la société, pour peu qu'on lui serve momentanément de béquilles, mieux que les institutions qu'il avait auparavant côtoyées n'avaient su le faire.

En revanche, un problème finit par naître, lorsque les membres de l'équipe se sont aperçus que certaines confidences reçues individuellement de lui ne correspondaient pas à celles qu'il avait faites aux autres collègues. Une incohérence parsemait ses récits. Les informations qu'il délivrait suscitaient donc parfois un certain étonnement

Il fallut cependant plusieurs mois avant qu'à l'issue d'une réunion, nous commencions à nous interroger, si ce n'est à nous inquiéter. Nous nous aperçûmes qu'étrangement, tous les soirs, Jean-Bob réclamait des biscottes aux travailleurs sociaux. La récurrence de cette singulière sollicitation interrogea les professionnels réunis pour parler de lui. À ce moment, il est apparu que cette démarche comportait une spécificité : il disait systématiquement à la personne à qui il s'adressait qu'il ne fallait pas en parler aux autres. Les membres du groupe répondant isolément à cette requête *a priori* anodine, avaient dû fournir une centaine de paquets de biscottes par semaine à Jean-Bob. La réflexion que nous eûmes en équipe révéla que Jean-Bob ne pouvait consommer la quantité de cartons de biscottes sollicitée. En fait, autour de cette demande un jeu étonnant s'était opéré entre Jean-Bob et les professionnels. Celui-ci consistait à s'adresser à chacun en disant qu'à lui il pouvait se permettre de demander ceci, mais que ce n'était pas le cas pour tout le monde. Jean-Bob semblait créer une complicité avec son interlocuteur en expliquant qu'il était « le » seul en qui il avait confiance. En vertu de ceci, il ne fallait surtout pas en parler aux autres : Jean-Bob demandant à chacun de garder le secret de la confidence.

S'il apparaissait encore difficile de parler de « mensonge », il est toutefois certain que les motifs de cette demande de biscottes n'étaient pas ceux manifestés. C'était moins cette denrée, qui n'avait rien de précieux ni de succulent, qui devait l'intéresser que la relation qu'il

nouait autour. Il avait créé un contexte d'intimité avec chaque intervenant, devenu isolément complice de cette requête, qui prenait la forme d'un passe-droit. Tous, nous avions gardé le secret. Un climat délétère dans l'équipe semblait s'en être suivi. N'était-ce pas suite au fait qu'il demandait à chaque personne, des mains de qui il obtenait cet étrange sésame, de rester discrète par rapport à untel ou untel ? Prétextant systématiquement, que les autres professionnels étaient moins « bons » que celui à qui il s'adressait sous le sceau de la confiance. Une sorte d'alliance s'établissait qui excluait systématiquement le reste du groupe, au profit de la constitution d'une dyade fusionnelle.

Il est à constater que jusqu'à cette réunion, nous avions très peu parlé de Jean-Bob entre nous, malgré le fait qu'il soit devenu un personnage central dans le lieu ; comme si la communication des membres de l'équipe autour de lui avait été rendue impossible. Il avait fallu attendre que les professionnels se concertent pour que nous commencions à nous rendre compte que quelque chose n'allait pas. Pour l'heure, la question du mensonge nous échappait tout à fait.

Elle allait progressivement devenir plus évidente, notamment après qu'une série d'évènements éloignent Jean-Bob de l'institution. Ceux-ci débutèrent le jour où il demanda à me parler seul à seul : « j'ai eu une mauvaise nouvelle » entama-t-il. Sa fille aînée était tombée par la fenêtre, et se trouvait à l'hôpital. Ce qui s'ajoutait aux problèmes de sa femme « qui avait un petit cancer ». Plus tard, il m'informa que son fils de six ans était dans un état grave, qu'il était recouvert de ce qui d'après ses descriptions semblaient être des bubons. Ensuite, ce fut au tour de sa fille précédemment défenestrée (sa chute de cinq étages aurait été suivie d'une guérison spectaculairement prompte) de tomber dans les escaliers et de se casser le bras. Encore après, son autre fille fut victime d'un « problème au cerveau », pour lequel un grand spécialiste d'Angleterre l'aurait soignée grâce à une nouvelle technique consistant à lui « mettre des fils dans la tête ».

Les problèmes familiaux dont Jean-Bob avait informé l'équipe s'accroissant, il déclara devoir retourner dans son village pour soutenir ses enfants. Avant de prendre la route, il fit un présent à l'association en nous confiant un sac de sardines fraîches, obtenues des mains d'un

collègue pêcheur⁴⁴. L'après-midi consécutif à son départ, alors qu'avec Bob nous tentions de préparer les sardines en nous aidant des conseils que Jean-Bob nous avait prodigués, un usager ancien cuisinier fit remarquer que nous ne savions absolument pas nous y prendre : « vous les massacrez ! » Nous persévérions pourtant à utiliser la technique que notre protagoniste nous avait enseignée, et ce malgré l'espèce de « brandade de sardine » qui en résultait. Bob finit néanmoins par écouter les conseils du cuisinier et, effectivement, sa technique s'avéra vite plus adéquate. Ce qui conduit Bob à conclure : « Jean-Bob nous raconte des cracks, il ne sait pas couper les sardines, il n'est pas pêcheur ! ».

Deux semaines après son départ, Jean-Bob téléphona à l'institution pour expliquer qu'il s'était fait dérober son billet dans le train du retour et avoir été contrôlé par un agent à qui il n'aurait pas pu payer l'amende. Résultat, il se trouvait condamné à six mois de prison. Cette sanction apparaissait bien disproportionnée par rapport à la faute. Mais le caractère invraisemblable des causes de cette future incarcération ne nous surprit pourtant pas. Le retard occasionné par la garde à vue de Jean-Bob eut pour conséquence de lui faire perdre son emploi. Il se rendit donc plus fréquemment à l'association. Dans ce contexte, une étrange facette de sa personnalité se révéla, dans son altruisme à l'égard de Gabriel, un vieux monsieur habitué de l'association. Pendant près d'un mois, ces deux hommes formèrent un duo étonnant. La vie du vieil homme semblait avoir pris une nouvelle tournure, que tous s'accordaient à juger positive. Jean-Bob avait notamment réussi à obtenir de la professionnelle chargée de la tutelle de Gabriel qu'elle lui confie de l'argent avec lequel il acheta des habits neufs⁴⁵ à ce dernier. Il expliqua avoir désinfecté l'appartement et réparé la voiture de son ami (en panne depuis plus de deux ans). Il conduisit même Gabriel à l'hôpital pour effectuer les soins médicaux auxquels il s'était toujours soustrait. Jean-Bob réalisait, nous le pensions, tout ce que nous ne pouvions faire. Cependant, le flou qui régnait autour de sa future incarcération laissait planer un suspense assez déroutant.

⁴⁴ Ceci aurait d'ailleurs dû nous étonner, compte tenu du fait que nous étions dans une ville très éloignée de la mer, et où les pêcheurs n'étaient pas légion.

⁴⁵ Jean-Bob avait réussi un véritable tour de force, non seulement concernant la persuasion dont il avait fait preuve avec la dame chargée de la tutelle de Gabriel, mais aussi par le lien de confiance qu'il avait réussi à tisser avec ce vieux monsieur pourtant frileux à tout contact humain. Il était le premier à avoir réussi à convaincre Gabriel de quitter la vieille redingote qui lui collait à la peau depuis un nombre incalculable d'années, tel un fétiche nauséabond, ainsi que ses autres vêtements, dont la valeur d'attachement se signifiait à l'odeur. Ce qu'aucun professionnel, malgré des efforts répétés, n'était parvenu à réaliser.

Bob qui disait « ne pas croire à cette histoire de prison », prit un soir Jean-Bob à part afin que ce dernier lui « parle un peu plus en vérité ». Il s'adressa à lui durant le temps le plus calme de la journée : après le repas du soir, à un moment où nous n'étions plus que trois dans le lieu. Malgré le tact avec lequel Bob s'adressa à Jean-Bob, ce dernier apparût acculé par cette question. À distance de la scène, je le vis « piquer un phare ». Lui d'habitude si intouchable, devint tellement rouge qu'il semblait se consumer littéralement. Le sang affluait de manière si violente sur son visage qu'on assista à une véritable « gaffe neurovégétative » (N. Abraham, 1981, p. 109). La honte semblait venir, tel un dernier rempart, couvrir et remplacer le masque d'impassibilité qu'il arborait jusqu'alors. Cet afflux sanguin qui inondait son visage sonnait le tocsin. Bob l'avait mis à nu, comme l'indiquait son rougeoiement. Malgré tout, il réussit à expliquer à Bob « qu'à la vérité » sa femme avait porté plainte contre lui car il ne versait pas l'argent de la pension, préférant envoyer des cadeaux à ses enfants plutôt que de l'argent à son épouse. Recherché depuis longtemps par les services de la préfecture pour ne pas s'être présenté au tribunal, son interpellation dans le train l'aurait mis à jour.

Les vacances allaient ainsi débiter sur cette note chaotique. Nous ne savions plus quoi penser de cet homme. Nous étions dans un doute total et même l'idée de son incarcération nous paraissait fautive. Il nous demanda qu'on l'accompagne en prison durant la période estivale. Malgré nos appels téléphoniques répétés durant ce mois d'août, Bob et moi n'avons jamais réussi à obtenir de lui sa date d'incarcération. Jusqu'au moment où il nous apprit qu'il ne serait finalement pas incarcéré. La juge aurait eu connaissance de la prodigalité dont il avait fait preuve vis-à-vis de Gabriel. En vertu de quoi, cette magistrate aurait fait en sorte de rendre Jean-Bob « prioritaire pour l'emploi » ? Nous l'aurions sans doute cru un mois auparavant, mais là, tout avait basculé. Nous appréhendions différemment son discours. Des doutes commençaient à poindre. La fiabilité du lien dorénavant remise en cause, je m'apercevais concomitamment combien cette question du mensonge m'angoissait.

Les vacances allaient s'achever et le *Café social* rouvrir et, je ne savais pas comment j'allais pouvoir me comporter avec Jean-Bob. Narcissiquement blessé : je n'avais plus confiance. Dans le même temps, et sans doute pour des raisons en lien avec cette désillusion, Jean-Bob s'éloigna de l'association. Il venait en effet beaucoup moins régulièrement, et, quand il s'y rendait, il passait moins de temps aux côtés des professionnels qu'auparavant. Il devait sentir leur malaise. L'empathie à l'égard de Jean-Bob était contrecarrée par l'aversion

qu'éveillait le sentiment d'avoir été dupé. Il allait néanmoins révéler distinctement sa vulnérabilité dans un moment de dépression.

Un évènement « clef » eut en effet lieu lorsqu'un soir, Jean-Bob arriva exténué dans le lieu d'accueil. Pour la première fois, sa tenue était négligée : sa chemise était chiffonnée, et sa coiffure défaits autant que son visage. Notre protagoniste, très paniqué, me sollicita pour une discussion en aparté : « c'est très important... j'ai quelque chose à te confier ! »

Il dit avoir recommencé à boire et que « Ça ne va plus du tout ! ». C'était la première fois qu'il exprimait quelque chose de l'ordre d'une souffrance. Envahi par tout un tas de problèmes, il disait se sentir très mal. Jean-Bob expliqua alors avoir hébergé William, un autre usager, dans la chambre où il vivait au sein d'une structure d'hébergement. Dans ce contexte, il se serait fait violer par cet homme à qui « il avait voulu rendre service ». Il se dit l'objet d'un chantage sexuel depuis trois jours.

Soudain il se leva et, très agité, mima avec insistance le gros couteau en possession de William. Il mettait l'accent sur sa grandeur en montrant qu'avec son petit canif (qu'il sortit de sa poche en guise de témoignage) il ne pouvait pas se défendre. Malgré le fait que cette scène du *grand* et du *petit couteau* exprimait quelque chose d'important et de grave, je commis un acting-out en interrompant cet échange. Je conseillais à Jean-Bob de se présenter au plus tôt à l'hôpital, de façon à prévenir tout danger par rapport au risque du SIDA. Il dit qu'il souhaitait être accompagné. Je lui proposais donc de le rejoindre devant l'hôpital le lendemain matin. Il ne vint pas au rendez-vous fixé « à cause d'une diarrhée », comme il me l'expliqua au téléphone. Le lendemain il ne revint pas dans l'association où il ne réapparût plus. Avec l'équipe, nous étions persuadé que nos soupçons avaient poussé Jean-Bob à fuir pour trouver un nouveau lieu d'accueil : vierge de toute suspicion. Sans doute les choses se répéteraient-elles. N'était-il pas en train de confier son album photos à d'autres professionnels dans une autre ville en expliquant qu'il avait été obligé de partir après s'être rendu compte qu'on l'exploitait ?

À présent, les collègues parlaient ouvertement de lui comme d'un « mythomane ». La sensation d'avoir été trompé planait au sein du groupe. Il était évident que Jean-Bob avait marqué les membres de l'équipe plus que d'autres usagers. Ce n'était pas son aspect serviable qui restait gravé dans les esprits mais le fait qu'en altérant notre confiance, il avait induit des

sentiments très confus et douloureux chez chacun. À notre image, Gabriel, qui avait semblé plus épanoui que jamais durant son idylle avec Jean-Bob paraissait au plus bas. Ce vieux monsieur, qui malgré son isolement et sa « douce folie » était toujours resté autonome, entra quelques mois plus tard en maison de retraite. Ses pérégrinations avec son acolyte du moment l'avaient abattu. Chacun se disant « cassé, vidé, pompé, écœuré » gérait à sa manière le désarroi dont il était saisi. Une interrogation revenait incessamment dans nos échanges : avait-il réellement été question de mensonge ? Il était extrêmement difficile d'envisager le fait que, comme l'avaient dit les collègues « rien de ce qu'avait décrit Jean-Bob n'ait été vrai ». D'autant plus difficile que nous l'avions tous cru.

Une équation à deux inconnues se dégage de ce tableau : le supposé menteur et l'observateur, partie prenante d'un duo dans lequel le discours de l'un entre en collusion avec les attentes de l'autre. Nous pensons que si l'on veut accéder aux logiques inconscientes du mensonge, il ne s'agit pas simplement de se demander pourquoi des sujets comme Jean-Bob peuvent vouloir induire leur interlocuteur en erreur, mais aussi de comprendre comment ils y parviennent. L'adage populaire veut que le mensonge endorme celui qui l'écoute, il s'est avéré que notre préconscient avait été mis en sommeil, si ce n'est écrasé. Il importe d'interroger la capacité de Jean-Bob à rendre son discours vrai. Postulant que la capacité de persuasion de cet homme « raconte » paradoxalement sa souffrance, nous proposons de l'analyser.

C. Faux *self*

Au vu de l'aspect « caméléon » de la personnalité de Jean-Bob, nous estimons important de réfléchir au sens à donner au mimétisme et à l'empathie particulière observés chez lui. Nous proposons donc d'étudier l'attitude qui lui a valu le crédit de ses interlocuteurs. Avec du recul, nous remarquons en effet que Jean-Bob *collait*⁴⁶ aux attentes de chacun. Son côté serviable lui avait valu de revêtir un statut ambigu : proche d'un bénévole, voire d'un professionnel. L'oblativité grâce à laquelle cet homme avait rendu l'équipe dépendante de lui (comme le manifestait l'angoisse que nous ressentions avant ses départs) interroge.

Pour gagner notre estime et s'attacher nos faveurs, il avait dû dépenser des efforts considérables. Par exemple, quand il expliqua avoir trouvé un emploi de poissonnier, il a probablement fallu qu'il s'absente du lieu à heures fixes pour donner l'impression qu'il se rendait effectivement à ce travail⁴⁷, d'où il revenait tous les soirs. Il devait surinvestir de la sorte la réalité. Pour donner des explications crédibles, il fallait qu'il réussisse à les faire vivre dans l'esprit de ses interlocuteurs : quand je lui demandais des nouvelles à la suite de l'opération de sa fille, il devait se rappeler de ce qu'il m'avait déjà dit pour donner un dénouement acceptable. Sachant aussi que les informations adressées aux uns et aux autres étaient souvent distinctes, il fallait qu'il se souvienne avoir dit « vert » à untel et « rouge » à tel autre.

Réussir un mensonge nécessite, nous l'avons écrit (*Supra*, pp. 27-29), un fort investissement de la réalité et un sens aigu de l'autre. Il faut que le sujet soit en capacité de se représenter les attentes de ceux sur qui il cherche à agir, ce qui nécessite un talent relationnel. Chez Jean-Bob, celui-ci était à tel point remarquable qu'elle laisse envisager le fait qu'il devinait les attentes de ceux à qui il s'adressait. L'adhésion qu'il suscita serait donc la preuve d'une virtuosité. Il devait en effet anticiper le destin des informations sur lesquelles il mentait dans l'esprit de ceux à qui il les adressait. Il devait de manière générale être crédible parce qu'il construisait des *scénarii* faisant coïncider la fiction (exemple : mes enfants sont atteints

⁴⁶ Jusqu'en 1640, l'expression « *La colle est franche* » fut utilisée pour dire qu'un mensonge était persuasif (C. Duneton & S. Claval, 1990, p. 372).

⁴⁷ Jean-Claude Romand passait le plus clair de son temps sur des aires d'autoroute, à lire des revues médicales où il puisait les anecdotes scientifiques à fournir à ses proches, en attendant que sa journée « passée » à l'OMS se termine.

d'une maladie grave) et la réalité (Jean-Bob n'avait peut-être pas d'enfant). Le jugement qu'il portait sur la situation d'ensemble qui le liait à ses interlocuteurs devait nécessiter une sorte de division de sa pensée : *ce que je sais/ce qu'il sait ; ce que je dis/ce qu'il peut en savoir ; ce qui est réel pour moi/ce qui l'est pour l'autre.*

Cette remarquable faculté d'adaptation d'où provenait la cohérence du discours de Jean-Bob serait paradoxalement la marque d'une profonde incohérence. En effet, nous pensons qu'il aurait été plus sensible à la réalité extérieure qu'à sa réalité intérieure. Sa tendance à s'organiser par rapport au dehors serait la marque d'une forme très primitive de fonctionnement psychique. De tels sujets seraient « structurés » par rapport aux autres. Leur capacité de « capter l'affect d'autrui » (J. Mac Dougall, 1978, p. 120) indiquerait la persistance d'une forme archaïque de lien à laquelle ils seraient fixés. L'aptitude de tels individus à se mettre dans la peau des autres serait donc finalement la marque d'une insondable détresse. Il importe, pour la comprendre, d'étudier les spécificités de ce fonctionnement psychique qui consiste en une adaptation extrême aux autres.

H. Deutsch (1942) est le premier auteur à avoir éclairé ce type de fonctionnement sous le nom de personnalité « comme si ». Ce registre pathologique a la particularité de ne pouvoir être rangé ni parmi les névroses, ni parmi les psychoses, du fait de l'excellente adaptation des sujets concernés à la réalité. À l'instar de Jean-Bob, ils se comportent de manière parfaitement normale et ne manifestent ni manque, ni conflit psychique, semblant de prime abord ne souffrir d'aucun trouble (*Ibid.*, p. 225). La caractéristique principale des sujets « comme si » consiste en une remarquable capacité d'identification aux autres, dont ils ressentent ce qu'ils pensent et sentent. L'impression de normalité qui se dégage à leur contact masque une grande passivité à l'égard du milieu environnant (*Ibid.*). H. Deutsch précise que toute expérience intérieure est totalement exclue chez ces patients pour qui l'expression d'émotion reste strictement formelle, à l'instar de Jean-Bob qui renvoyait une impression de froideur à certains. Son extrême adaptabilité aux gens qui l'entouraient était la marque d'une difficulté. Sa plasticité vis-à-vis de l'extérieur aurait paradoxalement symptomatisé sa « famine affective » (K. Abraham, *Op.cit.* 1925).

Le travail de D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1960) concernant le « faux *self* » nous semble décrire plus précisément encore les mécanismes adaptatifs qui ont valu à cet homme son « succès » auprès du personnel de l'institution et des autres usagers. L'analyste utilise cette

notion pour caractériser l'existence de certains individus apparemment bien portants chez qui l'organisation psychique consisterait en une adaptation extrême aux exigences de l'environnement (*Ibid.*, p. 123). Ils se défendent d'un sentiment d'insignifiance et de vide à travers les relations artificielles qu'ils créent avec les personnes qui les entourent.

La tendance de ces sujets à construire leur vie en fonction d'autrui serait liée à des conditions de développement anormales. La mère aurait désillusionné son enfant trop tôt à travers un comportement désordonné devenu imprévisible (*Ibid.*). Cette inadaptation du milieu produit une inversion : le nourrisson réagit en s'adaptant à lui. L'intellect de l'enfant se « prostitue » aux fins de le protéger de l'empiétement dont le menace cette interaction précoce disharmonieuse. Le développement de l'enfant ayant été entravé, une nouvelle personnalité suradaptée aux circonstances extérieures précaires prend le dessus (C. de Parseval, 2007, p. 125). Le sujet dénie ses propres besoins vitaux et s'« ampute » (R. Roussillon, 2007a, p. 220) d'une partie de sa vie psychique au profit d'un surinvestissement des objets externes. Le faux *self* vient préserver le vrai, caché en arrière-plan, en s'asservissant au milieu. L'environnement ayant été trop déficient pour faire office de frontière protectrice, le sujet a surinvesti la réalité extérieure. Pour survivre, il a appris à aider son environnement pour éviter de devoir s'éteindre avec lui, quitte à se déconnecter de sa propre réalité intérieure. A. Eiguer (1998, p. 95) parle d'une « momification » de la partie du Moi qui souffre. Cette défense qui consiste en un hyper-développement du sens des autres a donc un prix : le déni de la souffrance et celui de la rencontre avec ses propres affects. La personnalité du sujet s'est divisée « entre une partie qui sait, mais qui ne souffre pas, et une partie qui souffre, mais ne le sait pas » (M. Bertrand, 2007, p. 27). Le faux *self* surplombe la partie souffrante et la protège en se soumettant aux exigences de l'environnement.

L'aisance avec laquelle Jean-Bob s'est approprié le *Café social* en prenant extrêmement vite la « température » du lieu est donc associable à l'attitude docile voire obéissante (D-W. Winnicott, *Op.cit.*, 1963b, p.157) qui caractérise le « faux *self* ». Il est envisageable que sa ferveur à l'égard des membres de l'association réitérait l'obligation qu'il avait eue de se soumettre antérieurement à un monde inadéquat. On peut se rappeler le fait qu'à son arrivée, Jean-Bob expliqua avec rancœur avoir été exploité par les associations qu'il avait fréquentées auparavant. Ne témoignait-il pas du malaise que lui faisait vivre son obligation de satisfaire aux exigences pressenties chez ses interlocuteurs ? Ce sentiment d'être utilisé ne l'empêcha toutefois pas, après s'être plaint, de se fondre très vite à nos attentes. Il

satisfaisait sans doute les besoins des autres, de la même manière qu'il avait satisfait ceux d'un environnement précoce insuffisamment étayant. Il agissait avec le souci de réparer ceux-là mêmes qui étaient censés le réparer lui. L'existence de cette situation antérieure transparaissait donc dans sa tendance quasi instinctive à être ce que les autres attendaient de lui. Plaire à l'autre, quitte à délaisser sa propre subjectivité, telle pourrait être résumée la manière d'être de Jean-Bob.

d. Imiter pour exister

« Certains cherchent désespérément à être (*being*) et passent leur vie à ne pas être (*not being*). »

D-W. Winnicott (1966, p. 135).

Les sujets comme Jean-Bob semblent ne pas pouvoir exister hors du regard d'autrui. Au risque de finir par se perdre soi. Chez eux, il ne s'agirait pas d'agir en fonction de ce que l'on est, mais d'être ce que l'on pense que l'autre désire qu'on soit. Leur dépendance à l'égard d'autrui serait telle qu'ils bâtiraient leur image en fonction du désir des autres. Effrayés par l'anonymat et incapables d'accepter le sentiment de solitude, ils seraient condamnés à se fondre, voir se confondre, à l'environnement. « Leur Moi c'est les autres » (P-C. Racamier, 1970, p. 247). Ils seraient trop démunis psychiquement pour se passer d'eux.

Le sujet qui a entretenu une bonne expérience passée avec l'extérieur bénéficie des identifications qui l'accompagnent, son Moi en est renforcé. Il est psychiquement autonome car il bénéficie constamment du lien avec le bon objet qu'il a intériorisé. À défaut, l'alternative qui s'offre au sujet est celle d'une existence construite en référence au dehors (C. Athanassiou-Popesco, 2004, p. 542).

En ce sens, l'esprit d'imitation de Jean-Bob aurait été la conséquence d'une défaillance de ses objets internes. L'hypertrophie de son sens des autres était concomitante d'un manque d'autonomie par rapport à eux (C. Athanassiou, 1991, p. 1005). Ne pouvant répondre à la question « Qui suis-je ? », il s'en serait entièrement remis à l'extérieur pour obtenir une réponse. Ceci l'aurait condamné à ressembler à ceux qui l'entouraient. On pourrait parler « d'identité négative » pour décrire le déterminisme inconscient qui pousse certains individus à chercher en dehors d'eux-mêmes qui ils sont. Dans *Pour introduire le narcissisme*, S. Freud (1914a, p. 82) dit de la satisfaction narcissique qu'elle consiste à

posséder la qualité éminente qui manque au Moi pour l'agrandir. Plus tard, il (*Id.*, 1929 [1930], p. 62) se penche sur les raisons qui peuvent conduire une personne à en élire une autre comme objet d'amour, et écrit que le sujet cherche à s'aimer lui-même à travers les ressemblances qu'il trouve chez quelqu'un qu'il estime plus parfait. L'emprunt du prénom de Bob répondrait à cette quête d'idéal. Jean-Bob l'aurait copié pour prendre chez lui ce dont il se sentait intérieurement dépourvu. En revêtant les traits de cet éducateur charismatique (le fondateur de la structure), dont il adoptait les gestes et les postures, Jean-Bob se créait une sorte de prothèse narcissique. Ainsi devait-il compenser la défaillance de son « idée du Moi » (P-C. Racamier, 1978). Il se serait agi pour lui d'essayer d'être quelqu'un. D'imiter faute d'exister. Une excellente métaphore de la « quête adhésive » (A. Eiguer, *Op.cit.*, 2003, p. 865) à travers laquelle le sujet s'approprie les traits de ceux chez qui il cherche à puiser son identité est fournie par le nouvelliste fantastique Ray Bradbury dans ses *Chroniques martiennes* (1950). Résumons-là :

L'histoire débute lorsqu'un couple âgé vient migrer sur Mars pour finir leurs jours en paix, loin de la Terre où ils ont perdu un fils de quatorze ans, Tom, dont ils fuient le souvenir. Un jour M. La Farge aperçoit au loin la silhouette d'un petit garçon lui ressemblant. Stupéfait, il l'appelle pour savoir s'il s'agit bien de son fils. L'enfant ne répondant pas, le vieil homme lui propose de venir se réchauffer auprès du feu, quand lui et sa femme seront couchés (*Ibid.*, p. 179). Le lendemain matin, il trouve l'enfant installé chez lui comme si de rien n'était. « Bonjour, papa. » L'enfant se comportait comme si tout était normal. M. La Farge fut obligé de s'asseoir. Tandis que Tom lui prenait la main, l'homme lui demanda si ce n'était pas un rêve. L'enfant le pria de ne pas poser de question mais de l'accepter. Quand l'homme s'inquiéta de savoir ce qu'il en serait pour sa « mère » l'enfant lui répondit de ne pas s'inquiéter : « Pendant la nuit, je vous ai chanté des chansons et grâce à cela, vous accepterez plus facilement, surtout elle » (*Ibid.*, p. 180).

Mme La Farge, étonnamment rayonnante à son réveil, ne nourrissait pas le moindre étonnement concernant la soudaine résurrection de son fils. Leur vie de famille, brutalement interrompue reprit donc comme si rien ne s'était passé. Seul M. La Farge nourrissait des doutes concernant la venue de cet enfant : « Qui es-tu, en réalité ? Tu ne peux pas être Tom, mais tu es *quelqu'un*. Qui ? » (*Ibid.*, p. 181). En fait il était un des derniers Martiens : des créatures dotées de la capacité de revêtir les traits de ceux qu'ils croisent. Après avoir fait promettre à son « père » de ne plus poser de

questions, leur vie de famille reprit à l'endroit où elle s'était interrompue à la mort de Tom. Cependant, sitôt que ce dernier s'éloignait du couple et s'approchait d'autres personnes, une chose étrange arrivait. Un jour, il disparut après s'être éloigné du domicile familial ; lorsqu'il revint il dit à son père avoir été pris au piège. Comment ça ? Quel piège ? lui demanda M. La Farge. « Je passais devant une petite maison en zinc près du canal et j'ai senti que je n'allais plus jamais revenir vous retrouver. Je ne sais pas comment t'expliquer, il n'y a pas moyen, je ne peux pas te dire, même *moi* je ne comprends pas ; c'est bizarre, je ne veux pas en parler » (*Ibid.*, p. 183).

Plus tard, M. La Farge croisa un ami qui lui apprit une drôle de nouvelle : leur voisin qui vivait dans la cabane de zinc avait, ce même après-midi, vu l'homme qu'il avait tué avant de venir sur Mars. Ce genre d'épisode allait se reproduire : autour de lui d'autres personnes allaient retrouver des proches disparus, la plupart du temps des enfants dont ils n'avaient pas fait le deuil. Jusqu'au jour où Tom allait devenir Lavinia : une petite fille qui s'était perdue au fond des mers et dont ses parents avaient toujours refusé de croire à la mort. « Tom » la ressuscita pour eux.

Face à M. La Farge suppliant Lavinia de redevenir Tom et de rentrer à la maison, la voix répondit qu'elle n'était personne, qu'une *chose* sans substance : « Je ne suis peut-être pas leur enfant ressuscité, mais je suis pour eux une chose préférable ; un idéal formé par leurs esprits. » (*Ibid.*, p. 188). Il s'adaptait ainsi aux désirs des gens qu'il croisait. Ce qui lui valut finalement de mourir, car au bout d'un moment tous les habitants du village se le disputaient. Chacun voyant en lui l'image d'un être cher voulait se l'approprier. Tant et si bien que les adultes autour de lui s'entredéchirant, il s'effaça, après avoir revêtu mille visages.

Ce conte fantastique qui nous met en présence d'un enfant qui exauce les attentes inconscientes des gens qui l'entourent est emblématique de l'hyper adaptation que nous tentons de questionner. Les attitudes de « Tom » répondent en effet aux espérances inassouvies de ses interlocuteurs. Il vit sur l'apparence et satisfait les espoirs des autres. Dans un registre qui est moins celui de l'identification que celui de l'imitation.

E. Gaddini (1988) propose de distinguer les deux. Selon ce psychanalyste, les individus chez qui la capacité d'identification est très faible développent une hypertrophie du domaine sensoriel qui les conduit à adopter naturellement les traits d'autrui (*Ibid.*, p. 978). N'ayant pas pu développer un véritable sens de l'identité, ils lui substituent une intense

activité imitative. L'imitation chez eux serait synonyme d'existence (*Ibid.*, p. 973). Leur libido serait tournée en direction de « l'objet de l'objet » (L. de Urtubey, *Op.cit.*, 1986, p. 1013). Ils agissent donc en fonction du « désir du désir » des autres (J. Lacan, 1964, p. 194).

Leur appareillage psychique étant trop défectueux, ils seraient dépourvus de pare-excitation, comme certains le sont d'un système auto-immunitaire. En conséquence, ils deviendraient perméables aux autres. L'identité de tels individus étant trop incertaine, leur Moi étant trop poreux, ils doivent ressembler aux personnes qui les entourent et se fondre à leurs désirs pour obturer un vide interne. Ils se cramponnent à ce mécanisme d'identification adhésive pour se défendre contre des angoisses irreprésentables. De fait, leur psyché ne s'enrichit pas du contenu de l'objet convoité car seule compte sa valeur de contenant. Il est incorporé dans ses contours, mais non introjecté dans sa profondeur (A. Ciccone, 1999, p. 53).

Ne pouvant se suffire d'eux-mêmes pour exister, les sujets conservent les autres dans une proximité maximale. Au prix d'un sentiment de perte de limites et d'un fantasme d'aspiration par le dehors. Comme l'écrit J-B. Pontalis (*Op.cit.*, 1965, p. 56), « il n'est plus possible de marquer les frontières entre moi et autrui dès l'instant où le moi trouve son origine et son appui dans l'image de l'autre ». Quand il n'est plus possible de discriminer le dehors et le dedans, il survient alors une forme d'hémorragie narcissique. On peut penser que la dépendance de Jean-Bob à l'égard de ceux dont il cherchait le contact l'avait rendu perméable à eux. Cette perméabilité qui faisait sa sensibilité à la pensée des autres l'empêchait parallèlement de se sentir différencié d'eux et en sécurité à leur côté. La dépendance du sujet à l'égard de ceux qui font office de miroir serait si forte, qu'elle serait inquiétante. Nous supposons que le mensonge représenterait une alternative pour immuniser le sujet contre le vécu d'indifférenciation qu'il ressent. Il le mettrait à l'abri de l'« angoisse d'intrusion » (A. Green, *Op.cit.*, 1999, p. 40) qui découle de son adhésion au désir des autres.

E. Un ersatz de Moi-peau

Si tout concorde pour indiquer que la sollicitude dont Jean-Bob a fait preuve vis-à-vis de l'ensemble des membres de la structure était l'émanation d'une tendance en « faux *self* », le problème reste cependant entier de savoir pourquoi il cherchait par ailleurs à les induire en erreur sur ce qu'il faisait, sur l'endroit d'où il venait, et plus globalement sur qui il était. Nous allons chercher à expliquer comment le mensonge lui aurait permis de s'insurger secrètement contre le désir des autres. Il va s'agir de comprendre pourquoi les mensonges que nous lui supposons auraient été une défense contre l'envahissement que lui faisait vivre sa tendance à se plier aux attentes des autres. Pour ce faire, nous poursuivrons le travail autour de notre première hypothèse, en analysant comment en mentant le sujet contre-investirait un état de vulnérabilité psychique et transitionnaliserait la rencontre avec l'autre, en le repoussant fantasmatiquement hors de sa vie psychique.

Nous avons vu à quel point la mise à jour du mensonge peut se révéler blessante : Jean-Bob était particulièrement touché, effracté même, après que Bob l'ait interpellé pour qu'il parle « un peu plus en vérité ». La *gaffe neurovégétative* qui s'ensuivit témoignait du fait qu'il était sans protection. Bob ne l'avait-il pas mis à notre merci en le privant de son mensonge ? Il était sans défense, vulnérable. Cette situation (dont nous rediscuterons du problème qu'elle pose : *Infra*, pp. 218-220), témoigne de la fonction orthopédique du mensonge. Il servirait d'« enveloppe psychique » (D. Anzieu, 1987) de substitution. Ces sujets qui s'avèrent finalement des écorchés vifs, emploieraient le mensonge de la même manière que l'enfant : pour se défendre d'un empiètement psychique.

Nous avons vu (*Supra*, pp. 126-128) qu'au cours de son développement, l'enfant est naturellement poussé à mentir pour pouvoir démarquer sa pensée de celles des autres. Au sortir d'une période où il ne peut rien faire de lui-même, l'enfant ment pour sortir de la confusion qu'engendre cette dépendance aux adultes hors du regard desquels il a le sentiment de cesser d'exister. Le mensonge a la fonction de préserver de la menace qui plane sur son Moi encore inachevé, en l'« embastillant » (M. de M'Uzan, *Op.cit.*, pp. 53-54). Chez l'enfant comme chez l'adulte, cette tendance répondrait à une double contrainte : se décoller de l'environnement tout en le conservant proche. Il pallierait l'angoisse paradoxale de perdre l'autre et de se perdre dans l'autre.

Le mensonge implique conjointement deux mouvements antagonistes. Il exclut et il attire autrui. Cette double dynamique, centrifuge et centripète, est significative du type d'économie psychique contraignant le sujet à utiliser cet acte. Il répondrait à un vécu oscillant entre l'angoisse dépressive de perte d'un objet narcissiquement vital et la crainte d'un trop grand rapprochement avec celui-ci. En effet, chez les sujets dits « limites », une trop grande proximité avec l'objet induit un danger de perte de tout écran protecteur face à lui (J. Bergeret *et al.*, *Op.cit.*, p. 61). On peut illustrer ce fantasme avec la parabole des porcs-épics que S. Freud (1921, p. 162) emprunta à Schopenhauer :

« Un jour d'hiver glacial, les porcs-épics d'un troupeau se serrèrent les uns contre les autres, afin de se protéger contre le froid par la chaleur réciproque. Mais, douloureusement gênés par les piquants, ils ne tardèrent pas à s'écarter de nouveau les uns des autres. Obligés de se rapprocher de nouveau, en raison du froid persistant, ils éprouvèrent une fois de plus l'action désagréable des piquants, et ces alternatives de rapprochement et d'éloignement durèrent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une distance convenable où ils se sentirent à l'abri des maux. » (*Ibid.*).

On peut penser qu'aux prises avec une position similaire à celle des porcs-épics, Jean-Bob se trouvait ballotté entre deux maux : une solitude glacée ou une proximité brûlante. Ses mensonges le défendaient de cette situation en mettant une distance rassurante avec son entourage. Tout en cherchant à se rapprocher de ses semblables, Jean-Bob devait aussi se préserver d'un lien synonyme de dépossession de soi. Ses récits fictifs constituaient un écran impénétrable par l'entremise duquel il aurait évité le risque d'être touché par l'autre. En s'absentant derrière les mots, Jean-Bob s'était rendu opaque.

Le mensonge forme une sorte de ligne Maginot car il rend le sujet détenteur d'un savoir auquel les autres ne peuvent avoir accès : *je mens*. La conscience de la fausseté des informations diffusées distingue le sujet d'un environnement qui, lui, « baigne » dans l'erreur où la duperie le projette. Toutefois, cette défense contraint le sujet à faire passer au second plan ses propres besoins. Il s'asservit à ceux envers qui il dédie finalement son discours. Attendant des autres qu'ils l'aident à retrouver une continuité dans son sentiment d'identité, le besoin d'élation narcissique du sujet est si fort qu'il leur confère finalement un inquiétant pouvoir sur lui. À tel point qu'il en devient persécuteur. Le besoin de conserver toujours

présent autour de soi le regard d'autrui est si pressant qu'il devient oppressant. Face à un environnement vécu dès lors comme intrusif, le mensonge vient comme un recours vital, en s'érigant en « bouclier narcissique » (J. Mac Dougall, 1982, p. 191). Pour illustrer la manière avec laquelle le mensonge immunise le sujet on peut reprendre à F. Pasche (1971) la métaphore de l'égide à l'aide de laquelle Persée fait face à Méduse. Il n'est pas un hasard à ce que la pratique du mensonge soit fréquemment comparée à l'usage du masque (G. Maurey, 1993 ; 1996) car le sujet s'abrite derrière comme un déguisement qui permet de voir sans être vu. En effet, tandis que Jean-Bob était conscient de mentir, les professionnels, eux, se trompaient à propos de cet homme beaucoup moins accessible qu'il ne semblait. Le mensonge représente en cela un rempart infranchissable dont la fonction économique est de défendre le sujet contre un « sentiment d'annexion par autrui » (F. Marty, *Op.cit.*, 1983, p. 18).

Ceci nous amène à répéter (*Supra*, pp. 153-155) qu'il est à concevoir comme une solution de compromis : répondant au besoin fondamental de s'attaquer à l'autre, sans prendre le risque de s'en éloigner. Il permet de faire semblant de répondre à ce que le sujet imagine que les autres exigent de lui. Par exemple, l'emploi de poissonnier que Jean-Bob dit avoir trouvé satisfaisait l'attente que les professionnels nourrissaient en même temps qu'il contrefaisait cette attente. Il satisfaisait donc les exigences de l'environnement mais de manière apparente seulement. De même, en annonçant son incarcération imminente, il usa d'un prétexte fallacieux pour conserver notre attention durant les vacances et, s'assurer de la continuité du lien. En nous demandant de l'accompagner en prison, il nous amena à nous enquérir de ses nouvelles durant toutes les vacances, sans toutefois avoir réellement à se rendre avec nous dans ce lieu de privation des libertés. Il conservait la présence des professionnels tout en les maintenant à distance.

Aux vues de nos précédentes réflexions, il ne semble pas concevable d'observer le sujet émetteur de mensonge(s) en dehors de l'espace plurisubjectif dans lequel son acte trouve son sens. Cependant, nous avons aussi entrevu la possibilité d'une confusion observateur/observé. Notre première hypothèse a d'ailleurs sur ce point un aspect paradoxal, car si le mensonge est censé servir à repousser les autres hors de la vie psychique du sujet, il semble toutefois que lorsqu'il est cru, un effacement des limites Moi/non-Moi se produise. Sa fonction de différenciation et de « décollement » psychique s'effacerait-elle quand le mensonge réussit ? Nous postulons le contraire.

En fait, plus le sujet obtiendrait l'adhésion de ses auditeurs, et plus il les repousserait hors de sa vie psychique. Plus le sujet réussirait à leur faire croire à la réalité de son mensonge, plus il les écarterait de sa vie psychique. Leur croyance serait synonyme de leur exclusion. Les mouvements intersubjectifs impulsés par cet acte-parlé ne seraient donc pas antagonistes, puisqu'en faisant adhérer les autres à ses récits, le sujet les repousserait parallèlement hors de sa vie psychique.

En même temps, il leur ferait partager son trouble. Nous avons vu en effet combien les membres du *Café social* se trouvèrent affectés après le départ de Jean-Bob. Ses mensonges n'auraient pas eu qu'une fonction passive de défense. Par leur truchement, il aurait activement fait vivre à ses interlocuteurs une expérience d'empiètement reflétant la sienne. Aussi, après avoir travaillé autour de notre première hypothèse en démontrant que le mensonge permettait au sujet de contre-investir la menace d'empiètement que lui faisait vivre son identification aux attentes des autres, nous allons dorénavant nous efforcer de comprendre comment il fait d'eux les dépositaires de sa souffrance.

4.2 Le mensonge expression du « vrai *self* »

Après avoir interrogé en quoi les sujets pulsionnellement contraints de tromper les autres pouvaient être considérés comme des personnalités en faux *self*, nous préciserons ici comment le vrai se communiquerait de manière non verbale au sein d'une « aire du leurre » (P. Fédida, *Op.cit.*, p. 186). Nous étudierons comment la partie la plus perturbée des sujets s'y communiquerait.

À travers l'exemple de Jean-Bob, nous avons vu qu'une certaine connivence du public est en jeu dans la croyance. Les destinataires du mensonge sont d'autant plus bouleversés *a posteriori* qu'ils ont été « dupes ». La prise de conscience de leur crédulité passée est d'autant plus douloureuse qu'elle met en évidence leur implication. Il n'est pas seulement question de naïveté d'un côté, ou de force de persuasion de l'autre, mais d'une conjugaison des deux. « Un couple séducteur-séduit inséparablement uni se constituerait sous le sceau d'une complicité inconsciente » (L. de Urtubey, *Op.cit.*, 1986, p. 1017). Aussi avons-nous décidé de prendre en compte les processus psychiques impliqués dans celle-ci. Dans ce but, nous formulerons une nouvelle hypothèse, selon laquelle : *le sujet obtiendrait la complicité inconsciente de ses interlocuteurs suite à une transaction narcissique. Elle contribuerait à faire d'eux des hôtes en engendrant un espace confusionnel permettant aux aspects déstructurés de sa psyché d'infiltrer la leur.*

Dans cette partie, nous travaillerons autour de cette hypothèse en étudiant d'abord les effets que le discours mensonger provoque sur son auditeur. Après quoi, nous questionnerons les mécanismes trans-subjectifs à la source de la crédulité et décrirons la transaction narcissique qui entraîne la complicité inconsciente de l'interlocuteur. Ceci permettra de démontrer enfin comment le sujet profiterait de l'union ainsi créée pour déposer ses propres contenus psychiques en défaut de symbolisation chez autrui.

Notons que cette partie fera plus qu'auparavant appel à des œuvres littéraires ou à des faits divers. Nous nous aiderons d'exemples variés pour illustrer les phénomènes trans-subjectifs concomitants de l'adhésion au mensonge.

a. L'adhésion au mensonge

« Les promesses n'engagent que ceux qui y croient » (Charles Pasqua).

L'aversion dont les sujets deviennent l'objet après que leur mensonge prenne fin semble proportionnelle à la croyance à laquelle elle succède. Plus ils ont été crus, plus les réactions sont vives. Ceux qui sont d'abord captivés par les récits mensongers, semblent ensuite rendus haineux. Ce renversement questionne leur implication dans le mensonge.

Nous avons vu que Jean-Bob exerçait une certaine emprise sur les professionnels du *Café social*. Réfléchissons à la manière avec laquelle de tels personnages parviennent à fasciner ceux dont ils obtiennent le crédit. Il semble que pour que cette opération fonctionne, le sujet masque son attente. À l'instar de Jean-Bob, il ne demande apparemment rien mais fait au contraire sentir qu'il détient ce dont l'autre a psychologiquement besoin. On peut sur ce point citer S. Freud (1923, p. 242) quand il explique que le Ça s'impose au Moi comme objet d'amour en remplaçant pour lui ce qu'il a perdu : « Tu peux m'aimer moi aussi, je ressemble tellement à l'objet ».

Le sujet se propose comme l'idéal de ceux à qui il offre « une fausse voie de salut » (P. Greenacre, *Op.cit.*, p. 271). Il donne l'impression de posséder des attributs gratifiants capables de les combler. On peut prendre l'exemple de la manière avec laquelle le désormais célèbre Christophe de Rocancourt faisait « miroiter » le gain potentiel qu'il y aurait à le connaître. La mystification à partir de laquelle il a pénétré le milieu de la jetset américaine débute en effet quand il lâche négligemment un billet de 200 dollars pour offrir à boire à un inconnu à qui il fait accroire que cette somme, qui était tout ce qui lui restait dans les poches ne représentait rien pour lui (C. Rocancourt & D. Labarrière, 2006, pp. 166-167). C'est ainsi qu'il s'attira les faveurs de la première personne qui lui ouvrit les portes de la haute société.

Cet exemple montre comment le sujet donne aux autres l'illusion qu'il peut leur apporter ce qui leur manque. On peut d'ailleurs se demander qui, au final, le mensonge satisfait-il le plus ? Discutons de ceci autour d'un autre exemple, celui de la mémorable supercherie qui a uni Jean-Claude Romand à ses proches.

Après avoir menti pendant plus de 18 ans à sa famille et à ses amis, en leur faisant croire qu'il était un médecin chercheur réputé au sein de l'OMS, cet homme finira en effet aussi incrédule que ceux qui lui survécurent. Tout près d'être découvert, cet homme n'a pas mis fin à ses jours : il n'a pas attenté à sa propre existence, comme on aurait pu s'y attendre. Ce sont les êtres qui lui étaient les plus chers qu'il a pris le parti de supprimer. N'était-ce pas aussi le mensonge sur lequel reposait leur vie commune auquel il a mis un terme ? Le lien scellé autour de lui était si ambigu, que cet homme n'aurait plus pu exister aux yeux de ses proches sans lui, tandis qu'ils devaient, eux aussi, exister à travers cette image de fils et d'époux reconnu et distingué.

À travers ce crime, Jean-Claude Romand dut sans doute rompre le « pacte dénégatif » (R. Kaës, 1989, p. 126) qui soudait sa famille autour de ce mensonge. « Peut-être fallait-il supprimer leur regard ? » s'interrogea-t-il après avoir tué ses parents, sa femme, ainsi que ses enfants (D. Toutenu & D. Settelen, 2003, p. 22). Il aurait « suicidé » ceux qu'il aimait pour tuer à travers eux l'image chimérique sur laquelle reposait son existence. Ses mensonges faisaient son identité : il était le Docteur Romand aux yeux des autres. Mais sa vie était en retour dévolue à maintenir cette image grandiose. Il devait s'organiser quotidiennement pour la faire perdurer à leur yeux, en passant notamment sa journée sur des aires d'autoroute à lire des revues scientifiques, ou des nuits à l'hôtel pour faire semblant d'être en déplacement à des conférences. Depuis qu'il avait fait croire qu'il avait réussi sa deuxième année de médecine, il s'était ainsi retrouvé pris au piège de ce premier mensonge destiné à ne pas décevoir ses parents. Sans cette identité de médecin chercheur, qui était-il ? Il sembla condamné à continuer, comme s'il était devenu prisonnier de son personnage. D'ailleurs, il confiera à Emmanuel Carrère (*Op.cit.*, p. 57) que lorsqu'« on est pris dans cet engrenage de ne pas vouloir décevoir, le premier mensonge en appelle un autre, et c'est toute une vie... ». Sa supercherie l'a dépassé. Elle ne lui appartenait plus. « Le bonheur était construit sur du sable », expliqua-t-il aux deux des experts psychiatres chargés de son affaire (D. Toutenu & D. Settelen, *Op.cit.*, p. 48). Ils rapportent comment l'accusé s'exclama ne jamais s'être senti aussi libre qu'après cette fin : « Je suis un assassin, j'ai l'image la plus basse qui puisse exister dans la société, mais c'est plus facile à supporter que les vingt ans de mensonge d'avant » (*Ibid.*, p. 51).

Jean-Claude Romand s'interrogea à propos de la teneur de ce lien dont il se serait libéré. Il se montra notamment perplexe vis-à-vis de la connivence de sa défunte épouse : « on doit penser elle est complice, pourtant Florence n'a jamais eu de soupçons » (*Ibid.*, p. 49). S'étonnant ainsi de l'aveuglement de son épouse, il parut dépassé par crédulité. D. Toutenu et D. Settelen (*Ibid.*, p. 72) pensent qu'il lui en aurait même voulu de sa cécité. « Comme s'il se disait : Cette femme qui vit à mes côtés et qui fait comme si elle m'aimait, si elle avait un minimum d'attention pour moi, il y a longtemps qu'elle m'aurait découvert » (*Ibid.*).

L'aveuglement de ses proches fut l'objet de nombreux questionnements⁴⁸ durant le procès. La duplicité de l'entourage de cet homme avait quelque chose de surprenant. Difficile d'admettre que les gens aient pu y croire à ce point ; comme si ce mensonge était finalement aussi le leur. S. de Mijolla-Mellor (2008, p. 51) pense que tous avaient trouvé un intérêt narcissique au personnage du « Docteur Romand ». Il semble judicieux de considérer l'intérêt que le public a d'être trompé. Il porterait une responsabilité dans la réussite du mensonge.

Nous avons vu que les mensonges de Jean-Bob avaient été d'autant mieux crus que nous déniions les perceptions qui auraient pu induire un doute à son propos et que nous aveuglions sur les attentes réelles que sa « gentillesse » masquait. Rappelons, par exemple, le moment durant lequel nous cuisinions les sardines qu'il avait offertes : je refusais d'entendre Bob quand il émit la possibilité que notre protagoniste ne sache pas cuisiner les sardines. Ceci aurait remis en cause son histoire de marin pêcheur : une histoire qu'il avait sans doute été plaisant de croire. En fait, des doutes auraient pu germer à propos des récits de vie de Jean-Bob mais ils étaient difficiles à accepter. Il semble que nous ayons refoulé nos suspicions à l'égard de cet homme et dénié certaines des perceptions qui l'auraient remis en cause. Ceci est sans doute à relier au fait qu'il était plaisant et rassurant de croire à ses « histoires ». Ne refusions-nous pas de le voir autre parce que son attitude nous agréait ? Il semble que durant

⁴⁸ E. Carrère (*Op.cit.*, p. 77) relève à ce propos que la présidente du tribunal s'étonna qu'à l'affichage des résultats des examens de médecine « personne n'a remarqué que [son] nom n'était pas sur les listes ? » Le romancier relève encore que Jean-Claude Romand ne figurait dans aucun annuaire professionnel. « Il a suffi, le lendemain de l'incendie, de quelques coups de téléphone pour que s'effondre cette façade. Tout au long de l'instruction le juge n'a cessé de s'étonner que ces coups de téléphone n'aient pas été passés plus tôt, sans malice ni soupçon, même quand on est "très cloisonné", travailler pendant dix ans sans que jamais votre femme ou vos amis vous appellent au bureau, cela n'existe pas. Il est important de penser à cette histoire sans dire qu'il y a là un mystère et une explication cachée. Mais le mystère, c'est qu'il n'y a pas d'explication et que, si invraisemblable que cela paraisse, cela s'est passé ainsi » (*Ibid.* pp. 93-94).

les mois passés aux côtés de Jean-Bob nous ayons été narcissiquement repus par son discours. Aussi, la question du mensonge était d'autant plus difficile à admettre après-coup, qu'elle imposait l'acceptation d'une connivence. Notre « besoin de croire » (S. de Mijolla-Mellor, *Op.cit.*, 2004) semblait avoir répondu au sien de nous tromper.

Afin d'approfondir cette idée, il importe de se pencher sur la question de la croyance. Thème à propos duquel les auteurs s'accordent à dire qu'il est d'autant plus difficile à cerner qu'il n'est pas entré dans le corpus analytique⁴⁹. J. Bergeret (*Op.cit.*, 1997, p. 882) considère que la croyance représente une défense élémentaire du Soi, consistant à rejeter à l'extérieur des données qui ne doivent pas devenir représentables. Elle apparaît comme une position de confort visant à préserver de certaines réalités dérangeantes en excluant toute interrogation. Le sujet adhère à une croyance pour se voir bénéficier d'un renfort quand son narcissisme est menacé. La croyance est un processus actif, qui suscite des sentiments, et influence les perceptions (R. Briton, 1995, p. 197). C. Le Guen (1997, pp. 819-820) parle même d'un « acte psychique de "croire" » dont la fonction serait de suspendre le jugement en engendrant un « court-circuit topique ».

Or, la croyance à laquelle nous nous intéressons, si elle est effectivement à la base d'une interruption dans le processus de jugement, a la particularité d'être induite de l'extérieur. Celui qui abuse de la confiance du crédule y parvient parce qu'il répond aux attentes inconscientes de ce dernier.

R. Langs (*Op.cit.*, p. 299) a conçu la communication mensongère en référence au patient et au thérapeute en même temps. Dans cette logique, nous proposons l'idée selon laquelle le mensonge ne serait pas un pur et simple produit du « je », mais qu'il impliquerait le « nous ». Il serait à l'interface entre la psyché du locuteur et celle du récepteur, chez qui il trouverait son substantiel crédit en répondant à des souhaits non formulés. Sans le mensonge, le sujet est nu, certes, mais ses auditeurs semblent l'être tout autant. On peut illustrer ceci avec le conte d'H-C. Andersen, *Les habits neufs de l'empereur*, auquel S. Freud (1899 [1900], p.

⁴⁹ Peut-être ce problème réside-t-il dans un biais linguistique. J. Laplanche (*Op.cit.*, 1992, p. 48) relève en effet que le « fait de croire » est d'autant plus difficile à traduire en allemand que le terme « glaube » réunit indistinctement l'aspect affectif de la croyance avec son sens religieux. Il n'hésite pas à dire « qu'il s'agit d'une infirmité fondamentale de la langue allemande. La différence entre foi et croyance est à peine perçue par les germanophones et il faut longtemps pour la leur expliquer. »

282) fait référence dans son exposé sur la signification des rêves de nudité. Le conte se présente ainsi :

Un empereur qui aimait les beaux vêtements et possédait un habit pour chaque heure du jour, fut trompé par deux escrocs qui prétendirent lui vendre un vêtement fait d'une étoffe que seules les personnes intelligentes pouvaient voir. L'empereur, pensant que ce serait un habit exceptionnel avec lequel il pourrait repérer les personnes intelligentes de son royaume accepta l'offre des deux charlatans. Le jour où l'empereur était censé voir pour la première fois ce fameux tissu il ne vit rien, car il n'y avait rien. Troublé dans son estime, il décida faire comme s'il voyait une étoffe, car il ne voulait pas passer pour un sot. Les émissaires envoyés pour inspecter l'avancement des travaux ne virent rien mais n'osèrent pas non plus l'avouer. Aussi après que les deux imposteurs aient annoncé que l'habit était achevé, l'empereur l'« enfila » puis s'en alla se présenter à son peuple ainsi « vêtu ». La foule amassée pour voir le costume dont tout le monde parlait resta silencieuse. Seul un petit garçon s'exclama : « le roi est nu ! »

À l'instar de l'empereur du conte qui se croyait revêtu d'un beau vêtement par les escrocs, les crédules semblent habillés par ceux qui les leurrent. Ils seraient dépossédés d'un vêtement narcissique lorsque le mensonge s'interrompt. En conséquence, ils déniaient la réalité de leurs perceptions plutôt que de se couvrir de honte. Que la crédibilité de l'histoire à laquelle les auditeurs adhèrent vienne à être mise en cause, et ils s'insurgent car elle est devenue « leur ». Dans le conte, il a fallu qu'un enfant s'écrie que le roi était nu pour que celui-ci prenne conscience de la manipulation dont il avait été l'objet. La difficulté à accepter la réalité du mensonge est d'autant plus grande pour ceux qui l'ont cru qu'ils en sont parties prenantes, ils en sont « complices ». Nous pouvons commencer d'investiguer la dynamique dans laquelle le discours de l'un fait taire les doutes de l'autre en nous plaçant au point de vue étymologique. Le verbe croire a en effet pour base latine *se recredere*, qui exprimait le fait de s'en « remettre à la merci de l'adversaire » (J. Picoche, 1971). L'idée selon laquelle le crédule laisse tomber ses défenses psychiques semble se dégager. Dans son *Prélude à une étude psychanalytique de la croyance*, J. Bergeret (*Op.cit.*, 1997, p. 880) relève que l'adjectif crédule provient de *creditor* qui signifiait « confier de l'argent » et de *credere* : « faire crédit à ». Cette illustration en termes d'économie monétaire évoque l'existence d'une transaction. C'est elle que nous étudierons à présent.

b. Une transaction narcissique

« Amusez les rois par des songes,
Flattez les payez les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont vous serez leur ami. »

Cet extrait de la fable *Les obsèques de la lionne*, dans laquelle Jean de La Fontaine (1668, pp. 132-133) raille le penchant des princes aux discours flatteurs soulève l'aspect rémunérateur du mensonge. Le public en profiterait. Il réaliserait à travers lui « une épargne psychique » ainsi que l'a relevé J. Chasseguet-Smirgel (*Op.cit.*, 1971, p. 213). Sa croyance ne serait donc pas le fruit d'une simple naïveté mais relèverait d'une transaction narcissique inconsciente dans laquelle ledit crédule serait payé de son aveuglement. Il faut effectivement qu'il soit flatté pour se laisser aller et faire tomber ses défenses, tout comme, dans une autre fable, le corbeau lâche son fromage après que le renard l'ait amadoué. Un commerce a lieu dans lequel la parole s'échange contre des faveurs (J. Starobinski, 1971, p. 137). Nous pensons que les récits mensongers sont crus parce que par ailleurs le sujet comble les attentes de ses auditeurs. Ils ont envie d'y croire parce qu'ils coïncident avec leurs désirs. La réussite du mensonge serait donc interdépendante des attentes de ceux qui en deviennent les complices.

Pour préciser ceci, on doit revenir au cas de Jean-Bob, à propos de qui un élément n'a pas encore été abordé. Il concerne l'ambiance qui régnait au sein de l'équipe avant son arrivée. Le personnel de l'institution se trouvait, à cette époque, pris au dépourvu par l'arrivée massive de réfugiés. Leur nombre élevé contraignait l'équipe à voir son rôle réduit à la réalisation des tâches matérielles consistant à laver des assiettes, servir des cafés, nettoyer des tables et préparer des repas. Les missions pour lesquelles les professionnels étaient spécialisés, ne pouvaient plus être effectuées comme ils le souhaitaient. Leur désir d'accompagnement était mis en échec. Ils avaient l'impression de ne plus exercer leur rôle éducatif (bien que se pose la question de savoir si un professionnel cuisinant pour un usager n'est pas en train de réaliser un acte de soin). Ceci déprimait l'équipe dont les membres se plaignaient de ne plus être que dans le « faire ». Cette souffrance institutionnelle ne se révéla clairement que dans l'après-coup de la découverte du mensonge de Jean-Bob. En fait, cet homme avait résolu les problèmes qui se posaient en redonnant aux professionnels un sentiment d'utilité. La position qu'il avait adoptée attisait les utopies des professionnels. Même quand il demandait une aide celle-ci coïncidait avec nos idéaux : j'étais par exemple

flatte de l'aider à rédiger une lettre à sa fille malade. Il est à penser que c'est en se faisant ainsi le miroir de nos attentes informulées que Jean-Bob nous avait progressivement « endormi ». Un des éducateurs dit un jour en réunion que la présence de Jean-Bob était un cadeau. Nous nous étions tous fourvoyés sur la nature de ce « cadeau ». Aveuglés par l'opportunité de la présence de cet homme, nous avons scotomisé l'existence d'une quelconque demande de sa part. En répondant aux attentes des professionnels, il avait alimenté leur désir de le croire. Une dette avait inconsciemment été contractée avec cet homme. Chacun s'en serait acquitté en occultant ses doutes. Une « communauté de déni » (M. Fain, 1981) s'était instaurée suite à ce « monnayage ». Nous avons inhibées certaines de nos perceptions et perdu, quelque part, le sens de la réalité. Le mythe d'*Amphitryon* (Plaute, -190 à -168) semble mettre en lumière la confusion qui découle de ce phénomène subtil dans lequel les victimes-complices du mensonge finissent par dénier la réalité.

Le passage qui nous intéresse débute au moment où Jupiter, attiré par la belle Alcmène décide de prendre les traits d'Amphitryon, son époux, pour l'abuser. Ce dernier s'étant absenté de longues années pour aller guerroyer, Jupiter profite de la grande attente d'Alcmène pour obtenir ses faveurs. Après avoir demandé à la Nuit de s'attarder afin de faire fructifier son imposture, Jupiter s'approche d'Alcmène grimé sous les traits d'Amphitryon. Heureuse de revoir celui qu'elle attend depuis fort longtemps, elle l'accueille à bras ouvert. La transaction inconsciente qui la conduit à croire Jupiter est matérialisée par une coupe. Cette dernière appartenait au véritable Amphitryon à qui le faux l'a subtilisé (par magie). C'est ce présent, dit la légende, qui empêchera Alcmène de le démasquer. Jupiter voulant quitter la ville avant le lever du jour offre cette coupe à Alcmène. Elle l'en remercie en ajoutant que « le présent est tout à fait digne de celui qui le donne. » (*Ibid.*, p. 111). Plaute ajoute que « le cadeau est tout à fait digne de celle qui en est gratifiée. » (*Ibid.*). À partir de là, Jupiter devient aux yeux d'Alcmène plus réel que le réel Amphitryon. Toute la pièce tournera ensuite, autour des conséquences de l'adhésion d'Alcmène. Le lendemain, lorsque le vrai Amphitryon rentre en sa demeure, il se retrouve en effet devant une épouse incrédule. Alcmène ne veut pas croire que l'homme qui se trouve en face d'elle est son époux véritable. Ses certitudes sont si fermes que le vrai Amphitryon se trouve devoir attester son identité. Elle ne se résignera que difficilement à lui faire confiance, tandis que lui, abasourdi, la prend pour folle.

La confusion est le maître mot de cette pièce, dont la force tragi-comique repose sur les effets d'après-coup de ce subterfuge. Alcène lutte en effet pour ne pas avoir à se défaire de l'illusion dans laquelle Jupiter l'a plongée. Elle ne sait plus en quoi croire et à qui se vouer ; préférant s'aveugler pour maintenir ses certitudes, quitte à perdre le sens de la réalité. La confusion de cette reine témoigne de la manière dont le mensonge prend vie dans la psyché de ceux qui en deviennent les proies.

Alcène, flattée par la coupe que lui offre le faux Amphitryon, lui a ouvert ses bras, son cœur et son corps. À travers ce personnage, devenu un parangon de la duplicité, on observe la confusion psychique qui s'installe. Elle a été inconsciemment corrompue. « La topique ordinaire est subvertie » comme dirait B. Penot (*Op.cit.*, 2001, p. 33). Une collusion entre les fantasmes d'Alcène et le discours du faux amphitryon s'est produite. La coupe que ce dernier a offerte à Alcène en est la source. C'est grâce à cet objet que Jupiter réussit à abuser les sens d'Alcène en amenant à se confondre le réel et l'imaginaire. Cet « objet de croyance » (A. Triandafillidis, 1994, p. 72) prend un caractère vraisemblable en faisant exister ce dont l'autre a fantasmatiquement besoin. Il convainc la dupe et la pousse à faire taire ses doutes parce qu'il satisfait chez elle un besoin de retour à un état de bienheureuse complétude. Comme le formule S. Freud (1937b, p. 279) : « Le délire doit sa force convaincante à la part de vérité historique qu'il met à la place de la réalité repoussée ».

Revenant à l'exemple de Jean-Bob, on peut relever qu'effectivement son discours s'étayait sur des éléments bien réels : la poissonnerie existait et était localisable par chacun. Son crédit provenait du fait que les éléments d'informations concrets qu'il livrait constituaient en même temps le décalque de nos fantasmes. Jean-Bob rendait « vraie » notre réalité psychique. Ceci nécessitait de sa part un talent relationnel. Le sujet doit être capable de saisir les moindres détails et les nuances des vies de ceux qu'il manipule (P. Greenacre, *Op.cit.*, p.271). Nous avons décrit cette sensibilité aigüe aux attentes d'autrui en termes de « faux *self* ». On peut se demander ce qu'il advient du « vrai », caché en arrière-plan. Nous pensons qu'il s'« exprimerait » au sein de la symbiose qui s'opère. L'action à travers laquelle le sujet induit un « collapsus topique » (C. Janin, *Op.cit.*, 1988), lui permettrait de transférer des affects restés tapis au fond de lui.

Nous envisageons que si Jean-Bob avait remplacé son Histoire par des histoires, les effets produits par son discours en dévoileraient toutefois quelque chose. Les sujets cachent

peut-être qui ils sont et empêchent d'avoir accès à des éléments d'anamnèse authentiques, mais leur vécu se signifie néanmoins dans l'action qu'ils produisent sur autrui. En paralysant la pensée de la dupe, ils déposeraient dans son Moi des affects restés « coincés » (R. Roussillon, 2008) chez elle. Aussi pensons-nous que la compréhension de ce que le mensonge « dit » nécessiterait une épistémologie proche de la « phénoménologie de l'expérience symbiotique » (M. Khan, *Op.cit.*, p. 118) : il s'agirait de se laisser guider par la perception des troubles observés en soi-même au contact des sujets.

Le sujet convainc parce qu'il masque la présence d'un manque. Par derrière une apparence de fonctionnement en termes de Moi, il communiquerait tout de même son manque à être. En mentant, il transférerait chez les autres des éléments de l'ordre du « non-advenu de soi » (R. Roussillon, 1999, p. 14). Selon B. Penot (2001, p. 139), les patients « en-deçà de tout fantasme personnel » saisissent l'analyste en court-circuitant sa propre activité de fantasmatisation. Nous pensons que ceci expliquerait les lacunes de mémoire observées chez les interlocuteurs de Jean-Bob. Aussi importe-t-il de réfléchir au sens des oublis constatés chez les destinataires de son discours.

S. Freud (*Op.cit.*, 1901, p. 49) a montré que l'oubli plaide pour l'existence de processus inconscients. Un résultat négatif (le souvenir est érodé) démontre la présence de forces psychiques à l'œuvre : le sujet se cache une pensée à lui-même. Le manque à se rappeler atteste donc du refoulement. Un en-moins (j'ai oublié, il manque quelque chose à ma conscience) témoigne à un tiers l'existence de pensées refoulées (R. Kaës, 2009, p. 5). Il est ici question d'un mode de défense interne appréhendable du dehors. Il en va différemment du mensonge, dont l'envers négatif se repèrerait dans les contradictions et les vides qu'il induit chez autrui. L'observateur n'est pas le spectateur mais l'objet de cette « résistance intersubjective » (R. Langs, *Op.cit.*). Le mensonge constituerait un en-plus transférant la « négativité radicale » (R. Kaës, *Op.cit.*, 1989, p. 112) du sujet. Sans qu'aucune lacune ne perce du discours de Jean-Bob, il produit néanmoins des effets troublants, à notre sens significatifs de sa problématique. C'est en donnant lieu à un « blanc de la pensée » chez son récipiendaire que le mensonge rendrait la réalité psychique partageable. Alors la plupart des mécanismes de défenses témoignent d'un jeu de force entre un désir et un interdit dont l'ambivalence est la marque principale, ici c'est une ambiguïté moi/autrui qui se problématise.

Jean-Bob a laissé un souvenir marquant, une trace indélébile, aux membres de l'équipe. D'après nous ceci serait lié au fait qu'il leur aurait fait vivre son propre trauma. En trompant ses interlocuteurs, il leur aurait fait partager une souffrance qu'il méconnaissait. C'est à l'endroit où les choses seraient les plus difficilement descriptibles, parce que le moins pensables, que nous serions au cœur de la dimension messagère de cet acte.

Aussi disons-nous que, si dans la transaction narcissique précédemment décrite le sujet gratifie son partenaire, il attend en échange que celui-ci baisse sa garde, pour faire transiter jusqu'à lui des contenus psychiques qui le débordent. Il va s'agir à présent d'explorer plus en profondeur l'« échange agi-parlé » (J-L. Donnet, *Op.cit.*, 2002) à travers lequel les limites psychiques sont gommées, pour comprendre les mécanismes inconscients permettant au sujet trompeur d'infiltrer le psychisme du sujet trompé.

C. Cheval de Troie

Tous les membres de l'équipe du *Café social* se disaient vidés. Tous visiblement abattus, nous étions comme vampirisés après le départ de Jean-Bob. Nous découvrons rétrospectivement que notre crédulité nous avait mis en prise directe avec quelque chose de douloureux. Le mal-être consécutif à la rencontre de cet homme semble lié au fait que nous le découvrons plus perturbé, et surtout plus perturbant, qu'on ne l'aurait cru. Cet homme aurait amalgamé son *self* pathologique à notre psyché.

L'image du Cheval de Troie illustre, à notre avis, le processus subtil qui ouvre l'accès au psychisme d'autrui. Dans cet épisode de l'épopée, le rusé Ulysse invente un stratagème permettant aux Grecs de pénétrer la forteresse troyenne assiégée à l'aide d'un cheval géant en bois creux, dans lequel se cachent des soldats. Un espion Grec nommé Sinon ayant convaincu les Troyens d'accepter ce cadeau empoisonné, ils vont le laisser pénétrer dans l'enceinte de leur forteresse (D. Bouvier, 2007).

Tout comme les murailles de la forteresse ont laissé entrer un envahisseur caché derrière une trompeuse apparence, le Moi des dupes semble pénétré par celui qui en devient l'hôte. Le sujet s'appuie ensuite sur eux, en tant que « Moi auxiliaire » (M. Khan, *Op.cit.*, p. 74). Il « exploite » son environnement dans le sens où il s'en sert comme d'un relais

permettant la réactualisation de l'échec de certaines identifications (J. Guillaumin, 1989, p. 40). Il « expulse » (P-C. Racamier, 1992a, p. 76) sa propre confusion chez ses partenaires, qui en deviennent à leur insu « co-gestionnaires » (J. Guillaumin, *Op.cit.*, 1998, p. 105).

La crédulité serait ainsi synonyme d'une levée des barrières psychiques du récepteur, permettant au sujet de vectoriser son propre trouble chez ceux qu'il trompe. Il accèderait au Moi d'autrui en suspendant les limites qui font d'eux des entités distinctes pour que s'opère un « transfert par retournement » (R. Roussillon, *Op.cit.*, 1999, p. 14). Le mensonge aurait pour finalité économique de transférer jusqu'à chez autrui des vécus en manque d'interprète. Le sujet ferait notamment vivre à ceux qu'il trompe la « faillite de la construction de son espace intime » (R. Roussillon, 1992b, p. 42). À défaut de pouvoir se sentir détenteur d'une intégrité psychique : d'un dedans et d'un dehors suffisamment bien délimités, des individus comme Jean-Bob transfèrent l'angoisse d'intrusion qui en découle, en désorganisant le fonctionnement psychique de ceux qu'ils induisent en erreur.

A. Eiguer (*Op.cit.*, 1989, p. 103) prend la métaphore du rein pour décrire le mécanisme à travers lequel les sujets pervers font « dialyser leurs humeurs » par autrui. Le mensonge serait un des mécanismes grâce auquel ils s'allègent de l'« objet mortifié » (*Ibid.*) qui gît en eux et le déposent chez ceux dont ils ont préalablement immobilisé la pensée pour effacer les limites bornant leur psyché respectives. Ce processus permettrait l'expatriation de représentations insoutenables chez un tiers, dès lors condamné à éprouver à la place du sujet les affects qu'il dénie. On peut s'inspirer de la célèbre formule de S. Freud (1915 [1917], p. 56) : « l'ombre de l'objet tombe sur le Moi », et dire que l'ombre du sujet trompeur tombe sur le Moi du crédule. Ce corps étranger provoque des émotions aussi bizarres que dérangeantes chez celui qui en est dépositaire. Par le biais de l'interaction mensongère, les sujets feraient circuler des éléments en défaut de symbolisation pour les faire « recycler » (A. Eiguer, *Op.cit.*, 1989, p. 38) par leur hôte. Son Moi est ainsi exploité, après que ses défenses psychiques aient été forcées par de trompeuses apparences. On peut résumer les choses en disant que ces sujets, sans doute incapable de fantasmer, empruntent le Moi d'autrui. Deux métaphores peuvent donner corps à ce processus. La première est celle du moustique qui se déleste de matières irritantes en les transmettant à ceux dont il se gorge du sang. La seconde concerne le coucou qui vient pondre ses œufs dans le nid d'autres espèces de volatiles, contraints à leur insu d'élever sa progéniture et de d'abriter un invité inattendu.

En transmettant des informations tronquées aux personnes qui l'entourent, le sujet logerait chez elles la partie la plus malade, la plus morcelée mais aussi la plus souffrante de lui-même : son *self* authentique. Une « communication silencieuse » (D-W Winnicott, *Op.cit.*, 1963b, p. 158) s'opèrerait donc lorsqu'il s'immisce dans la psyché de ceux à qui il délègue la tâche de contenir et de digérer les éléments les plus archaïques de sa personnalité.

L'étymologie soulève d'ailleurs cette idée d'un transit de flux psychique. La racine latine du mot « sincère » se décompose en effet en « *sinè* » (sans) et « *cera* » (cire) : durant l'antiquité le terme de « sincérité » était utilisé pour désigner le miel pur, sans cire (A. de Bréhan, 1807, pp. 101-103). D'après cette image, la parole dite sincère qualifierait celle qu'on peut « manger » sans s'étouffer. À l'inverse, celle mensongère contiendrait des scories, des éléments « encryptés » (N. Abraham & M. Torok, 1972). L'argot « gober tout cru » illustre sans doute plus encore ceci. De même, un proverbe Peul, dit qu'« une bonne parole est une parole qui sort du cœur, parce que le cœur fait cuire toute parole. Une parole crue ne vient pas du cœur » (P. Roulon-Doko, 2008, p. 39). L'accent est mis sur le fait que la parole mensongère donnerait à l'autre quelque chose d'indigeste à manger. On peut théoriser ceci en nous appuyant sur le travail que C. Athanasiou-Popesco (*Op.cit.*, 2004) réalise à propos du « parasitisme ». Elle y décrit un type des patients dépourvus d'appareil psychique comme d'autres le sont d'appareil digestif, qui seraient incapables de transformer les aliments affectifs dont ils ont besoin pour se nourrir. Ils prennent artificiellement le contrôle du Moi d'autrui, afin que celui-ci les mâche et les prédigère à leur place (*Ibid.*, p. 551). L'absence de l'objet ayant antérieurement empoisonné leur processus d'identification, ils s'arrangent de l'indigence psychique qui en découle en s'accrochant à l'autre, tel des vampires, pour profiter des fonctions de liaison et d'élaboration que leur Moi ne remplit pas (*Ibid.*, p. 550). Cette « collusion parasitique » (*Ibid.*) apparaît quand le mensonge est découvert et avec lui l'avidité narcissique du sujet, qu'on prenait pour une personne achevée (un Moi). En obtenant l'adhésion de ceux qui se pensent comblés, il les conduit à prendre en charge sa problématique. Le morcellement de l'équipe (très désunie après son départ) n'était-il pas à l'image de celui de Jean-Bob ? Ceci peut paraître très abstrait tant les processus trans-subjectifs que nous avons décrits dans cette partie sont difficiles à modéliser. Ils le sont d'autant plus qu'ils dépendent de la croyance dans le mensonge, c'est-à-dire de ce qui le rend par essence imperceptible. Toutefois ces processus sont apparus de façon saillante concernant les étonnantes demandes de biscottes de Jean-Bob. Détaillons-en le contenu pour en comprendre le sens.

d. Un mécanisme d'exportation du clivage

Les mensonges de Jean-Bob se sont avérés manifestes après que l'étrangeté de ses demandes quotidiennes de biscottes se soit révélée. Cette découverte a été l'occasion de prendre connaissance d'une bizarrerie concernant la manière dont cet homme interagissait avec l'équipe. Elle mettait à jour l'existence d'un trouble qui était resté masqué en le révélant plus confus que nous avions voulu le croire. Cette confusion semblait avoir été projetée sur l'équipe, dont la cohésion avait été mise à mal. Les rivalités interpersonnelles que ce « scénario des biscottes » avait générées à l'insu de tous semblent significatives de la manière avec laquelle cet homme fit « co-gérer » (J. Guillaumin, *Op.cit.*, 1998, p. 105) sa problématique par le groupe. Nous envisageons que les tensions qui s'étaient installées entre les intervenants reflétaient le clivage de cet homme. Aussi, après avoir antérieurement étudié pourquoi les mensonges dits œdipiens (*Supra*, pp. 133-137) tendent à désunir l'environnement de l'enfant, nous précisons ici comment le sujet « exporterait » (A. Eiguer, *Op.cit.*, 2003, p. 866) son clivage.

Le scénario des biscottes consistait, nous l'avons vu, à mettre les professionnels en porte à faux les uns avec les autres, après que Jean-Bob ait laissé entendre à celui ou celle à qui s'adressait sa demande qu'il ou elle était « meilleur(e) » que ses collègues. Jean-Bob disait à son interlocuteur du moment qu'il était son préféré. Les professionnels conservaient d'autant mieux le secret de cette confidence qu'elle avait quelque chose de séduisant : chacun pouvant se flatter d'être meilleur que les autres. La « relation privilégiée » (P. Fustier, *Op.cit.*, 2000, p. 100) que Jean-Bob avait créée avec chacun des membres de l'équipe avait la particularité de les avoir progressivement isolés les uns des autres. Chacun étant tenu au secret, (« je te le demande à toi, parce que c'est toi, mais ne le dis pas aux autres ») un climat délétère s'était insidieusement installé. Chaque professionnel, individuellement poussé à se sentir *le bon* et à voir dans les autres *les moins bons*, se tenait à distance de ses collègues. Nous croyions tous détenir un « secret professionnel » valorisant qui en réalité nous divisait. À l'image de la problématique de Jean-Bob, l'institution s'était clivée en sous-groupes, dont les membres ne se faisaient plus mutuellement confiance.

Notons que ce mode de lien consistant à diviser était engagé dès les prémisses de la rencontre avec Jean-Bob. En se plaignant des professionnels de l'institution où il était

précédemment accueilli, cet homme avait séduit ceux du *Café social* et amplifié leur idéal de dévotion maternelle. La dévotion qu'il suscitait était alimentée par les rivalités qu'il exacerbait. D'autres divisions sont apparues autour de Jean-Bob. Par exemple, concernant son présumé départ en prison : Bob et moi poursuivions une réflexion dans notre coin, sans la partager avec nos autres collègues. Il est fort possible que celle-ci les ait animé de leur côté, sans qu'aucun questionnement ne circule entre nous : le cahier de liaison était tout à fait vide à ce sujet. Un sentiment de fierté était concomitant à l'idée que nous détenions, Bob et moi, un secret auquel les autres n'avaient pas accès. Nos suspicions à l'égard de ce personnage nous reliait tous les deux, tout en nous désunissant du reste de l'équipe. Parallèlement, une interrogation persécutrice se faisait jour : « Peut-être les autres savent et le cachent-ils aussi ? ». La méfiance qui s'était installée avait progressivement clivé l'équipe, sans que personne ne s'en aperçoive. Jusqu'à la réunion durant laquelle nous avons, pour la première fois, partagé le « secret » dont il avait fait chacun dépositaire. Nous prenions conscience du fait que Jean-Bob avait alimenté une discorde et dégradé les relations au sein de l'équipe. En s'attirant les faveurs de son interlocuteur narcissiquement séduit par une comparaison défavorable envers les autres, il mit progressivement à mal la confiance censée unir les professionnels. Ce phénomène n'est pas sans rappeler celui décrit par L. de Urtubey (*Op.cit.*, 1986), à propos de l'analysante qui l'a conduit à imaginer ses différents psychiatres opposés à elle. Le sujet agite un fantasme de persécution (« vous me soignez pendant que vos collègues me font du mal, donc ils sont vos adversaires ») opposant les soignants entre eux. La division qui se dessine alors entre les protagonistes serait le produit du clivage⁵⁰ que le sujet défléchit sur le groupe. On peut à ce propos s'inspirer de ce qu'écrit J. Guillaumin (*Op.cit.*, 1998, p. 105), selon qui l'économie du clivage est essentiellement une économie en « inter-agir ». Le sujet loge son propre défaut d'unicité psychique chez ceux qui en deviennent à leur insu dépositaires. Ainsi, les oppositions constatées dans l'équipe étaient-elles le signe que le groupe abritait le clivage de cet homme. B. Penot (2006) parle de « transfert subjectal ». Il en décrit les symptômes de la façon suivante :

« Des collègues s'entendant bien jusqu'alors en viennent soudain à se soupçonner mutuellement d'incompétence avec une remarquable impossibilité pour chacun des soignants

⁵⁰ On peut entreprendre une nouvelle escale étymologique jusqu'au mot *duplicité*, dont la racine latine est « *duplicare* », qui signifie *double* (J. Picoche, 1971). Ce qui connote à notre sens l'idée d'un clivage.

impliqués de s'identifier au point de vue de l'autre, même partenaire de longue date » (*Ibid.*, pp. 1082-1083).

J-P. Pinel (2007, p. 21) décrit la manière avec laquelle certains patients font « héberger » les pathologies de leur appareil psychique par l'ensemble institutionnel. Des sous-groupes se constituent de façon significative, explique-t-il : les professionnels entrent dans une opposition sourde ou éclatante les uns vis-à-vis des autres (*Ibid.*, p. 19-20). Les antagonismes qui se créent entre les soignants préfigurent les « fissures » qui lézardent la psyché du sujet. Faisons appel à une œuvre littéraire pour donner un visage à ces personnages désunissant ceux qui les entourent. Ce visage est celui d'Iago, le protagoniste clef de la tragédie d'*Othello* (Shakespeare, *Op.cit.*, 1621-1623).

Elle nous met en présence de deux amants : contre l'amour desquels les intrigues d'Iago vont s'opposer. La pièce tourne principalement autour des mensonges avec lesquels il ligue les protagonistes les uns contre les autres et distillant des suspicions chez Othello en lui faisant progressivement croire que le séduisant Cassio serait un rival (*Ibid.*, p. 155). Pour ce faire, il convainc Desdémone de se rapprocher de Cassio pour alimenter les suspicions d'Othello. Il altérera ainsi sa confiance jusqu'à le pousser vers la folie meurtrière où le drame s'achèvera, lorsqu'Othello tuera Desdémone.

Cette célèbre tragédie figure la manière avec laquelle ceux qu'E. Diet (1996) baptise les « thanatophores » détruisent les liens autour d'eux. Ils transfèrent leur morcellement sur le groupe dans une tentative inconsciente de lui faire métaboliser les éléments non symbolisés de leur histoire (E. Grange-Ségéral & A. Griot, 2012, p. 644). Nous envisageons qu'en survivant à la destructivité de ce processus, le ou les soignant(s) aiderai(en)t le sujet à unifier les parties morcelées de sa psyché. En offrant un contenant suffisamment résistant, où le groupe ne se désolidarise pas, le cadre qu'il forme serait intrinsèquement étayant. Nous supposons que c'est parce que les membres du *Café social* ont « tenu » sans rompre que Jean-Bob s'est laissé aller à se décompenser.

E. Une souffrance cachée

Au moment où Jean-Bob est venu, particulièrement décontenancé, évoquer le viol qu'il aurait subi de la part de William, il semblait avoir « tombé l'armure ». Un épisode décompensatoire s'était produit durant cet épisode où il se présenta déprimé. Sa défense tombée, jamais Jean-Bob n'est apparu aussi sincère de fragilité. En se révélant désordonné dans son élocution et décousu dans ses gestes, il sembla se livrer. Il est à penser que ce dévoilement aurait été rendu possible suite au fait que les membres de l'équipe avaient survécu aux effets de déliaison provoqués par cet homme. Nous proposons d'analyser le type d'angoisse que Jean-Bob a livré à travers la scène du grand couteau et du petit canif.

Si cette scène, dans laquelle Jean-Bob expliqua avoir été menacé et forcé à un rapport homosexuel peut laisser penser au dévoilement d'un désir d'ordre génital, tel n'est selon nous pas le cas. La confrontation entre un grand et un petit couteau représente une revendication phallique, certes, mais est-il réellement question de génitalité ? Le viol que Jean-Bob narra semblait renvoyer à une autre scène, ancienne, où l'image d'un personnage symboliquement détenteur d'un grand couteau l'aurait dominé, lui qui n'avait en sa possession « qu'un petit canif ». Il aurait inconsciemment manifesté son sentiment d'infériorité, pour reprendre un terme cher à A. Adler, en comparant son petit appareil au grand de William.

J. Bergeret *et al.* (*Op.cit.*, pp. 86-87) soulignent l'intérêt de ne pas mésestimer l'avidité narcissique anale de certains patients qui se disent « homosexuels » mais se trouvent plutôt dans une demande de nature « homo-érotique ». Les auteurs distinguent le phallus narcissique du pénis sexuel (*Ibid.*, p. 187). La plainte de Jean-Bob, concernant ce rapport homosexuel forcé serait à situer comme l'expression de la carence narcissique qui l'aurait conduit à vivre le lien comme un rapport de force à un autre imaginativement doté de la puissance phallique dont il devait se sentir démuné. À l'instar de Monsieur Ripley, son attente de restauration narcissique aurait engendré un fantasme d'incorporation anale persécuteur.

Or, chez Jean-Bob, cette attente d'intromission phallique se présentait sous une forme inversée : c'est lui qui avait jusqu'ici comblé ses interlocuteurs. Auparavant, il exhibait une puissance phallique narcissique en donnant l'illusion de satisfaire les attentes de chacun. En réalité, ce « faux phallus » (J. Chasseguet-Smirgel, *Op.cit.*, 1971, p. 199) était destiné à

amadouer ceux dont il attendait une aide. Aussi le « moment clef » était-il aussi un moment de deuil : il fallait accepter de voir les roses de la génitalité se transformer en sadisme de l'analité. La disjonction totale qu'il y avait entre la manière d'être habituelle de cet homme, soigné et contenu, et la débandade qu'il donnait à présent à voir avait quelque chose d'intolérable. En effet, cette dépression inversait *de facto* les rôles. Aussi cette manifestation de sa souffrance et de ses attentes était-elle difficilement acceptable.

La question se pose de savoir comment permettre au sujet de vivre une décompensation comme celle observée précédemment, sans trop l'affaiblir narcissiquement. Comment aider le sujet à faire céder sa défense pour passer à un autre niveau de communication sans le persécuter ? À cet endroit, il faut revenir sur le moment où Bob proposa à Jean-Bob de « parler un peu plus en vérité ». Nous avons été très inquiets suite à cet épisode, et une de nos craintes était qu'il se suicide. Cette confrontation fut brutale, mais était-elle pour autant évitable ? L'intervention de notre collègue pose le problème du maniement du doute. Nous allons y réfléchir en présentant le cas d'un autre usager dont le tableau clinique a évolué de façon remarquable suite à la découverte du mensonge.

4.3 Crois-moi si tu veux, doutes si tu peux

« Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps soigneux de me cacher,
J'attends en ces déserts qu'on vienne me chercher. »

Ces vers que Racine (1673, p. 74) place dans la bouche de *Mithridate*, introduisent cette partie. Nous y effectuerons l'analyse d'un cas baptisé du nom du conspirateur antique. Nous décrirons le lien qui unit Mithridate aux professionnels du *Café social* et discuterons des changements observés chez cet homme afin de réfléchir au pronostic envisageable vis-à-vis de cette attitude qui tend généralement à briser les liens.

a. Mithridate

Quatre ans après la rencontre de Jean-Bob, alors que je m'apprêtais à reprendre mes fonctions au sein du *Café social* ; j'assistais à une réunion d'équipe au cours de laquelle la présence d'un nouvel usager fut évoquée. La discussion autour de cet homme, considéré comme un bénévole par les membres de l'équipe, unanimes à son égard était étonnante. À entendre la façon dont mes collègues parlaient de Mithridate, il m'était difficile d'imaginer qu'il puisse être une personne « à la rue ». Nous allons essayer de comprendre comment il avait revêtu ce statut d'exception en relatant les observations que nous avons pu faire à propos de cet homme.

Le jour de ma reprise, j'attendis la venue de Mithridate qui franchit la porte à dix-sept heures avant de venir immédiatement à ma rencontre : « Salut, tu dois être Sébastien, les collègues m'ont beaucoup parlé de toi, en bien ... » Le physique de Mithridate contrastait avec l'image que l'équipe avait brossée de lui. Je l'avais imaginé plus grand et moins semblable aux usagers. Il portait certains des stigmates liés à la précarité sociale, notamment ses vêtements trop amples aux coloris trop « jeunes », pour un homme approchant la cinquantaine. De même, son sourire révélant une dentition abîmée n'était pas sans rappeler l'indigence de soins médicaux qui caractérise la plupart des errants. Son visage était orné

d'un collier de barbe bien taillée, surplombé par une calvitie mise en évidence par les cheveux très bruns qui l'entouraient.

Après que nous nous fûmes présentés l'un à l'autre, Mithridate parcourut la salle serrant les mains qui lui étaient chaleureusement tendues (ce qui est plutôt rare dans ce lieu). Ensuite, il prit place derrière le comptoir où il resta jusqu'à la fermeture. Durant ces cinq heures, il servit des cafés, le repas du soir, et confectionna même des collations pour les retardataires. Son attention à l'égard des usagers avec qui il se montrait très courtois, était remarquable. Le consensus des professionnels vis-à-vis des qualités de cet homme trouvait son pendant chez les usagers, vis-à-vis desquels il faisait visiblement l'unanimité. Mithridate avait une place à part par rapport à l'ensemble des personnes accueillies. Mais était-il un « accueilli » ? Il venait tous les jours après son travail, « pour donner un coup de main aux éducateurs ». La présence récurrente dans ce lieu d'un travailleur inscrit dans la vie active, la norme sociale était étonnante. Néanmoins, alors que l'équipe était toujours méfiante avec l'offre de bénévolat, suspectée de cacher quelque chose de louche, il n'en fut rien pour lui. Un collègue évoqua même le fait que Mithridate agissait par « vocation ».

Cet homme, qui répétait aux professionnels qu'ils avaient du mérite parce que leur travail était difficile était progressivement devenu la personne sur laquelle l'équipe s'épanchait : il en savait beaucoup sur les difficultés que ses membres rencontraient, dans et hors du lieu d'accueil. Il se faisait en effet fréquemment l'écho de confidences faites par les collègues et semblait même connaître le contenu des réunions.

En revanche, de lui nous ne savions rien, si ce n'est qu'il travaillait dans une entreprise de vente de matériel de construction. Lorsqu'il rentrait du travail, il narrait des anecdotes de sa journée jusqu'à ce que le service des repas du soir vienne l'accaparer. Ses anecdotes, précises et variées concernaient des histoires avec les clients du magasin où il était employé. Mithridate dépeignait avec suffisamment de finesse leur attitude et leur style pour qu'on se les représente aisément. Il en était des riches, pouvant dépenser bêtement sans compter. D'autres, trop ignorants des règles du bâtiment pour pouvoir profiter de ses conseils et par là éviter de faire des achats inopportuns. D'autres encore, fins connaisseurs, construisaient des choses très abouties à partir d'un minimum. Il y avait encore les « malhonnêtes » qui abîmaient le matériel vendu et revenaient ensuite se plaindre en prétextant de sa mauvaise qualité. Il détaillait aussi les bons rapports qu'il entretenait avec son patron, qui le complimentait

régulièrement sur ses compétences et avec qui il lui arrivait de boire le café. Quelquefois, c'était un ami qui était passé et à qui il avait fait un prix ou offert un article. Mais, hors de ces anecdotes nous ne savions finalement que peu de choses sur lui. Il avait été marié et avait un fils de mon âge qui allait à l'université « pour devenir prof de gym ».

Ce que cet homme avait donné à voir de lui, ce par quoi nous l'identifions c'était son statut de salarié. Au vu de l'importance particulière que celui-ci prenait dans ses conversations, il semblait être sa principale source de reconnaissance. Mithridate avait d'ailleurs proposé à chaque membre du *Café social* de passer lui rendre visite dans son magasin, notoirement connu dans la région. Il invita d'ailleurs un collègue effectuant des travaux sur sa maison à venir chercher du matériel : il lui ferait « un prix d'ami ». Ce collègue se trouva devant un dilemme éthique : mélanger les rôles en profitant d'une rencontre professionnelle à des fins personnelles, tout en sachant qu'aller voir un usager sur son lieu de travail aurait constitué une reconnaissance. Mais, Mithridate était-il un usager ? L'éducateur en question se rendit compte que ce n'était pas simplement le fait d'outrepasser la déontologie qui freinait sa visite, mais la peur de ne pas trouver Mithridate sur son lieu de travail. Un problème émergeait : cet homme mentait peut-être.

Tandis que Mithridate continuait de venir derrière le comptoir avec la régularité d'une horloge suisse, l'équipe s'avérait à présent sceptique quant à son supposé retour de travail. Ce n'était pas seulement le problème de savoir s'il avait ou non un travail qui était préoccupant, mais ce que ce supposé mensonge pouvait cacher. Ce qui faisait exister Mithridate dans l'institution, c'était principalement les anecdotes de son quotidien professionnel. Alors, comment voir en lui quelqu'un d'autre qu'un travailleur venant bénévolement apporter son aide le soir ? Tous, nous étions dubitatifs. Mithridate qui se voulait aidant, pouvait-il être aidé ? Qu'attendait-il réellement du personnel du *Café social* ? Était-il souhaitable de maintenir le lien sous cette forme et de faire semblant de le croire ? *A contrario*, ne risquions-nous pas de le blesser. Bob allait trancher ce dilemme.

Il était vingt et une heures, le *Café social* était particulièrement calme du fait de sa désaffection après le service du repas, lorsque Bob s'adressa à Mithridate avec qui nous étions attablés de la sorte :

« Tu sais Mithridate, ça commence à faire quelques temps que l'on se connaît. Ici tout le monde t'apprécie. Il serait peut-être temps que l'on sache un peu plus qui tu es, qu'on se rencontre vraiment (Bob appuyant sur ce terme), tu ne crois pas ? »

La réaction de Mithridate témoigna de la violence de cette intervention : son visage s'empourpra, et il fit immédiatement volte-face. Nous tournant le dos, dans un silence glacial, il s'immobilisa quelques minutes avant de quitter promptement le lieu, sans mot dire. Mithridate parti précipitamment, Bob, qui avait semblé sûr de lui, se trouvait à présent désespéré : inquiet, il me demanda s'il ne l'avait pas trop « secoué ». L'éducateur expliqua qu'il avait fait ça spontanément : « on ne pouvait plus continuer de faire semblant, je pensais que c'était le meilleur moment... ». Cependant, il regrettait. Il avait peur que les choses se déroulent comme avec Jean-Bob ou Monsieur Ripley, et que Mithridate fuit le *Café social*. Le lendemain il ne vint pas, et pas le surlendemain non plus. Il fallut attendre une semaine pour le voir finalement reparaître.

Lorsqu'il revint, il n'était pas dix-sept heures mais dix-neuf : l'heure du repas. Mithridate vint non pour le servir, comme à l'accoutumé, mais seulement pour le prendre (ce qui était remarquable dans la mesure où habituellement il ne mangeait pas dans le lieu : expliquant qu'il « ne voulait pas profiter »). Ce soir-là, assis à une table, il s'était fondu dans la masse de la cinquantaine des usagers présents à cette heure. Il ne se distinguait pas des personnes chancelantes devant leur assiette que l'alcool devait leur rendre floue. Mithridate était ivre. Nous ne l'avions jamais connu en état d'ébriété. C'est sous cette nouvelle apparence qu'il se présenta deux semaines durant : le visage rougi par l'alcool, avec une tenue sale et dégingandée. Son alcoolisation chronique et la démarche titubante qui lui était appareillée n'indiquaient-elles pas la fragilité qu'il avait jusqu'à présent cachée ?

Alcoolisé et vociférant des injures à longueur de temps, tel était le nouveau Mithridate. Sa bienséance coutumière n'avait plus lieu d'être apparemment. Maintenant, il évoluait sans fard dans le lieu, en se présentant avec une allure défaite. Mithridate n'était plus derrière le comptoir à servir les autres comme un bénévole : il était parmi le public d'hommes et de femmes à propos desquels il disait que notre travail était difficile. Cette fois, c'était vis-à-vis de lui qu'il l'était devenu. Le ton doux et avenant du travailleur venant offrir un peu de son temps libre après le travail s'était transformé en une voix vitupératrice à l'encontre de « ceux qui ne viennent ici que pour profiter, sans jamais rien donner en échange ». Son agressivité à

l'égard du groupe, vis-à-vis duquel il s'était jusqu'alors montré si prévenant, ne transparaissait pas que dans son verbe. En effet, il ourdit des intrigues entre les usagers. Elles bousculèrent le quotidien institutionnel en générant de nombreuses rixes. Nous mîmes du temps à comprendre qu'il en était l'instigateur. Il a fallu qu'un des usagers dont j'essayais de barrer la route jusqu'à sa compagne à qui il destinait un coup de poing, lui scande un « Mithridate m'a tout raconté ! ». Malgré son éthylisme devenu chronique, ce dernier conspirait adroitement en montant les usagers les uns contre les autres (untel t'a volé ceci, unetelle t'a menti, *etc.*). Il attisait des violences que nous avions peine à endiguer. Ainsi, cet homme naguère si doux était maintenant à l'initiative d'un grand chaos. D'ailleurs, prenant l'habitude de jeter un œil vers lui quand un conflit s'engageait, j'observais qu'il souriait de façon jubilatoire...

Sans doute Mithridate avait-il jusqu'alors tenu au silence ce tumulte intérieur dont la violence qui envahissait l'espace d'accueil était le reflet. Il avait jusqu'ici donné de lui-même l'image la plus reluisante que nous puissions attendre ; à présent, nous nous trouvions contraint de subir un côté plus obscur de sa personnalité. Bob avait en quelque sorte ouvert la boîte de Pandore. On peut dire que Mithridate avait suivi son conseil : il se montrait tel qu'il était. Il dévoilait notamment la violence qu'il devait porter en lui. Notre capacité à supporter le mal être d'un usager fut rarement mise à si rude épreuve que durant cette période houleuse. Le lieu était devenu comme « fou ». La venue, désormais imprévisible de cet homme était toujours annonciatrice d'une catastrophe. Par ailleurs, il restait fuyant vis-à-vis des membres de l'équipe qui continuaient de l'accueillir, sans lui interdire l'accès de l'association, comme un collègue le proposa. La seule chose que nous ayons pu faire consistait à essayer de survivre.

Sans doute avons-nous réussi, puisqu'après un peu plus d'une quinzaine de jours la tempête s'interrompit. Je situe cette accalmie au moment où Mithridate repris avec Bob le fil de l'échange auquel firent suite les récents bouleversements en venant le voir pour lui confier avoir travaillé avant, pendant dix ans dans une entreprise de vente de matériel agricole. L'éducateur profita de cet échange pour proposer à son confident de rencontrer la psychologue et l'infirmière qui venaient deux fois par semaine au sein de la structure.

Mithridate se montra très soucieux de cet entretien dont il me fit part à travers un « Je suppose que Bob t'a dit que je vais rencontrer les psy. Je leur en ferai baver, de toute façon je

n'irai que pour les séduire ! ». Puis, affichant un sourire entendu : « Elles sont appétissantes toutes les deux... »

Finalement, le jour attendu, Mithridate fut absent à l'heure du rendez-vous. Il arriva à jeun, au moment où les deux professionnelles partaient. Comme par le passé, il s'installa derrière le comptoir et se mit à servir les repas, comme si de rien n'était. Jusqu'à ce que le soir, Bob lui dise que ça l'avait marqué qu'il lui ait parlé de son ancien travail, que c'était important. En retour, cet homme allait devenir extrêmement prolix.

Les jours suivants, il reprit sa place habituelle au comptoir mais était maintenant animé par le besoin de se raconter. Il expliqua qu'il était issu d'une famille de migrants venus d'Europe de l'Est, et qu'il était allé une fois sur la terre de ses ancêtres, après que son père eut gagné une somme importante au loto. L'admiration sans borne qu'il vouait à ce père était remarquable. À l'entendre, il tenait du divin. Il le décrivait comme un personnage surpuissant face auquel personne n'avait jamais pu exercer de contrôle. Néanmoins, cette image idéale se révélait plus nuancée que Mithridate l'affirmait, il se remémora notamment le fusil avec lequel le monsieur tirait par la fenêtre, même quand il y avait des gens dehors.

« Ce fusil personne n'avait le droit d'y toucher, il était rangé dans un placard que nous n'avions pas le droit d'ouvrir, et que ma mère n'ouvrait pas tellement elle avait peur. Un jour mon petit frère l'a pris pour jouer au cow-boy, il aurait pu se tuer ou tuer quelqu'un car le fusil était toujours chargé. C'est moi qui lui ai retiré des mains et l'ai rangé dans le placard après lui avoir fiché une torgnole quand je l'ai trouvé avec, seulement... (À cet endroit il marqua un long temps d'arrêt, qui venait rompre tout à fait avec la vitesse d'élocution de son récit). Le soir quand mon père est rentré du boulot il a vu que le fusil avait été touché... Là il ne s'est pas posé de question, il m'a attrapé le premier parce que j'étais l'aîné, j'essayais de dire que ce n'était pas moi, mais il ne voulait rien savoir et il m'a mis une de ces corrections. Il m'a mis le canon du fusil dans la bouche, j'ai cru qu'il allait tirer. Après il a attrapé mon frère et vlan... On a passé la nuit dans la cave ! ». Mithridate ajouta : « S'il n'avait pas fait ça je n'en serai pas là. C'était moi qui faisais des conneries ». Il poursuivit : « La première fois, la seule fois (avec un sourire entendu), où j'ai traité mon père de con, il m'a mis une manchette (imitant le geste) qui m'a envoyé dinguer contre le mur. Ma mère le traitait de fou, il lui a répondu (le ton de sa voix devient plus grave) que je devais le

respecter. Mon fils je ne l'ai pas frappé comme me frappait mon père (en décrivant avec le bras un geste tendant à prouver qu'il frappait non avec le poing, mais avec le plat de la main). Je le tapais mais il est quand même allé à la fac. Les éducateurs et les profs de maintenant ne savent pas ce que c'est que l'autorité. Avant ce n'était pas pareil, les instituteurs savaient se faire respecter. Moi, quand j'étais gosse, une fois à l'école mon prof m'avait tapé parce que j'avais jeté une craie et ben, le soir mon père m'a retapé. Maintenant à l'école les parents portent plainte pour un oui ou pour un non chaque fois qu'un prof touche leur enfant ! »

Prenant Bob à part : « Toi, je suis sûr que si un prof tapait ton fils à l'école, tu serais capable de porter plainte ? » Un étrange sourire accompagna cette remarque faite sur un ton incisif. Sur ce, Mithridate fit volte-face et s'en alla en direction de la machine à café qu'il décida subitement de récurer, comme s'il avait besoin d'interrompre la conversation.

Cet homme naguère si peu loquace s'était dévoilé à travers les souvenirs d'une enfance dont il ne savait visiblement pas trop quoi faire : la justifier ou la critiquer ? S'identifier à son père ? En commençant de mettre son histoire en récit, Mithridate semble avoir débuté le meurtre symbolique de cette image paternelle grandiose. Notons que c'est principalement à Bob, l'éducateur qui l'avait démenti, que Mithridate s'adressait. C'est sur cet éducateur qu'il s'est le plus appuyé ensuite. Il ne lâchait plus Bob d'une semelle et se comportait maintenant comme un enfant vis-à-vis de lui. Il avait jeté son dévolu sur cet éducateur charismatique dont il semblait ne plus pouvoir se passer. Bob semblait être devenu l'objet d'un transfert massif. Mithridate, qui s'était un temps comporté comme le parent de l'équipe se positionnait maintenant comme « un gamin », selon les mots de Bob. Comme s'il était entré dans un processus de régression. En revanche, il disparut sans laisser de trace durant une période où Bob était en congé. Aussi les observations que nous pouvons formuler concernant cet accompagnement s'arrêtent-elles ici.

L'élément qui nous est apparu le plus remarquable concerne le changement qui s'est produit suite à l'intervention de Bob. Les événements marquants qui lui ont succédé nous conduisent au problème de savoir comment accompagner le sujet au-delà de son mensonge. Pour réfléchir à ceci, nous commencerons par envisager comment celui-ci altère le lien en dégradant l'image de l'autre.

b. Une permutation désymbolisante des places

Le précédent récit clinique présente ce qui pourrait ressembler à de la naïveté à propos de ce mensonge qui faisait de Mithridate un benévole. Il a paru crédible à l'équipe car à l'instar de Jean-Bob, Mithridate s'était confondu avec les attentes supposées des professionnels dont il était même devenu le confident. Au point de détenir des connaissances importantes concernant leur vie privée. Nous n'avons d'ailleurs pas suffisamment insisté sur les écarts que Mithridate faisait faire aux intervenants du *Café social*. Écarts entre vie professionnelle et vie privée. Ainsi, ses questions portaient souvent sur l'intimité de chacun (As-tu des enfants ? Comment va ta femme ?). De même, il cherchait souvent à avoir un contact avec les intervenants dans les moments où nous quittions nos habits professionnels (fin de la journée de travail, lieux extérieurs à l'association). Il semblait préférer les lieux et les moments où la frontière entre espace privé et espace professionnel était plus ténue : les espaces temps « interstitiels » (R. Roussillon, 1988). Comme s'il cherchait à diminuer la distance professionnelle dans quelque chose qui symétrise la relation. Peu à peu, il avait ainsi pris une posture singulière vis-à-vis des travailleurs sociaux. À travers son attitude bienveillante et son écoute, il semble avoir accédé à leur être-intime. Il a créé une symétrie en effaçant la différence aidant-aidé : nous étions des égaux⁵¹. Nous proposons d'interroger ce besoin de symétriser les relations à travers un processus de séduction.

La séduction narcissique consiste à ramener vers soi un autre sujet pour répondre à un sentiment d'incomplétude (J. Bergeret *et al.*, *Op.cit.*, p. 143). Le sujet qui pressent l'irruption d'affects trop dangereux pour lui tente de s'en prémunir en attirant un partenaire dans un lien se situant hors des voies objectales et des désirs et angoisses qui s'y attachent (P-C. Racamier, *Op.cit.*, 1992a, p. 128). La personne séduite se voit imposer en retour un statut « d'objet-non-objet » (P-C. Racamier, 1980), c'est-à-dire qu'elle apparaît avant tout comme un prolongement de soi.

Afin d'échapper au danger d'être l'objet du jugement d'autrui (M. Neyraut, 1960, p. 25), le sujet crée une situation de réciprocité qui n'a en fait rien de réciproque. En même

⁵¹ Ceci n'est pas sans rappeler l'anecdote que décrit K. Abraham (*Op.cit.*, 1925, p. 282) à propos de son patient N. qui ne pouvait aborder ses problèmes avec son thérapeute tant qu'il était son supérieur militaire mais qui le fit ensuite, quand ils se revirent dans la vie civile.

temps qu'il attire les autres vers lui, il s'en protège. Grâce à son mensonge Mithridate restait en effet inaccessible. Il lui offrait une proximité suffisamment distante. La situation de méprise qu'il avait induite effaçait la dangerosité qu'il devait supposer aux autres en les discréditant. En faisant de son interlocuteur une dupe, le sujet réduit sa présence à rien, et le maintient à l'état de dépouille dérisoire, hors de sa vie intérieure (J. Guillaumin, *Op.cit.* 1982, p. 81). Pour éviter d'avoir à se confronter à une image différente de celle souhaitée, mais aussi pour ne pas se sentir menacé par la présence de celui chez qui il cherche un appui narcissique, le sujet le trompe. Quand il y parvient, l'autre n'est plus qu'un double narcissique, un simple reflet de soi, dénué de toute aspérité, sans autre fonction que celle de miroir.

En mentant, le sujet se préserve de l'angoisse dont le menace la rencontre avec un noyau mal défini de sa personnalité. L'étanchéité de ce système de défense lui évite d'avoir à se confronter à la vérité sur lui-même que l'autre pourrait renvoyer (J. Gammil, *Op.cit.*, 2006, p. 973). En faisant des dupes des « petits », face aux vérités bien à lui qu'il détient, le sujet se défend contre un sentiment d'indigence psychique. Il maintient de surcroît un statu quo concernant ce qui importe pour lui d'ignorer : l'inconscient. Le sujet défend sa propre théorie du fonctionnement psychique à l'encontre de ceux qu'il manipule (A. Bauduin, *Op.cit.*, 2007, p. 26). Pour préserver l'objet intériorisé qui menace son psychisme, il utilise un mécanisme similaire à celui que décrit O. Fenichel en 1945 : « Si on peut faire croire que ce faux-ci est vrai, alors le vrai, celui de mes émois ou de mes expériences passées, peut être faux »⁵².

Mithridate, ne réussissant sans doute pas à assumer son histoire d'enfant, il s'en défendait et la défendait en mentant. En cela la tromperie représente un *compromis* qui cache l'amour du patient pour ses parents intériorisés à qui il sacrifie sa vie (J. Kristeva, 2003, p. 654). J. Chasseguet-Smirgel (*Op.cit.*, 1971, p. 203) a souligné que le problème du faux était la conséquence d'une incapacité à mettre en œuvre les composantes sadique-anales nécessaires à l'introjection des qualités viriles du père. On observe cette difficulté chez Mithridate qui semblait ne pas pouvoir s'identifier au sien. Comme si ne pouvant critiquer intérieurement l'éducation qu'il avait reçue de lui, il la répétait à l'identique. On pourrait dire qu'en trompant ses interlocuteurs, il maintenait vivante, intacte et idéale l'imgo paternelle qu'il avait encrypté. De la sorte, il aurait maintenu cadennassé un lien d'identification perturbant. Cet homme qui n'avait rien d'un révolté lorsqu'il se rendait au *Café social* « après son travail »,

⁵² Cité par P-C. Racamier (1952, p. 271).

se serait à sa manière farouchement rebellé contre son histoire, en s'en vengeant inconsciemment sur tous ceux à qui il faisait vivre une position à celle qu'il avait vécu enfant. La violence et la haine qui en découlaient étaient en quelque sorte laissées en jachère. Toutefois, il se soulageait de cette destructivité qui devait l'avoir conduit à cliver son psychisme sur ceux dont il faisait ses dupes.

Nous avons vu que sa bonté apparente fut convertible en mal. Une fois que son mensonge eut été dévoilé, il généra des heurts violents au sein du lieu d'accueil, où différentes rixes et conflits entre les usagers se produisirent. De même, il ne se privait plus de vociférer des injures à l'encontre de tout un chacun (hormis les professionnels). La violence qui transparut au grand jour dans ses actions aurait en fait toujours été présente. Il est à supposer qu'elle était équivalente à celle qu'il aurait constamment externalisée. En mentant à ceux qui l'entouraient il se serait soulagé de la violence qui l'habitait. N'ayant, enfant, pas eu de prise sur son père, il aurait ainsi satisfait l'agression qui manquait à se symboliser. La violence qu'il déniait à l'égard de l'autorité paternelle aurait été activée dans son mensonge. Ce mode de lien confèrerait un rôle actif vis-à-vis d'une histoire subie passivement.

On peut ainsi penser que Mithridate n'ayant pas pu se rebeller contre un père indéfectiblement dominateur par rapport à sa femme et ses enfants, était devenu porteur d'une haine dont il se serait inconsciemment soulagé en discréditant ceux qu'il trompait. Psychiquement prisonnier de la « loi » d'un père dont il ne pouvait pas mettre à mort l'image, cet homme renversait le vécu de petitesse dont son histoire l'avait fait porteur : il s'était senti dominé, il nous dominait. Mithridate retournait la situation de passive soumission héritée de son enfance en faisant de nous les « victimes » de son mensonge. Les choses doivent se passer à peu près ainsi : *« Je sais que ce que je dis est faux. L'autre, croyant mon discours se trompe. Il n'est un crédule, décrédibilisé, dont je n'ai pas à avoir peur »*. Faute d'avoir pu corriger dans son imaginaire les conditions familiales perturbantes auxquelles son histoire l'avait exposé, Mithridate s'était donné une maîtrise sur elle. Cet homme qui, privé de son mensonge, s'était révélé à *fleur de peau* s'était non seulement rendu intouchable mais il avait de surcroît répété son histoire en inversant les rôles.

Nous proposons d'utiliser le terme de « permutation désymbolisante des places » pour modéliser les mouvements de renversement et de retournement que le mensonge actionne. Il réfère au concept de « permutation symbolique des places » de P. Legendre (1985). Il décrit le

processus à travers lequel les parents meurent symboliquement à leur position narcissique d'enfant de leurs propres parents. Cette permutation n'ayant pas eu lieu, ou pas correctement, chez des sujets comme Mithridate (confronté à une image paternelle indépassable), ils feraient vivre aux autres les aléas d'une histoire vis-à-vis de laquelle ils prendraient ainsi un rôle actif. Dans ce mouvement de « transfert par retournement » (R. Roussillon, *Op.cit.*, 1999, p. 14), celui qui est trompé est en effet à son tour confronté à une instance idéale toute-puissante, intouchable. Mithridate avait dû nous poser dans une posture identique à celle qui fut la sienne par rapport à ce père déifié qui confrontait ses enfants à une toute puissance synonyme d'impuissance pour eux. Mithridate contraint, enfant, de l'élever au rang d'idole terrifiante, prenait inconsciemment sa place à présent. En trompant ses interlocuteurs, il inversait le rapport de force que la question du lien devait lui faire vivre itérativement. Il n'était plus le petit enfant impuissant mais le grand tout puissant. En s'affirmant supérieur à ceux qu'il trompe, le sujet inverse les rôles et permute les places. Mais, cette défense dont l'efficacité repose sur le rabaissement d'autrui ne peut pas pleinement satisfaire les besoins narcissiques du sujet. Elle le protège, certes, sans toutefois pouvoir combler ses espoirs d'être aidé. En effet, si en occupant un rôle « fort » le sujet se prémunit d'une position passive, il fait de l'autre un objet mort (J. Guillaumin, *Op.cit.*, 1982, p. 67). Comment après peut-il donc s'appuyer sur celui dont il a annulé la valeur. N'en a-t-il pas fait une sorte de miroir déformant ? Est-il possible de laisser le mensonge s'opérer sans que le lien n'en soit durablement dégradé ? Ceci nous ramène au dilemme mis en évidence par W.R. Bion (*Op.cit.*, 1970, p. 171), lorsqu'il écrit que face au mensonge le thérapeute est placé dans une alternative inconfortable : soit il l'accepte et joue le rôle d'hôte du patient, soit il contribue au sentiment de persécution de celui-ci.

L'examen du cas de Mithridate a permis de discuter du problème posé par cette attitude qui peut s'opérer au prix de la destruction des liens. Les transformations observées chez cet homme après que son mensonge soit tombé ouvrent une réflexion concernant le problème très sensible du démentir. Nous avons en effet observé un avant et un après, dont il importe de discuter.

C. Démentir

Nous souhaitons soumettre à réflexion les effets du « démenti » que Bob infligea à Mithridate, quand il lui proposa de dire un peu plus qui il était (*Supra*, p. 210).

P-L. Assoun (2002, p. 26) considère le démentir comme un « *dire rectificatif* ». Cette rectification apportée au sujet dont on remet en cause la parole comporte une certaine violence. On le voit avec Mithridate, qui apparut honteux et quitta le lieu promptement après l'intervention de Bob. Toutefois, malgré la violence de cette forme d'injonction à la sincérité, elle eut par la suite des effets notables. Cette intervention semble être à l'origine des changements remarquables observés chez Mithridate. Nous estimons que bien que maladroite, elle a aidé cet homme à se libérer d'une manière d'être dans laquelle il s'était emprisonné. Aussi proposons-nous de discuter des raisons pour lesquelles, il pourrait s'avérer indispensable d'aider, avec tact, le sujet à se délester du mensonge dans lequel nous estimons qu'il s'asphyxie.

Dans *Le besoin d'avouer*, T. Reik (*Op.cit.*, 1973, p. 298) relève que l'aveu permet le rétablissement d'une communication entre le Moi et la partie de la personnalité qui était devenue étrangère à celui-ci (*Ibid.*). Même s'il ne peut être à proprement parler question d'aveu ici, nos observations nous amènent à envisager que le sujet aurait besoin de se délester du mensonge pour revenir comme le note P. Greenacre (*Op.cit.*, p. 271) à une exigence plus simple. À l'inverse, lorsque le partenaire *ajoute foi* au mensonge, le sujet s'en retrouve prisonnier tellement le risque de choir est présent. Ne désire-t-il pas être découvert par-delà l'image fausse qu'il donne à voir de lui ? N'attend-t-il pas que quelqu'un, le moment venu, l'aide à faire céder cette défense ?

Nous avons cité J. Guillaumin (*Op.cit.*, 1982, p. 60) qui explique que si l'analyste prend pour argent comptant les dires mensongers, ceci détériore à l'avance toute identification chez l'analysant. C. Athanassiou-Popesco (*Op.cit.*, 1991, p. 1008) estime pour sa part que le patient se désespère quand celui auprès de qui il est venu chercher une aide pour sortir d'un fonctionnement parasitaire se laisse gagner par lui.

« Le moi n'apprend pas de l'analyste, comment aider les parties de son self à ne pas se laisser séduire. Il constate plutôt qu'il est en présence d'un objet qui ne peut pas l'aider davantage qu'il ne l'est lui-même » (*Ibid.*).

En ce sens, nous envisageons que le sujet aurait besoin que son mensonge soit découvert. Il désirerait être accepté indépendamment de lui. Il s'agirait pour lui d'être accepté tel qu'il est, sans avoir à séduire son partenaire à travers cette « coproduction » (R. Rosenblum, *Op.cit.*, p. 855). Ceci nécessite que ce dernier fasse le deuil de la gratification narcissique qu'il en retire.

La technique ne peut être pensée que dans la sincérité rappelle S. Freud (1914 [1915], p. 122), lorsqu'il écrit que le thérapeute compromet son autorité en mentant. N'est-ce pas ce qui se passe quand le sujet réussissant à abuser son interlocuteur, s'aperçoit qu'il l'a secrètement corrompu ? En mentant, il a gargarisé narcissiquement son partenaire mais a du même coup perdu confiance en lui. Il doit vivre les choses à peu près de la sorte : *Ce lien qui fait qu'on s'intéresse à moi ne m'est pas réellement destiné puisqu'il repose sur un mensonge ! Peut-on m'accepter sans ?*

Nous envisageons que les sujets pris dans la problématique du mensonge ont besoin que l'environnement proche les accompagne vers une autre issue. Sinon, ils perdent l'espoir de pouvoir être acceptés tels qu'ils sont. Là où les sujets s'efforcent de ne pas « perdre la face », de peur de décevoir, la fragilité qu'ils cachent ne doit pas être déniée. Leur vrai *self* a besoin d'être entendu. Leur espoir repose sur la possibilité d'entendre cet aspect moins séduisant mais plus authentique de leur personnalité.

D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1963a, p. 227) a défini le *self* comme « l'endroit où l'objet perdu est introduit pour y être soumis à la haine ». Selon lui, pour le prendre en charge, l'analyste doit être capable de laisser le sujet se morceler et vivre un sentiment d'anéantissement. R. Langs (*Op.cit.*, p. 361) explique que le thérapeute peut ne pas être prêt à accepter l'émergence de la régression terrifiante du patient mais que la « communication de mensonge » pourrait être le préalable d'une utilisation plus opportune de la cure, à condition de l'accepter comme un effort du patient pour se l'approprier graduellement. Il s'agirait d'accepter le besoin de gratification du sujet, avant que celui-ci laisse progressivement place à un besoin de changement (*Ibid.*).

d. Un désespérant facteur d'espoir

D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1963a, p. 230), nous l'avons cité (*Supra*, p. 92), propose des modifications techniques en référence à la situation dans laquelle le patient trompe l'analyste. Lorsqu'il est trop fragile pour accorder spontanément sa confiance dans le thérapeute, il a besoin de le mettre ainsi à l'épreuve avant d'accepter une situation de dépendance. Pour qu'il l'accepte et se laisse aller à régresser, comme l'a fait Mithridate, il faut qu'il ait auparavant senti que le cadre était fiable. Ainsi, quand le mensonge se présente au sein de la clinique, il est à entendre comme le moyen avec lequel le sujet mesure la confiance qu'il peut avoir en l'autre. Il teste l'environnement sur lequel réside son espoir de trouver un contenant fiable. Le cadre doit notamment contenir les effets destructeurs du mensonge, en évitant les contre-attitudes rétorsives. En revanche, il doit aussi aider le sujet à ne pas s'auto asphyxier dans ce fonctionnement. Aussi postulons-nous que si le mensonge doit vivre un temps, le sujet qui l'émet et celui qui le reçoit doivent pouvoir accepter sa disparition. La prise en charge de ce discours nécessiterait en cela plusieurs temps qui solliciteraient eux-mêmes différentes qualités de la part du clinicien. Nous proposons de les explorer à l'aide du concept de *médium malléable*. R. Roussillon (*Op.cit.*, 1991, p. 136) en définit cinq caractéristiques :

- 1- indestructibilité
- 2- extrême sensibilité
- 3- indéfinie transformation
- 4- inconditionnelle disponibilité
- 5- animation propre

Supposant que l'évolution de la prise en charge du sujet émetteur de mensonge requiert ces qualités, nous récapitulerons les différents temps de l'accompagnement de Mithridate afin de montrer comment il aurait testé les fonctions de médium malléable de l'équipe.

En premier lieu, relevons que la manipulation adapte l'autre aux besoins narcissiques du sujet. À l'image de la pâte à modeler, le soignant doit s'avérer suffisamment malléable pour lui permettre d'exercer sa « pulsion d'emprise » (P. Denis, 1992). Il faut aussi qu'il soit « indestructible » face à l'attaque du lien de parole et de la confiance que constitue le mensonge. De même que la pâte à modeler se tord sans rompre, il importe que le sujet n'ait pas la sensation d'avoir cassé le lien noué avec ceux qu'il a trompés. Il a besoin d'être supporté malgré tout. Nous avons vu par exemple que Mithridate a mis à mal notre solidité après que

son mensonge eut été dévoilé. Il la testa notamment en engendrant la panique institutionnelle qui nous mit en danger physiquement. Malgré tout nous avons continué à l'accueillir et à le supporter, survivant ainsi aux effets délétères de ses actions. Ainsi importe-t-il de survivre, d'abord à la violence que fait naître l'idée d'être trompé, et ensuite à la destructivité que le sujet externalise une fois son mensonge disparu.

Cependant, cela ne suffit pas. En effet, si la destructivité doit pouvoir s'exercer sans retenue, le médium malléable, explique R. Roussillon (*Op.cit.*, 1991, p. 136), doit aussi rester d'une *extrême sensibilité*. Il faut pouvoir rester réceptif à la souffrance que cache le mensonge. Il s'agit d'être à l'écoute de ses propres affects pour rester sensible au processus de séduction narcissique à travers lequel le sujet peut engendrer une « communauté de déni » (M. Fain, *Op.cit.*).

R. Roussillon note qu'en plus, le médium malléable doit être indéfiniment transformable (*Ibid.*). Nous avons vu qu'une fois le mensonge dévoilé, la docilité du sujet laisse place à la haine qui était restée tapie au fond de lui. Il faut pouvoir accepter cette transformation. Il faut accepter que le sujet se révèle autre et extériorise les aspects déstructurés de sa personnalité. Comme Mithridate l'a fait en mettant à mal la sérénité du lieu. Le fait que l'équipe soit restée malgré tout attentive et disponible à cet homme lui aurait permis de se laisser aller à régresser.

Enfin, le mensonge questionne la cinquième propriété du médium malléable requise par le sujet est *l'animation propre*. Cette dernière renvoie au caractère *vivant* du partenaire, à ce qui fait de lui une entité distincte (*Ibid.*, p. 137). Nous envisageons que cette fonction implique une écoute sceptique, différenciant la « bonne pâte » de la « pâte molle ». L'interlocuteur devrait se laisser manipuler tout en conservant la capacité critique que le mensonge tend à inhiber. Il faut donc faire le deuil de l'état de bienheureuse complétude que propose le sujet et conserver une capacité de douter. Elle fait appel au Surmoi et aux fonctions autocritiques dont il est synonyme. *A contrario*, lorsque l'interlocuteur adhère au discours du sujet, toute possibilité d'identification à lui est annulée. C'est pourquoi, un scepticisme bienveillant serait indispensable. Il importe toutefois de distinguer, comme le propose A. Eiguer (1995), un « scepticisme régressif » d'un autre, qualifié de « scientifique ». Le premier dégage un sentiment d'amertume en réponse au fait que le narcissisme du clinicien a été « piqué au vif » (*Ibid.*, p. 116). Le scepticisme scientifique consiste, lui, à partager la désillusion du patient à l'assumer pour lui (*Ibid.*, p. 112). Sans ce scepticisme, le sujet ne pourra pas se délester du

mensonge. Il faut savoir douter du sujet, pour que lui-même puisse accepter de mettre en question l'histoire qu'il porte en lui. L'élaboration contre-transférentielle du doute que le sujet fait germer chez le clinicien potentialiserait l'acceptation de celui qu'il ne peut tolérer en lui-même concernant ses propres objets internes.

Nous avons cherché à montrer ici que le mensonge est un mouvement de retrait préalable à un changement potentiel, à la condition que son récipiendaire l'entende sans se désespérer. Le sujet peut en retour s'identifier à celui qui, en supportant le fait d'être trompé, l'aide du dehors à livrer un combat intérieur qu'il ne peut livrer seul. Son partenaire lui offre ainsi la possibilité d'emprunter une parcelle de ses bons objets internes avant qu'il élabore le deuil de celui qui l'empoisonne (A. Eiguer, *Op.cit.*, 1989, p. 103).

4.4 En résumé de ce chapitre

Le lien qui unit Jean-Bob et Mithridate aux membres du *Café social* a interrogé la facilité avec laquelle de tels personnages se fondent à leur environnement. Il est apparu qu'un défaut d'autonomie psychique les oblige à susciter l'adhésion des autres pour exercer une emprise sur eux. Leur Moi étant trop inachevé, et leur sentiment d'identité trop précaire, ils ne peuvent exister hors de la présence d'un tiers chez qui ils puisent leurs ressources narcissiques. La faculté remarquable qu'ils ont de s'adapter aux autres, en fonction de qui ils mènent leur existence, s'est avérée symptomatique d'une « structuration » psychique très labile. Chez ces sujets, les frontières séparant le dedans et le dehors se sont avérées extrêmement poreuses.

La notion de « faux *self* » explique la passivité observée chez ces sujets. Toutefois, l'exemple de Jean-Bob a permis de comprendre qu'une forme de rébellion s'exprime par ailleurs. En mentant, cet homme qui s'identifiait adhésivement aux désirs des personnes de son entourage, agissait comme le petit enfant qui s'essaie à devenir une entité psychique autonome. Il se défendait d'une angoisse narcissique d'intrusion en mettant drastiquement les autres à l'écart de sa vie psychique. De surcroît, il leur a fait « partager » sa souffrance. Derrière une posture *a priori* docile, la partie la plus archaïque de la personnalité de Jean-Bob s'externalisait. Nous avons travaillé sur une nouvelle hypothèse, selon laquelle en obtenant la complicité inconsciente de ses interlocuteurs, suite à une transaction narcissique, le sujet créerait un espace confusionnel permettant aux aspects déstructurés de sa psyché d'infiltrer la leur et de faire d'eux des hôtes.

Tandis que l'aspect séduisant du faux *self* donne l'apparence que tout est normal, le vrai, déstructuré et haineux, « profite » du mensonge comme d'un cheval de Troie pour s'inviter clandestinement dans la psyché d'autrui. Le sujet se déleste ainsi d'affects en défaut de symbolisation en les incrustant chez les victimes-complices de son mensonge. Là où il n'arrive pas à élaborer sa haine vis-à-vis de ses objets d'attachement précoces, il insinue le clivage qui en résulte chez ses partenaires. Ce processus s'opère toutefois au prix de la destruction des liens.

À travers l'examen du cas de Mithridate, nous avons vu qu'en trompant ceux dont il fait des dupes, le sujet annule le danger que leur altérité présuppose, mais que cela l'empêche concomitamment de pouvoir s'appuyer sur eux. Il doit se contenter de vivre narcissiquement protégé, mais aussi asphyxié par son mensonge. Il importait donc de discuter du pronostic envisageable vis-à-vis de cette attitude. Nous l'avons considéré comme un mouvement de retrait préalable à un changement potentiel. En effet, après que la destructivité de Mithridate soit devenue manifeste lorsqu'il tenta de briser le dispositif, cet homme a ensuite paru suffisamment confiant pour se laisser aller à régresser et quitter son image d'homme sans faille. Cette expérience nous a conduit à postuler que l'environnement thérapeutique doit être suffisamment manipulable, mais néanmoins indestructible et doit pouvoir entendre le sujet sans le croire aveuglement, afin de ne pas méconnaître la souffrance dont son acte témoigne.

En définitive, la question du faux *self* est apparue centrale chez les cas précédemment examinés. Toutefois, celle-ci n'a été rendue saillante que grâce à la formulation de l'hypothèse du mensonge. Sans elle, leur problématique ne serait pas apparue. Nous serions passés « à côté » de ces sujets. L'observation du mensonge a rendu perceptible le rapport de force qu'ils établissaient secrètement par devers une oblativité de façade. Nous avons tenté de démontrer que le mensonge était l'outil d'une communication silencieuse. À travers le lien que le sujet noue ainsi avec ses interlocuteurs, il communique une difficulté autrement indicible.

Or, le mensonge peut ne jamais être perceptible. La capacité de persuasion du sujet peut conduire son discours à rester une vérité. L'avidité narcissique qu'il masque derrière l'apparence d'un fonctionnement psychique en termes de Moi n'est alors plus concevable. Quand une complicité inconsciente se noue, le mensonge devient insoupçonnable et la souffrance dont il est le signe risque alors d'être étouffée. En effet, le mensonge exprime des vécus émanant d'un Soi en mal d'authenticité, mais aussi d'authentification. Ceci nous ramène à la formule de D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1963b, p. 160), disant que « se cacher est un plaisir, mais n'être pas trouvé est une catastrophe ».

Pour analyser plus avant les motivations qui amènent les sujets à se livrer à un jeu de cache-cache avec leur environnement nous discuterons, lors du prochain chapitre, d'observations issues de notre place de psychologue à l'Aide Sociale à l'enfance. Les exemples rapportés du *Café social* nous ont précédemment permis de déterminer le type de

désorganisation psychique obligeant certains sujets à utiliser ce mode de lien de façon prévalente. À présent, nous précisons les dynamiques intersubjectives activées par le mensonge. L'examen de cas d'adolescents chez qui un seul mensonge a pu être significatif, permettront d'analyser plus en détail les logiques inconscientes inhérentes à cet acte-parlé. Nous chercherons à décrypter la nature des difficultés psychiques que les sujets peuvent inconsciemment s'efforcer de résoudre à travers lui.

Bien que les sites auxquels nous nous référons ne soient pas homogènes, nous témoignerons du fait que les dynamiques qui caractérisent le mensonge, elles, peuvent l'être. Les fonctions qu'il revêt seraient comparables, quelles que soient les problématiques ou les âges des sujets qui l'emploient. C'est la raison pour laquelle, après avoir examiné des cas d'adultes particulièrement enclins au mensonge, nous allons présenter ceux d'adolescents chez qui l'usage du mensonge est apparu beaucoup moins répétitif mais tout aussi significatif.

V. Adultes maltraitants ou réalité mal traitée ?

Dans ce chapitre présentant des exemples rendant palpable la destructivité du mensonge, nous analyserons la dimension de révolte propre au mensonge, ainsi que sa valeur de message en quête d'adresse. Nous observerons la manière avec laquelle des adolescents ont dénoncé leurs aînés à la justice sous de spécieux motifs, pour comprendre comment ils auraient inconsciemment tenté de réorganiser du dehors leurs liens d'identification.

Nous observerons des phénomènes sociaux sous un angle clinique⁵³. Ceci en suivant l'idée proposée par S. Freud (*Op.cit.*, 1921, p. 123), selon qui « La psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale »⁵⁴. Pour tenir compte du rôle architectural que joue la société par rapport à la vie psychique des individus, nous ferons dialoguer psychanalyse et sciences sociales, comme C. Balier (2006, p. 568) et P-L. Assoun (2008, p. 104) y invitent. Le mensonge servira de notion pivot pour traiter sous l'angle social certains aspects de la vie psychique, notamment la place de la civilisation dans le processus d'adolescence.

Ce chapitre se scinde en quatre parties. La première s'articulant autour du cas d'Anita présentera le terrain où ont été recueillies nos observations. Nous y questionnerons la façon avec laquelle son mensonge lui a servi à se défendre contre la vulnérabilité psychique engendrée par la migration de sa famille. Ensuite, à travers le cas de Fatou, nous étudierons la question des faux signalements de maltraitance. Puis, viendra l'examen de celui de Prométhée, où nous chercherons à comprendre pourquoi certains jeunes s'attaquent ainsi à l'autorité parentale. Nous réfléchirons au problème éthique posé par le fait de remettre en cause la réalité de certains signalements d'abus sur mineurs. Enfin, à travers le cas d'Entropie, nous envisagerons la possibilité que le mensonge puisse symptomatiser des dysfonctionnements collectifs latents.

⁵³ Notre approche va à l'encontre du présupposé considérant le sujet comme une entité homogène, une monade psychique indépendante du groupe qui l'englobe.

⁵⁴ Il ajoute que l'opposition apparente entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale perd, à la considérer de plus près, beaucoup de son acuité (*Ibid.*).

5.1 Anita : adolescente en guerre

Les situations que nous relaterons proviennent de l'expérience acquise lors de consultations réalisées en tant que psychologue dans un service d'Aide Sociale à l'Enfance de la Guyane. Pendant cinq ans, nous y avons rencontré des enfants et des adolescents, ainsi que leur famille et les professionnels les entourant. De ce terrain, ayant la particularité de se situer dans un département d'outre-mer (DOM), sont extraites des observations à l'interstice des domaines éducatif et psychologique. À partir d'elles, nous questionnerons notamment comment la migration fragilise les liens familiaux et altère le processus de subjectivation des adolescents dont elle modifie les repères (S. Chapellon, 2011a). Pour mieux comprendre l'origine de cette réflexion, il faut situer les spécificités de ce département français.

a. Contexte de recueil des données et méthode

L'histoire de la Guyane est liée aux différentes vagues migratoires qui ont contribué à son peuplement. Elle débute avec les premières colonisations durant lesquelles les Européens et leurs esclaves africains ont émigré sur la terre des peuples amérindiens. Dans les années soixante, différentes populations commencèrent à investir ce territoire français aux portes de l'Amérique Latine. Dans ce département, les phénomènes migratoires⁵⁵ sont poussés à leur paroxysme par une très faible densité de peuplement, une forte perméabilité des frontières fleuves (le Maroni frontière naturelle avec le Suriname et l'Oyapock avec le Brésil). L'affluence de nouveaux arrivants constitue une des particularités de la Guyane. Ainsi offre-t-elle un prisme pour questionner les processus psychiques qui s'opèrent chez les migrants et leurs familles. Les difficultés qu'ils rencontrent se révèlent dans leur sensibilité à l'altérité culturelle des professionnels en position d'accompagnement. En tant que psychologue, il nous a incombé d'explorer cet élément du dispositif en réfléchissant à l'influence qu'exerce l'extranéité de notre posture (S. Chapellon, 2011d).

⁵⁵ D'après C-V. Marie *et al.*, à la date de leur enquête (2009-2010), la Guyane comptait plus de personnes nées hors du département (63%) que de natifs (37%).

Notre pratique auprès des adolescents confiés à l'Aide Sociale à l'Enfance nous a de surcroît appris à travailler de façon assez serrée avec les acteurs en charge de leur suivi, ainsi que de leurs familles. Nos observations sont issues de prises en charge menées de concert avec les personnes partageant le quotidien de ces adolescents. Nos analyses s'enrichiront donc des échanges réalisés dans un travail quelquefois situé à la périphérie du cadre. Il est connu que plus les adolescents vont mal, plus ils évitent les entretiens psychologiques, sous le prétexte qu'ils « ne sont pas fous ». Leur mal-être s'extériorise plus fréquemment dans ce que P. Fustier (2008, p. 46) qualifie de « brouhaha de la vie ordinaire » : *les corridors d'un quotidien* où ils n'ont pas à se sentir prisonniers de la dictature du sens que leurs actes auraient à prendre chez un spécialiste de la chose psychique. Leur mode d'expression n'implique alors qu'indirectement le psychologue, quand leurs référents, pris au dépourvu par certains comportements bruyants qui les mettent à mal, viennent consulter à leur place. Certains adolescents, sans doute trop fragilisés pour pouvoir supporter de rencontrer un psychologue seul à seul, nous ont conduit à élargir notre accueil aux adultes composant leur « maillage identificatoire » (F. Marty, 2003a, p. 217). Il s'agissait, autant que faire se peut, de modifier certains de nos prêt-à-penser et d'adapter notre offre en « bricolant » (F. Houssier, 2007a) notre cadre, afin de proposer ce que R. Roussillon (2007a, p. 22) appelle un soin « sur mesure » : capable de respecter les catastrophes subjectives. Les observations qui découlent de cette pratique témoigneront de la manière avec laquelle le sujet mobilise son environnement familial et social.

b. Une adolescente troublante

Notre première rencontre avec Anita fut indirecte. C'est par l'intermédiaire d'un éducateur que nous eûmes vent de son existence, après que ce collègue soit venu nous interpellé à propos d'« une situation très problématique ». Il était visiblement interloqué par la scène peu commune à laquelle il avait assisté durant une audience auprès du juge des enfants. Elle faisait suite à un signalement par un tiers qui avait découvert Anita, une adolescente de treize ans, errant dans son quartier, très sale, et à demie dévêtue. Le comportement de cette jeune durant l'audience auprès du juge avait particulièrement alerté mon collègue. Elle avait en effet mis un coup de poing à sa mère au moment où cette dernière, en larmes, tentait de la prendre dans ses bras. L'observation par le juge de cette relation mère-fille, étrangement rompue, le décida à ordonner un placement provisoire. À la suite de cela,

c'est une mère effondrée que mon collègue quitta sur les marches du tribunal, avant de conduire la jeune jusqu'à sa famille d'accueil.

L'assistante familiale désignée pour le placement, sollicita rapidement le psychologue à la suite de comportements extrêmement perturbants d'Anita. Sa prise en charge s'étant avérée immédiatement éprouvante pour la famille d'accueil⁵⁶, elle nous contacta moins d'une semaine après l'échange informel avec l'éducateur. Compte tenu du fait que cette adolescente refusait de faire quoi que ce soit sans la présence de cette « tatie », c'est seulement avec son soutien qu'elle put participer à des entretiens hebdomadaires. À travers le résumé de ces derniers nous tenterons de situer les problèmes qui avaient désuni Anita et sa mère depuis un an qu'elles avaient quitté le Guyana, un pays voisin de la Guyane.

Lors de notre première rencontre, Anita était comme effondrée. Elle s'appuya littéralement sur son assistante familiale, durant les trois quart d'heure que dura la séance. Comme s'il lui était impossible de tenir debout toute seule. La sonorité de ses sanglots spasmodiques révélait une détresse irrépressible. Elle se blottissait derrière cette tatie comme pour se protéger de ma présence, tout en sortant sporadiquement son visage de derrière la jupe de sa volumineuse tatie, pour vérifier si je l'observais. Dans ce jeu de cache-cache évoquant l'attitude d'un tout petit enfant, j'entrevis un signal rassurant. Un lien restait possible, mais il allait falloir respecter cette extrême fragilité qui semblait l'obliger à se réfugier physiquement derrière Madame Watson⁵⁷.

Cette dernière nota une chose remarquable : malgré sa présence très récente sur le territoire, Anita parlait un français parfait et sans accent. Néanmoins, elle s'exprimait en actes plus qu'en mots. Ses comportements extrêmement dérangeants en disaient long sur son mal-être : sa tatie évoqua des situations quotidiennes très violentes. Alors que cela faisait moins d'une semaine que cette tatie, connue dans le service pour être « à toute épreuve », hébergeait Anita, elle semblait déjà dépassée. Durant cet entretien, elle énuméra les différentes surprises

⁵⁶ Le mari de l'assistante familiale a toujours participé activement à l'éducation des enfants, même si son travail l'empêchait d'être présent aux rendez-vous du psychologue.

⁵⁷ Un pseudonyme à consonance anglo-saxonne est utilisé afin de souligner la parenté culturelle et linguistique qui liait cette professionnelle avec l'adolescente. En effet, la proportion de migrants sur le territoire guyanais étant extrêmement élevée, il se trouve qu'au moins quatre-vingt pour cent des jeunes placés sont d'origine étrangère. Ce qui a conduit à une certaine adaptation des *coutumes professionnelles* du service, où il est fait en sorte que, dans la mesure des moyens disponibles, les placements soient effectués en fonction des affinités linguistiques et culturelles de chacun.

que réservait le quotidien avec Anita. Tandis que cette dernière, se taisait obstinément comme elle allait continuer de le faire la majorité du temps que nous partageâmes. Nos séances se résumaient souvent à une rétrospective des comportements destructeurs de cette adolescente. Pendant que cette dernière écoutait, cachée derrière un silence qui ne serait que rarement rompu. Il est difficile de lister les actes que l'assistante familiale dépeignait au cours de nos entretiens tellement ils étaient nombreux. Je me félicitais à chaque séance en constatant que Monsieur et Madame Watson continuaient de tenir le choc, et *supportaient* cette adolescente. Elle tua un de leur chien, « repeignit » les murs des pièces de la maison, en cassa quelques vitres, et fit d'autres « bricoles » face auxquelles beaucoup d'autres personnes auraient abdiqué.

Cette liste non exhaustive de « bêtises », énumérée par l'assistante familiale, représentaient l'expression d'Anita. Si elle restait assez mutique lors de nos séances, elle s'exprimait de la même façon par l'intermédiaire d'un nounours. Cette jeune, dont l'état de régression⁵⁸ était tel qu'elle me faisait penser à une enfant de cinq ans, utilisait son ours en peluche avec une destructivité aussi troublante qu'éloquente. Elle l'utilisa tour à tour comme un objet protecteur qui semblait lui permettre de s'évader durant une bonne partie de la séance, ou de décharger sa violence, quand son angoisse s'amplifiait. Son mal-être rejaillissait donc à travers l'utilisation de cet ourson qu'elle escamotait à tel point qu'il finit en pièces à la fin d'un de nos entretiens. Observant les lambeaux restés dans mon bureau après cette séance, j'envisageais que ce nounours déchiré de toute part devait refléter l'idée que cette jeune se faisait de son Moi.

La souffrance d'Anita l'a conduit à déchirer et déchiqueter toutes les poupées que sa tatie lui avait offertes. Celle-ci décidant d'arrêter de lui en acheter, Anita vint dépourvue de doudou protecteur lors de notre quatrième rendez-vous, où ce fut sa tatie qui joua ce rôle. Refusant comme les trois séances précédentes de s'asseoir sur le fauteuil qui lui était destiné, elle resta blottie derrière sa tatie ; une partie du temps debout, une autre accroupi.

De plus, une petite modification involontaire, que j'aurais pensé imperceptible, influença le contenu de cette séance et indiqua à quel point Anita était sensible à son environnement.

⁵⁸ J'ai choisi de parler de « régression » car son état, très proche de la psychose à certains moments, ne dura qu'un temps.

L'ampleur de sa fragilité s'exposa inopinément après que l'adolescente se soit focalisée sur le physique du psychologue. Dès les premières minutes, elle demanda à partir pour quitter la salle en déclarant ne pas me connaître : je n'étais pas le même monsieur que la fois précédente car « lui n'avait pas de lunettes » (j'avais effectivement cette fois-là troqué mes verres de contact contre des lunettes). Elle s'adressa vertement à moi, disant ne pas vouloir parler à ce monsieur qui avait remplacé l'autre. Cette altération de la fixité du cadre fournit ainsi l'occasion inattendue de prendre connaissance de sa sensibilité très aiguë aux changements. Prostrée derrière sa tatie, et passant par son intermédiaire pour s'adresser à moi, elle déclarait vouloir « casser le monsieur », le « taper » et le « tuer », parce qu'il avait pris la place du « vrai monsieur ». La violence que lui faisait vivre ce changement indiqua à quel point cette jeune fille était fragile. Les actes qui mirent à mal les entretiens que nous devions avoir par la suite manifestèrent plus encore l'ampleur de sa souffrance.

Les choses commencèrent quand l'assistante familiale téléphona pour annuler une séance en expliquant qu'Anita refusait de venir, il avait été impossible de la faire sortir de la maison cette semaine. Elles réussirent néanmoins à se rendre (non sans difficulté) au rendez-vous de la semaine suivante. Durant celle-ci, Madame Watson expliqua qu'Anita ne pouvait plus retourner à l'école à la suite de problèmes qui y étaient survenus. La jeune fille avait fait montre d'une grande violence au sein de son collège : insultant certains de ses camarades et frappant les autres. Visiblement, tout le monde avait eu l'occasion de « partager » sa souffrance. L'assistante familiale associa ces événements avec le départ de sa propre sœur pour la France métropolitaine. L'adolescente, touchée par la rupture d'avec cette femme, avait décidé que tant qu'elles ne seraient pas réunies là-bas, elle détesterait tout le monde ici. Cette discussion autour de la séparation mit en évidence certaines des logiques qui animaient Anita. Elle pensait qu'en étant « méchante » elle serait invincible car « ce sont les gentils qui ont peur tandis que les méchants ne craignent personne ». Elle adoptait donc des attitudes représentatives de la méchanceté pour lutter contre ce qui semblait être une crainte de s'effondrer. Ces attitudes allèrent *crescendo*.

Après avoir définitivement refusé d'aller au collège, où tous les élèves et professeurs avaient eu l'occasion de subir son mal-être, elle se mit à casser littéralement la demeure de sa tatie, dont l'autorité se délitait. Madame Watson perdit tout contrôle sur Anita. S'il avait été difficile de la faire venir à nos séances, c'était maintenant chose impossible. L'assistante familiale passait en effet son temps sur les routes à chercher cette jeune, régulièrement en

fugues. Nos séances se réduisirent à des échanges téléphoniques avec Madame Watson. Nous restions en contact par ce biais : elle profitait de chaque appel d'annulation pour relater ses difficultés avec Anita. Les comportements de l'adolescente prenaient une tournure de plus en plus inquiétante. L'assistante familiale s'épuisait à chercher jours et nuits la jeune fille.

Il me vint à l'idée que cette adolescente répétait peut-être un scénario identique à celui qui avait conduit à son placement. Sa tatie la retrouvait régulièrement sale, portant des habits déchirés, errant tard dans la nuit, dans une situation assez similaire à celle qui avait initialement motivé une séparation familiale provisoire. Ne fuguait-elle pas de chez l'assistante familiale comme elle l'avait fait de son domicile ? N'était-ce pas une telle situation qui avait alerté les autorités compétentes et finalement conduit à une procédure de placement ?

C'est en spéculant sur cette possibilité que j'ai pris le parti d'entrer en contact avec sa mère. Cette idée de solliciter une rencontre avec elle m'engageait à modifier mon dispositif d'entretien⁵⁹. Ce choix thérapeutique était difficile à prendre, car Anita avait dépeint à son éducateur référent l'image d'une mère négligente et d'un beau-père violent. N'allais-je pas trahir cette jeune fille en les accueillant ? Passant outre mes hésitations, je proposais finalement un rendez-vous à cette famille qui allait se révéler fort différente de la représentation négative qu'Anita en avait brossé auprès des professionnels de l'institution.

Dès notre premier entretien, je fus étonné par la façon avec laquelle la mère, qui vint seule, se présenta. Avant même de dire son nom, ses premiers mots bredouillants furent « je m'excuse je parle mal le français ». Ils étaient prononcés d'une manière gênée. Son visage, qu'elle garda baissé pendant de longues minutes, me renvoyait l'image d'une enfant grondée pour avoir commis une faute. Cette mère rappelait Anita, qui n'osait pas elle non plus regarder le psychologue. Le sentiment de dévalorisation que cette dame présentait d'emblée était remarquable. Un autre élément fut plus significatif encore. Au moment où je prononçais le prénom d'« Anita », cette mère s'avéra en effet stupéfaite. Haussant soudainement la tête, elle me dévisagea avec incrédulité. Un problème apparemment grave émergeait. La mère

⁵⁹J'allais d'ailleurs désormais accueillir la plupart des familles des adolescents placés dans le service. Ceci, dans une perspective proche de celle que propose F. Marty (2007 ; 2009) lorsqu'il invite à un élargissement de la prise en charge des adolescents en intégrant les parents au dispositif thérapeutique afin qu'ils puissent contribuer à étayer leurs enfants dans le déroulement du processus pubertaire. É. Grange-Ségéral et F. Aubertel (2009, p. 30) insistent elles aussi sur la nécessité de travailler avec la famille, afin qu'elle participe à la prise en charge des problématiques que l'adolescent cristallise.

d'Anita me fixait avec un air désabusé. Un silence assez long s'était fait jour durant lequel nous semblions l'un et l'autre nous demander ce qui se passait. Qu'avais-je donc dit de si étrange ? Soudain, après avoir à nouveau baissé la tête, elle la releva en arborant un sourire amusé : « Elisabeth s'est moquée de vous ! »

Parmi les surprenantes attitudes de sa fille, nous venions d'en toucher une du doigt qui allait s'avérer éloquente : elle avait menti sur son identité. Interloquée et à demie hilare (dans un rire nerveux), la mère d'Anita m'apprit que ce prénom avec lequel tout le monde appelait cette dernière depuis son placement n'était pas son véritable prénom... Elle s'appelait en réalité Elisabeth ! Ce mensonge allait en dire long sur le désarroi de cette adolescente.

Elisabeth-Anita avait donc menti à toutes les personnes chargées de son suivi. Ce « stratagème » étonnant qui faisait dire à la mère d'Elisabeth que sa fille s'était moquée de nous allait nous éclairer pour comprendre comment cette adolescente avait contre-investi sa vulnérabilité psychique.

La réussite de ce subterfuge reposait sur la fascination exercée par l'image dévalorisante et violente que la jeune avait dépeinte de sa mère. Comment expliquer autrement le fait que sa fille ait réussi par ailleurs à abuser tout le monde ?

Nous pensons qu'elle avait agi ainsi pour protéger son identité. Là où Elisabeth devait être en proie à un sentiment d'étrangeté depuis son arrivée récente sur le sol français, elle se serait défendue en ne donnant à voir d'elle qu'« Anita ». Personne ne pouvait toucher Elisabeth puisque personne ne la connaissait vraiment. Elle se serait cachée derrière ce faux prénom comme elle se réfugiait derrière sa tatie au cours de nos entretiens. On peut concevoir la fonction de cette falsification d'identité comme un moyen de se protéger des adultes-autochtones. Elisabeth les espionnait, caché à l'abri derrière Anita. Elle aurait retiré un sentiment de triomphe jubilatoire et rassurant. L'adolescente, fragilisée par le contexte migratoire et l'intrusion d'une nouvelle langue ainsi que de nouveaux codes, devait avoir eu besoin d'ériger un rempart entre elle et le monde. Le mensonge lui aurait servi d'écran protecteur. Nous spéculons que, dans son esprit, les choses devaient inconsciemment se passer ainsi :

« Vous n'êtes que des crédules, vous ne savez pas qui je suis vraiment. Moi seul sais. Je ne vous appartiens pas, je n'appartiens pas à votre culture, puisque mon vrai prénom, mon identité réelle est restée au pays de mes origines. Elisabeth vous reste inaccessible, impalpable, personne ne peut l'atteindre, puisque vous ne connaissez qu'Anita, personne ne sait qui je suis vraiment. »

Cette fausse identité faisait ainsi office de « bouclier narcissique » (J. Mac Dougall, *Op.cit.*, 1982, p. 191). En lui offrant l'assurance d'être la seule à savoir qui elle était, ce pseudonyme l'aurait préservée de l'altérité menaçante de son nouvel environnement.

C. Un mensonge éloquent

Nous pensons que le mensonge et les fugues d'Anita représentaient un « jeu de la bobine » (S. Freud, *Op.cit.*, 1920b, pp. 52-54) où elle était elle-même la bobine que les adultes devaient ramener à eux. Si l'adolescente se cachait c'était pour être trouvée. Elle aurait convié les adultes à un jeu de cache-cache, dans lequel il fallait la trouver. Sans l'éclaircissement spontanément apporté par sa mère, tel n'aurait pas été le cas. Il aurait en effet été impossible de découvrir le caractère mensonger de son prénom. Tout comme il aurait été impossible de concevoir la bienveillance maternelle en se cantonnant aux informations délivrées par Anita. Les professionnels devaient s'unir à sa mère pour trouver Elisabeth. À l'inverse, son attitude fragilisait ses attaches familiales. Nous pensons qu'il était nécessaire qu'outre le psychologue, l'ensemble des professionnels au contact d'Elisabeth accorde à sa mère la confiance que le discours de cette dernière avait mis à mal. Ce n'était pas pour détruire le lien avec sa mère qu'elle attaquait verbalement son image, mais pour tester la fiabilité de leurs liens. Le tableau négatif qu'« Anita » avait brossé de son cadre familial devait lui servir à tester la confiance que les professionnels vouaient à celui-ci.

Il est toutefois possible de penser que ses parents (sa mère et son beau-père) aient pu être réellement malveillants et que le changement de prénom de leur fille émanait du désir de rompre leur lien d'affiliation. Auquel cas, Elisabeth aurait avant tout eu besoin d'être accompagnée dans la perspective d'une rupture avec son parent. Dans ce cas de figure, ses actes auraient eu une signification bien différente de celle envisagée ici, et notre façon de les entendre serait problématique. De fait, il reste à justifier du principe selon lequel les liens entre Elisabeth et sa famille ne devaient pas être rompus mais consolidés.

Selon nous, les critiques obstinément portées par Anita à l'encontre de son milieu familial n'exprimaient pas la réalité d'une négligence mais étaient la conséquence de la précarisation psychique induite par le contexte migratoire.

d. Une mère suffisamment bonne

De même que les enfants sont de formidables machines à interpréter l'inconscient des adultes (A. Carel, *Op.cit.*, p. 29), les adolescents sentent mieux que quiconque les peurs et les angoisses de leurs parents. Il arrive qu'ils concrétisent le pressentiment qu'ils ont d'une faiblesse parentale en le faisant coïncider avec la réalité. En dénonçant un beau-père violent et une mère négligente auprès de tiers, Anita rendait réel l'existence d'un empiètement par la société d'adoption. Or, ce type d'allégations peut trouver un crédit exagéré. Les sujets réussissent d'autant mieux à faire croire que leurs parents sont « mauvais » que leur altérité culturelle est la source d'incompréhensions. C'est sur le lit de ces incompréhensions qu'un mensonge comme celui d'Anita a pris racine. En dénonçant leurs parents auprès d'autochtones, de tels adolescents mettent en évidence la « frontière invisible » (A. Cherki, 2006) qui maintient symboliquement leur famille hors du système. Il est d'ailleurs symptomatique que des mensonges similaires à celui d'Anita soient rarement dénoués avec leurs parents sur la base d'un substantiel crédit qui leur serait octroyé. Les héritiers de l'émigration apparaissent fréquemment plus crédibles que leurs aînés dans ce genre de contexte. Comme s'ils n'avaient pas la confiance des professionnels qui accréditent plus les discours de leurs enfants que le leur.

Nous pensons qu'en jouant sur la désunion invisible qui sépare leur famille du système véhiculaire (différences de mœurs éducatives, barrière de la langue, etc.), les actes de ces jeunes rendent criant le problème latent dont ils sont l'objet, après que l'émigration ait dérégulé les repères familiaux (S. Chapellon, 2008a). Aussi, l'angoisse dont ils sont la manifestation ne peut être résumée à l'indigence voire à la malveillance mise en avant. Elle n'est pas sécable du contexte social qui fragilise les liens familiaux.

Nous avons vu que la séparation demandée par le juge, loin d'atténuer les comportements déroutants de l'adolescente les avait accrus, puisqu'au fil des jours sa prise en

charge se délitait. Les choses ont commencé à s'apaiser une fois que sa mère est allée à la rencontre de la fameuse « tatie ». Si cette intervention maternelle n'avait pas eu lieu, il est envisageable que le trouble d'Elisabeth se soit accru.

Nous avons supposé que les comportements qu'elle émettait dans sa famille d'accueil pouvaient être identiques à ceux qui avaient valu la séparation d'avec ses parents. L'image de parents « insuffisamment bons » (S. Chapellon, 2011f) fut atténuée suite à l'observation des attitudes troublantes de cette adolescente. Ces dernières se sont estompées à la suite de nos rencontres avec sa mère. Son apport s'est avéré décisif, tant pour connaître la véritable identité d'Elisabeth que pour comprendre qu'elle avait besoin d'être soutenue par sa famille. Pourtant, c'est une image négative de cette dernière qui avait été dépeinte par sa fille. Elle avait généré divers présupposés négatifs à l'endroit de cette femme décrite comme un « bourreau ». Elle s'avérait en réalité extrêmement affaiblie sur le plan narcissique. Sa fonction parentale semblait avoir été mise à mal dans un pays dont elle ne maîtrisait pas les codes.

Cette mère se révéla une fine psychologue : elle s'escrimait à comprendre les comportements étranges que sa fille avait manifestés depuis leur départ du Guyana. Cette jeune maman de 29 ans revint sur l'agression qu'elle subit de la part de sa fille lors de l'audience avec le juge des enfants, pour interroger le sens des comportements qui auraient débuté après leur arrivée en France. Les faits d'errance qui avaient conduit au signalement d'Elisabeth réitéraient, d'après sa mère, son refus général de l'autorité. La jeune fille s'était installée dans des actes antisociaux aussi fréquents qu'incontrôlables depuis leur émigration. Malgré son manque de vocabulaire en français, la mère réussit à expliquer que l'attitude d'Elisabeth n'était pas une simple question de désobéissance mais qu'elle était l'expression de sa souffrance. Cette mère désemparée qui relatait les faits en sanglotant n'avait pas pu contenir Elisabeth sur qui « les punitions ne servaient à rien ! ». Elle expliqua que même si elle n'était pas une mère parfaite (répétant qu'elle était pauvre et ne parlait pas le français), sa fille avait besoin d'elle. Mais, ajouta-t-elle, « c'est tellement difficile d'être maman ici ». L'émigration de cette famille amputée⁶⁰ de ses attaches culturelles semblait avoir eu un impact sur Anita. Ce prénom fictif, comme son refus de l'autorité, sonnaient comme un appel au secours à l'adresse de cette mère elle-même insécurisée par son déracinement. Son narcissisme parental apparaissait en quelque sorte estropié par les bouleversements qui la

⁶⁰ N'oublions pas non plus l'absence du père décédé.

privait de sa langue natale et d'autres repères culturels. Sentant cela, Elisabeth devait avoir été elle-même insécurisée. Confrontée à une fragilité du parent sur qui elle devait vouloir s'étayer, Elisabeth dut avoir la sensation qu'il n'y avait plus de sol sous ses pieds. Elle devait se trouver dans une posture similaire à celle que S. Freud (*Op.cit.*, 1921, p. 149) décrit en rapportant la devinette suivante :

« Si saint Christophe portait le Christ,
Le Christ portait le monde entier,
Dis-moi où Christophe
A ce moment-là a mis le pied ? »

N'est-ce pas le sentiment de perte qui découlait de cette position qui aurait conduit Elisabeth à attaquer son cadre de vie ? L'insécurité produite par les effets conjugués de l'émigration et de la puberté aurait engendré un sentiment de persécution chez Elisabeth. On peut penser que les attitudes anarchiques qu'elle manifesta au domicile de Madame Watson constituaient un signal de détresse. Un mode de défense consistant à rejeter les personnes dont elle attendait le secours s'était installé. Elle fuguait notamment pour qu'on la retrouve. À la recherche d'une relation structurante, l'adolescente se serait attaquée à son entourage dans l'espoir inconscient d'être prise en main. Les personnes qu'elle agressait le plus étaient celles dont elle dépendait le plus. Elle était d'autant plus impitoyable à leur égard que ses attentes étaient fortes. Elle aurait ainsi dénigré l'image de son parent pour qu'on l'aide à la restaurer, tout comme elle aurait caché son prénom pour qu'on l'aide à se ré-affilier à celle qui le lui avait donné. Ses attitudes étaient ainsi le fruit d'un « amour sans pitié » (D-W. Winnicott, 1947a). Elisabeth requérait un étayage à travers un mouvement paradoxal de rejet, dans un processus en « détruit-trouvé » (M. Khan, *Op.cit.*, p. 76), où, pour être trouvé, l'objet doit survivre à la destructivité du sujet.

Nous pensons que le mensonge d'Anita exprimait le clivage né de l'inconciliabilité des identifications parentale et sociétale de cette adolescente. Elle se serait défendue des effets désintégrateurs de cette posture : en étant Anita pour les autochtones et Elisabeth pour sa mère, elle aurait externalisé son clivage.

e. Le mensonge, reflet de distorsions environnementales

Selon A. Eiguer (*Op.cit.*, 1998, p. 95), la nécessité d'adaptation à l'altérité de la société d'accueil contraint le sujet migrant à se déconnecter de son être intime et à aménager sa vie psychique en faux *self*. Nous pensons que cette explication vaut pour Elisabeth qui parlait un français impeccable et sans accent malgré son arrivée assez récente sur le sol français. Cette adaptation dont la rapidité avait particulièrement surpris son assistante familiale était d'ailleurs telle que rien ne laissait penser que cette adolescente était primo-arrivante. Mais cette acculturation rapide qui la rendait plus adaptée à la société autochtone que sa mère, devait être au prix d'un désinvestissement de ses identifications antérieures. Le philosophe M. de Certeau (1985) explique que l'acculturation est toujours antagoniste : sans doute n'est-il pas possible aux migrants d'éviter d'avoir affaire à des inconciliabilités entre culture d'origine et culture d'acquisition. La nécessité d'adopter un système culturel nouveau, de s'identifier à des codes différents et parfois contradictoires avec ceux du pays natal, implique une forme de renoncement. Le sociologue A. Sayad (1990, p. 19) écrit à ce propos qu'on ne peut s'adapter à un lieu, s'y naturaliser sans se désadapter du même coup du lieu antérieur. On ne peut, explique-t-il, s'assimiler et assimiler sans se « désassimiler » ; une jeune fille comme Anita pouvait-elle s'adapter aux nouvelles normes de la société d'accueil sans se désintégrer de l'autre ensemble concurrent que représentait sa famille ?

Il s'agirait en ce sens de mettre à mort les identifications issues du pays d'origine, en l'occurrence celles qu'Elisabeth avait rapporté du Guyana. Peut-être sa transformation en Anita était-elle destinée à protéger ces expériences passées, pour ne pas perdre ce qui constituait Elisabeth, son lien parental compris ? Il est à penser que l'adolescente avait été obligée de s'adapter à ce nouveau pays au détriment de ses objets internes issus de l'ancien. Il se serait en cela produit pour elle un processus similaire à celui qui conduit les sujets à s'organiser en « faux *self* » : l'adaptation extrême d'Anita serait venue protéger Elisabeth de l'empiétement par la société étrangère. Ceci au prix d'une scission de sa personnalité. Sa violence, qui s'adressa tour à tour à ses nouvelles références identificatoires autochtones (sans doute assez superficielles) et à ses référents parentaux en témoignait. L'adolescente faisait s'affronter dans la réalité des instances d'identification concurrentielles dans son psychisme en mettant à porte-à-faux sa mère et les représentants du système institutionnel français. C'est ainsi, pensons-nous, qu'Elisabeth externalisa le clivage qu'elle vivait par le biais du discours

avec lequel elle critiquait son sort familial auprès des professionnels. Anita-Elisabeth aurait externalisé le clivage en train de s'installer en elle en désunissant dans la réalité des modèles désintriqués dans sa psyché. En donnant deux images d'elle, cette jeune fille aurait répété activement le phénomène qu'elle subissait passivement : être entre deux mondes. Les désaccords qu'elle alimenta entre sa famille et les professionnels ne reflétaient-ils pas la cassure qu'elle subissait ?

La manière dont elle parlait de sa famille la discréditait aux yeux des travailleurs sociaux. En mettant ses parents en porte-à-faux avec des représentants de la société véhiculaire, elle faisait se répéter à l'extérieur la fracture qui devait s'installer à l'intérieur d'elle. Ainsi l'adolescente a-t-elle concrétisé sa confrontation à des modèles identificatoires incompatibles les uns avec les autres. Elle rendait réelle une désunion en train de devenir constitutive de sa vie psychique. Ce qui l'animait inconsciemment, c'est l'espoir d'être prise en main, que quelqu'un solutionne le problème qui l'assaillait. On peut ici s'inspirer de D-W. Winnicott qui considérait *La tendance antisociale* comme un élément à travers lequel le sujet « oblige quelqu'un par des pulsions inconscientes à le prendre en main » (*Op.cit.* 1956, p. 294). Cet espoir aurait conduit Elisabeth à user du mensonge pour interpeller ceux qui l'entouraient. Son malaise ayant dû s'accroître après la décision du juge des enfants (contre l'avis de sa mère), elle avait cherché à s'assurer du fait que les adultes pouvaient faire corps autour d'elle. Il se serait agi de désorganiser le dehors, dans l'attente qu'on l'aide à réorganiser son dedans. Encore eut-il fallu pour cela que les adultes s'unissent. Ce qui n'était pas possible tant qu'Anita était crue et que sa mère n'était pas écoutée. Ce type de mensonge, pris au pied de la lettre, tend à désintriquer les liens des personnes environnant le sujet. La détresse qu'il signale échoue à être repérée. Il ne fait alors que détisser un peu plus les liens d'identifications du sujet.

Une entente avec la mère d'Anita était, nous l'avons dit, indispensable. Mais cette entente avait été rendue d'autant plus compliquée qu'Anita avait colporté une image maternelle négative propre à la rendre repoussante. Ce procédé pourrait être comparé aux champs magnétiques d'aimants qu'on ne peut faire entrer en contact. Anita repoussait les professionnels hors du champ parental. Pourtant il a semblé nécessaire d'entrer en contact avec sa famille. La venue de sa mère dans l'institution sembla avoir implicitement réuni les parties clivées du Moi de sa fille. En permettant notamment de connaître le véritable prénom d'Elisabeth, sa mère a non seulement restauré l'identité de son enfant mais a aussi créé une

passerelle entre les mondes d'Elisabeth et d'Anita. Le dénouement fut d'ailleurs assez stupéfiant, puisque le répétitif jeu de cache-cache de l'adolescente cessa après que sa mère soit entrée en contact avec sa tatie. À partir du moment où les qualités de sa mère furent reconnues par l'assistante familiale et les travailleurs sociaux du service, les fugues de la jeune fille s'estompèrent. Il fallait légitimer la mère d'Elisabeth, comme l'assistante familiale a su le faire. On pourrait résumer les choses en disant qu'une fois que les compétences parentales de la mère d'Elisabeth furent reconnues par les membres du service, il fut sans doute plus aisé pour sa fille de s'identifier à elle.

De manière générale, pour éviter que les héritiers de l'émigration ne se retrouvent aux prises avec des conflits de loyauté perturbants, il importe que leurs parents reçoivent une reconnaissance sans rupture de la part des professionnels (A. Cherki, *Op.cit.*, p. 29). Les jeunes qui, à l'instar d'Elisabeth, voient leurs mondes apparemment antinomiques coexister, peuvent en retour les intriquer dans leur psychisme. En accueillant les parents, on aménage ainsi une cohérence psychique à leurs enfants. Il s'agit de proposer aux familles une rencontre qui, pour s'avérer thérapeutique, doit être symétrique. En effet, à l'instar de la mère d'Elisabeth, les parents migrants, souvent fragilisés par un sentiment d'écrasement et de petitesse vis-à-vis de la population autochtone, ont parfois simplement besoin d'être traités en égaux : des Hommes parmi d'autres (S. Chapellon & C. Cécile, 2012).

Ajoutons que la famille d'Elisabeth a ultérieurement sollicité une audience auprès du juge pour demander la levée de son placement. L'adolescente est retournée vivre avec sa mère et son beau-père après en avoir manifesté le désir.

Ce dénouement tient en grande partie à l'écoute du « mensonge » d'Anita-Elisabeth. Il a indiqué une piste de travail qui fut centrale à l'orientation que nous avons donnée aux entretiens familiaux. Il avait en effet mis en exergue le problème de cette jeune et nous a incité à prendre en compte sa famille. Ceci nécessitait d'une façon ou d'une autre de *douter* d'Anita. Il ne s'agissait pas de remettre en cause sa souffrance, mais de mettre en question le discours à travers lequel elle en localisait l'origine. L'hypothèse du mensonge a donc été un fil conducteur. Elle a permis de comprendre qu'Anita dénigrait d'autant plus fortement sa mère qu'elle avait besoin qu'on l'aide à restaurer l'image de celle-ci. Il fallait faire confiance à cette mère dont les discours de l'adolescente tendaient à nous faire douter de la bienveillance. Pour aider Elisabeth à sortir de l'entre-deux intenable qui la tirait, il fallait

douter d'Anita. Si les maux d'Elisabeth n'avaient pas trouvé à se résorber à travers la consolidation du narcissisme de son parent, sans doute Anita serait-elle toujours en errance.

Penser les choses en termes de mensonge implique d'entendre par devers le discours du sujet, un autre besoin, une autre attente que celle énoncée. En ce qui concerne l'adolescente, cette attente semblait être celle qu'un environnement secourable lui offre une réassurance vis-à-vis de ses liens d'attachement. La rupture traumatique qu'elle avait vécue à la suite de l'émigration semblait en effet avoir rompu sa confiance dans le lien. Nous supposons qu'en mentant, elle avait retourné cette situation.

Lorsque des discontinuités environnementales fragilisent le Moi des sujets, une « méfiance de base » (P-C. Racamier, *Op.cit.*, 1992a, p. 43) s'installe. Il en résulte que le langage n'est plus opérant. Quand il ne suffit plus à exprimer les émotions affleurant du corps (R. Gori, 1977, p. 75) ou que les intentions des personnes environnant le sujet ne sont plus traductibles comme c'est le cas face à des allophones, alors la parole prend un caractère artificiel. Le sujet se sent trompé par elle. L'insécurité qui l'accapare engendre une méfiance dont, à l'instar d'Anita, il se défend en trompant ceux par qui il se sent trompé.

Anita, ne faisant plus confiance aux personnes composant le nouveau monde inconnu où elle devait s'être sentie piégée avait ainsi renversé son sentiment de persécution en transformant son univers en « enfer excrémental » (J. Chasseguet-Smirgel, 1971, p. 197). N'est-ce pas ce qu'elle expliqua en disant qu'elle désirait être méchante car « aux méchants » il n'arrive rien ? En faisant croire qu'elle était Anita, elle avait protégé son narcissisme en rejetant les personnes composant son nouvel environnement. Ceci en s'affranchissant des lois de leur langage.

Après avoir analysé comment le mensonge d'Elisabeth pouvait avoir symptomatisé les conséquences psychiques d'une fragilisation familiale, nous étudierons ce qu'il peut en être concernant plus précisément la question des faux signalements de maltraitance.

5.2 Les faux signalements de maltraitance

À partir du cas de Fatou, nous essaierons de comprendre les raisons qui conduisent certains adolescents à dénoncer d'irrélles maltraitances parentales. Il s'agira ici de repérer le type d'angoisse dont ils essaient de se défendre par ce moyen.

Pour ce faire, nous analyserons préalablement la manière dont le contexte migratoire peut brouiller les liens d'affiliation entre les adolescents et leurs aînés. Ensuite, nous interrogerons le type de conflit identificatoire que ce type de mensonge vise inconsciemment à résoudre. Enfin, nous soulèverons les problèmes éthiques posés par ce thème.

a. Adolescence entre deux vives

Selon A. Sayad (*Op.cit.*, p.23), les jeunes sont les véritables immigrants, tandis que leurs parents sont des émigrants. C'est-à-dire que lorsqu'une famille quitte sa terre natale, ce sont les enfants qui s'adaptent aux nouveaux codes du pays d'accueil. En conséquence, ils peuvent revêtir un caractère d'étrangeté aux yeux de leur famille et de leur communauté. Le mécanisme d'identification à la culture véhiculaire les conduit parfois à être porteurs de manières d'être inconnues de leurs aînés. Les enfants deviennent alors parfois étrangers à leurs parents en s'appropriant un champ culturel nouveau. L'enculturation des enfants les expose alors à l'angoisse d'avoir à rompre l'une ou l'autre des alliances, familial ou sociétal dont ils sont l'objet. Plus leur milieu d'appartenance se présente comme différent de la société d'acquisition, plus naîtra le sentiment de se vivre déloyal vis-à-vis de l'un des camps qu'ils ont à « choisir », donc exclus.

Ce fait est particulièrement prégnant pour les adolescents. Cela ne leur est pas propre mais prend une dimension plus insistante chez eux. O. Douville, (2004, p. 161) note que l'exil généalogique qui caractérise l'adolescence se redouble lorsque le sentiment d'appartenance à la communauté se dérobe. La multiplicité et l'interférence des sources d'identification qui se présentent aux adolescents compliquent le processus de subjectivation. Contraints d'assimiler et de s'assimiler ailleurs que là où ont vécu leurs parents, les héritiers de l'immigration seraient dans l'obligation de franchir une étape inconnue pour leur lignée. Ils ont souvent la

charge de devenir le porteur de l'étrangeté de la société d'accueil, dans la mesure où en s'adaptant à elle, et en s'imprégnant d'elle, ils s'éloignent imperceptiblement de leurs aînés. Au point de devenir des « transfuges » aux yeux de ces derniers (A. Sayad, *Op.cit.*, p. 23). Il s'opère une scission entre deux mondes. Scission qui oblige le sujet à s'adapter à chacune des instances socialisantes auxquelles il a affaire. Ceci le conduit à cliver son psychisme en scindant son Moi en autant de « morceaux » que de modèles contradictoires. Ce recours défensif face aux incompatibilités du réel engrange un sentiment de perte d'unité. Pour décrire le mécanisme à l'œuvre chez les descendants de migrants, on pourrait parler d'une quintessence d'étrangeté à soi, lorsqu'existent trop d'inadéquations entre le dedans familial et le dehors social. La plupart du temps, cette inadéquation produit une rupture invisible entre l'enfant et sa famille. La désaffiliation qui s'opère, très discrète durant l'enfance, devient par contre extrêmement bruyante avec le passage à l'adolescence. Ainsi, lorsque le processus pubertaire réanime les problématiques infantiles laissées en suspens, le conflit des générations peut être démultiplié par son chevauchement avec un conflit d'enculturation.

Si l'enfant vit silencieusement cette situation, les adolescents tendent, par leurs actes, à s'en faire les interprètes. Arrivés à la puberté, les sujets vont souvent tenter de s'en libérer en obligeant la société à traiter les effets de ce conflit d'identification. Les troubles mis au silence par la latence et ravivés durant la phase pubertaire sont ainsi expulsés dans la réalité, notamment par le biais de faux signalements d'abus parentaux. Ces mensonges à travers lesquels les parents sont dénoncés à la justice seraient une manière de s'assurer une identité en faisant appliquer la loi sociale sur leur famille. Ils seraient une manière d'externaliser le conflit d'appartenance que nous venons de décrire. Nous allons le voir en examinant le cas de Fatou, une adolescente âgée de 15 ans.

b. Fatou

Fatou fut placée à la suite de déclarations d'attouchements incestueux. Les membres de la famille d'accueil dans laquelle elle fut placée étaient devenus très circonspects en observant les mensonges qu'émettait quotidiennement cette jeune. Il s'avérait en effet qu'elle les trompait sans cesse pour des futilités et procédait de même avec les professeurs de son nouveau collège. Les doutes qui ont germés firent spéculer à l'assistante familiale la possibilité que l'accusation émise contre son père était, elle aussi, mensongère. C'est dans ce contexte de

suspicion que l'éducatrice référente de la situation vint solliciter le psychologue. Après discussion, nous convînmes de proposer aux parents de Fatou des entretiens en présence de l'éducatrice. Entretiens dédiés à essayer de comprendre les raisons qui auraient pu éventuellement conduire l'adolescente à vouloir dénoncer son père sous de fallacieux prétextes. Ils allaient permettre de concevoir ces parents, jugés maltraitants, comme une famille à épauler.

Lors de la première des séances hebdomadaires que nous allions avoir durant les six mois que se poursuivait le placement de l'adolescente, son père présenta une attitude très fermée. Il expliqua être très en colère vis-à-vis du service, contre lequel il était en procès depuis que cette affaire l'avait séparé de sa fille. Il se plaignit de ne pas avoir d'informations sur ce placement, jugé arbitraire, ni sur ses résultats scolaires.

Lorsque lui et sa femme revinrent à la séance suivante, il dit avoir anticipé un tel évènement, mais il ne pensait pas que ça puisse arriver en Guyane. Il s'attendait à ce que cela ait lieu en France-métropolitaine car déclara-t-il en s'excusant auprès de moi, « les blancs ne font pas confiance aux noirs ». Il expliqua être venu en Guyane car il ne se sentait plus en sécurité qu'en France hexagonale. Les agissements de sa fille lui auraient fait pressentir le risque qu'une telle situation se produise. Selon lui, le mensonge habitait la bouche de Fatou depuis qu'ils avaient tous les trois quitté l'Afrique il y a sept ans. Lui et son épouse, qui avait jusqu'à présent conservé le silence, se remémorèrent la genèse des attitudes incompréhensibles de Fatou. Ils expliquèrent qu'elle aurait, dès l'âge de 9 ans, amené son instituteur et son père à en venir aux mains, suite à des mensonges consistant à accuser son père de négligence auprès de l'enseignant et l'enseignant d'incompétence auprès de son père. L'escalade de tels *scénarii*, mettant en porte-à-faux ses parents avec les représentants du système scolaire, prit sa tournure finale lorsqu'elle obtint de l'assistante sociale du collège qu'elle effectue un signalement « contre son père » (selon ses propres mots). Ce dernier en fut d'autant plus surpris qu'il était professeur dans le même établissement. En fait, dit-il, personne ne lui aurait fait part de la procédure mise en place et il n'en eut connaissance qu'après s'être inquiété du retour tardif de sa fille de l'établissement. Entre-temps, elle avait été confiée à une famille d'accueil et affirmait depuis ne pas souhaiter revoir son père.

De fait, l'éducatrice et moi marchions sur des œufs durant ces entretiens car notre manière d'entendre cette famille était dictée par la méfiance : soit Fatou mentait, soit sa famille mentait en disant que leur enfant mentait.

Finalement, un élément inattendu allait expliquer les raisons pour lesquelles l'adolescente aurait généré une telle situation. Informée de nos rencontres avec sa famille, elle avait demandé à l'éducatrice de dire à ses parents d'embrasser son petit frère de sa part. À la suite de cette sollicitation, la dame déclara que Fatou manquait beaucoup à ce petit frère de sept ans, qui était le seul avec qui tout se passait bien. Affirmant ne pas comprendre pourquoi « cette enfant était si difficile », elle évoqua son rôle de... belle-mère. Pour la première fois, nous prenions connaissance du fait que cette femme dont tout portait à croire qu'elle était la mère de Fatou, ne l'était pas. En fait, le père s'était remarié peu de temps avant de venir s'établir sur le continent européen. Un accord avait été conclu entre la mère de la jeune fille, sa belle-mère, et son père pour qu'elle suive ces derniers vers la France. Il avait été convenu qu'elle devrait considérer la nouvelle épouse de son père comme sa propre mère. Le voyage de la famille se compliquant et les comportements de Fatou, naguère « gentille et obéissante » se dégradant, les adultes avaient décidé qu'il ne fallait plus parler de sa mère. Il fallait, pensaient-ils, qu'elle l'oublie, elle et le pays de ses racines (dont il était interdit de parler le dialecte à la maison), pour pouvoir s'adapter à son pays d'adoption. Un silence régnait donc autour cette maman qui avait élevé Fatou jusqu'à ce que survienne cette séparation brutale à l'âge de 6 ans.

Je proposais au couple l'idée que cette rupture et le tabou qui lui succéda puissent expliquer les comportements de l'adolescente. Peut-être fallait-il lui parler de cette enfance africaine ? Enfance à propos de laquelle le père de Fatou affirma sur le moment qu'elle ne se rappelait de rien. Par la suite, il allait néanmoins entrer en contact avec son ex- épouse. Lui qui avait refusé de voir sa fille chez l'assistante familiale sous le motif qu'elle la lui aurait volé, se rendit même au domicile de la famille d'accueil. Au dire de l'éducatrice, Fatou se montra très joyeuse de voir son père.

Finalement, nous proposâmes d'inclure Fatou à l'une de nos séances. L'adolescente, acceptant de venir, choisit de se mettre en retrait. Elle ne parla pas mais écoutait avec une attention très soutenue tout ce qui se disait. Le seul moment où elle desserra les dents, elle s'adressa à son père pour lui exprimer son sentiment qu'il ne l'aimait pas. La contenance de cet homme de quarante ans, au port extrêmement soigné s'effrita à ce moment. Lui qui avait

jusqu'ici fait preuve d'une retenue qui lui conférait une posture assez rigide commença à pleurer, avant d'expliquer spontanément à Fatou que sa rigueur excessive était liée à son expatriation. Il expliqua les difficultés d'être parents hors de chez soi : « Quand on est un étranger on n'a pas le droit à l'erreur. Les noirs n'ont pas le droit à l'échec en France. Vous (s'adressant à moi) ne devez pas savoir ce que c'est, mais elle, aura à le vivre (regardant Fatou). Je préfère la préparer maintenant, plutôt qu'elle l'apprenne à ses dépens ». Les époux ajouteront que les privations de sortie de la jeune fille avaient pour but d'éviter l'influence des adolescents français « à qui tout est permis ».

Rarement j'ai vu dans mon bureau un visage aussi radieux que celui de cette adolescente, après que son père ait avoué ... que sa rigidité éducative était dictée par l'amour. Il lui expliqua que, durant sa propre adolescence, il avait détesté son père de ne pas lui laisser suffisamment de liberté. Et dit que même s'il n'attendait pas qu'elle comprenne le sens des règles qu'il lui imposait, il savait que, devenue adulte à son tour, elle en mesurerait le bien fondé.

Fatou, toujours silencieuse regardait son père avec un sourire ému. À ce moment, parce qu'elle devait sentir l'adolescente particulièrement détendue, sa belle-mère sans doute désireuse de ponctuer sur un « happy end » lui demanda de dire qu'elle avait menti, ajoutant qu'ils pourraient rentrer ensemble à la maison. Fatou s'écria qu'elle n'était pas une menteuse. Ceci jeta un froid et provoqua un grand malaise. L'entretien achevé, Fatou ayant attendu pour franchir le seuil de la porte la dernière, me tendit la main avec un large sourire avant de demander si elle pourrait venir les prochaines fois. Ce fut le cas.

Durant les séances qui suivirent, elle devint de plus en plus loquace et surtout particulièrement virulente vis-à-vis de sa belle-mère. Il fut beaucoup question des règles de vie strictes que cette dernière lui imposait. De même, Fatou put dire à son père qu'elle ne se sentait pas à la hauteur de ses attentes scolaires. Finalement, sans qu'il ne fût plus jamais question de « mensonge » lors de nos entretiens, l'adolescente demanda à rentrer chez elle. Ce retour en famille se fit assez rapidement compte tenu du fait que la seconde audience devant le juge des enfants était proche. Fatou quitta donc le service. Quelques temps plus tard, j'appris qu'elle était partie vivre auprès de sa mère dans leur pays natal.

Fatou avait bel et bien signalé un problème, mais concernait-il des attouchements (la procédure judiciaire conclue par un non-lieu) ? Sans doute sa réalité familiale était-elle moins fascinante, moins simple aussi, mais elle n'en était pas moins la cause d'une grande souffrance. Pour en localiser la source, il ne s'agissait pas simplement de savoir si Fatou mentait ou non, mais plutôt de chercher à comprendre pourquoi elle l'aurait fait.

Son mensonge a alerté suffisamment son environnement pour mettre en exergue un problème vis-à-vis de ses liens familiaux. Un problème réel certes, mais différent de celui manifestement signalé.

C. Faux signalement vrai malaise

La manière dont nous avons traité du cas de Fatou pourrait laisser penser que nous négligions la gravité des accusations dont son père était suspecté. En effet, si elles s'étaient avérées, alors notre manière d'écouter cette famille aurait été problématique. De même, il est possible de penser que même si le motif de la plainte de Fatou n'était pas réellement un acte d'agression sexuelle commis sur elle par son père, elle aurait pu être la réminiscence d'un souvenir similaire : comme nous l'a dit un jour une collègue : « il n'y a pas de fumée sans feu ». Nous pensons que tel n'est pas le cas. On peut à nouveau s'inspirer de D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1938, p. 56), d'après qui certains enfants se plaignent qu'un adulte les a battus, sans que le but de cette plainte ne soit l'objectif réel. La plainte de Fatou contre son père n'aurait pas été l'objectif réel mais aurait eu pour but inconscient de résoudre un problème dans leur relation. Selon nous, en dénonçant manifestement une réalité incestueuse, Fatou faisait inconsciemment allusion à un autre problème dans leur relation. Notamment un tabou concernant son enfance africaine. La loi du silence qui l'obligeait à refouler ses questions vis-à-vis de sa mère a dû prendre un caractère traumatique. Le secret des adultes avait sans doute engendré un traumatisme chez Fatou. Le tabou parental devait être d'autant plus fort et perturbant qu'il semblait difficile à son père de faire le deuil de sa patrie natale. Fatou avait dû pressentir la fragilité qui astreignait son père à ce silence. En retour, elle avait dû obtempérer à l'injonction familiale qui pesait sur elle pour ne pas risquer d'ébranler le narcissisme des adultes. Elle dut en conséquence s'organiser par rapport à ce non-dit, en allant jusqu'à oublier son passé. Fatou, décrite comme une enfant obéissante, se serait soumise à ce silence concernant son histoire afin de préserver un équilibre parental menacé. Or, comme l'écrit R-

L. Richaud (2003, p. 121), si l'enfant, percevant intuitivement l'enjeu vital du secret essaie d'aller bien pour que l'objet ne se sente pas coupable de son mal-être, il en va cependant différemment à l'adolescence où les exigences propres de cet âge remettent en question cette obéissance. Une dynamique nouvelle dut ainsi pousser Fatou à rompre le silence qui régnait autour d'un pan essentiel de son histoire.

Enfermée, bouche cousue, sous une chape de plomb si lourde que nous avions nous-même cru que sa belle-mère était sa mère, sa fausse déclaration d'attouchement l'avait soulagé de cette réalité étouffante. Seul cet acte avait dû lui permettre de briser les non-dits et les impensées inhérents à ce lien familial sclérosé. En agressant son foyer l'adolescente rompit l'hermétisme du cocon familial.

La fausse déclaration de Fatou aurait répondu à la nécessité d'une mise en pensée des secrets familiaux. N'ayant plus de prise sur les mots, cet acte était son seul moyen de briser le « contrat familial sur le négatif » (R. Kaës, 1993) qui l'emprisonnait. La violence consécutive à son mensonge a forcé les murailles invisibles que constituait le silence parental. En choquant la cellule familiale, ce signalement d'enfance en danger fit éclater le système d'alliances inconscientes qui asservissait cette jeune fille. Toutefois, si de tels actes peuvent avoir pour vertu de laisser percer une souffrance autrement indicible, ils engendrent le plus souvent une rupture familiale. Si le jeune qui dénigre son parent est cru, alors le motif de la détresse qu'il signale inconsciemment ne sera pas entendu.

d. Un contrat narcissique perturbé

Parmi les rares études quantitatives réalisées sur les signalements abusifs, nous avons été intéressé par celle de C. et M. Suárez-Orozco (2001). Ces deux sociologues américains ont mis en évidence l'existence de ce phénomène parmi les populations migrantes. S'appuyant sur l'étude des familles haïtiennes émigrées aux Etats-Unis, ils constatent qu'une forte proportion d'entre-elles a fait l'objet d'une procédure pénale à la suite d'un usage abusif du 911⁶¹ par leurs enfants. Ainsi, ils démontrent que ce phénomène méconnu touche plus fréquemment les populations migrantes. Malheureusement, à notre connaissance, il n'existe aucune recherche

⁶¹ Le numéro des urgences policières aux États-Unis.

consacrée à l'analyse des significations de cette attitude. Pourtant, elle a non seulement un impact considérable sur les parents incriminés dont elle fait des victimes de leurs propres enfants, mais elle aurait une incidence grave sur ces derniers en conduisant à des ruptures familiales parfois irrémédiables.

Ce pour quoi il importe d'analyser le sens de ces accusations. Prises au pied de la lettre, elles peuvent s'avérer néfastes, à la fois pour la cellule familiale, et aussi pour l'enfant. Quand ces accusations conduisent à une sanction pénale des adultes, elles le mettent en position de rompre les liens familiaux et de destituer les adultes. Ce fut entre autres le cas pour Virginie Madeira : cette jeune femme qui à l'âge de quatorze ans provoqua l'incarcération de son père. En l'accusant fallacieusement d'attouchement, elle a déclenché une procédure qui l'a dépassée. Elle s'est privée de pouvoir grandir auprès des siens après la cassure familiale qui s'en est suivie, comme elle le relate dans son autobiographie, *J'ai menti* (V. Madeira & B. Vital-Durand, 2006). La réussite de tels *scénarii* a des conséquences préjudiciables. Pour cette raison, nous proposons de réfléchir au problème que les jeunes tentent de solutionner en accusant superfétatoirement leurs parents.

Reprerant la formule, déjà citée, selon laquelle « Un bébé n'existe pas » (D-W. Winnicott, *Op.cit.*, 1947b, p. 107), nous disons qu'une famille *n'existe pas...* indépendamment de son environnement socio-culturel. Nous concevons en effet la société comme un « archi-cadre » qui fluidifie le fonctionnement des liens familiaux (S. Chapellon, 2010). On peut illustrer ceci par la métaphore des poupées gigognes : l'enfant représente la plus petite des poupées, contenue par une famille, elle même encadrée dans la grande « poupée société ». Les liens familiaux sont surdéterminés par cet imbriquement dans le champ social dans la mesure où l'éducation et les soins donnés aux enfants sont normés par des éléments culturels.

Le cadre familial est ainsi interdépendant de la culture. Elle « habille » les processus psychiques et les fantasmes inconscients (F. Houssier, 2007b, p. 131). Elle constitue en effet un ensemble de valeurs qui modèlent les attitudes parentales et organisent les liens familiaux en les enrobant. S. Freud explique notamment que la formation du Surmoi enfantin est surdéterminée par les prescriptions héritées de l'enfance des parents : « il devient porteur de la tradition, de toutes les valeurs à l'épreuve du temps qui se sont perpétuées de cette manière de génération en génération » (S. Freud, *Op.cit.*, 1933, p. 93). C'est dans ce sens qu'on peut dire

que les identifications aux modèles familiaux sont marquées par des idéaux et des interdits culturels. L'enfant ne s'identifie pas seulement à des modèles parentaux mais aussi à des normes sociales. Le « contrat narcissique » (P. Aulagnier, 1975a, p. 182) qui lie l'enfant à ses parents dépend de celui que ces derniers ont passé avec leur environnement social. Il n'a pas pour seuls signataires l'enfant et sa famille mais concerne plus largement la société. Autrement dit, il y aurait des avenants culturels à ce contrat. L'investissement de l'enfant par le groupe anticipe sur celui du groupe par l'enfant (*Ibid.*, p. 189). Quand les parents sont « chez eux », cela va tellement de soi que personne n'en a conscience, mais hors de chez soi cela devient parfois criant.

La symbiose silencieuse qui relie normalement identité et culture s'estompant avec l'émigration, les processus d'affiliation sont bouleversés. Les échanges intrafamiliaux sont altérés quand les codes culturels véhiculés par la société d'accueil ne correspondent plus à ceux des parents. L'imbrication d'habitude naturel entre société et famille est alors problématique. Au point que les parents puissent être inconsciemment opprimés par la société. Notamment lorsque les idéaux qu'elle prône s'avèrent contradictoires avec les leurs. Les adolescents, très affectés, deviennent les porte-parole du « brouillage du symbolique » (A. Barry, 2003, p. 183) qui en découle. Nous pensons que c'est notamment le cas lorsqu'un jeune dénonce abusivement des maltraitances parentales.

En mettant leurs parents aux prises avec l'État, des adolescents comme Fatou externaliseraient les conséquences d'une délégitimation de l'énoncé familial. Ils évoquent manifestement un préjudice causé par leur famille mais indiquent de manière latente l'existence d'un vécu d'oppression sociale. La souffrance qu'ils relatent est l'expression inconsciente de celle qu'a engendré en eux le fait que la société leur propose un contrat narcissique différent de celui qui les lie à leurs parents. Le mensonge concrétiserait donc cette situation. Aussi, quand un adolescent se plaint d'irrélles maltraitances commises par ses parents, il fait allusion à une souffrance réelle mais une souffrance dont les parents ne sont pas les véritables agents.

La dénonciation de Fatou semblait par exemple se faire l'écho d'une dissonance entre la rigueur éducative africaine et la plus grande souplesse des parents français, à propos desquels sa belle-mère disait qu'« ils permettaient tout ». L'adolescente aurait été conduite à douter de l'éducation dont elle était l'objet, car celle-ci n'était plus validée en France.

Fatou, dont le sourire illumina la salle après que son père lui a expliqué qu'il l'éduquait de la même manière qu'il l'avait lui-même été en Afrique s'était inquiétée que sa rigueur ne soit pas synonyme d'un désamour. Aussi, en l'incriminant auprès d'autochtones, elle vérifia, pour ainsi dire le regard que la société d'accueil portait sur cette éducation dont elle doutait. Elle s'assura aussi de la solidité de ce père visiblement fragilisé par sa situation de migrant.

Il livra son sentiment que sa posture de noir émigré en France l'obligeait à plus de rigueur avec sa fille qui, selon ses mots devrait se montrer plus compétente que les français. La crainte que sa « négritude » (A. Césaire, 1939) ne fasse échouer sa fille le poussait à plus de sévérité à son égard. Cette angoisse était révélée par la manière dont il comparait les blancs autochtones aux noirs étrangers. C'est à moi, non à ma collègue créole-guyanaise, qu'il s'adressait quand il décrivait l'oppression des noirs en France. Notons que si les marqueurs physiques sont ici les supports d'un « pré-transfert » (G. Devereux, 1951), ce n'est pas la différence de pigmentation qui est en cause mais l'altérité culturelle auxquels ils renvoient. Il serait question d'une « paranoïa culturelle » (A. Green, 1971, p. 257). On pourrait envisager que la dénonciation de Fatou l'avait rendu visible. Son cadre familial étant affecté par le contexte migratoire, elle l'aurait été en retour. Elle aurait été surexposée à l'angoisse familiale d'une domination⁶² par la société d'accueil. Dans ce cas de figure, le sujet ressentant l'angoisse de son parent sans toutefois pouvoir en localiser la source ailleurs qu'en lui-même, va être effracté sans savoir par quoi, ni pourquoi. Ce qui entraîne une problématique du « traumatisme perdu » (R. Roussillon, *Op.cit.*, 1991, p. 196), dans lequel le sujet ne peut pas organiser une représentation psychique de l'évènement extérieur perturbant qu'il incorpore.

À défaut de pouvoir localiser l'origine de son trouble, Fatou aurait mis en acte son malaise en réalisant le fantasme parental d'une domination par la société. Elle aurait mis en scène l'oppression dont le couple se sentait inconsciemment victime en usant du pouvoir que la justice française avait fantasmatiquement acquis dans l'esprit de ses parents. À travers ce signalement, elle aurait attaqué une autorité paternelle d'autant plus rigidifiée qu'elle était affaiblie par l'ascendance fantasmatique de la société d'accueil. Ainsi, si son mensonge lui

⁶² Pour exemple, un père originaire d'un pays limitrophe à la Guyane, convié par sa compagne à venir rencontrer le « monsieur blanc » au sujet du placement provisoire de leur bébé, s'évertua pendant longtemps à vérifier si je n'étais pas gendarme. Il fallut bien des épreuves avant que la crainte de ce jeune père ne s'estompe et que l'image persécutrice du psychologue-gendarme ne laisse place à l'idée qu'il était possible de discuter librement du placement de sa fille qu'il pensait « la DASS élèverait mieux que lui ».

donna l'occasion d'obtenir un contre-pouvoir vis-à-vis de l'autorité paternelle, il concrétisa surtout une angoisse parentale. Beaucoup de familles appartenant à des communautés étrangères la résument par cette périphrase : « c'est à cause de la loi française ». La peur voilée que « la France prenne les enfants » ou qu'elle ne les mette eux parents « à la geôle », pousse parfois leurs héritiers à rendre réel cet ennemi intime qui menace d'écraser le cocon familial. Ainsi, les professionnels participent-ils parfois à leur insu à concrétiser le fantasme d'une destitution parentale. Souvent ? Il est actuellement impossible de le savoir, tellement les travaux quantitatifs et qualitatifs manquent. Pourtant, nous l'avons dit, lorsqu'il s'agit bien de mensonge, les représentations parentales monstrueuses colportées jusqu'aux professionnels provoquent des effets qui n'ont rien d'anodin.

Nous avons ici cherché à montrer que les héritiers de l'immigration signalaient ainsi l'angoisse parentale d'être soumis à un pouvoir castrateur de l'état. Un besoin de référence tierce les oriente vers les institutions emblématiques de la puissance dont ils sentent leurs parents dépossédés. On peut dire que leur demande de placement répond au sentiment d'impuissance qu'ils ressentent chez leurs aînés. Les faux signalements de maltraitance n'interrogent donc pas simplement une problématique familiale, quelle qu'elle soit, mais plus largement un dysfonctionnement dans l'unisson reliant parentalité et société. Ce type de mensonge évoque une rupture du contrat invisible les unissant. Il met en exergue une représentation parentale menacée par des messages sociaux divergents. Les jeunes dénoncent donc moins leurs parents que les effets psychiques de cette fracture. Cependant, l'écoute de cette dimension latente est directement liée à l'interprétation en termes de « mensonge ». La mise en sens du discours concernant d'irréels sévices familiaux nécessite la prise en compte de sa dimension agie. Cependant, si l'acte possède une dimension expressive, comme R. Roussillon (2010, p. 245) l'explique, elle est trop inachevée pour se suffire d'elle-même. Il représente cette écriture en quête d'adresse dont parle F. Marty (1997a, p. 16).

Il s'agit de ne pas mésinterpréter le message délivré par des sujets comme Fatou en les écoutant de manière littérale. Pourtant tout y concourt, tellement la sidération que le discours sur la maltraitance provoque est forte. Pourtant l'abus réel et le faux imposent des réponses diamétralement distinctes. Le premier nécessite une séparation entre l'enfant et l'adulte incriminé tandis que le second indique que leur lien demande à être réparé. Or, lorsque les jeunes sont crus sans réserve, le problème qu'ils signalent sans le savoir s'accroît. Si les personnes en charge du recueil de la parole de l'enfant prennent leur mensonge pour argent

comptant, ils risquent de transformer ce qui était inconsciemment un test en un véritable coup porté aux parents.

À l'inverse, la possibilité de se tromper en parlant de « mensonge » implique le risque de forclure une réalité gravissime. Envisageons par exemple que Fatou n'ait pas menti, comme cela a été postulé : que penser de son retour en famille ? D'ailleurs, comment peut-on parler de mensonges alors que tant d'affaires célèbres nous rappellent l'existence des réalités dramatiques subies par des enfants ? Des questions d'ordre éthiques se posent donc aux professionnels en charge du recueil du témoignage. Nous proposons de les mettre en lumière.

e. À contre-courant

Notre manière de traiter du mensonge peut sembler imprudente en laissant penser que nous omettons la réalité des sévices réels dont certains enfants sont les victimes. L'inceste est un meurtre d'âme, tout comme le sont les autres formes d'abus que certains adultes commettent sur des mineurs. Aussi, le malentendu à propos du témoignage provoque des dégâts quasi irréparables. Mettre en doute la parole des victimes ne peut qu'être néfaste. Confondre un signalement authentique avec un faux revient à refuser de reconnaître au sujet son statut de victime. Les distinguer n'a en revanche rien de simple. Le mensonge (de l'adulte qui clame son innocence, ou de l'enfant se déclarant fallacieusement victime) pose un problème pratique quasi inextricable. Pour l'illustrer, nous pouvons prendre l'exemple d'un article réalisé par le médecin P. Pelloux (2011, p. 7). Dans le journal satirique *Charlie Hebdo*, il met en parallèle deux situations contraires : l'une dans laquelle un professionnel est victime d'une dénonciation fictive, l'autre, dans laquelle une victime réelle n'est pas entendue.

« Le médecin de cette petite ville de banlieue était bien sympathique. Dynamique, présent, sérieux, avec l'image du notable, socialiste dans la vie, radical à table et de droite au volant : le bon médecin familial ! Il était un ami à mon père, et moi je l'aimais bien, car il tentait sans succès de me soigner mon acné et mes angoisses, l'une n'allant pas sans l'autre. Mais un jour, coup de théâtre : les gendarmes sont venus l'arrêter dans son cabinet devant ses malades. Tempête sur la ville : le médecin arrêté au vu et au su de tout le monde. La presse locale, à la façon du *Washington Post*, s'empara du sujet. Les betteraves de Seine-et-Marne en parlèrent entre elles et le blé

en perdit ses épis. Il était allé voir à son domicile une dame qui lui avait demandé une consultation en urgence. Il ne s'était pas dérobé à sa mission. A l'arrivée, elle l'attendait nue sous son peignoir, seule dans ce petit pavillon. Très chaleureuse, elle lui avait proposé de boire un coup ; elle avait mal au ventre puis partout... tout et n'importe quoi. Il l'examina avec les touchés pelvien, rectal et vaginal, qui font partie de l'examen clinique. Ils aident au diagnostic et éliminent, entre autres, l'appendicite, une torsion des annexes, une grossesse extra-utérine... Il resta un long moment ; elle a téléphoné à quelqu'un pour lui dire que le docteur était là. Il lui fit une ordonnance. Il partit. Quelques heures après, il avait les menottes. Elle avait porté plainte pour viol.

Les quarante-huit heures de garde à vue et la une des journaux locaux, en ce début des années 1980, ont enterré sa réputation dans la terre de la Brie, son passé oublié, son présent, son couple, et son futur. Ce n'était pas l'époque des prélèvements d'ADN... La jeune femme avait monté son coup avec perversion et machiavélisme. Elle en voulait aux médecins et aux psychiatres de la mort de son père... Bref, le pauvre toubib est sorti blanchi ! Elle est entrée en hôpital psychiatrique. Le brave docteur est devenu alcoolique. [...] Il en est mort.

Au début des années 1990, dans un hôpital parisien, une femme totalement ivre est arrivée aux urgences. Toute jeune, au visage de rebelle et à la beauté cachée par la violence intériorisée de ses désespoirs et par sa crasse ! Elle puait à faire fuir tout chien renifleur ou tout insecte. Le personnel l'a prise en charge, a jeté ses affaires et l'a lavée et habillée de propre. Le médecin a fini par venir l'examiner. Elle est sortie rapidement des urgences et a couru au commissariat pour porter plainte pour viol. Accusation terrible pour un crime épouvantable. La police n'a pas fait de détail et est venue arrêter le médecin en plein milieu des urgences. Tollé général, car il était aimé de toute l'équipe, irréprochable, compétent et gentil. Tous ses proches ont téléphoné à leurs connaissances influentes pour le sortir de garde à vue, crié au racisme car il était d'origine étrangère, hurlé contre la femme devenue "*la folle, l'hystérique, la SDF..*", les patrons des hôpitaux ont appelé les ministères. Lors de la confrontation, la jeune femme n'a pas su le reconnaître. Elle est redevenue rebelle et s'est tirée en insultant tout le monde ! Tout le monde était content. La jeune femme a été remise dans sa vinasse, dans la rue, dans sa boue, et a disparu. Quelques mois après, ce médecin a été arrêté pour viols en série, prouvés par l'ADN » (P. Pelloux, *Ibid.*).

Ainsi, quand l'accusation de l'un met en jeu la probité de l'autre, les conséquences du discrédit qui frappe nécessairement le discours de l'un des protagonistes voudrait qu'on élimine toute marge d'erreur. Est-il seulement possible d'évoluer sans la part inexorable d'incertitude relative au témoignage ? S'il est naturel d'être en quête de certitude, celle-ci ne peut que rarement être atteinte. La procédure de recueil étant proportionnellement aussi faillible que cette thématique s'avère sensible le manichéisme est tentant. Peut-être au point d'induire une forme de déni de la réalité du mensonge. On constate en effet que, si au siècle d'E. Dupré, beaucoup des travaux entrepris visaient à protéger coûte-que-coûte les adultes incriminés, actuellement, rares sont ceux faisant état de ces faux signalements. La posture des professionnels est extrêmement malaisée tellement le risque de se tromper est grave. Le détecteur de mensonge étant une utopie, autant que le détecteur de vérité, le doute subsiste souvent.

Or, le contexte de la protection de l'enfance ne semble pas propice au doute. Le danger potentiellement encouru par l'enfant empêcherait sa formulation même. Il semble que la prudence invite les professionnels en charge du recueil du témoignage des jeunes sujets à prendre assez systématiquement leur énoncé au pied de la lettre, car le risque encouru à ne pas les croire est grand. Ils éviteraient d'assumer le risque d'erreur en choisissant de « croire toujours » l'enfant, comme le notent P. Bensussan et F. Rault (2002, p. 232), dans *La dictature de l'émotion La protection de l'enfance et ses dérives*. Nous pensons qu'une réponse à tonalité défensive s'impose fréquemment chez les acteurs en charge du signalement, tentés de faire table rase du doute pour ne pas risquer de participer à un déni d'inceste ou de violence sur mineur.

On constate que l'indignation suscitée par les récits que les jeunes livrent tend à conduire les personnes en charge du recueil du témoignage à réagir parfois au détriment du doute. Les signalements d'abus sexuels provoquent en règle générale une sidération propre à altérer le jugement. Naît un espace de non-pensée, où les contre-agirs ont valeur de réponse, sinon de loi. L'enfant qui dit être maltraité l'est, point final. Quand le mensonge revêt l'allure de maltraitances ou de violences sexuelles, ses significations potentielles sont oblitérées. Nous en sommes venu à nous demander si le tableau que les jeunes dépeignent ne viendrait pas s'effondrer avec des fantasmes collectifs ? En effet, l'amalgame avec les affaires les plus atroces de criminalité sexuelle impliquant des enfants n'explique pas à lui seul l'aveuglement

engendré par les récits mettant en cause des adultes. Leur crédibilité dépendrait des fantasmes préexistants dans « l'infrastructure imaginaire des institutions » (P. Fustier, 1988).

Nous avons observé que le mensonge trouvait sa force de persuasion dans l'opération d'une transaction narcissique inconsciente passée avec les auditeurs (*Supra*, pp. 195-198). Les choses n'en iraient sans doute guère différemment concernant la prise en charge d'un enfant victime. En effet, en brandissant le fantasme de comportements parentaux alarmants, le discours sur la maltraitance semble quelque part entrer en connivence avec une certaine idéologie institutionnelle. La monstration d'un parent cruel viendrait flatter les attentes héroïques des professionnels de l'enfance en danger. Une « dictature de l'idéal » (P. Fustier & J. Cartry, 2010, p. 71) pousse les bons professionnels à désirer sauver l'enfant-victime de parents-bourreaux qu'il convient de faire disparaître. Nous en avons observé les conséquences en ce qui concerne la procédure de placement activée pour Fatou, dont la famille avait été maintenue à l'écart de l'institution. Elle n'avait pas été consultée, ni informée du placement de l'enfant. Ainsi, rares sont les fois où la question du mensonge est dénouée avec les familles concernées.

Après qu'un jeune a dénoncé des sévices familiaux, ses accusations fertilisent un imaginaire institutionnel focalisé sur les manques parentaux. Le scénario familial apocalyptique narré affecte ceux qui le reçoivent au point qu'ils fassent fi de la complexité des logiques inconscientes que la parole de l'enfant peut sous-tendre. Les professionnels restent alors cantonnés à l'idée qu'il n'aurait aucun intérêt à inventer de telles histoires : « Pourquoi mentirait-il ? ».

Si le signalement réel indique clairement les causes de la détresse du jeune concerné, le malaise que laisse bruisser le faux est plus difficilement déchiffrable. Pourtant, l'interprétation en termes de « mensonge », lorsqu'elle est justifiée, ouvre l'observation d'une vulnérabilité familiale restée autrement sous silence. De surcroît, nous allons le voir, les faux signalements de maltraitance, lorsqu'ils sont crus octroient aux jeunes l'inquiétant pouvoir de réaliser un fantasme parenticide.

Nous nous sommes efforcé d'analyser le sens que les faux signalements de maltraitance pouvaient revêtir vis-à-vis des héritiers de l'immigration. Cette « stratégie » pouvant parfois conduire les parents devant la justice, n'est cependant pas leur apanage. À présent, nous nous

efforcerons de montrer qu'elle est plus généralement le symptôme d'une vulnérabilité parentale. Il s'agira ici d'appréhender sa valeur de mise à l'épreuve des rapports adultes-enfants, afin d'analyser le sens qu'elle prend plus généralement vis-à-vis du processus d'adolescence.

5.3 Parents insuffisamment bons ?

Le problème de savoir si la malveillance parentale signalée par un jeune était réelle ou non induit un abîme de perplexité. Nous cherchons moins à démêler le faux du vrai, qu'à interroger le sens que peut prendre le faux. Pourquoi des jeunes seraient-ils amenés à dénoncer intentionnellement leurs référents parentaux pour des méfaits qu'ils savent inexistantes ?

Dans cette partie, nous travaillerons autour du cas d'un adolescent que nous avons surnommé Prométhée pour réfléchir à la possibilité que les mensonges sur la maltraitance induisent une maltraitance du parent correspondant à la mise en acte du fantasme du roman familial (S. Freud, *Op.cit.*, 1909b). Nous étudierons ses conséquences sur les familles des adolescents concernés afin de comprendre pourquoi elles pourraient s'avérer inverses aux attentes inconscientes qui les motivent. Enfin, nous interrogerons la possibilité que cette stratégie marche d'autant mieux qu'elle résonne avec le propre roman familial inconscient des adultes auprès desquels le sujet vient se confier.

a. Familles maltraitées

L'enfant qui ment en disant, par exemple, que son père le bat à coups de ceinture, peut se retrouver en position de battre son parent, quand celui-ci se retrouve aux prises avec la justice. Il importe de réfléchir aux significations de ceci. Nous évoquions auparavant la crainte que des parents comme ceux de Fatou avaient d'être sanctionnés par la justice, et disions que les accusations d'abus fictives la rendaient réelle. Selon nous, ce type de mensonge symptomatise l'angoisse que les adolescents concernés ont de pouvoir détruire les adultes ?

L'enfant qui a la sensation que « les grands » peuvent être renversés se trouve pris au piège d'une angoisse de nature à briser sa confiance dans la vie. Aussi, il va les agresser afin de s'assurer de leur solidité. Ce qu'il désire au fond, ce n'est pas leur mort, mais leur survie, car il lui importe de les faire vivre en lui. S'il sent qu'ils peuvent être anéantis, alors, nous pensons

qu'il mesurera la réalité de cette sensation en les testant par divers formes de chantages qui peuvent se résumer comme suit : « Si tu ne m'achètes pas les dernières chaussures Nike que je veux, j'irai voir l'assistance sociale et je lui dirai que tu me tapes et on me mettra à la DDASS ! ». Dans ce contexte, le jeune est moins animé par le désir (conscient) d'avoir de belles chaussures que par le besoin (inconscient) de s'assurer que les adultes peuvent résister et faire opposition à sa toute-puissance. Nous postulons que ce type de scènes de chantage manifeste la frayeur inconsciente que les jeunes ressentent à l'idée de dominer leurs aînés. Ce *contre contre œdipe-parental*, pour parodier l'heureuse expression de F. Pasche (*Op.cit.*, 1979), concrétiserait donc l'inquiétant fantasme d'une domination des adultes.

Les jeunes qui extrapolent les sévices de leurs parents peuvent le réaliser, puisque s'ils sont crus ils les « éliminent » par l'intermédiaire du système de protection de l'enfance. Nous ne pensons pas que leur but inconscient soit là. Aussi importe-t-il d'anticiper les effets qu'entraîne le recueil d'un témoignage captieux lorsqu'il est pris au pied de la lettre. Il s'agit d'analyser les motifs inconscients de ces comportements : qu'interpellent-ils chez les personnes à qui ils s'adressent ? Pourquoi ces dénonciations s'attaquent-elles à l'autorité des familles suspectées ? L'exemple de Prométhée va aider à répondre à ces questions.

b. Un mensonge dévastateur

La première fois que je croisais la route de cet adolescent de 16 ans, c'était devant le portail de la MECS (Maison d'enfant à caractère social) où il était placé. Je fus interloqué par la manière avec laquelle ce grand jeune homme dégingandé s'imposa à ma collègue. Visiblement au courant qu'elle était la chef de service de l'ASE, il fonça littéralement sur elle pour lui réclamer avec véhémence « le » vélo que ses éducateurs lui auraient promis. Il semblait vouloir faire sortir ce fameux objet de la poche de cette collègue. La posture et les mimiques de ce grand adolescent avaient quelque chose de très singulier. Le tableau de cette scène où Prométhée semblait vouloir poser son front sur celui de son interlocutrice avait un je-ne-sais-quoi de dérangeant. Derrière le discours par ailleurs très cohérent de ce jeune homme, quelque chose clochait. Sa posture corporelle rompait la distance physique qui sépare habituellement les individus, en même temps que sa vindicte laissait à penser que la dame qu'il avait prise à partie était coupable de quelque chose. En tout état de cause, l'insistance avec laquelle il exprima son « besoin de vélo » était frappante. Une éducatrice mit fin à cette

scène en affirmant à l'adolescent que ce vélo, qui semblait lui être dû, ne l'était pas. « Personne à part lui n'avait jamais parlé de vélo ». Une fois Prométhée parti, elle expliqua qu'« il ne fallait pas se laisser avoir par lui ».

Le hasard fit que peu de temps après cette rencontre inopinée, une réunion de synthèse allait être organisée pour résoudre une discorde entre l'équipe de la structure précédente et certains responsables de l'Aide Sociale à l'Enfance. Cette réunion à caractère exceptionnel avait pour but de résoudre un conflit interinstitutionnel dont un événement rare était à l'origine. Un signalement avait été fait au procureur par l'ASE. Un éducateur du foyer était accusé d'avoir maltraité un jeune. Il s'agissait de Prométhée.

Les membres de l'équipe éducative avaient demandé que cette réunion se tienne au plus tôt car tous jugeaient inadmissible la manière avec laquelle leur autorité était sapée par l'Aide Sociale à l'Enfance qui, au lieu de reconnaître leurs difficultés à prendre en charge les jeunes confiés, méjugait leur travail. L'éducateur accusé, qui était aussi le référent de l'adolescent au sein de la MECS, entama la réunion en disant que l'ASE lui mettait des bâtons dans les roues. Selon lui, l'éducatrice en charge du suivi administratif de Prométhée se serait alliée à ce dernier pour mettre à mal son autorité. Elle lui aurait « monté la tête » en lui expliquant que certaines des sanctions posées au foyer n'étaient pas légales. Il se plaignait qu'elle converse avec l'adolescent, sans venir le rencontrer lui, et « gobe » tout ce que Prométhée racontait. L'éducateur lui reprochait de travailler contre lui en accréditant sans réserve les « inventions » de l'adolescent. L'éducatrice concernée estimait pour sa part que les membres de la MECS avaient outrepassé leur droit. Elle semblait considérer ces éducateurs comme des adultes maltraitants, tandis que de leur côté, ils l'estimaient incompétente et jugeaient qu'elle et Prométhée s'étaient ligués contre eux. L'un d'entre eux s'exclama : « Puisque vous le trouvez si gentil et avez l'air de si bien vous entendre, prenez le une semaine à l'essai chez vous et on verra si vous vous en sortez ! ».

Prométhée était au centre de ce contentieux entre les membres des deux institutions, entre lesquelles apparaissaient une grande incompréhension et de vives tensions.

Cette synthèse improvisée allait permettre de comprendre que Prométhée était au centre de cette discorde. Les éducateurs du foyer soulignèrent que cet adolescent manipulait à son gré la parole d'untel ou de tel autre pour défendre des réclamations qui, à l'instar du vélo, reposaient sur des bases fictives. Ce fonctionnement lui permettait de transgresser les règles

en vigueur dans l'institution en justifiant systématiquement de l'autorité d'un tiers absent. Quand une sanction lui était par exemple infligée au foyer, il faisait valoir le fait que l'éducatrice ASE s'y opposait. Elle était en conséquence devenue « la gentille », par opposition aux éducateurs du foyer, dont l'adolescent se disait la victime. La sanction qui planait sur son référent depuis qu'un signalement avait été effectué à son encontre illustrait cet état de fait. L'éducateur concerné expliqua qu'il avait bel et bien mis à terre Prométhée, mais que c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour le contenir lors d'une crise violente qui se serait déroulée après que l'adolescent ait semé la zizanie entre ses coreligionnaires. Prométhée aurait ensuite travesti les faits auprès de son éducatrice afin d'éviter la sanction qui lui avait été administrée.

L'éducateur incriminé expliqua avoir surpris l'adolescent en train de hurler et de gesticuler pour exciter des camarades qui se battaient. Il dit ne pas être en mesure d'affirmer que Prométhée était à l'origine de cette émeute, mais pensait qu'il l'était. Tous les professionnels de cette structure s'accordaient pour dire que depuis l'arrivée de Prométhée, les événements de ce genre s'accumulaient. Ils confièrent se sentir impuissants face à lui. Selon eux, sa présence mettait tout le monde en danger. Tous s'accordaient sur la dangerosité de ce jeune, qu'ils jugeaient « manipulateur », tous hormis la psychologue de l'établissement. Entre elle et l'équipe s'était produite une fracture : elle jugeait cet adolescent très triste mais tout à fait sain d'esprit, tandis que ses collègues éducateurs lui reprochaient de ne pas voir qui était ce jeune en réalité. Il semblait exister d'un côté la « gentille » qui l'écoutait et les « méchants » qui le frustraient.

Prométhée s'avérait suffisamment habile pour dresser les adultes les uns contre les autres. La cohérence de l'élocution et l'intellectualisation du discours de ce jeune, qui désirait être avocat, apparaissaient proportionnelles à la discordance qu'il générait autour de lui. Les adultes qui le côtoyaient se disaient très méfiants à l'égard de cet adolescent qui parvenait selon eux à utiliser la loi à son profit. Il contrecarrait les adultes qui désiraient le sanctionner en se faisant le porte-parole d'un tiers absent. Ainsi empruntait-il la voix de son éducatrice ASE pour contre dire ses éducateurs du foyer. Prométhée se prévalait toujours d'une autorité supérieure, impalpable, lui octroyant un pouvoir sur les adultes.

De fil en aiguille, se posa la question des motifs du placement de cet adolescent : de graves actes de maltraitance auraient été commis par son père. Au vu des événements relatés, un doute germa quant à leur réalité. Durant cette réunion où les acteurs du réseau éducatif

échangèrent de vive voix leurs désaccords, le bien-fondé de l'ordonnance de placement judiciaire fut remis en cause. Le père de Prométhée n'était peut-être pas l'homme cruel décrit par son fils. Peut-être avait-il menti ?

Ce père demeurait inconnu du service. Il n'avait été rencontré par personne depuis que Prométhée avait été placé, et ce en dépit de la législation en vigueur. Les membres de la MECS remarquèrent que l'adolescent avait peint une image si effroyable de ce père qu'il ne leur avait pas paru judicieux de l'inviter à venir visiter son fils (comme l'ordonnance du juge des enfants l'y autorisait). Ces derniers pensaient que les troubles de l'adolescent étaient liés aux actes de cruauté qu'il aurait subie durant son enfance. L'éducatrice ASE expliqua pour sa part que Prométhée lui avait raconté tellement de choses horribles à propos de son père, que cela avait freiné leur rencontre éventuelle. Après que les différents intervenants socio-éducatifs eurent partagé leur doute quant au bien-fondé des accusations à l'encontre de ce père un questionnement émergea : il n'était peut-être pas l'adulte maltraitant décrit ? Une nouvelle réunion fut donc organisée avec ce père.

L'homme dont Prométhée avait brossé dans le détail les nombreux actes de négligence vint en avance à celle-ci. Il s'avéra très différent de l'image qu'en avait dépeinte son fils. C'est un homme extrêmement effacé qui entra dans la pièce et se présenta timidement. Quand la chef de service lui demanda s'il avait réellement battu son enfant, il relata en guise de réponse son parcours de père :

« J'ai élevé Prométhée seul après la mort de sa maman. Depuis qu'il a cinq ans j'avais vu que quelque chose n'allait pas. En grandissant il commencé à avoir des comportements bizarres. Il se mettait à hurler sitôt qu'un problème avait lieu. Quand je commençais de le gronder pour une bêtise, il n'hésitait pas à courir voir les gens dans la rue en criant. Heureusement, mes voisins étaient au courant. Ça me faisait peur. J'ai essayé d'interpeller les services sociaux. Je suis allé voir des psychologues. Personne ne me croyait. À treize ans, il m'a dit qu'il m'aurait ! Qu'il me ferait aller en prison ! Oui, je l'ai déjà tapé mais jamais comme il l'a raconté. Ça faisait longtemps qu'il me disait qu'il ferait cela. J'ai toujours fait en sorte de le protéger. Je le tapais très rarement. Jamais avec méchanceté. Juste, comme tous les parents, des petites tapes quand il passait les bornes. Mais ça ne servait à rien. Je n'ai jamais réussi à avoir de l'autorité avec lui. »

La version de l'histoire familiale décrite par ce père était tout à fait différente du tableau peint par Prométhée. Chose remarquable, cet homme semblait moins touché par les poursuites pénales qui lui avaient été infligées (de la prison avec sursis), que par la mise en cause de sa bienveillance parentale. Cet homme visiblement très ému utilisa cette synthèse pour se délester de son fardeau de père esseulé face aux agissements de son fils. La gravité des accusations portées par l'adolescent n'avait-elle pas empêché de voir la vulnérabilité de ce père ? Les figures du parent bourreau et de l'enfant victime n'avaient-elles pas occulté une autre réalité plus complexe ?

Quand ce fut à son tour de venir se joindre aux participants de la réunion, Prométhée avait revêtu un masque d'impassibilité. Il paraissait se contenir avec difficulté lorsqu'il entra dans la salle. Lorsque son père ouvrit la bouche et rompit le silence pour lui dire bonjour, il déclencha une véritable tempête. En guise de réponse, l'adolescent nous laissa tous sidérés en se levant pour menacer de mort toutes les personnes présentes : « Je trouverai où vous habitez ! » lança-t-il, avant d'adresser un inquiétant sourire à son père, à qui il dit qu'il le tuerait en premier. Ce dernier, campé dans le coin de la pièce immobile, semblait à la fois affligé et préparé à cette scène. Le jeune n'étant plus maîtrisable, la réunion s'interrompt.

Le père demanda néanmoins à accueillir son fils. Des visites hebdomadaires furent aménagées, après qu'une audience ait été sollicitée auprès du juge des enfants. Ce projet, auquel je participais en recevant le père de Prométhée à raison d'une séance par semaine, s'étiola. La violence de l'adolescent compromit en effet rapidement ce projet.

Les retours dominicaux de Prométhée ne se passaient pas au mieux, dans la mesure où l'ascendance physique que ce garçon d'au moins un mètre quatre-vingt-dix avait prise sur son père avait décuplé les peurs de celui-ci. En fait, il fut assez vite dépassé. Les séances entre le psychologue et ce père étaient accaparées par ses déconvenues du week-end. Il évoquait des scènes de crise : Prométhée s'en prenait aux objets et à lui-même (il se blessait en les frappant) plus qu'à son père qu'il se « contentait » d'insulter et de menacer. La violence de l'adolescent semblait n'avoir d'égal que l'impuissance coupable de son père.

L'homme qui venait aux rendez-vous de plus en plus affaibli narcissiquement se plaignait moins de son fils que de lui-même et du sentiment d'impuissance qui l'obnubilait. Ce père associait la violence de son fils avec leur histoire familiale en décrivant son sentiment de n'avoir jamais « su » y faire avec ce fils dont la mère était décédée quand il était bébé. Il

expliqua que quand Prométhée était petit, il ne supportait pas de le faire pleurer et n'osait pas le punir. « Il avait déjà perdu sa mère vous savez ». Cette culpabilité initiale semblait s'être progressivement mue en peur, notamment après que Prométhée ait commencé à le menacer de se plaindre aux voisins. L'attitude de l'adolescent semblait être le miroir d'une culpabilité paternelle.

Finalement, il ressortait que si l'adolescent avait décrit l'image d'un père tyrannique à qui voulait bien l'entendre, c'est en fait lui qui se comportait en tyran, usant de diverses menaces pour obtenir ce qu'il voulait de ce père. Prométhée-enfant avait peu à peu pris l'ascendant sur son père. Adolescent, il aurait répété avec ses éducateurs (qu'il menaçait de faire punir par l'ASE) un scénario identique à celui-ci. Les choses se délitèrent d'ailleurs dans la structure d'accueil, où les professionnels disaient ne plus réussir à prendre en charge le jeune durant la semaine, après qu'il (ou fit mine de...) d'empoisonner l'un d'eux en déversant de la mort aux rats dans son repas.

Une nouvelle scission se profilait à l'aune de ce suivi. Une scission différente, puisqu'elle opposait maintenant les professionnels au père, non pas autour de la cruauté de ce dernier, mais autour de la prise en charge de son fils : l'homme se disait dans l'impossibilité d'accueillir son fils en dehors des week-ends comme le réclamait l'équipe du foyer d'accueil, qui se déclarait à présent incapable de le prendre en charge. Une solution de compromis fut bricolée en urgence, elle consista à placer le jeune dans une famille d'accueil (à qui les raisons de ce placement avaient été tues). Une courte lune de miel eut lieu entre le couple accueillant et le jeune homme. Elle prit fin après que les adultes eurent affaire à des épisodes délirants assez violents. Un passage à l'acte du jeune, qui menaça l'assistante familiale avec un couteau en l'absence de son époux, obligea à son hospitalisation dans un service psychiatrique.

Durant le long séjour qui s'ensuivit, il allait à nouveau diviser les gens autour de lui, puisque le service en question entra en conflit avec l'ASE concernant ce jeune dont personne ne voulait assumer la responsabilité. Finalement, au bout de plusieurs mois de conflits, et après maintes lettres de Prométhée au procureur, au préfet, ainsi qu'à d'autres autorités, un article de presse faisant état de son sort accéléra les choses. Il fut envoyé dans le service spécialisé d'un autre département. Son père, désirant le suivre, allait s'y installer.

Je ne pense pas qu'ensuite ce jeune homme ait pu poursuivre une carrière d'avocat comme il en avait manifesté le souhait. Il semblait plutôt parti pour s'installer durablement

dans un état délirant. Les manipulations de cet adolescent n'avaient-elles pas servi à l'en défendre jusqu'alors ? Auquel cas, il en aurait été privé après que les professionnels remettent en cause la maltraitance dont il se disait victime. Comment entendre alors sa dénonciation ? Les accusations suite auxquelles Prométhée réclamait des dommages et intérêts de la part son père interrogent tant sur leur sens que sur leurs effets. Quel préjudice désirait-il lui faire payer ? Nous proposons d'analyser le sens de la tendance de Prométhée à vouloir renverser l'autorité des adultes.

C. Un roman familial réalisé

Prométhée a renversé l'autorité des adultes. Notamment après qu'il a amené un juge à déchoir son père de la sienne. On observe qu'ensuite il s'est attaqué aux autres cadres de vie qui sont venus se substituer à son foyer. D'après nous, de tels actes seraient contraires à l'espoir inconscient qui le motivait : avoir en face de lui un objet suffisamment solide pour le contenir. Les sujets qui, à l'instar de Prométhée, obtiennent de plus ou moins symboliques déchéances d'autorité parentale en abusant leurs auditeurs réalisent le fantasme du « roman familial » (S. Freud, *Op.cit.*, 1909b). Nous pensons que des mensonges comme le précédent en représentent un ersatz. Ils seraient une version agie de ce fantasme prenant « pour tâche de se débarrasser des parents » (*Ibid.*, p. 158).

S. Freud décrit le roman familial comme un rêve diurne destiné à corriger les conditions relationnelles familiales réelles dans lesquelles l'enfant retourne son sentiment de soumission à l'autorité parentale. Dans son fantasme, il se venge des adultes. Normalement ce roman abstrait l'enfant du réel. Il n'élimine pas l'autorité parentale mais, comme l'a souligné S. Freud, il l'élève au contraire. Or, dans l'exemple précédent, Prométhée cherchait à destituer réellement son père, là où d'autres se contentent de rêver de le faire. Comme si cette échappatoire fantasmatique n'était pas possible ? Nous pensons que de tels adolescents seraient empêchés d'accomplir le fantasme du roman familial.

Pour que ce fantasme étiologie la vie mentale, les adultes réels doivent préalablement survivre à la haine de l'enfant. Avant de destituer symboliquement les adultes de leur autorité, il doit d'abord sentir qu'ils survivent à sa destructivité : on ne peut pas avoir envie de tuer un mort. Le sujet ne peut s'évader dans l'imaginaire qu'à condition que la réalité le rassure. Pour

être libre dans son psychisme, il doit préalablement sentir une limite à son sentiment de destructivité.

D'après R. Roussillon (2008*b*, p. 79), la mise en jeu du processus de symbolisation nécessite une levée des barrières séparant la réalité interne et la réalité externe. Pour que le processus dans lequel le dehors est symbolisé au-dedans opère, il faut que l'environnement fournisse une sécurité de base (*Ibid.*, p. 81). Nous pensons que c'est cette sécurité de base que testent des jeunes comme Prométhée : ils vérifient l'indestructibilité du foyer familial, avant d'en symboliser l'agression. Il s'agirait de « porter l'acte à son point de symbolisation » (R. Roussillon, *Op.cit.*, 1988, p. 177). Nous pensons que l'agression que réalise le mensonge serait représentative de ce but. La question se pose alors de savoir quelle est la réponse attendue de la part de ceux à qui et contre qui cet acte s'adresse ?

Dans *Quelques aspects psychologiques de la délinquance juvénile*, D-W. Winnicott (1946, p. 168) remet en question l'idée que s'est parce qu'il est « libre » que l'enfant s'amuse. Selon l'analyste, pour devenir insouciant, l'enfant a d'abord besoin de vivre dans un cercle d'amour et de fermeté. Si tel n'est pas le cas, il met à l'épreuve son cadre parental en déployant tous ses efforts pour le briser (*Ibid.*). Il importe en retour que la figure paternelle soit stricte et ferme pour qu'il réussisse à passer d'un état de dépendance où il a besoin d'être dirigé à l'indépendance. L'enfant qui n'a pas eu la chance d'élaborer un bon environnement intérieur, a absolument besoin d'être contrôlé de l'extérieur pour devenir heureux, écrit D-W. Winnicott (*Ibid.*, p. 170). Plus tard, il souligne que l'adulte doit relever le défi que la révolte imposé par son enfant car celui-ci a besoin que son environnement soit « indestructible » (*Id.*, 1967, p. 136). Dans le jeu de la vie, le parent ne doit pas abdiquer au moment où l'adolescent vient pour le tuer (*Id.*, 1968, p. 232). Il faut concrétiser sa lutte par un acte de confrontation (*Ibid.*, p. 241).

La rébellion observée chez Prométhée pourrait résulter de ce besoin inassouvi de confrontation. Ses exactions auraient été significatives de sa quête d'un cadre externe suffisamment consistant. Sa « victoire » sur son père, puis sur les éducateurs aurait inversement concrétisé son fantasme parenticide. Or, comme l'écrit F. Marty (1989), « le meurtre réalisé est un meurtre du fantasme ». Seul l'enfant qui est empêché de « tuer » l'adulte dans la réalité peut s'autoriser à désirer le faire.

d. Mentir là où le refoulement échoue

Dans cette partie nous montrerons que le désir qui semble apparemment motiver des adolescents comme Prométhée, lorsqu'ils cherchent à se hisser par-dessus l'autorité de leurs aînés serait en fait animé par le besoin d'une confrontation avec un objet extérieur capable de s'opposer à une toute puissance synonyme d'impuissance.

La rébellion que Prométhée opposait à son père semblait répondre au sentiment de culpabilité de ce dernier. Son fils qui l'aurait ressenti joua très tôt avec, notamment quand il le menaçait de se plaindre aux passants. Ce type de chantage avec lequel il plaçait une épée de Damoclès au-dessus de la tête de son père réveillait les angoisses de ce dernier. Plus ce système fonctionnait, plus l'adolescent en usait car la valeur d'idéal de son modèle était mise en péril. Plus son père perdait confiance en son autorité, plus celle de son fils en lui vacillait. On pourrait dire que ce dernier tentait de se rassurer en s'acharnant à inquiéter son père. Ce faisant, il était arrivé à prendre symboliquement l'ascendant sur son père, vis-à-vis duquel il devait se sentir un terrifiant pouvoir : celui de l'effondrer, et de scier en quelque sorte la branche sur laquelle il était assis. Le vaincre n'aurait pas été une fin en soi.

L'insurrection de Prométhée contre les règles et les lois était, au-delà d'une recherche de plaisir hédoniste, le fruit d'une quête de limites structurantes. Il lui fallait éprouver l'ascendance de ceux sur qui il désirer s'étayer. Son désir de renverser l'ordre établi était mû par le besoin d'être confronté à ce que l'anthropologue F. Héritier (1981) nomme le « principe de séniorité ». Derrière son plaisir à usurper la place des grands se cachait l'attente inconsciente qu'on l'oblige à trouver une place d'enfant. Les mensonges avec lesquels il tenta de discréditer ses éducateurs comme il l'avait fait pour son père sonnaient comme un test de leur « autorité », au sens que lui donne J-L. Le Run (2003, p. 19) d'une capacité de l'adulte à endosser la place d'idéal du Moi.

P. Fustier (2008b, p. 145) explique que « la relation adulte-enfant s'inscrit comme une acceptation partagée d'une inégalité qui fait de l'un le supérieur de l'autre ». Les jeunes gens réputés difficiles ne reconnaissent pas les différences de génération, dans le sens où ils ne font pas allégeance à l'adulte (*Ibid.*). À l'instar de Prométhée, ils renversent les rapports de pouvoir et tiennent tête aux adultes en se présentant en égal. Mais le besoin inconscient qui les anime consiste à s'assurer de l'asymétrie des liens. Il s'agit pour eux de vérifier que leurs

objets d'attachement résistent à leur destructivité. Les mensonges comme ceux avec lesquels Prométhée discréditait les adultes représentaient finalement un appel à la répression en tant qu'« anticorps à la pulsion » (S. Wainrib, 2001, p. 123).

Selon S. Freud (*Op.cit.*, 1929 [1930], p. 24) l'enfant acquière sous la forme du Surmoi des forces de maîtrise contre la souffrance après que ses instincts ont été « tenus en bride ». *A contrario*, un père excessivement faible et indulgent ne laissera à l'enfant aucune autre issue pour son agression que de la tourner vers l'intérieur (*Ibid.*, p. 87), et d'être en quelque sorte empoisonné par elle. En retour, les sujets tenteraient de faire gérer de l'extérieur la destructivité qui les déborde à l'intérieur (S. Chapellon, 2011c). La pulsion anarchisante doit s'élaborer au dehors, elle doit être dressée pour que le sujet puisse la réincorporer (R. Roussillon, 1989, p. 142). Aussi les exactions de Prométhée étaient-elles l'indice de sa quête d'un objet capable de lui résister. En ayant eu l'impression d'avoir détruit son père, après que sa fausse déclaration de maltraitance ait fonctionné, il dut se sentir porteur d'une destructivité décuplée. Déjà fragilisé par la mort de sa mère et sans doute inconsciemment coupable de celle-ci, Prométhée devait avoir besoin d'intensifier ses attaques à l'encontre de l'autorité. Son père lui ayant donné l'impression d'être tué, l'adolescent devait en retour se sentir porteur d'une violence incontrôlable l'obligeant à chercher avec plus de vigueur à ce qu'on le contrôle. Ses manipulations étaient orientées par le besoin de faire héberger au dehors sa destructivité. Ne pouvant s'étayer sur un objet interne suffisamment fiable, il devait provoquer du désordre pour être aidé à remettre de l'ordre en lui. Ses excès répondaient à son besoin de se construire contre l'adulte, dans un mouvement d'« anaclitisme négatif » (J. Guillaumin, *Op.cit.*, 2001, p. 23).

Faute d'avoir pu être stoppé, l'anarchisme de Prométhée se chronicisait. Il s'en prit donc aux professionnels de la MECS puis à sa famille d'accueil pour expurger les éléments toxiques qui l'envahissaient. La relation impitoyable qu'il imposa à ses « objets de transfert parental » (P. Gutton, 2003, p. 178) était animée par l'espoir inconscient de trouver enfin des personnes suffisamment solides pour le supporter dans le plein sens du terme. Le face-à-face anti-narcissique que de tels adolescents imposent à leurs aînés représenterait « une tentative de *créer* un espace œdipien et non pas d'en *détruire* un » (F. Marty, 1997b, p. 110).

D-W. Winnicott (1969, p. 241) écrit que la pulsion destructrice du sujet crée la qualité de son environnement, à condition que celui-ci survive à cette destructivité : « l'objet, pour

exister, doit survivre ». L'indestructibilité de l'objet externe lui confère une malléabilité interne, à la seule condition que le meurtre ne puisse être réalisable dans la réalité. Pour R. Roussillon (*Op.cit.*, 1991, p. 121), le sujet qui fait l'expérience de la non-survivance de l'objet réalise une destructivité qui perd du même coup « sa possibilité de localisation intrapsychique ». À l'inverse, si l'objet se montre capable de survivre à l'adversité dont il est la cible, il vient au renfort du Moi. En résistant aux attaques auxquelles le jeune le confronte, l'objet sert de contenant et l'aide, telle une enzyme, à dissoudre sa violence. Il importe que l'adulte ne soit pas fantasmatiquement vaincu, comme ce dut être le cas en ce qui concerne le père de Prométhée. Quand une décision de justice déchoit symboliquement un parent de son pouvoir, grandir à ses côtés est-il encore possible ?

Nous pensons que les effets de ces mensonges « contre-parentaux », peuvent s'avérer contraires aux attentes inconscientes qui les fondent. Par leur intermédiaire les jeunes concernés interpellent des personnes faisant figure de Loi (le juge vis-à-vis du père de Prométhée, l'éducatrice ASE vis-à-vis de son éducateur au foyer). La manière avec laquelle ils sollicitent des tiers représentants la société, interroge la place de cette dernière par rapport au processus identificatoire des adolescents concernés. Nous interrogerons la possibilité que leur acte représente un *appel à la société*.

e. Un acte de civilisation

F. Richard (1997, p. 58) formule l'hypothèse selon laquelle certaines conduites adolescentes sont des substituts déqualifiés de l'initiation traditionnelle. En accord avec cette idée, nous pensons que les fausses dénonciations de maltraitances contiendraient, dans leur dimension latente, un « appel à la société ». Les adolescents comme Prométhée attendraient que cette dernière soutienne l'autorité parentale lorsque seule, elle ne suffit pas à les aider à réprimer leurs pulsions. Nous concevons les faux signalements comme des « actes de passage » (O. Flournoy, 1985), dont le potentiel symbolisant dépendrait de la manière dont la société fait tiers entre l'adolescent qui l'interpelle et sa famille.

On observe que la dénonciation affectant la forme de plainte pour mauvais traitements amène généralement l'intervention de tiers. Ils sont amenés à porter un regard sur la manière dont les parents exercent leur pouvoir. Il en résulte une confrontation entre autorité sociale et

familiale. Cette conséquence manifeste ne doit rien au hasard, elle résulterait du fait que le jeune cherche inconsciemment à résoudre un problème familial par le biais de la société. Nous supposons que ces actes d'« anti-familialité » (S. Chapellon, 2008b) sont nourris par l'espoir que les parents incriminés soient étayés par le tissu social. Comme nous l'avions noté, la force de la loi parentale dépend d'un archi-cadre social (*Supra*, p. 250). À ce propos, le philosophe H. Bergson (1932, p. 1) explore à l'aide de ses propres souvenirs d'enfance cette stratification groupale de la loi. Il écrit :

« Nous ne nous en rendions pas nettement compte, mais derrière nos parents et nos maîtres, nous devinions quelque chose d'énorme ou plutôt d'indéfini, qui pesait sur nous de toute sa masse par leur intermédiaire. Nous dirions plus tard que c'est la société ».

C'est dans ce sens que le rapport que l'enfant entretient au Surmoi des adultes serait surdéterminé par le groupe. Nous avons vu que pour que les jeunes puissent s'identifier au Surmoi parental il importe que le foyer familial résiste aux exactions auquel il est soumis. Or, d'après nous, sa solidité dépend elle-même de l'étayage que le groupe lui apporte. Autrement dit, la « puissance parentale » (S. Freud, *Op.cit.*, 1919) dépend de l'écho que l'énoncé familial trouve, ou non, dans la société. S'il est connu que « les parents imposent la société à l'enfant » (A. Bauduin, 2001, p. 153), nous considérons que *la société impose le parent à l'enfant*. Elle participe à la manière dont il va s'identifier à sa famille. Quand un dialogue captieux s'instaure entre l'enfant et un tiers, « par-dessus la tête » du parent, c'est ce phénomène qui est problématisé. Lorsque des adolescents font appel à l'autorité (et aux « contre-attitudes ») de personnes extérieures à leur familles dont ils dénoncent des malveillances, ils manifestent leur angoisse qu'une désintrication puisse exister entre loi sociale et loi parentale. En incriminant leurs aînés auprès de tiers référant à la société, ils témoignent de l'inquiétude qu'elle n'ordonne pas la parentalité. Nous pensons en effet qu'ils espèrent inconsciemment que *la Loi sociale étaye la loi parentale*.

Les limites que les adultes imposent aux enfants représentent des micro-lois dont la force dépend du poids du groupe qui les enserme. Les énoncés parentaux doivent concorder avec ceux promulgués par la société. De façon générale, tout cadre à partir duquel un individu se propose d'en contenir un autre dépend du contexte plus global qui les enserme. Les processus qui s'y opèrent sont surdéterminés par l'ensemble social plus vaste dans lequel ils

se déroulent. Les énoncés parentaux peuvent être en conséquence fragilisés par des messages sociaux contradictoires. On pourrait dans ce cas parler d'une « désaide »⁶³ parentale. Celle-ci rend les enfants, et plus encore les adolescents, sensibles aux influences de la société. On doit un exemple de ce phénomène à S. Freud, qui, dans *L'interprétation des rêves* (*Op.cit.*, 1899 [1900], pp. 234-235), relate comment, enfant, il fut lui-même affecté par une humiliation subie par son père qui lui narra comment un chrétien antisémite avait envoyé son chapeau rouler dans le caniveau en lui exhortant de le ramasser. S. Freud écrit que la résignation de son père l'avait déçu : « Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui menait par la main le petit bonhomme que j'étais ». La valeur d'idéal du parent peut ainsi être mise à mal par d'autres membres de la société. Ils privent en retour l'enfant du reflet narcissisant que son parent est censé lui renvoyer.

Ceci nous amène à écrire qu'un adolescent n'existe pas... indépendamment de la société qui enveloppe sa famille. Le malaise d'adolescents comme Prométhée renvoie, d'une manière ou d'une autre, à celui de l'ensemble socio-culturel dans lequel « baigne » leur cocon familial. Ceci est à considérer, car si nous accompagnons les parents des adolescents, d'une manière ou d'une autre, nous serons amenés à prendre la place de la société à l'endroit où elle manque à les soutenir (P. Aulagnier, 1975*b*, pp. 90-91). C'est par rapport à ce besoin d'un étayage extérieur de la parentalité que les faux signalements de maltraitance agissent comme un signal de détresse, en forçant l'environnement social à se pencher sur une fragilité familiale. Cependant, l'interprétation littérale de l'alerte lancée amène à négliger la demande inconsciente qu'elle sous-tend. En ce qui concerne Prométhée, nous supposons qu'il cherchait à idéaliser son père plus qu'à le détrôner. De la même façon qu'il devait chercher à idéaliser l'éducateur dont il avait dénoncé des exactions fictives auprès de l'éducatrice ASE. Remarquons que le sujet interpelle toujours une personne ayant une ascendance symbolique. Comme s'il cherchait inconsciemment à ce qu'un tiers le rassure concernant l'autorité de l'adulte auquel il désire s'identifier.

C'est pourquoi nous avons été amené à penser qu'une décision de justice accréditant le discours du jeune aurait des effets délétères sur lui, en anéantissant l'image de son modèle. On peut prendre une métaphore médicale et parler d'effets iatrogènes pour expliquer comment la volonté de bienveillance qui l'anime peut nuire à l'enfant, en lui renvoyant une image affaiblie

⁶³ C'est la traduction que proposent J. Laplanche et J-B. Pontalis (1967) au passage de *L'esquisse* dans lequel S. Freud (*Op.cit.*, 1895 [1950], p. 336) aborde l'état de détresse prototypique du tout petit, incapable de satisfaire ses besoins sans le secours de son environnement.

de son parent. Nous avons à l'esprit l'exemple d'une adolescente de quinze ans dont la désobéissance s'était fortement chronicisée après qu'une assistante sociale a critiqué une gifle maternelle, jugée contraire au droit de l'enfant. En exprimant ce point de vue elle participa à faire perdre toute autorité à cette mère qui finit par demander le placement de sa fille, après que cette dernière l'a menacée de la faire « mettre en prison ». Cette adolescente faisait ainsi s'affronter ces deux instances surmoïques désunies avec une virulence proportionnelle au clivage qui s'opérait en elle.

Les mensonges sur la maltraitance seraient ainsi parfois attisés par l'inquiétude que génère chez l'enfant le discours sur les « droits de l'enfant », lorsque les professionnels le prodiguent au détriment du respect de ses parents (B. Schultheis ; A. Frauenfelder ; C. Delay ; J-F. Stassen ; G. Ion, 2005). Cette situation pourrait s'avérer d'actualité, à l'heure où la fonction parentale apparaît de plus en plus soumise au contrôle social (G. Raymond, 2003, p. 27).

Nous avons analysé les préconditions du mensonge. Il en a été déduit qu'il s'alimente d'un contexte plus global. L'imaginaire groupal en ferait partie. Nous avons vu que c'est une sensibilité à celui-ci qui conduisait les adolescents observés à dénoncer leurs parents quand ils ressentaient qu'une stigmatisation sociale planait sur eux. Nous utiliserons la partie suivante pour vérifier l'idée selon laquelle le mensonge réverbérerait des défaillances environnementales réelles.

5.4 Un révélateur des perturbations du milieu

On a vu qu'après avoir opposé son père aux voisins ou aux passants, Prométhée le mit en porte-à-faux avec la justice française, avant qu'une dispute ne naisse entre ses éducateurs du foyer et ceux de l'ASE, puis une autre entre l'ASE et le service de psychiatrie adulte où se termina son périple institutionnel en Guyane. Autour de lui, tout le monde s'opposait sur les décisions à prendre, comme s'il amenait les personnes à s'entredéchirer. Les mensonges de cet adolescent semblent avoir été à la source des discordes observées. Nous estimons que de tels actes seraient le miroir des conflits interpersonnels qu'ils exacerbent. Cette dernière partie servira à vérifier le postulat selon lequel les situations de désintrication collectives seraient propices à l'apparition du mensonge.

Nous questionnerons les facteurs qui peuvent participer à détiisser les liens d'équipe. Nous reviendrons sur la question des mensonges œdipiens pour les mettre en regard d'une situation dans laquelle une adolescente a délité le fonctionnement d'un établissement pour l'enfance en accusant un éducateur d'attouchements.

a. Un contrat groupal mis à nu

J. Bleger (*Op.cit.*, 1979, p. 262) a montré que certains éléments fondamentaux et silencieux des relations humaines devenaient visibles seulement lorsqu'ils venaient à se rompre. Tout comme la maladie dévoile ce qui du fonctionnement corporel était resté méconnu pendant la santé, les ruptures du cadre mettent en lumière les fils qui le tissent silencieusement. Dans ce sens, nous envisageons qu'en dérégulant les liens interpersonnels, le mensonge démutise certains éléments silencieux du fonctionnement institutionnel. Il interrogerait notamment la manière dont les pratiques individuelles se « métissent », ou non, au sein des équipes. Précisons un peu mieux ce point.

En matière d'éducation spécialisée, entre autres, les conduites professionnelles sont organisées par les histoires personnelles. Sous le couvert d'un savoir-faire théorique, elles guident informellement le savoir-être indispensable pour répondre aux situations non codifiées (majoritaires). Au-delà des connaissances théoriques qu'il présuppose, le style

éducatif dépend du roman familial des professionnels. Ce fantasme influence les actes professionnels (S. Chapellon, 2011f). Les acteurs ne sont donc pas seulement amenés à mutualiser des pratiques, mais aussi des histoires plus ou moins traitées dans leur fond. Il peut s'ensuivre de véritables schismes, quand un « fond culturel commun » (B. Penot, *Op.cit.*, 2006, p. 1054) ne suffit plus à agréger les individualités.

Nous pensons que les mensonges que l'on observe dans certaines institutions médico-sociales se font le miroir des divisions qui peuvent en découler. Le discours employé réfère de manière prégnante à la maltraitance car cette question touche à ce fond subjectif qui peut diviser les professionnels. Pour qu'un sujet réussisse à discréditer la pratique d'un professionnel dans l'esprit de l'autre, il faut souvent que des tensions préexistent. Il exploite sans le savoir les problématiques interpersonnelles qui font que les postures des différents acteurs n'arrivent plus à se métisser. Autrement dit, les signalements abusifs joueraient sur le narcissisme des petites différences.

R. Langs (*Op.cit.*) démontre que certains patients explorent l'intimité du monde interne du thérapeute, au point d'en devenir les « contrôleurs inconscients ». Il en irait de même en ce qui concerne les sujets qui exploitent les dysfonctionnements collectifs pour manipuler les professionnels. Nous essayerons d'expliquer ceci.

b. Quand les adultes ne s'entendent pas

Nous avons souligné (*Supra*, pp. 133-137) l'existence d'une période spécifique durant laquelle l'enfant teste la solidité du couple parental en essayant d'usurper la place du rival œdipien.

L'enfant qui tente de faire croire à l'un de ses parents que l'autre avait dit « oui », à une chose à laquelle il avait en réalité dit « non » explore la solidité de ses assises identificatoires. On peut prendre l'exemple d'une fille qui ment à son père en disant que sa mère lui a permis de manger des bonbons avant le repas alors qu'elle sait que cela lui a en réalité été interdit. Cette jeune fille ne ment pas simplement pour satisfaire le plaisir de manger des sucreries, elle teste la concorde censée souder les adultes : « Papa va-t-il s'accorder avec l'interdit posé par maman ? ». Ce type de subterfuge teste la confiance que les

personnes à qui il s'adresse ont les unes envers les autres. En usurpant ainsi la parole d'un des adultes pour s'attirer les faveurs de l'autre, il explore leurs éventuelles divergences. Il divise le groupe à l'endroit où des contradictions existent (maman punit là où papa récompense). Leur dysharmonie n'a pas besoin d'être palpable pour que l'enfant en joue : il la ressent. L'enfant incorpore en lui la réalité déstructurante qu'il vit sans la savoir. Il arrive alors qu'il l'externalise par le biais de mensonges qui mettent à mal l'union des adultes qui l'entourent. Ceci dans l'espoir inconscient qu'ils l'aident à rassembler les parties de sa psyché qui se diffractent. On pourrait comparer ce processus à celui décrit par W-R. Bion (1962), quand il parle des « éléments-bêta » comme des faits non digérés, des perceptions sensorielles brutes, non élaborées que l'enfant expulse hors de son psychisme jusque dans le corps maternel, qui fait office de réceptacle. Il en irait, nous le pensons, de même du groupe, dont le sujet requiert la fonction de contenant. Les *scénarii* qui tendent à disqualifier des protagonistes les uns aux yeux des autres symptomatisent le fait que le corps groupal n'est plus contenant, qu'il n'opère plus sa fonction cadre. On l'observe notamment en structure collective, quand les sujets ont affaire à une multiplicité d'intervenants et qu'un climat de non-dit est présent. Lorsque des « poches d'intoxication dans le lien » (R. Kaës, 1987) existent, il arrive que les sujets s'en défendent en s'évertuant à détisser les liens d'équipe.

Un garçon placé dans un foyer pour l'enfance fait par exemple croire au veilleur de nuit que les éducateurs ne lui ont pas donné à manger à dix-neuf heures, qu'ils l'ont oublié. Peut-être que des incompréhensions mutuelles ont amené le professionnel à perdre confiance dans ses collègues de jour (notamment si un fait similaire s'est réellement produit par le passé sans avoir été traité). Auquel cas il sera porté à croire l'enfant qui se dit oublié et donc maltraité. Moins les adultes se font confiance, moins ils communiquent entre eux, et plus ce genre de scénario est crédible. Si tel est le cas, le groupe est cisailé au gré des présupposés négatifs ainsi éveillés. Les tensions latentes sont exacerbées et des conflits interpersonnels émergent, dans lesquelles les professionnels ne vont plus se percevoir que dans leurs limites et leurs défauts (G. Scharmann, 2003, p. 143). Une partie des membres d'une équipe pensent par exemple que l'autre ne prend pas assez soin d'un jeune, tandis que les autres estiment que leurs collègues se laissent abuser par ce jeune, qui les tromperait pour tenter d'obtenir un statut privilégié (P. Fustier et J. Cartry, *Op.cit.*, pp. 156-157).

Dans ce genre de contexte, l'attitude du sujet impose à l'équipe d'élaborer les antagonismes qui germent en son sein. Il s'agit de se préoccuper du dispositif groupal et

d'entendre les désaveux et des disqualifications mutuelles observés comme les effets d'un « transfert subjectal » (B. Penot, *Op.cit.*, 2006). C'est en traitant les dissensions qui apparaissent au sein des équipes qu'on traite indirectement la problématique du sujet.

J. Peuch-Lestrade (2006) présente à ce propos un exemple de fausse déclaration d'attouchement sur mineur, dans lequel la cohésion du groupe s'est avérée soignante. Un enfant prénommé Oscar a raconté aux professionnels d'un hôpital de jour que le mari de son assistante maternelle lui aurait « sucé l'os de la quiquette » (*Ibid.*, p. 1103). Cette déclaration a produit un dilemme chez les membres de l'équipe et a fragmenté l'institution :

« S'il y avait eu signalement, il ne fait pas de doute que la famille d'accueil n'aurait pas poursuivi la garde de cet enfant. Mais, en ne signalant pas, nous nous trouvions en position potentielle de complicité et de non-assistance à un enfant en danger. » (*Ibid.*).

Ce type de situation engendre des divisions entre les soignants. Une partie d'entre eux sont convaincus de la réalité de l'abus, tandis que les autres pensent le contraire. J. Peuch-Lestrade (*Ibid.*, p. 1104) insiste sur le fait que des conditions institutionnelles favorables ont permis de désamorcer cette situation conflictuelle. Finalement la procédure de signalement n'a pas été déclenchée. Un respect mutuel entre soignants a évité que les postures ne se fragmentent trop. L'équipe a survécu aux effets de déliaison produits par la déclaration inquiétante d'Oscar. En retour ce dernier a fini par dire qu'il s'agissait d'une « blague ». C'est l'union de l'équipe qui a rendu bénigne cette « blague ». Nous pensons que lorsque la cohérence institutionnelle fait échec aux effets désintégrateurs de ce genre de situations elle s'avère en soi thérapeutique. Dans son travail sur *Les liens de confiance dans les institutions spécialisées*, J-P. Pinel (2010, p. 91) explique qu'il est nécessaire que les membres d'une équipe éprouvent une confiance partagée pour métaboliser les attaques que certains patients infligent au groupe en faisant germer des doutes quant à la professionnalité de chacun. Dans ce cas, l'union des professionnels est intrinsèquement soignante car l'institution contient la problématique que le sujet lui fait inconsciemment « héberger » (*Ibid.*).

En revanche, lorsque le sujet infiltre sa problématique dans le groupe (J-P. Pinel, *Op.cit.*, 2007, p. 19) en désunissant ses membres, il peut effondrer l'espace institutionnel. Nous pensons que ce résultat reflète alors les conséquences d'un collapsus entre la

problématique du sujet et celle du groupe. Aussi proposons-nous d'envisager que les mensonges comme celui d'Oscar résonneraient avec des impensés collectifs préexistants à la venue du sujet dans le groupe. Ils pourraient en être le symptôme. Le sujet ne ferait souvent que l'intensifier. Ce processus d'« excorporation » (B. Penot, 1983), dans lequel le sujet se fait l'écho de la problématique groupale, serait distinct du mécanisme d'« exportation » (A. Eiguer, *Op.cit.*, 2003, p. 866) dans lequel il propage son propre clivage sur l'environnement.

L'observation de la manière avec laquelle une adolescente de quinze ans, baptisée Entropie, a mis en crise une structure spécialisée dans l'accueil d'enfants et d'adolescents permettra de montrer que le mensonge peut révéler des défaillances institutionnelles.

C. Mensonge d'adolescente/maux d'équipe

Avant d'entamer l'analyse de la discorde institutionnelle dont Entropie⁶⁴ a été l'emblème s'impose l'évocation de la situation préexistant à la crise que nous relaterons. Un grand remaniement avait eu lieu dans la MECS concernée. Suite à d'importants mouvements de grève des salariés la hiérarchie s'était vue poussée à démissionner et un nouveau directeur avait été nommé. Il était lui-même à l'origine de nombreux changements : de nouvelles règles de vie quotidiennes apparaissaient tandis que d'autres disparaissaient, en même temps que l'institution voyait partir d'anciens salariés et arriver de nouveaux. Dans ce contexte particulièrement mouvant les jeunes pensionnaires faisaient subir d'incessantes attaques à l'institution, ce qui conduit la direction à faire appel à un psychologue pour superviser les trois équipes qui y officiaient.

Durant les séances qui se déroulèrent, le problème des violences auxquelles les professionnels avaient quotidiennement affaire apparut central. Désarmés, ils évoquaient la sensation d'être maltraités par les jeunes. Ils se disaient dépossédés de l'autorité dont les enfants seraient devenus les propriétaires. L'image que renvoyait ce groupe d'éducateurs était celle d'un enseignant en dépression confronté à des élèves fortement déterminés à le faire choir. Plus personne n'arrivait à être écouté et respecté par les jeunes. Le quotidien institutionnel semblait totalement rythmé par leurs exactions. Les difficultés étaient telles que,

⁶⁴ En référence au principe physique utilisé par S. Freud pour figurer une « pulsion de mort » dont il émit l'hypothèse qu'elle s'opposait à l'agrégation des forces de vie.

parmi la vingtaine de membres de cette structure, beaucoup étaient en arrêt maladie ou démissionnaient. En conséquence, le travail d'équipe était désorganisé, les professionnels n'arrivaient plus à se coordonner. Les nombreuses fugues, exclusions scolaires, bagarres, et autres vols témoignaient de l'échec du groupe à contenir les jeunes. En parallèle, les professionnels exprimaient de vifs griefs vis-à-vis de la nouvelle hiérarchie. Leur principal reproche concernait le fait qu'elle ne les soutenait pas. Les anciens éducateurs accusaient le directeur et le personnel administratif de la zizanie ambiante car selon eux, ils récompensaient « les enfants qui font des conneries ». Ceci fut illustré par un éducateur qui expliqua qu'alors qu'il réprimandait une adolescente en raison d'un bulletin scolaire catastrophique, elle s'enfuit dans le bureau du directeur avant d'en ressortir avec un bonbon.

L'institution s'avérait scindée entre le personnel éducatif et le personnel administratif. Les premiers semblaient plus prompts à punir alors que les seconds, aux dires des participants, critiquaient leurs méthodes. Les uns sanctionnaient quand les autres gratifiaient, comme s'ils se disputaient la manière de s'occuper des jeunes. Punir ou choyer, tel semblait être un des dilemmes posés dans cette structure. Chacun campait dans des conceptions apparemment inconciliables. Des lignes de fracture apparaissaient chez les professionnels entre lesquels une adversité était palpable. Certains éducateurs s'observaient en chien de faïence durant nos séances.

Les jeunes accueillis, sans doute touchés par ces tiraillements, y répondaient en agressant les adultes. La montée en puissance de leurs actes transgressifs semblait se faire l'écho du malaise que l'institution vivait. Le climat délétère qui régnait au sein de cette MECS allait être rendu explosif par Entropie qui en dénonçant un éducateur allait rendre les dissensions existantes particulièrement palpables.

René, le professionnel incriminé, introduit une séance par ces mots : « Je pense que je vais être obligé de démissionner ». Cet homme, visiblement décontenancé par le problème qui lui fit prendre la parole, expliqua qu'il avait été convoqué par les membres de la direction qui le suspectaient d'avoir regardé des films à caractère pornographique avec une adolescente, sur laquelle il aurait ensuite tenté de commettre des attouchements. L'identité de la jeune plaignante n'avait pas été dévoilée à René. Pourtant, l'éducatrice surnommée « la Mère du Foyer » semblait avoir deviné de qui il s'agissait. Elle déclara : « C'est encore un coup d'Entropie », sans se soucier de la véracité des allégations mentionnées. La jeune fille

incriminée avait, aux dires de l'équipe, déjà fomenté beaucoup de « mensonges » du même acabit. Sa stabilité psychologique, jugée fragile, l'avait auparavant contrainte à plusieurs séjours en service psychiatrique. Toutefois, depuis quatre ans qu'elle était accueillie par la structure, « les choses n'étaient jamais allées aussi loin que ces derniers temps ».

La position des membres oscillait entre leur inquiétude pour cette adolescente qui n'allait pas bien et le ressentiment consécutif au fait d'être traités ainsi. Les participants allaient finalement peu parler de cette adolescente. D'elle nous savons seulement qu'elle avait été placée très jeune, après que des policiers l'aient trouvée chez un oncle et une tante qui la cachaient chez eux pour qu'elle leur serve d'esclave. D'après la « Mère du foyer », cet oncle et cette tante n'étaient pas sa véritable famille, ils l'auraient ramené avec eux d'Haïti sous cette identité après l'avoir trouvée errant dans les rues. Ses parents seraient morts quand elle était toute petite et elle ne se souvenait pas d'eux. Du reste, les récits qu'elle livrait à propos de son histoire changeaient en fonction des éducateurs à qui elle se confiait. Son dossier original ayant été perdu, il avait été refait à partir des bribes d'anamnèse en possession de chacun. Aussi était-il très parcellaire. On peut s'imaginer à quel point cette adolescente dont l'histoire semblait destinée à s'effacer devait être coupée d'elle-même. De tels sujets sans passé sont en conséquence particulièrement dépendants d'un environnement sans lequel ils ne peuvent savoir qui ils sont. L'acte d'Entropie témoigna de cet état de fait. Son accusation à l'encontre de René aurait reflété sa sensibilité aux autres et à leurs défaillances. Nos observations du fonctionnement institutionnel nous ont conduit à penser que ce supposé mensonge était le symptôme des dysfonctionnements institutionnels auxquels l'adolescente s'était identifiée.

Entropie était crue par la direction et désavouée par les éducateurs présents en séance. Son mensonge mettait en cela en évidence la méfiance de l'équipe administrative à l'égard du personnel éducatif, et vice-versa. Tandis que les premiers choyaient la supposée victime, les seconds nourrissaient une certaine rancœur à leur égard. Ce mensonge qui participait à accroître les tensions ambiantes en mettant dos à dos les professionnels, se serait alimenté d'elles.

Il apparut de plus en plus évident que les professionnels n'étaient plus sur la même « longueur d'onde » à propos des règles de l'établissement. Tandis que les anciens éducateurs semblaient très stricts, les nouveaux venus et le personnel administratif étaient moins

rigoureux. L'accusation dont l'éducateur était la cible aurait, selon nous, été la conséquence de ces divergences. Les règlements régissant l'organisation collective devaient avoir quelque chose d'insensé dans l'esprit des jeunes. En effet, si l'un interdit ce que d'autres acceptent, les règles perdent leur légitimité. Les incohérences font perdre au groupe sa fonction cadre. Nous supposons qu'en s'adressant à la hiérarchie pour dénoncer un éducateur, Entropie mit en exergue le fait que l'institution manquait de cohérence. En manipulant la hiérarchie, elle aurait inconsciemment rendu criant un problème institutionnel qui l'a touchait. En noircissant l'image de l'éducateur aux yeux de la hiérarchie, Entropie aurait « excorporé » (B. Penot, *Op.cit.*, 1983) une discorde institutionnelle préexistante.

d. Mensonge d'enfant, vérité d'adultes

Dans cette partie, nous développerons l'idée selon laquelle les adolescents qui mettent en cause la légitimité d'un adulte vis-à-vis du reste du groupe testent inconsciemment les défaillances qu'ils pressentent. Quand ces sujets parviennent à discréditer un professionnel aux yeux de ses pairs en étant crus, leurs mensonges ont un impact fâcheux car ils sapent la confiance qu'ils désirent placer dans le cadre. Entropie pouvait-elle faire confiance à des adultes qui ne se faisaient pas confiance entre eux ?

De prime abord, on pourrait dire qu'en contournant les règles elle cherchait à éliminer l'obstacle à son plaisir. Mais c'eût été sans compter sur un au-delà à cette quête. Les allégations faites à l'encontre de l'éducateur devaient être nourries par l'espoir de trouver une réponse structurante. Il s'agissait, nous le pensons, de faire appel au Surmoi que l'institution était censée incarner. La réussite du mensonge prouva, à l'inverse, combien les liens institutionnels étaient distendus et les identifications que les jeunes avaient à y puiser troublées en conséquence. Leur socle identificatoire s'était désagrégé en même temps qu'une méfiance réciproque s'était installée entre professionnels. Le discrédit infligé à René après que le mensonge d'Entropie trouva un crédit exagéré en témoignait.

La démission de cet éducateur fut sans doute vécue comme la concrétisation de cette fragmentation institutionnelle. Les jeunes entamèrent en effet une escalade de passages à l'acte durant cette période. Entropie, quant-à-elle, après un accroissement du nombre de ses fugues, fut finalement hors de l'établissement, à la suite d'un épisode décompensatoire durant

lequel elle failli mettre le feu à l'établissement. Cette exclusion dut lui renvoyer sa destructivité trait pour trait, dans une réalité où son propre désordre intérieur dut s'effondrer avec celui de la structure d'accueil. En désunissant les professionnels, le mensonge de cette adolescente a sans doute attisé les défaillances environnementales dont elle cherchait à se défendre.

Des postures contradictoires étaient observables dans l'institution précédente : l'équipe éducative tentait d'imposer coûte-que-coûte des règles aux jeunes, tandis que le personnel administratif et la hiérarchie semblaient plus enclins à leur faire plaisir. Les frustrations inhérentes aux interdits et sanctions administrées par les premiers devaient apparaître persécutrices, tandis que la position des seconds devait renvoyer l'impression d'une séduction incestuelle. Les bonbons des uns devaient contribuer à rendre les brimades des autres persécutrices. En confiant l'existence d'une malveillance commise sur elle, le mensonge d'Entropie concrétisait cette désintrication latente. Il couplait les deux scènes incompatibles : un adulte séduit-séducteur / un adulte ennemi-persécuteur et reflétait en cela la division entre des adultes vécus pour moitié tout bon, et pour l'autre tout mauvais.

Les adolescents fragiles appréhendent le quotidien comme une réalité persécutrice : les interdits étant interprétés au titre d'attaques personnelles (P. Fustier, *Op.cit.*, 2008b, p. 145). Quand les adultes censés les faire respecter ne s'accordent pas ce sentiment s'accroît. Trop fluctuants, les interdits ne sont plus simplement frustrants mais persécuteurs. Si les professionnels sont en désaccord à propos de la valeur à octroyer à un interdit, le sentiment de frustration qui découle de son application par l'un d'entre eux se transformera en une impression d'agression. Aussi, quand les règlements qui régissent l'ordinaire ne sont plus appliqués par tous, le groupe renvoie l'image d'un monde faux et insensé. Les sujets vont se défendre de cette situation en s'opposant aux personnes qui tentent d'appliquer les règles, notamment en les critiquant auprès des autres, jugés plus « gentils ». Les actes comme ceux d'Entropie iront donc *crescendo*. Par leur biais, le sujet cherche l'assurance que la fermeté d'un adulte à son égard n'est pas le fruit d'une lubie sadisante.

Quand la cohésion institutionnelle s'estompe et que le sujet ne trouve plus une Loi, mais des règles disparates et parfois inconciliables (l'un punit là où l'autre récompense), un doute persécuteur s'installe. Les règles deviennent synonymes de malveillance. Ce doute, est d'autant plus déstabilisant qu'il le contraint à se préoccuper de l'extérieur et donc à fixer ses

investissements au dehors. Au lieu d'internaliser un bon objet, il se cramponne à un objet extérieur imprévisible. Ne pouvant s'identifier au cadre institutionnel, le sujet interroge sa fiabilité, quitte à investir toute son énergie psychique à le mettre à l'épreuve. La fausse déclaration d'Entropie interrogeait donc les liens institutionnels et la confiance qu'elle pouvait déposer dans le cadre. Elle posait finalement la question : « Que me veulent les adultes au fond ? ».

Des mensonges comme celui d'Entropie testent l'« arrière-plan » (J-P. Pinel, *Op.cit.*, 2010, p. 91) du fonctionnement groupal. Ils mettent à l'épreuve l'enveloppe groupale. Les liens d'équipe seront d'autant plus attaqués que les sujets accueillis en ressentent inconsciemment les défauts. Ils tentent de faire gérer par les personnes qui les entourent le clivage qui s'installe en eux. Nous pensons que l'application cohérente des règlements qui régissent le quotidien d'une structure collective représente un des moyens dont dispose le groupe pour traiter la problématique du sujet. Il importerait que le sujet n'ait pas la possibilité de modifier le cadre en manipulant les adultes à sa guise. Aussi faudrait-il l'empêcher de distendre les liens institutionnels. Un cadre ferme et cohérent, ferme parce que cohérent, sera une condition préalable à son appropriation par le sujet. Il s'agirait, selon l'idée proposée par P. Fustier (2005), d'interdire le parasitage. Nous élargissons toutefois la définition de cette notion d'« interdit de parasitage »⁶⁵. Dans le type de situations sur lesquelles nous nous penchons, cet interdit consisterait à proscrire que le sujet puisse séduire un ou plusieurs professionnels d'une équipe en dénigrant les compétences et la légitimité d'autres collègues. Il s'agirait d'interdire au sujet de profiter de l'union à un adulte séduit pour se soustraire aux règles de vie dont l'institution est garante. Selon ce principe, les membres d'une équipe doivent empêcher qu'un sujet accueilli distende leurs liens. Ils doivent refuser l'alliance inconsciente proposée par le sujet lorsqu'il fait miroiter le fantasme d'un collègue rival-persécuteur. L'interdit de parasitage témoigne d'une estime mutuelle suffisante pour soutenir la fonction cadre du groupe. Cet interdit résulte donc d'une règle institutionnelle de non-contradiction. Il permettrait que l'institution fasse corps autour du sujet.

⁶⁵ « L'interdit de parasitage » est transgressé, écrit P. Fustier (*Ibid.*, p. 41), quand un sujet reçoit des dons sans avoir à rendre quelque chose en contrepartie, par exemple quand des adolescents placés en institution reçoivent des biens et des services comme des dus, sans que cela entraîne aucune forme de retour, et notamment les marques de respect qu'ils ont à rendre.

e. Un créé-trouvé

À son embauche, René fut d'autant plus aisément trompé par Entropie qu'il ne connaissait pas encore tout à fait les règles régissant le fonctionnement de la structure. Durant cette période, les jeunes lui expliquaient les règles régissant l'organisation quotidienne de la MECS. Il en résultait que les jeunes pensionnaires pouvaient se jouer de lui à leur guise. René expliqua notamment qu'Entropie lui avait demandé à utiliser le téléphone à 21 heures, en sachant qu'il ignorait encore qu'il était interdit de passer des appels après 20 heures. Il avait ainsi plusieurs fois donné son accord à l'adolescente, jusqu'à ce qu'un collègue l'informe que c'était interdit. Ainsi, les nouveaux professionnels ne connaissant sans doute pas suffisamment le règlement (turnover oblige), devaient souvent se trouver en position d'être les complices involontaires des jeunes. On peut supposer que le floue planant sur l'application du règlement devait brouiller les statuts générationnels symboliques.

Nous pensons que ce genre de situation, dans laquelle les adultes sont « chapotés » par les enfants, induisent une confusion générationnelle. Les jeunes se sentent un inquiétant pouvoir, celui d'agir sur le dispositif en le « subjectivisant », selon l'expression de P. Jeammet et J-P. Aubin (1978). Lorsque tel est le cas, ils ne se sentent plus contenus par le cadre. On peut penser qu'Entropie étant plus ancienne que la plupart des professionnels dans l'institution, elle devait pouvoir se jouer d'eux à sa guise. Ceci au prix de sa confiance en eux.

Dans un contexte où les jeunes connaissent mieux le fonctionnement institutionnel que les adultes, un renversement empêche au paradoxe winnicottien en « trouvé-crée » d'advenir. D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1951, p. 183) parle d'une entente tacite faisant qu'on ne doit jamais demander à l'enfant : « Cette chose, l'as-tu conçue, ou t'a-t-elle été présentée de dehors ? ». Ce qui compte c'est qu'on ne s'attend pas à ce que l'enfant prenne position sur ce point (*Ibid.*). C'est un paradoxe qu'il faut accepter comme tel (*Id.*, 1963*b*, p. 153). Le phénomène transitionnel est dégradé si l'environnement ne fournit pas les conditions propices au maintien de ce paradoxe. L'enfant ne doit pas savoir pourquoi ni comment l'objet est arrivé jusqu'à lui. Il faut que l'objet soit déjà là : il doit *être* trouvé d'abord pour être *créé* ensuite (*Id.*, 1966, p. 135). De la même manière, la qualité des relations qui se nouent entre accueillis et accueillants, au sein d'une institution repose sur le fait que le cadre doit être « trouvé-crée ». P. Fustier (*Op.cit.*, 2000, p. 135) précise sur ce point que le dispositif doit précéder la venue

de la personne prise en charge. Elle doit trouver le fonctionnement institutionnel déjà-là. Les règles doivent précéder la venue du sujet dans l'institution, de sorte qu'elles ne sont pas inventées avec lui et encore moins par lui. Il doit les trouver déjà installées (P. Fustier, *Op.cit.*, 2005, p. 42).

On peut aussi s'inspirer de ce qu'écrit R. Roussillon (*Op.cit.*, 2008b, p. 81), d'après qui le jeu n'opère qu'à condition que le joueur ne soit pas mis dans la position d'avoir à décider de la position « topique » du processus à l'œuvre. De même, ce que nous nommerons le *jeu du désobéir*, n'opère qu'à condition que le sujet n'ait pas la sensation d'avoir à décider des règles qui le structurent. Or, dans des situations similaires à celles observées, ceci échoue parce que les sujets assistent au chantier où le dispositif se construit. Les règles à travers lesquelles s'échafaude sa fonction cadre n'apparaissent pas comme un *trouvé*, déjà-là. Les conditions extérieures censées garantir l'émergence des phénomènes transitionnels ne sont pas remplies. Dans ce contexte, on pourrait comparer la situation du sujet à celle du spectateur d'un film qui le vit, jusqu'à ce qu'un événement extérieur (effets spéciaux ratés, ou jeu d'acteur sonnait faux, par exemple) vienne rompre le charme en lui rappelant que le film n'est « qu'un » film. La confiance normalement au service des illusions se transforme en méfiance : le sujet a la sensation d'avoir affaire à des relations artificielles.

Dans la présente MECS cet état de fait était observable dans les paroles des jeunes au moment de l'accueil des nouveaux professionnels : « Tu vas bientôt partir toi aussi ? Personne ne nous supporte bien longtemps ! ». Leur questionnement portait sur le fonctionnement de l'institution et sur sa capacité à leur survivre. L'énigme du pourquoi du lien était brisée, stoppée par la perception de la fragilité de ceux dont ce lien dépendait. Dans ce cas de figure, au lieu de se laisser « porter » par le cadre, les sujets se préoccupent de ses défaillances. Plutôt que d'être partie prenante des processus censés se dérouler dans le cadre, ils interrogent sa fonction de contenant. Leurs actes témoignent du fait que leurs investissements d'objet sont défléchis au dehors.

Remarquons à ce propos que tous les sujets dont nous avons examiné les cas au cours de cette thèse ont pour point commun d'être focalisés sur l'extérieur. Ils se préoccupent du dehors, de l'objet externe, au détriment de leur réalité interne. À défaut de pouvoir bénéficier de liens suffisamment étayant, ils surinvestissent l'environnement extérieur où ils cherchent à s'identifier à des objets narcissisants. Ils s'organisent en conséquence par rapport au dehors.

En cela on peut penser que les conditions environnementales défavorables observées chez tous les adolescents dont nous avons examiné le cas produisent des empiètements similaires à ceux qui induisent la constitution d'un « faux *self* ». L'existence de discontinuité dans leur cadre de vie obligerait les sujets à s'adapter à elles. Aussi est-il possible de comparer la manière dont le nourrisson se soumet à l'extérieur et celle avec laquelle Elisabeth, Fatou, Prométhée, ou Entropie se sont adaptés à des objets précaires. Ces adolescents se trouvaient condamnés à se préoccuper du cadre dans la qualité duquel ils étaient censés puiser des identifications. Le mensonge d'Entropie témoignait de sa dépendance au groupe, en même temps que d'une méfiance vis-à-vis de lui. Le désir que les sujets ont de se jouer du cadre et de ses règles, indique leur préoccupation pour celui-ci. Leur vie psychique est focalisée sur le dehors.

Les adolescents qui cherchent à manipuler les personnes qui composent leur environnement montrent qu'un manque de confiance les empêche de se pencher au dedans d'eux-mêmes. Un désillusionnement ou une « non-illusion » les contraint à maintenir leurs investissements d'objet à l'extérieur. On pourrait dire que si, un environnement suffisamment bien disposé confère au sujet l'illusion de le créer, par contre dans les contextes étudiés une inversion s'opère : les sujets se préoccupent des adultes. Tout comme dans la genèse du « faux *self* » l'enfant devient la mère préoccupée. Le mensonge est l'indice de cette inversion dont les sujets tentent de se défendre.

D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1951, p. 174) considérait le mensonge comme le fruit d'un développement affectif perturbé obligeant le sujet à « recréer l'espace transitionnel qui lui fait défaut ». Nous pensons que tel serait effectivement son but, mais l'aire à l'intérieur de laquelle il essaie de recréer un lien narcissiquement réparateur est pervertie. Elle n'est pas réellement transitionnelle, dans la mesure où c'est lui qui la crée en s'adaptant à ceux sur qui il désire s'étayer. C'est pourquoi nous avons choisi de parler d'un « créé-trouvé ». En effet, le mensonge satisfait les illusions de ceux à qui il s'adresse et se modèle à leurs dysfonctionnements. Ce sont les soignants qui *trouvent* le lien *créé* par le sujet. Le système relationnel qui nous occupe représente en cela l'antithèse du « trouvé-créé », d'abord parce qu'il ne satisfait pas l'illusion du sujet, et ensuite parce que sa réussite accroît sa méfiance. Le sujet devient prisonnier de l'illusion qu'il fait germer chez autrui. Les personnes qui ont crue Entropie la choyaient ; mais que pouvait-elle retirer des soins qu'on lui administrait ?

Nous supposons que l'interrogation que sous-tend la réussite du mensonge chez son émetteur pourrait se formuler ainsi : « *Ces soi-disant grands en face de moi sont-ils vraiment ce qu'ils prétendent être vis-à-vis de moi ? Font-ils les choses par amour authentique pour moi, où par amour d'eux-mêmes ? Si c'est vraiment pour moi, alors ils sauront déjouer le piège que je leur tends et s'ériger, malgré moi, comme détenteurs des règles du jeu* ». Ceci nous ramène à la fameuse formule de Shakespeare, selon qui, la carpe de la vérité s'attrape avec l'appât du mensonge.

La réponse par l'interdit de parasitage consiste donc à contrecarrer la destructivité du mensonge. De sorte que le lien retrouve son essentielle asymétrie, condition *sine qua non* à la mise en route du phénomène transitionnel. Si les professionnels « tiennent » le cadre, qu'il ne peut être trop, alors le sujet peut se reposer sur lui.

Nous avons ici cherché à vérifier le postulat selon lequel les mensonges sur la maltraitance pouvaient paraître d'autant plus « vrais » qu'ils venaient flatter les idéaux des adultes et s'effondrer avec le roman familial de certains. Nous pensons avoir globalement montré qu'il interdépendait des défaillances environnementales dont il était le reflet. Il trouve son crédit et devient synonyme de vérité parce qu'il fait écho à des problématiques que ses destinataires préfèrent ne pas penser. Alors, sa réussite témoigne de l'existence de « poches d'intoxication dans le lien » (R. Kaës, *Op.cit.*, 1987). C'est pourquoi il importe de tenir compte de ces mensonges (plus ou moins bénins) tendant à distendre les liens d'équipe. S'ils peuvent accentuer les dysfonctionnements institutionnels, ils peuvent néanmoins aider à les élaborer.

En revanche, la valeur messagère de cet acte-parlé reste lettre-morte s'il est pris au pied de la lettre. La souffrance dont il est l'indice reste sourde, en même temps qu'un déni est maintenu concernant le problème plus global dont il s'avère être le miroir.

5.5 Pour résumer : un facteur d'espoir

Les exemples examinés dans ce chapitre nous ont constamment ramené à la formule de D-W. Winnicott (1963*b*, p. 160), disant que « se cacher est un plaisir, mais n'être pas trouvé est une catastrophe ».

L'analyse des logiques inconscientes au cœur du jeu de cache-cache auquel les quatre adolescents précédents se sont livrés a nécessité que nous changions d'angle d'observation. Nous avons analysé les significations du mensonge dans une démarche consistant à tenir compte du facteur sociétal. Nous avons articulé les problématiques psychiques dont les actes des sujets étaient le symptôme au contexte environnemental qu'ils interpellaient. À l'instar des adultes errants rencontrés dans le cadre du *Café social*, nous avons observé que les adolescents observés dans ce chapitre s'avéraient extrêmement vulnérables. C'est parce qu'ils étaient trop démunis psychiquement qu'ils ont menti, dans l'espoir de trouver des personnes capables de recevoir et de contenir leur destructivité. Nous avons tâché de démontrer que Fatou, Anita, Entropie, et Prométhée avaient tous en commun de chercher à trouver à l'extérieur la fiabilité d'objets qui leur faisaient défaut à l'intérieur. Tous testaient la confiance qu'ils pouvaient placer dans leur cadre de vie.

Aussi, ces exemples issus d'une pratique de psychologue à l'Aide Sociale à l'Enfance ont-ils servi à poursuivre la mise à l'épreuve des hypothèses que nous avons défendues lors des précédents chapitres. Ils ont permis d'analyser les fonctions du mensonge en regard des aléas du processus de subjectivation. Nous avons questionné la nature de la vulnérabilité psychique dont les adolescents observés se défendaient, le sens de la destructivité que comportait leur attitude, ainsi que le type de désordre environnemental qu'ils essayaient inconsciemment de solutionner.

À travers l'exemple d'Anita, nous avons réfléchi aux incidences de l'exil sur le processus d'adolescence. En se présentant sous une fausse identité aux professionnels du service, cette jeune extrêmement fragilisée usa du mensonge comme d'un ultime moyen de contenance. Elle se défendit du vécu de persécution engendré par les bouleversements consécutifs à la migration en le retournant sur ceux qu'elle trompa. L'examen du cas de Fatou

a permis de discuter plus précisément du brouillage symbolique engendré par la migration. La fausse déclaration à travers laquelle cette jeune fille accusa son père d'attouchements mit en évidence l'existence d'une rupture dans ses liens d'affiliation. À partir de ce cas, la question des faux signalements de maltraitance a été abordée. Nous avons commencé de réfléchir aux motifs inconscients qui poussent certains sujets à mentir en disant avoir été agressé par des personnes proches. Il a paru indispensable de questionner le sens de cette attitude. En effet, lorsque ces mensonges sont pris au pied de la lettre, ils produisent une rupture contraire aux attentes inconscientes du sujet. Par exemple, la décision de justice qui conféra à Prométhée une ascendance jubilatoire sur son père l'a finalement privé du cadre familial sur lequel il cherchait à s'appuyer dans un mouvement d'« anaclitisme négatif » (J. Guillaumin, 2001, pp. 21-24). À l'inverse, la prise en compte du caractère fictif de ce genre de dénonciation indique la fragilité des parents incriminés et permet ainsi d'envisager un soutien familial. En revanche, s'ils sont déchus de leur autorité, le débordement pulsionnel que les jeunes lanceurs d'alerte tentent d'endiguer est amplifié. Lorsqu'ils concrétisent le fantasme du roman familial, leur sentiment de destructivité collapse avec la réalité. Ils brisent le cadre dont ils espèrent la survie.

Nous avons vu qu'il en allait de même en ce qui concerne les mensonges consistant à distendre les liens institutionnels. L'exemple d'Entropie, qui a accusé un éducateur d'agression sexuelle auprès de ses collègues, a montré que lorsque le sujet tend à désunir les membres d'une équipe en mettant en cause la probité et les compétences d'un adulte aux yeux des autres, il cherche inconsciemment à rendre le groupe co-gestionnaire de son clivage. Or, nous avons vu que le contenu de tels *scénarii* coïncide avec des impensés et des dysfonctionnements collectifs préexistants. Les jeunes sont d'autant plus crus par les adultes que ces derniers ne se font plus mutuellement confiance. Ceci nous a conduit à distinguer un mécanisme d'« exportation » (A. Eiguer, *Op.cit.*, 2003, p. 866) du clivage, à travers lequel le sujet réverbère sa propre problématique sur le groupe, et un autre, d'« excorporation » (B. Penot, *Op.cit.*, 1983), à travers lequel le sujet se fait le miroir des défaillances groupales qui préexistent à son mensonge. De même, nous avons abordé l'existence d'un phénomène en « créé-trouvé », dans le but de montrer que le lien établi autour du mensonge pouvait être narcissiquement rassurant sans être véritablement constructif. Ceci nous a ramené au principe d'une écoute sceptique développé suite à l'examen du cas de Mithridate, mais aussi à celui défendu dès le début de cette thèse, lorsque nous avons souligné l'intérêt de considérer l'existence du mensonge.

Aussi avons-nous bouclé ce travail en revenant sur la nécessité de prendre en compte la question du mensonge quand elle se présente dans la pratique, pour pouvoir entendre comment le sujet interpelle un environnement qui est à la fois source de ses angoisses et porteur de ses espoirs.

VI. Discussion

Nous voici arrivé au moment de débattre de notre approche. Cette discussion s'ouvrira à une synthèse de différents arguments versés tout le long de cette thèse. Après quoi, nous nous pencherons sur les difficultés rencontrées au cours de ce travail et sur les apports théoriques que nous espérons avoir fourni.

D'entrée, nous avons soulevé la difficulté que posait la sémantique employée, afin de débattre de la justesse d'une démarche consistant à vouloir faire du mensonge un concept. Il fallait expliquer pourquoi, selon nous, cette terminologie pouvait décrire une configuration clinique originale. Ceci nécessita de discuter des présupposés répandus la concernant, et notamment de celui consistant à penser que le sujet enclin au mensonge croirait au récit fictif qu'il narre. Nous avons montré que cette conception provenait d'une confusion pseudologique qui se serait infiltrée dans la littérature scientifique. Après avoir expliqué comment ladite confusion avait obscurci la définition classique du mensonge, nous sommes revenu sur l'intention qu'il caractérise, afin d'étudier le phénomène intersubjectif dont elle est la clef de voûte.

Une fois notre objet de recherche précisé, le cas de Monsieur Ripley posa la problématique de cette thèse. À travers cet exemple, nous avons commencé d'interroger le but inconsciemment poursuivi par les sujets et analysé les bénéfices psychiques qu'ils pouvaient retirer du fait de tromper leurs interlocuteurs. L'observation de cet homme, rencontré dans le cadre du *Café social*, a permis de décrire le mode de lien ainsi créé. Nous avons étudié la nature de l'union engendrée par le mensonge en le comparant à un acte, ce qui a nécessité de faire appel aux recherches métapsychologiques actuelles sur « le langage de l'acte » (F. Houssier, *Op.cit.*, 2008), ou encore les théories développées par les linguistes à propos des « actes de langage » (J-L. Austin, *Op.cit.*, 1962). En utilisant ces travaux, nous avons tâché de démontrer que les effets sous-tendus par l'action du mensonge étaient significatifs. C'est en prenant en compte l'acte de tromper que l'on accédait à un niveau de compréhension du fonctionnement psychique du sujet. Il a ensuite fallu réfléchir aux raisons pour lesquelles le mensonge semblait si inconfortable.

Il est apparu que les affects insoutenables que Monsieur Ripley a fait vivre aux membres de l'équipe éducative étaient en premier lieu liés au fait que cet homme s'octroyait un pouvoir fantasmatique sur ceux qu'il rabaisait. Nous avons expliqué ce but à l'aide de notre première hypothèse, afin de commencer d'analyser comment, en mentant, le sujet contre-investit une vulnérabilité psychique. Ensuite, nous avons travaillé autour de notre seconde hypothèse, selon laquelle le mensonge induisait une communication inconsciente entre le sujet et son partenaire, en analysant le sens des contre-attitudes négatives suscitées par cet homme. Elles reflétaient les affects traumatiques dont il se délestait sur ses « victimes ». Il a fait éprouver à ceux qu'il trompait un sentiment de persécution similaire au sien. Ce cas a mis en évidence le fait que le sujet « partage » sa souffrance avec ceux à qui il fait notamment vivre l'expérience d'une rupture de confiance. L'exemple de Monsieur Ripley a aussi permis d'envisager les répercussions que cette manière d'affecter l'autre pouvait avoir sur sa théorisation. Il nous a paru indispensable de la prendre en compte pour ne pas dénier l'aspect transgressif de cet acte, qui s'est révélé être un élément essentiel de la dynamique des sujets. Aussi avons-nous affirmé la nécessité d'employer la notion de mensonge. Notion qui a l'avantage de décrire un lien entre deux sujets, sans les enfermer dans une sphère nosographique.

Cependant, une difficulté théorique se posait compte tenu du fait que cette notion semblait relativement absente du corpus métapsychologique, où d'autres concepts lui sont préférés. Nous avons donc pris le parti d'interroger la théorie. Il s'agissait de mieux cerner l'origine des présupposés négatifs afférents à la question du mensonge. Dans cette optique, nous avons débuté le second chapitre par l'exploration de la littérature relative à l'époque où les hystériques furent taxées de simulation. Il s'agissait de savoir si cet ancien paradigme médical n'avait pas engendré un malaise persistant concernant notre objet de recherche. Nous avons tenté de montrer que la violence des méthodes de détection employées par les contemporains de S. Freud avait pu le conduire à délaisser globalement la question du mensonge. Toutefois, il a initialement postulé que certains patients le trompaient. Nous avons en effet déterminé l'existence de deux temps dans son cheminement théorique. Durant le premier, relatif à la période pré-analytique, la nature du conflit observé chez les malades restant floue, S. Freud a d'abord pensé que ces derniers lui cachaient sciemment des éléments d'anamnèse. Et ce jusqu'à ce qu'il aboutisse à l'idée que leurs souvenirs n'étaient pas altérés volontairement. La résistance observée n'était pas intentionnelle. Dans ce second temps, le concept de réalité psychique a permis de rompre avec les suspicions que les théories portant

sur la simulation avaient fait peser sur le discours hystérique. En revanche, la question de la résistance consciente initialement envisagée par l'analyste s'est avérée plus difficilement abordable après 1897, en raison de la mise en indécidabilité du problème du vrai et du faux. Aussi pensons-nous avoir modestement contribué au débat portant sur les répercussions techniques de l'abandon de la *neurotica* en démontrant en quoi ce changement technique aurait complexifié l'approche du mensonge. Se posait néanmoins la question de savoir comment ce thème avait pu être abordé après 1897. En reprenant les comptes-rendus des réunions entre S. Freud et ses confrères de la première heure, ainsi que certaines de leurs correspondances, il s'est avéré que la question du mensonge les accapara plus qu'il n'a été dit. Cependant, elle suscita beaucoup de controverses chez les premiers analystes. Cette clinique semble infiltrer la recherche de ses effets, en générant notamment des clivages.

La « babélisation théorique » (R. Roussillon, *Op.cit.*, 2001*b*) afférente à cette question résultait donc visiblement d'une cumulation de facteurs, dont certains sont sans doute directement liés aux effets disrupteurs de cette configuration clinique. Une « pénétration agie par l'objet de recherche » (J-L. Donnet, *Op.cit.*, 1995) semble s'être opérée. Celle-ci n'a pas épargné notre démarche destinée à nous faire le porte-parole de ces sujets qui n'ont pas de mots pour exprimer leurs maux. Était-il possible de rassembler des travaux aussi épars, sans perdre en cohérence ? Recenser les approches a nécessité des allers-retours dans le temps et des va-et-vient entre les différents corpus existants. À défaut de pouvoir revendiquer une construction linéaire, nous affirmons être parvenu à faire le tour d'une bibliographie assez diffractée. Nous avons recherché l'exhaustivité, et avons rassemblé les différents travaux analytiques portant sur des thèmes connexes, malgré le fait qu'ils étaient séparés par des appellations distinctes. Aussi pensons-nous avoir sorti cette clinique de l'anonymat en fournissant un panorama d'une littérature aussi discrète que riche. De surcroît, en relatant les points de vue d'auteurs précurseurs comme S. Ferenczi (*Op.cit.*, 1929), ou D-W. Winnicott (*Op.cit.*, 1963*a*) nous avons pu mettre en exergue l'intérêt méconnu que cette question du mensonge suscita. L'ensemble des auteurs qui se sont intéressés à ce thème ont fourni des arguments novateurs, ouvrant des perspectives sur les recherches futures en la matière. Cependant, ce sujet obligeant à des remaniements théoriques conséquents, leurs travaux revêtaient un aspect transgressif. C'est sans doute la raison pour laquelle les auteurs se penchant sur ce sujet ont usé de précautions sémantiques.

Après avoir recensé les différentes approches psychanalytiques existantes, nous estimons avoir démontré que malgré l'hétérogénéité des terminologies existantes, les travaux des auteurs portaient sur des phénomènes assez similaires. Les conceptions apparemment divergentes reflétaient par la diversité des notions employées s'expliquaient par des angles d'observations différents, et non par des objets distincts. Il était donc possible de les rassembler, afin d'intégrer les différentes approches métapsychologiques citées à notre corpus. Dans ce projet, il a semblé judicieux d'utiliser aussi les perspectives émises par les thérapeutes d'enfants.

Aussi, dans le troisième chapitre, nous nous sommes penché sur le problème du mensonge chez l'enfant, qui a paru plus facilement abordé par les thérapeutes car les mensonges enfantins sont plus facilement observables. D-W. Winnicott a conçu le mensonge comme un facteur d'espoir (*Op.cit.*, 1956, p. 294), et l'a érigé au rang des actes visant à recréer l'espace transitionnel qui a manqué au sujet (*Op.cit.*, 1951, p. 174). Nous nous sommes attelé à reprendre cette perspective, pour décrire les fonctions du mensonge au cours du développement de l'enfant, avec l'idée qu'il serait possible d'anticiper le sens de son usage pathologique.

Nous avons vu que l'enfant, dès le stade anal, apprend à tromper pour défendre un sentiment d'intimité psychique. À ce titre, le mensonge représente une frontière hermétique barrant aux autres l'accès à soi. La conscience d'énoncer une assertion fausse confère une forme de contre-pouvoir, en offrant à l'enfant le sentiment de détenir une vérité à laquelle lui seul a accès. Ainsi, au stade phallique, le mensonge s'oppose au sentiment d'impuissance que l'enfant ressent face à l'omniscience qu'il prête aux adultes. Poursuivant l'étude de ce mécanisme durant la croissance de l'enfant, nous nous sommes penché sur le stade œdipien, au cours duquel le mensonge répond fréquemment au désir de désunir les parents. L'enfant s'attaque à leur lien à la fois pour mettre à mal le rival, mais aussi pour externaliser le clivage que les incohérences de son milieu produisent en lui. Consécutivement à l'étude de cette fonction, nous avons appréhendé le jeu de cache-cache auquel les adolescents s'adonnent en mentant. Il leur sert d'écran, de miroir sans tain, permettant de voir sans être vus, et de tester ainsi la fiabilité de leurs liens d'attachement. Pour préciser ceci, nous nous sommes ensuite inspiré de l'essai à travers lequel S. Freud (*Op.cit.*, 1920a) relate comment il a été trompé par les rêves de complaisance mensongers d'une jeune patiente. Le compte-rendu que l'analyste fait de cette situation a permis de préciser la dimension transféro-contre-transférentielle de cet

acte-parlé. Les « rêves de complaisance mensongers » avec lesquels cette adolescente défia l'analyste en transgressant les règles du cadre exprimèrent l'hostilité latente qu'elle éprouvait à l'égard de ses parents. Aussi son action était-elle le témoignage de sa « tendresse sans pitié » (A. Green, 1993). Elle communiquait les deux besoins antagonistes qui l'accaparaient : s'attacher aux autres et s'en détacher en même temps.

Nous avons plus profondément étudié le type de vulnérabilité psychique sous-tendu par ces besoins lors du quatrième chapitre, en nous penchant sur les cas de Mithridate et Jean-Bob, rencontrés au sein du *Café social*. Il s'est agi de discuter de la faculté de ces deux hommes à susciter la croyance de leurs interlocuteurs. Dans *Quelques vérités sur le mensonge*, F. Marty pose la question de savoir s'il était possible de penser en collant à la pensée des autres (*Op.cit.*, 1983, p. 18). Nous avons tenté d'y répondre en étudiant le type d'économie psychique sous-tendue par l'hyper-sensibilité d'un sujet comme Jean-Bob vis-à-vis des autres. Il est apparu qu'une organisation très précaire l'obligeait à user du mensonge comme d'un moyen d'emprise sur ceux dont il attendait qu'ils remplissent les fonctions de « Moi de substitution » (M. Khan, *Op.cit.*, p. 74). Le sien étant trop immature, il avait vitalement besoin de s'attacher la présence de tiers, chez qui il puisait ses ressources narcissiques. La faculté remarquable que de tels individus ont de s'adapter à leur environnement perceptif s'est donc avérée concomitante d'une défaillance narcissique aussi sévère qu'invisible. Le faux *self*, qui caractérise leur façon superficielle de vivre en fonction des autres, renvoie l'illusion que tout est normal. Seule l'hypothèse du mensonge a permis de soulever l'existence d'un trouble chez les sujets examinés. Cette tendance était l'indice du besoin de rébellion de Jean-Bob, qui agissait comme le petit enfant qui défend un sentiment d'intimité psychique précaire. En mentant, il contre-investissait l'empiètement psychique que lui faisait vivre son adhésion instinctive au désir des autres en les mettant drastiquement à l'écart de sa vie psychique. Parallèlement, il les attirait aussi en suscitant leur adhésion. Ici résident les particularités du mensonge : il permet au sujet de maintenir un contact avec le monde environnant sans risquer d'être touché par ceux qui le composent. Sur ce point, la première hypothèse que nous avons formulé a été utile pour comprendre comment Jean-Bob contre-investissait un état de vulnérabilité psychique et transitionnalisait son rapport aux autres en les repoussant fantasmatiquement hors de sa vie psychique, tout en établissant un lien narcissiquement réparateur, d'adhésion, avec eux.

En revanche, la nature de ce lien « d'adhésion » posait un problème. Aussi fallait-il expliquer les mécanismes trans-subjectifs expliquant la complicité inconsciente soulignée par la plupart des analystes que nous avons cités dans le second chapitre. C'était l'objectif de notre troisième hypothèse de travail, selon laquelle : le sujet obtiendrait la complicité inconsciente de ses interlocuteurs suite à une transaction narcissique contribuant à faire d'eux des hôtes, suite à l'instauration d'un espace confusionnel permettant aux aspects déstructurés de sa psyché d'infiltrer la leur.

Nous étudiâmes donc plus précisément les mécanismes trans-subjectifs en jeu. Les affects troublants que Jean-Bob avait induits chez ses interlocuteurs s'avérèrent significatifs de leur position d'hôtes. Il leur avait délégué ses angoisses, dans le but inconscient qu'ils les métabolisent à sa place. Derrière une posture *a priori* docile, la partie la plus archaïque et la plus déstructurée de la personnalité de Jean-Bob avait infiltré le psychisme de ceux qui le croyaient. Par le biais de la transaction narcissique qui s'était opérée, il avait fait céder leurs défenses, pour incruster des parties de lui mal subjectivées dans leur Moi. Aussi cet exemple a-t-il mis en évidence la transaction narcissique par le biais de laquelle le sujet fait de ses partenaires des hôtes psychiques, co-gestionnaires de ses affects en défaut de symbolisation.

Ce processus s'opère toutefois au prix de la destruction des liens. En effet, comme nous l'avons déjà observé avec le cas de Monsieur Ripley, la plupart du temps le sujet devient l'objet de l'aversion de ceux qui se découvrent trompés. Nous sommes donc revenus sur le dilemme que W-R. Bion (*Op.cit.*, 1970, p. 171) mit en évidence : si l'on ne croit pas le sujet, le sentiment de persécution dont il tente de se mettre à l'abri s'accroît, mais si on le croit le lien est significativement altéré.

Nous avons réfléchi à ce problème en examinant le cas de Mithridate. À travers son exemple, nous avons souligné comment ce système défensif qui préserve le narcissisme du sujet l'empêche toutefois de pouvoir s'appuyer pleinement sur son environnement. Il doit se contenter de vivre narcissiquement protégé, mais aussi asphyxié par son mensonge. Raison pour laquelle, il importait de discuter du pronostic envisageable vis-à-vis de cette attitude pouvant porter préjudice à la relation thérapeutique. Les transformations observées chez Mithridate après que son mensonge a été découvert ont permis d'envisager le mensonge comme un mouvement de retrait préalable à un changement potentiel. En effet, suite à l'évocation du mensonge cet homme a paru suffisamment confiant dans la fiabilité du cadre

pour évoquer son histoire d'enfant avec l'éducateur qui l'avait « démenti ». Cette expérience nous a conduit à considérer que le mensonge potentialisait un changement, à condition de laisser le sujet exercer une emprise et se soulager de sa destructivité sans rétorsion avant qu'il puisse occuper une position plus authentique. L'environnement thérapeutique doit s'avérer à la fois manipulable et indestructible, mais doit aussi pouvoir entendre le mensonge sans le croire aveuglement afin de ne pas dénier la déstructuration et la haine que le sujet porte en lui.

Parvenu à la fin de ce quatrième chapitre, nous pensons avoir cerné les particularités de l'« organisation » psychique des sujets enclins à mentir. Il aurait pu sembler intéressant d'user du vocable d'imposteur pour traiter de leur cas, compte tenu du fait que le mensonge est apparu presque indissociable du mode d'existence de ces sujets. Or, cette recherche porte avant tout sur les fonctions psychiques du mensonge. Elles se sont avérées particulièrement correspondre à l'économie psychique des sujets « structurés » en faux *self*, certes. La question du mensonge a permis d'entendre leur problématique et de mieux la comprendre. Il n'était cependant pas dans notre but de restreindre la question d'un plaisir de tromper à une sphère pathologique quelconque. C'est pourquoi, de même qu'on ne parle pas de « refouleurs », il n'a jamais été question de « menteurs ». Notre étude a été avant tout consacrée à cerner les dynamiques inconscientes inhérentes à l'interaction mensongère. Dans cette optique, dans le cinquième chapitre nous nous sommes employé à examiner des cas d'adolescents chez qui un seul mensonge s'est avéré significatif. Nous avons analysé le sens du jeu de cache-cache auquel ils s'étaient livrés avec leur entourage, afin de mieux saisir la nature et l'origine des troubles qu'ils manifestaient ainsi.

Les données utilisées dans les chapitres quatre et cinq, pouvant paraître non homogènes, ont en commun de se rapporter à des cliniques de l'extrême. Les adultes errants rencontrés au *Café social* comme les adolescents qui l'ont été en dans le cadre de l'Aide Sociale à l'Enfance, se sont tous avérés extrêmement vulnérables. C'est parce que ces individus étaient trop démunis psychiquement qu'ils se sont trouvés contraints de mentir. Tous étaient animés par l'espoir de trouver des personnes capables de recevoir et de contenir leur destructivité. Tous tentaient de trouver à l'extérieur la fiabilité d'objets qui font défaut à l'intérieur. Nous avons tâché de démontrer que les sujets qui éprouvent le besoin de tromper leurs parents, leurs éducateurs, voire leur analyste, ont tous en commun de tester la confiance qu'ils peuvent placer en eux. Ils vérifient la fiabilité des liens noués avec ceux à qui ils cherchent à s'attacher sans pouvoir tout à fait y parvenir.

Afin de prouver l'invariance des caractéristiques que nous venons d'énumérer, et vérifier l'universalisation possible de nos raisonnements, nous les avons donc mis à l'épreuve en les appliquant aux exemples tirés d'une pratique de psychologue à l'Aide Sociale à l'Enfance.

Dans le dernier chapitre, les adolescents observés recouraient au mensonge comme une alternative face aux aléas de leur processus de subjectivation. Chez tous, cet acte visait inconsciemment à résoudre les distorsions environnementales qui les empêchaient de s'identifier de manière pérenne aux adultes. Fatou, Anita, Prométhée ou Entropie agressaient réellement des adultes trop fragiles pour l'être symboliquement. Ces adolescents avaient tous pour point commun d'être animés par le besoin de tester la résistance et la fiabilité d'un cadre de vie dans lequel ils avaient perdu confiance.

Le contexte migratoire avait effracté Anita à tel point qu'elle sembla ne pas avoir d'autre solution que d'user d'un prénom fictif. Obnubilée par la dangerosité prêtée aux autochtones, tout autant qu'oppressée par sa dépendance à une famille trop fragilisée pour assurer les fonctions de contenance que la puberté nécessite, cette jeune fille s'en défendit en usant d'un prénom fictif. À l'instar des cas d'adultes examinés, elle s'était protégée d'un vécu de persécution en s'octroyant une ascendance fantasmatique sur ses interlocuteurs. Le mensonge à travers lequel Fatou accusa son père témoigna de l'existence d'impensés familiaux. Sa fausse déclaration d'attouchement mit en exergue une fragilité parentale restée sous silence. La prise en compte de cette attitude *a priori* incompréhensible consistant à incriminer des parents pourtant aimés permet d'entrevoir la fragilité de ces derniers. Nous avons proposé que dans ce contexte, un soutien à la parentalité est nécessaire. À l'inverse, lorsque ces mensonges mettant en cause les familles sont pris au pied de la lettre, ils produisent des effets contraires aux attentes inconscientes qui les motivent. Ainsi, la décision de justice qui conféra à Prométhée une ascendance jubilatoire sur son père l'a privé du cadre où il cherchait à puiser un contenant à sa destructivité. Si les parents sont déchus de leur autorité suite à ce type de mensonges, les angoisses que leurs enfants manifestent inconsciemment sont amplifiées. Lorsqu'ils sont crus, le fantasme du roman familial dont ils sont une version agie devient réel, il collapse avec la réalité. Les sujets se retrouvent alors pris au piège d'une destructivité devenue mortifère. C'est pourquoi nous avons insisté sur la nécessité de considérer l'arrière-plan de ce discours entretenant chez ses destinataires le

fantasme d'adultes maltraitants. Nous avons vu avec l'exemple d'Entropie, qu'il en allait de même en ce qui concerne les mensonges qui parasitent le fonctionnement institutionnel. Quand le sujet parvient à désunir les membres d'une équipe en accusant l'un d'entre eux, il peut effondrer la fonction cadre du dispositif groupal sur lequel il cherche pourtant à s'appuyer. Le contenu des *scénarii* employés s'avère d'autant plus crédible qu'il fait imperceptiblement écho à des impensés chez les personnes à qui ils s'adressent. Les mensonges des quatre adolescents dont nous avons examiné les cas reflétaient des « pactes dénégatifs » (R. Kaës, *Op.cit.*, 1989, p. 126). Ils tiraient leur crédibilité d'une résonnance toute particulière avec les dysfonctionnements collectifs qu'ils ne faisaient souvent qu'attiser. Afin de préciser ceci, nous avons distingué ce mécanisme d'« excorporation » (B. Penot, *Op.cit.*, 1983), de celui « d'exportation » (A. Eiguer, *Op.cit.*, 2003), avec lequel le sujet projette son propre trouble interne sur l'environnement. Lorsqu'un jeune profite du lien d'intimité créé avec un adulte narcissiquement séduit par la dénonciation qui en discrédite un autre, il concrétise les discontinuités environnementales réelles qui empiètent son psychisme. Ceci nous a conduit à aborder l'existence d'un phénomène inverse à celui du « trouvé-crée » winnicottien. Le lien qui en découle n'est pas véritablement transitionnel car le jeune séduit l'adulte dont il espère une aide. Sachant que le mensonge est créé en fonction des impensés de ce dernier, le phénomène transitionnel est perverti. Il n'est pas question de confiance mais de connivence inconsciente.

Le cinquième chapitre a ainsi été l'occasion d'approfondir les réflexions menées précédemment. Il a de surcroît permis d'envisager les enjeux pratiques inhérents à la question du mensonge dans le champ de l'enfance en danger. Il est en effet rarement admis que des jeunes puissent sciemment dénoncer des adultes chargés de leur éducation concernant les sévices qu'ils auraient eu à subir de leur part. Il s'agissait de témoigner de l'existence de ce phénomène auquel seuls quelques rares travaux sociologiques reconnaissent une existence. Pour éclairer sa raison d'être, il s'est avéré indispensable de faire appel à la notion d'inconscient. Nous avons essayé d'expliquer que les sujets s'appuient sur autrui dans un mouvement d'« anaclitisme négatif » (J. Guillaumin, *Op.cit.*, 2001).

Pour arriver à ce type de conclusion, il a fallu employer divers travaux, parfois très éloignés de l'objet sur lequel porte cette thèse. Certes, c'est une banalité de noter qu'une recherche ne peut solidement se construire qu'en fondant sur celles qui la précèdent. La nôtre est l'aboutissement d'un travail portant à la fois sur les bases léguées par les premiers auteurs

à s'être intéressés à la thématique du mensonge et sur des théories récentes permettant d'en saisir les différents aspects. Nous nous sommes attachés à résoudre et expliquer les problèmes soulevés par des auteurs comme A. Green (*Op.cit.*, 1979, p. 400), J. Guillaumin (*Op.cit.*, 1983, p. 228 ; *Op.cit.*, 1998, p. 115), ou plus récemment, B. Chervet (*Op.cit.*, 2001, p. 781) qui évoquent le manque de connaissance au sujet de cette configuration clinique. Aussi avons-nous commencé à essayer de comprendre les raisons pour lesquelles il n'existait pas actuellement de théorie psychanalytique du mensonge.

Elles s'expliquaient en premier lieu par le fait que les cas les plus remarquables sont sans doute les moins remarqués, à cause du caractère paradoxal de la manifestation de leur problématique : qui consiste à masquer leur problématique. Elles s'expliquaient aussi par l'absence de ces sujets en analyse. En effet, les auteurs (P. Greenacre, *Op.cit.*, p. 281 ; W-R. Bion, *Op.cit.*, 1970, p. 172 ; J. Guillaumin, *Op.cit.*, 1982, p. 71 ; A. Bauduin, *Op.cit.*, 2007, p. 1) ont souligné que les sujets concernés, même si on les trouvait fréquemment bien compensés dans la vie courante, évitaient les lieux entendus comme « psy ». C'est sans doute pour cette raison que nous avons pu observer cette configuration clinique dans des dispositifs particuliers.

Les observations que nous en avons rapportées ont, nous le pensons, contribué à poursuivre les analyses d'auteurs comme P. Greenacre (*Op.cit.*, 1958), ou J. Chasseguet-Smirgel (*Op.cit.*, 1971), les premiers auteurs à aborder la question d'une « complicité inconsciente » du public. Pour ce faire, il a fallu se référer à des théories contemporaines. L'analyse de la « collusion parasitique » (C. Athanasiou-Popescu, *Op.cit.*, 2004, p. 550) qui lie le sujet à son hôte a nécessité l'emploi de concepts comme celui de « transfert par retournement » (Roussillon, *Op.cit.*, 1999, p. 14), d'« induction narcissique » (A. Eiguer, *Op.cit.*, 2001, p. 115), ou de « transfert subjectal » (B. Penot, *Op.cit.*, 2006). Aussi l'utilisation de concepts récents s'est-elle avérée indispensable pour comprendre comment et pourquoi les sujets examinés faisaient « héberger les pathologies de [leur] appareil psychique » (J-P. Pinel, *Op.cit.*, 2007, p. 21) par les destinataires de leur mensonge. Nous pensons avoir approfondi les perspectives ouvertes par les auteurs qui avaient soulevé l'existence d'une complicité inconsciente rendant le scénario mensonger crédible. À travers l'examen du cas de Jean-Bob, nous avons par exemple interrogé la faculté des sujets à susciter la croyance de leurs interlocuteurs. Nous avons expliqué que leur sensibilité au monde mental d'autrui leur permettait d'installer une transaction narcissique inconsciente où s'alimentait la

crédulité de leurs partenaires. Nous avons questionné cette forme d'empathie extrême qui permettait aux sujets de rendre crédibles leurs mensonges, et montré qu'elle était en fait consubstantielle d'une organisation psychique très précaire. L'analyse des mécanismes trans-subjectifs qui avaient valu à Jean-Bob l'adhésion de ses interlocuteurs, a ainsi permis de montrer que l'usage compulsif du mensonge s'observait chez des sujets à la « structuration » psychique très labile, définissable en termes de faux *self*. Sujets qui s'avèrent finalement assez peu étudiés, parce que dotés de caractéristiques cliniques qui les rend assez peu identifiables. De ce point de vue, la question du mensonge a permis d'interroger leur problématique et d'ouvrir l'analyse de tableaux cliniques à notre sens assez méconnus.

Nous avons repris les arguments versés par les pédiatres et utilisé les théories formulées autour du mensonge de l'enfant afin de saisir de quelles détresses infantiles l'inclinaison au mensonge de ces adultes pouvait-elle être le symptôme. Les sujets observés tentaient tous de solutionner un paradoxe identique : ne pouvoir vivre ni avec, ni sans autrui. De même que Monsieur Ripley usait de ses capacités rhétoriques comme d'un écran dressé face à ceux dont il sollicitait la présence, tous les sujets observés au long de ce travail « exprimaient » concomitamment une demande et un refus de lien. Le paradoxe qui les animait a été intelligible grâce à la prise en compte de la nature paradoxale du mécanisme défensif qu'ils employaient. C'est parce que nous avons pris en compte les logiques inconscientes qui poussent au *besoin de mensonge* que l'on a pu accéder à la souffrance des sujets concernés. La présence du mensonge atteste de l'existence de problématiques autrement insoupçonnables. Il constitue de façon générale, une parole qui s'oppose à la communication, et un acte qui exprime finalement qui sont les sujets, ou plutôt ce qu'ils ne veulent plus être : des images. D'où l'importance de sa prise en compte. Or, celle-ci n'est possible qu'à condition de ne pas se laisser aveugler par ses effets, puisque, comme nous l'avons remarqué, il tend à former une « communauté de déni » (M. Fain, *Op.cit.*).

W-R. Bion (*Op.cit.*, 1970) a écrit que le récepteur avait un intérêt personnel à accorder au mensonge un statut de vérité, mais que lorsque tel était le cas l'environnement était détérioré. Nous nous sommes efforcé de prolonger la voie tracée par cet auteur en tentant de prouver que le mensonge était un facteur d'espoir, à condition que son récipiendaire reconnaisse et accepte le fait d'être trompé. Nous pensons avoir démontré qu'il était possible de prendre en charge ce besoin d'induire autrui en erreur, à condition que le sujet puisse se sentir suffisamment contenu par un environnement qui l'écoute et l'étaie sans toutefois le

croire aveuglément. Il faut qu'il puisse exercer une emprise sur l'objet sans avoir le sentiment de le détruire. Entendre son mensonge c'est aussi entendre la haine omniprésente mais déniée qu'il déploie, dans l'espoir qu'il puisse s'en libérer ensuite. Dans cette optique, nous avons proposé de parler de scepticisme contre-transférentiel (A. Eiguer, *Op.cit.*, 1995, p. 116) en soulignant qu'il importait que le psychisme du récepteur ne soit pas court-circuité par la fascination que peut exercer le mensonge. Seule une écoute tempérée par un scepticisme bienveillant semble permettre d'accompagner le sujet vers le but auquel il tend inconsciemment. Cette réflexion a aidé, dans le dernier chapitre de ce travail, à aborder le sujet très sensible des dénonciations fictives faites par certains adolescents. Nous avons exploré le sens de ces mensonges spécifiques à l'aide de concepts métapsychologiques. L'observation de ce phénomène peu étudié a montré qu'il permettait d'accéder à des problématiques autrement négligées. Encore une fois, autour des quatre cas d'adolescents examinés, la prise en compte de la question du mensonge révélait une détresse insondable. Cette partie de la thèse a mis en lumière des registres cliniques nouveaux, impliquant le champ plurisubjectif. C'est là l'objet de nos futures recherches, d'autant que les causes de la vulnérabilité psychique des sujets observés restent encore à approfondir. Il importait déjà d'indiquer qu'elles s'avéraient inextricables sans user du concept de mensonge. La poursuite désormais nécessaire de nos recherches en la matière devrait contribuer à mieux comprendre comment pérenniser la prise en charge de ces sujets dont l'acte s'est avéré l'indice de problématiques psycho-sociales méconnues. Il reste sans doute, à mieux explorer les troubles dont le mensonge est le symptôme.

Nous ne saurons refermer cette synthèse sans souligner le fait que si le mensonge est connu pour masquer la réalité des choses, nous espérons avoir prouvé ici que sa prise en compte ouvrait l'observation d'une polysémie d'horizons cliniques autrement silencieux.

VII. Bibliographie.

ABRAHAM K. (1919), Contribution à la psychanalyse des névroses de guerre, in *Œuvres complètes 1915-1925*, T. 2, traduction de BARANDE I, Paris, Payot & Rivages, 2000, pp. 56-63.

ABRAHAM K. (1925), L'histoire d'un chevalier d'industrie à la lumière de la psychanalyse, in *Œuvres complètes 1915-1925*, T. 2, traduction de BARANDE I, Paris, Payot & Rivages, 2000, pp. 275-289.

ABRAHAM N & TOROK M. (1972), Introjecter, incorporer, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 6, pp. 111-122.

ABRAHAM N. (1981). *Jonas et le cas Jonas*, Paris, Flammarion, 1999, 163 p.

ADLER A. (1929), Le mensonge moyen de se mettre en valeur, in *L'enfant difficile. Technique de la psychologie individuelle comparée*, traduction de SCHAFER A, Paris, Payot & Rivage, 2006, pp. 170-181.

AHMAD J. (2006), L'expérience du mensonge au cours de la période de latence comme opération structurante, *Cliniques méditerranéennes*, n° 74, pp. 257-269.

ALLOUCH J. (2004). *Ombre de ton chien discours psychanalytique discours lesbien*, Paris, EPEL, 110 p.

AMATI-SAS S. (2003), Honte, ambiguïté et espaces de la subjectivité, *Revue française de Psychanalyse*, T. 67, n° 5, pp. 1771-1775.

AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION. (2000). *DSM-IV-TR: Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux Texte révisé*, traduction de GUELFY J-D et al., Paris, Masson, 2003, 1065 p.

ANDRÉ J. (2009). *Les 100 mots de la psychanalyse*, Paris, P.U.F, 2011, 128 p.

ANZIEU D. (1985). *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 291 p.

ANZIEU D. (1987), Les signifiants formels et le Moi-Peau, in ANZIEU D et al., *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, pp. 1-22.

ARISTOTE. (environ -385). *Ethique à Nicomaque*, traduction de TRICOT J, Paris, J. Vrin, 1990, 538 p.

ASHER R. (1951), Munchausen's syndrome, *Lancet*, n° 6, pp. 339-341.

ASSOUN P-L. (1991), Mensonge passionné et vérité inconsciente : Pour une psychanalyse des *Liaisons dangereuses*, in Ouvrage collectif, *analyses & réflexions sur Laclos Les liaisons dangereuses la passion amoureuse*, Edition Marketing, Paris, pp. 113-119.

ASSOUN P-L. (1997). *Psychanalyse*, Paris, PUF, 763 p.

ASSOUN P-L. (2002), Le symptôme d'innocence Syntaxe du préjudice, *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 47, pp. 25-34.

ASSOUN P-L. (2004), L'inconscient du crime. La criminologie freudienne, *Recherches en psychanalyse*, vol. 2, pp. 23-39.

ASSOUN P-L. (2008). *Freud et les sciences sociales. Psychanalyse et théorie de la culture*, Paris, Armand Colin, 214 p.

ATHANASSIOU-POPESCO C. (1991), Point technique Le parasitisme : une défense contre la souffrance et la croissance psychique, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 55, n° 4, pp. 1005-1022.

ATHANASSIOU-POPESCO C. (2004), Le parasitisme : quelques réflexions sur cette pathologie de la dépendance, *Revue française de Psychanalyse*, T. 68, n° 2, pp. 539-554.

AULAGNIER P. (1975a). *La violence de l'interprétation : du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF, 1999, 363 p.

AULAGNIER P. (1975b), L'histoire d'une demande et l'imprévisibilité de son futur : remarques actuelle, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 39, n° 1-2, pp. 87-102.

AULAGNIER (CASTORIADIS) P. (1976), Le droit au secret : condition pour pouvoir penser, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 14, pp. 141-157.

AUSTIN J-A. (1962). *Quand dire c'est faire*, traduction de LANE G, Paris, Seuil, 1970, 207 p.

BABINSKI J. (1909). *Démembrement de l'hystérie traditionnelle pithiatisme*, Paris, Imprimerie de la *Semaine médicale*, 30 p.

BABINSKI J & FROMENT J. (1915), Service de neurologie militarisé de l'hôpital de la Pitié, *Revue Neurologique 1914-1915*, n° 23-24, pp. 1151-1154.

BALIER C. (2006), Une psycho-criminologie psychanalytique, in GREEN A et al., *Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique Le dedans et le dehors*, Paris, PUF, pp. 543-571.

BALLET G. (1915). Présidence de la séance de la Société de Neurologie de Paris du jeudi 21 octobre 1915, Objet de la réunion : Les procédés d'examen clinique et la conduite à tenir dans les cas où l'on peut suspecter l'exagération ou la simulation de certains symptômes chez les « blessés nerveux », *Revue Neurologique*, sn, pp. 1244-1248.

BARNI J. (2003). *Emmanuel Kant Benjamin Constant Le droit de mentir*, Paris, Mille et une nuits, 95 p.

- BARRY A. (2003). *Le sujet nomade Lieux de passage et liens symboliques*, Paris, L'Harmattan, 273 p.
- BASCOU J-R. (1975). *L'enfant et le mensonge. Vérités et mensonge de l'enfant et de l'adolescent*, Toulouse, Privat, 272 p.
- BAUDUIN A. (2001), La répression, un défi à la répétition transférentielle ?, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 65, n° 1, pp. 145-162.
- BAUDUIN A. (2002), imposteur, in MIJOLLA de A et al., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, pp. 837-838.
- BAUDUIN A. (2007). *Psychanalyse de l'imposture*, Paris, PUF, 222 p.
- BAUMGARTNER E & MÉNARD P. (1996). *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Paris, Le Livre de poche, 2001, 848 p.
- BAYLE G. (1993), Le poison du secret, le poignard de la vérité, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 57, n° 2, pp. 349-357.
- BENSUSSAN P & RAULT F. (2002). *La dictature de l'émotion. La protection de l'enfant et ses dérives*, Paris Belfond, 276 p.
- BERGERET J. (1984). *La violence fondamentale. L'inépuisable Œdipe*, Paris, Dunod, 2000, 251 p.
- BERGERET J. (1997), Prélude à une étude psychanalytique de la croyance, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 61, n° 3, pp. 877-896.
- BERGERET J et al. (1996). *La pathologie narcissique Transfert, contre-transfert, technique de cure*, Paris, Dunod, 248 p.
- BERGERET J & HOUSER M, (2001). *La sexualité infantile et ses mythes*, Paris, Dunod, 279 p.
- BERGERET J & HOUSER M. (2002), Le sadisme... à travers ce qu'il n'est pas, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 66, n° 4, pp. 1269-1284.
- BERGSON H. (1932). *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 2008, 708 p.
- BERTRAND M. (2007), Situations extrêmes: le difficile chemin de la subjectivation, in AUBERT A-E ; SCelles R et al., *Dispositif de soin au défi des situations extrêmes*, Ramonville Saint-Agne, érès, pp. 25-32.
- BION W-R, (1970). *L'attention et l'interprétation Une approche scientifique de la compréhension intuitive en psychanalyse et dans les groupes*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1974, 214 p.

BION W-R, (1962). *Aux sources de l'expérience*, traduction de ROBERT F, Paris, PUF, 1979, 137 p.

BLEGER J, (1979), Psychanalyse du cadre psychanalytique, in KAËS R & al., *Crise rupture et dépassement*, Paris, Dunod, 1997, pp. 257-276.

BOUFFARTIGUE J & DELRIEU A-M, (1981). *Trésor des racines latines*, Paris, Belin, 1990, 335 p.

BOISSEAU J. (1949), Hystérie et simulation : L'accident pithiatique n'est autre chose qu'un accident simulé, *Annales medico-psychologiques mémoires originaux « hystérie et simulation »*, Juillet 1949, Cahors, Imprimerie A. Coneslant, pp. 121-167 et pp. 249-286.

BORNSTEIN S. (1966), Simulation et psychiatrie, *Entretiens psychiatriques*, n° 12, pp. 115-156.

BÖSZÖRMENYI-NAGY I & SPARK G. (1973). *Invisible loyalties : Reciprocity in intergenerational family therapy*, New York, Brunner/Mazel, 1984, 408 p.

BOUVIER D. (2007), Le cheval de Troie dans l'épopée grecque antique : entre ruse de guerre et objet d'art, VAN MAL-MAEDER D ; BERTHOLLET F et al., *Le Cheval de Troie. Variations autour d'une guerre*, Lausanne, Infolio, pp. 33-58.

BRADBURY R. (1950). *Chroniques martiennes*, traduction de ROBILLOT H, Paris, Denoël, 265 p.

BRADMETZ J. (1997), La croyance chez l'enfant : quelques aspects structuraux et développementaux, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 61, n° 3, pp. 943-954.

BRÉHAN de A. (1807). *Le mot et la chose, expliqués par les dérivés du latin*, Paris, LE Normant, Imprimeur-libraire, 440 p.

BRITON B. (1995), Réalité psychique et croyance inconsciente, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 59, n° 1, pp. 197-204.

CAÏN J. (1977). *Le double Jeu Essai psychanalytique sur l'identité*, Paris, Payot, 200 p.

CAILLOT J-P. (1992), Le faux et le renversement générationnel, *Gruppo*, n° 8, pp. 9-23.

CAMPION A. (2009), Quand la vérité déraile, *Le JDD*, in www.lejdd.fr/Culture/Cinema/Actualité/Quand-la-verite-deraille-76433.

CAREL A. (2002), Le processus d'autorité, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 66, n° 1, pp. 21-40.

CARRÈRE E. (1999). *L'adversaire*, Paris, Gallimard, 2000, 220 p.

CERTEAU de M. (1985), L'actif et le passif des appartenances, *Esprit*, n° 6, pp. 155-170.

CÉSAIRE A. (1939). *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 2001, 93 p.

CHAPELLON S. (2002). *Mémoire d'un menteur*, Mémoire de maîtrise sous la direction de C.VACHERET, Lyon, CRPPC.

CHAPELLON S. (2004). *Ces Personnes qui font croire que... Perspectives métapsychologiques à propos du mensonge*, recherche de DEA sous la direction du Professeur B. DUEZ, Lyon, CRPPC.

CHAPELLON S. (2007), Le mensonge, fonction limite d'un moi désintégré, *Psychologie & Education*, n° 3, pp. 41-62.

CHAPELLON S. (2008a), Pathologie de migrants ? Réflexions sur la dynamique psychique des sujets émigrés autour de la nouvelle Amok, *Psychologie & Éducation*, n° 1, pp. 9-28.

CHAPELLON S. (2008b), La problématique de l'autorité dans les familles migrantes, *Psychologie & Education*, n° 4, pp. 33-56.

CHAPELLON S. (2010), Mensonge dans la civilisation, *Nouvelle Revue de Psychosociologie*, vol. 9, n° 1, pp. 187-197.

CHAPELLON S. (2011a), L'intervention sociale au risque d'une précarisation familiale, in ZAOUCHE GODRON C & al., *Précarités et éducation familiale*, Toulouse, érès, pp. 367-373.

CHAPELLON S. (2011b), L'enfant de migrant est-il soluble dans l'école ? Réflexion autour des effets trans-familiaux de la migration, *Nouvelle Revue de Psychosociologie*, vol. 11, n° 2, pp. 207-220.

CHAPELLON S. (2011c), L'autorité familiale entre crise et conflit, *Le divan familial*, n° 27, pp. 135-147.

CHAPELLON S. (2011d), Le psychologue cet étranger, *Psychologie & éducation*, n° 3, Paris, AFPEN, pp. 21-36.

CHAPELLON S. (2011e), Éloge du mensonge. Qu'est-ce que tromper pourrait dire ?, *Enfance & Psy*, n° 53, 4, pp. 48-57.

CHAPELLON S. (2011f), Familles insuffisamment bonnes. L'identité professionnelle à l'épreuve du parent, in CATARZI E & POURTOIS J-P, *Educazione familiare e servizi per l'infanzia*, University Press, pp. 205-209.

CHAPELLON S & CÉCILE C. (2012), « L'éducation sentimentale » Le lien éducatif à l'épreuve de sa part informelle, *La Revue française d'éducation comparée*, n° 8, pp. 31-52.

CHAPELLON S ; TRUFFAUT J ; MARTY F. (2013), Le Père Noël : fonction sociale et destin psychique d'un culte enfantin, *Nouvelle Revue de Psychosociologie*, n° 16, (à paraître).

CHAR R. (1977). *Chants de la Balandrane*, Paris, Gallimard, 80 p.

CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1971), Le rossignol de l'empereur de Chine. Essai psychanalytique sur le « faux », in *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité*, Paris, Payot, 1971, pp. 183-216.

CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1988), Le pervers s'avance masqué, in *Pouvoirs du négatif dans la psychanalyse et la culture*, Seyssel, Champ Vallon, pp. 21-25.

CHEMAMA R & VANDERMERSCH B. (1995). *DICTIONNAIRE de la Psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005, 462 p.

CHERKI A. (2006). *La frontière invisible Violences de l'émigration*, Paris, éditions elema, 181 p.

CHERVET B. (1992), Régression et castration. A partir de « Deux mensonges d'enfants », *Revue Française de Psychanalyse*, T. 56, n° 4, pp. 1065-1074.

CHERVET B. (2001), Source et avènement de l'identité de psychanalyste, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 65, n° 3, pp. 771-785.

CHERVET B. (2009), L'après-coup la tentative d'inscrire ce qui tend à disparaître, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 73, n° 5, pp. 1361-1442.

CICCONE A. (1999). *La transmission psychique inconsciente*, Paris, Dunod, 204 p.

CLÉMENT R. (1960). *Plein soleil*, film, Paris, Robert & Raymond Hakim Company, s.l, 115 minutes.

COLLODI C. (1881). *Les aventures de Pinocchio. Histoire d'un pantin*, Édition présentée et annotée par GARDAIR J-M, Paris, Gallimard, 2002, 293 p.

CONRI C ; MOREAU F ; ATTOLINI E ; ETESSE J-P ; FLEURY B ; DUCLOUX G. (1987), Pathologie factice. Etudes de trente et un cas, *Séminaire des Hôpitaux de Paris*, vol. 63, n° 3, pp. 97-101.

COSTEDOAT A. (1933). *La simulation des symptômes pathologiques et des maladies*, Paris, Imp J-B Baillière & fils, 431 pages

CORRAZE J. (1976). *De l'hystérie aux pathomimies*, Paris, Dunod, 329 p.

CYRULNIK B. (1999), Sous les ailes du mensonge, in SOLEMME de M et al., *La sincérité du mensonge*, Paris, Dervy, pp. 15-40.

CYRULNIK B. (2003). *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2005, 210 pages.

CYRULNIK B. (2010). *Mourir de dire La honte*, Paris, Odile Jacob, 260 p.

D'APRUZZO A. (2006), Fonction alpha et éléments bêta, in NERI C ; CORREALE A ; FADDA P et al., *Lire Bion*, Ramonville Saint-Agne, érès, pp. 31-38.

DEKONINK R. (2004), L'idolâtrie : erreur ou mensonge ?, in LENAIN T *et al.*, *Mensonge, mauvaise foi, mystification*, Paris, Vrin, pp. 57-74.

DELRIEU A. (2001). *Sigmund Freud Index thématique 2^e édition*, Paris, Anthropos, 1568 p.

DENIS P. (1992), Emprise et théorie des pulsions, *Revue Française de Psychanalyse* T. 56, pp. 1297-1422.

DESHAIES G. (1948), Psychologie d'une simulation, *L'hygiène mentale*, vol. 37, n° 6, pp. 80-92.

DERRIDA J. (1995), Histoire du mensonge. Prolégomènes, *Cahiers de l'Herne*, n° 83, pp. 495-520.

DERRIDA J. (1999). *Sur parole : Instantanés philosophiques*, La Tour d'Aigues, Editions de l'aube, 114 p.

DEUTSCH H. (1921), Sur le mensonge pathologique-Pseudologia phantastica, in *Les introuvables cas cliniques et auto-analyse (1918-1930)*, traduction de CHRISTIEN C & ZILBERFARB S, Paris, Seuil, 2000, pp. 53-68.

DEUTSCH H. (1942), Divers troubles affectifs et leurs rapports avec la schizophrénie, in *La psychanalyse des névroses*, traduction de RINTZLER G, Paris, Payot, 1970, pp. 223-238.

DEUTSCH H. (1955), L'imposteur : contribution à la psychologie du Moi d'un type de psychopathe, in *Les « comme si » et autres textes*, traduction de ZILBERFARB S & ORSOT C, Paris, Seuil, 2007, pp. 217-238.

DEVEREUX G. (1951). *Psychothérapie d'un Indien des plaines*, traduction de GODEFROY J-C, Paris, Fayard, 678 p.

DIET E. (1996), Le thanatophore, in KAËS R *et al.*, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, pp. 121-159.

DONNET J-L. (1995). *Le divan bien tempéré*, Paris, PUF, 308 p.

DONNET J-L. (2002), Retour sur l'échange agi-parlé, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 66, n° 5, pp. 1575-1580.

DOUVILLE O. (2004), Incidences de l'exil dans les subjectivations adolescentes, in GUTTON P ; BOURCET S *et al.*, *La naissance pubertaire L'archaïque génitale et son devenir*, Paris, Dunod, pp. 153-168.

DUBOIS J *et al.* (1964). *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris, Larousse, 1997, 822 p.

DUEZ B. (1988). *La primitivité symbolique « Pour une psychanalyse de l'antisocialité dans les sciences humaines. »*, thèse en deux volumes, Lyon CRPPC.

DUPRÉ E. (1905). *La mythomanie, étude psychologique et médico-légale du mensonge et de la fabulation morbides*, Paris, Imprimerie typographique Jean Gainche, 263 p.

DUPRÉ E. (1925). *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 501 p.

DUPRÉ E & LOGRE J-B. (1911), Les délires d'imagination, *L'Encéphale*, 6^e année, n° 3, Mémoires originaux, pp. 209-232 ; 430-450.

DURANDIN G. (1972). *Les fondements du mensonge*, Paris, Flammarion, 451 p.

ENCYCLOPEDIA UNIVERSALIS. (1997). *Dictionnaire De la Psychanalyse*, Paris, Albin Michel, 919 p.

EIGUER A. (1989). *Le pervers narcissique et son complice*, Paris, Dunod, 1996, 206 p.

EIGUER A. (1995). *Le cynisme pervers*, Paris, L'Harmattan, 174 p.

EIGUER A. (1997). *Petit traité des perversions morales*, Paris, Bayard, 152 p.

EIGUER A. (1998), Le faux self du migrant, in KAËS R *et al.*, *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Paris, Dunod, pp. 91-105.

EIGUER A. (2001). *Des perversions sexuelles aux perversions morales. La jouissance et la domination*, Paris, Odile Jacob, 220 p.

EIGUER A. (2003), Outrage à l'intimidé, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 67, n° 3, pp. 857-871.

EISSLER K. (1979), Digression sur la simulation, in *Freud sur le front des névroses de guerre*, traduction de DROUIN M ; PORGE A ; PORGE E ; VINDRAS A-M, Paris, PUF, 1992, pp. 181-209.

FAIMBERG H. (1995), Malentendu et vérité psychiques, *Revue française de Psychanalyse*, vol. 59, n° 1, pp. 213-218.

FAIN M & BRAUNSCHWEIG D. (1975). *La nuit, le jour : essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, Paris, PUF, 302 p.

FAIN M. (1981), Diachronie, structure, conflit œdipien. Quelques réflexions, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 45, n° 4, pp. 985-998.

FALZEDER E. (2005), « Ma grande-patiente, mon fléau principal » La découverte d'un cas de Freud et ses répercussions, in HAYNAL A ; FALZEDER E ; ROAZEN P *et al.*, *Dans les secrets de la psychanalyse et de son histoire*, Paris, PUF, pp. 163-194.

FAVAREL-GARRIGUES B. (2001), Logique sans merci, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 4, 2, pp. 99-108.

FAVEZ-BOUTONIER. (1957), Psychanalyse et criminologie, *La psychanalyse*, n° 3, pp. 1-15.

FÉDIDA P. (1978). *L'absence*, Paris, Gallimard, 356 p.

FERENCZI S. (1928), Le problème de la fin de l'analyse, in *Œuvres complètes 1927-1933*, T. 4, traduction de DUPONT J ; HOMMEL S ; SAMSON F ; SABOURIN P ; THIS B, Paris, Payot, 1982, pp. 43-52.

FIORI R. (2008), Une femme mélancolique- La sixième analyse de Freud, *Revue de la cause freudienne*, n° 69, pp. 185-189.

FISCHER R & GUGLIELMO A. (2012), La prétendue victime du 11 Septembre, *Courrier international*, n° 1134-1135-1136, pp. 44-47.

FIZE M. (2007). *Les menteurs. Pourquoi ont-ils peur de la vérité ?* Paris, Marabout, 186 p.

FLOURNOY O. (1985). *L'acte de passage : d'une manière de terminer sa psychanalyse*, Neuchâtel, La Baconnière, 158 p.

FONAGY P. (1995), Le jeu avec la réalité : le développement de la réalité psychique et son dysfonctionnement chez les personnalités borderline, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 59, n° 1, pp. 221-230.

FORMAN M (1975). *Vol eu dessus d'un nid de coucou*, film, s.l, Fantasy films United Artists, 133 minutes.

FREUD A. (1951). *Traitement psychanalytique des enfants*, traduction de BERMAN A et ROCHAT E, Paris, PUF, 1951, p. 128.

FREUD A. (1965), Le mensonge, in *Le normal et le pathologique chez l'enfant*, traduction de WIDLÖCHER D, Paris, Gallimard, pp. 91-92.

FREUD S. (1873-1939). *Sigmund Freud Correspondance 1873-1939 Nouvelle édition augmentée*, textes choisis par FREUD. Ernst, traduction de BERMAN A, Paris, Gallimard, 1979, 543 p.

FREUD S. (1892-1893), Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition des symptômes hystériques par la « contre-volonté », in *Résultats, idées problèmes I*, traduction de ALTOUNIAN J & BOURGUIGNON O, CORAN G, LAPLANCHE J, RAUZY A, Paris, PUF, 1998, pp. 31-43.

FREUD S. (1894), Les psychonévroses de défense, in *Névrose, psychose et perversion*, traduction de LAPLANCHE J, Paris, PUF, 2008, pp. 1-14.

FREUD S & BREUER J. (1895). *Etudes sur l'hystérie*, traduction de BERMAN A, Paris, PUF, 2006, 254 p.

FREUD S. (1895 [1950]), De l'esquisse d'une psychologie scientifique, in *La naissance de la psychanalyse*, traduction de BERMAN A, Paris, PUF, 1973, pp. 309-371.

FREUD S. (1896), L'étiologie de l'hystérie, in *Névrose, psychose et perversion*, traduction de BISSERY J ; LAPLANCHE J, Paris, PUF, 2008, pp. 83-112.

FREUD S. (1887-1902), Lettres – Esquisses – Notes, in *La naissance de la psychanalyse*, traduction de BERMAN A, Paris, PUF, 1973, pp. 47-186.

FREUD S. (1899 [1900]). L'interprétation des rêves, in *Œuvres complètes Psychanalyse IV*, traduction de ALTOUNIAN J ; COTET P ; RAUZY A ; ROBERT F, Paris, PUF, 2004, pp. 14-756.

FREUD S. (1901). *Psychopathologie de la vie quotidienne*, traduction de JANKÉLÉVITCH S, Paris, Payot, 1969, 297 p.

FREUD S. (1904 [1905]), De la psychothérapie, in *La technique psychanalytique*, traduction de BERMAN A, Paris, PUF, 1994, pp. 9-22.

FREUD S. (1905a). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, traduction de MESSIER D, Paris, Gallimard, 1988, 442 p.

FREUD S. (1905b), Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora), in *Cinq psychanalyses*, traduction de BONAPARTE M & LOEWENSTEIN R-M., Paris, PUF, 1954, pp. 1-92.

FREUD S. (1906), L'établissement des faits par voie diagnostique et la psychanalyse, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, traduction de FÉRON B, Paris, Gallimard, 1985, pp. 9-28.

FREUD S. (1906-1909). *Sigmund Freud - C.G. Jung. Correspondance*, vol. 1, traduction de FIVAZ-SILBERMANN R, Paris, Gallimard, 1975a, 363 p.

FREUD S. (1907), Les explications sexuelles données aux enfants, in *La vie sexuelle*, traduction de BERGER D, Paris, PUF, 1972, pp. 7-13.

FREUD S. (1908-1938). *Sigmund Freud. Ludwig Binswanger Correspondance 1908-1938*, traduction de MENAHEM R & STRAUSS M, Paris, Calman-Lévy, 1995, 378 p.

FREUD S. (1909a), Analyse d'une phobie d'un garçon de 5 ans. (*Le petit Hans*), in *Cinq psychanalyses*, traduction de BONAPARTE M & LOEWENSTEIN R-M, Paris, PUF, 2006, pp. 93-198.

FREUD S. (1909b), Le roman familial des névrosés, in *Névrose, psychose et perversion*, traduction de LAPLANCHE J, Paris, PUF, 2008, pp. 157-160.

FREUD S. (1909-1939). *Sigmund Freud correspondance avec le Pasteur Pfister 1909-1939*, traduction de JUMEL L, Paris, Gallimard, 1966, 209 p.

FREUD S. (1909 [1910]), Cinq Leçons sur la psychanalyse, in *Cinq Leçons sur la psychanalyse*, traduction de LE LAY Y, Paris, Payot & Rivages, 2010, pp. 27-89.

FREUD S. (1910-1914). *Sigmund Freud - C.G. Jung. Correspondance*, vol. 2, traduction de FIVAZ-SILBERMANN R, Paris, Gallimard, 1975b, 405 p.

FREUD S. (1912-1913), *Totem et tabou*, traduction de JANKÉLÉVITCH S, Paris, Payot & Rivages, 2001, 226 p.

FREUD S. (1913a), Un rêve utilisé comme preuve, in *Névrose, psychose et perversion*, traduction de GUÉRINEAU D, Paris, PUF, 2008, pp. 199-208.

FREUD S. (1913b), Deux mensonges d'enfants, in *Névrose, psychose et perversion*, traduction de BERGER D, LAPLANCHE J, Paris, PUF, 2008, pp. 183-188.

FREUD S. (1914a), Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, traduction de LAPLANCHE J, Paris, PUF, 1972, pp. 81-105.

FREUD S. (1914b), Sur l'histoire du mouvement psychanalytique, in *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, traduction de HEIM C, Paris, Gallimard, 1991, pp. 9-79.

FREUD S. (1914 [1915]), Observations sur l'amour de transfert, in *La technique psychanalytique*, traduction de BERMAN A, Paris, PUF, 1994, pp. 116-130.

FREUD S. (1914-1919). *Sigmund Freud - Sandor Ferenczi, Correspondance*, vol. 2, traduction de Groupe du Coq-Héron, Paris, Calman-Lévy, 1996, 448 p.

FREUD S. (1915), L'inconscient, in *Métapsychologie*, traduction de LAPLANCHE J ; PONTALIS J-B ; BRIAND J-P ; GROSSEIN J-P ; TORT M, Paris, Gallimard, 1968, pp. 65-108.

FREUD S. (1915 [1917]), Deuil et mélancolie, in *Deuil et mélancolie*, Paris, Payot & Rivages, 2011, pp. 41-78.

FREUD S. (1916), Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, traduction de BOURGUIGNON A ; CHERKI A ; COTET P, Paris, Gallimard, 1985, pp. 135-172.

FREUD S. (1916-1917a). *Introduction à la psychanalyse*, traduction de JANKÉLÉVITCH S, Paris, Payot, 1966, 441 p.

FREUD S. (1916-1917b), Sur les transpositions de pulsions particulièrement dans l'érotisme anal, in *La vie sexuelle*, traduction de BERGER D, Paris, PUF, 1972, pp. 106-112.

FREUD S. (1919), « Un enfant est battu » Contribution à la genèse des perversions sexuelles, in *Névrose, psychose et perversion*, traduction de GUÉRINEAU D, Paris, PUF, 2008, pp. 219-244.

FREUD S. (1920a), Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, in *Névrose, psychose et perversion*, traduction de GUÉRINEAU D, Paris, PUF, 2008, pp. 245-270.

FREUD S. (1920b). *Au-delà du principe de plaisir*, traduction de LAPLANCHE J & PONTALIS J-B, Paris, Payot & Rivages, 2010, pp. 35-153.

FREUD S. (1920 [1955]), Rapport d'expert sur le traitement électrique des névrosés de guerre, in *Résultats, idées, problèmes I*, traduction de ALTOUNIAN J, BOURGUIGNON A ; COTET P ; RAUZY A, Paris, PUF, 1998, pp. 249-254.

FREUD S. (1920-1933). *Sigmund Freud - Sandor Ferenczi, Correspondance*, vol. 3, traduction de Groupe du Coq-Héron, Paris, Calman-Lévy, 2000, 584 p.

FREUD S. (1921), Psychologie collective et analyse du moi, in *Essais de psychanalyse*, traduction de COTET P ; BOURGUIGNON A ; ALTOUNIAN J ; BOURGUIGNON O ; RAUZY A, Paris, Payot, 1981, pp. 115-217.

FREUD S. (1921 [1941]), Psychanalyse et télépathie, in *Résultats, idées, problèmes II*, traduction de CHABOT B, Paris, PUF, 2002, pp. 7-24.

FREUD S. (1923), Le moi et le ça, in *Essais de psychanalyse*, traduction de LAPLANCHE J, Paris, Payot, 1981, pp. 220-275.

FREUD S. (1925a), Ma vie et la psychanalyse, in *Ma vie et la psychanalyse*, traduction de BONAPARTE M, Paris, Gallimard, 1950, pp. 11-91.

FREUD S. (1925b), La négation, in *Résultats, Idées, Problèmes II*, traduction de LAPLANCHE J, Paris, PUF, 2002, pp. 135-140.

FREUD S. (1926). *Inhibition, symptôme et angoisse*, traduction de DORON J et DORON R, Paris, PUF, 2005, 88 p.

FREUD S. (1929 [1930]). *Malaise dans la civilisation*, traduction de ODIER C & J, Paris, PUF, 1973, 107 p.

FREUD S. (1933). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, traduction de ZEITLIN R-M, Paris, Gallimard, 1984, 263 p.

FREUD S. (1937a), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, in *Résultats, Idées, Problèmes II*, traduction de ALTOUNIAN J ; BOURGUIGNON A ; COTET P ; RAUZY A, Paris, PUF, 2002, pp. 231-268.

FREUD S. (1937b), Constructions dans l'analyse, in *Résultats, Idées, Problèmes II*, traduction de HAWELKA E-R ; HUBER U ; LAPLANCHE J, Paris, PUF, 2002, pp. 269-282.

FRIBOURG-BLANC A. (1931), Les fausses simulations en médecine légale psychiatrique, in *Rapports du 35e congrès des aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française*, Paris, Masson & Cie, pp. 165-223.

FUSTIER P. (1988), L'infrastructure imaginaire de l'institution, à propos de l'enfance inadaptée, in KAËS R et al., *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, pp. 131-156.

FUSTIER P. (1996), Le cas fondateur en recherche clinique, *Bulletin de psychologie*, n° 425, pp. 471-475.

FUSTIER P. (2000). *Le lien d'accompagnement entre don et contrat salarial*, Paris, Dunod, 2005, 238 p.

FUSTIER P. (2005), Ce que clôture pourrait dire, *Les cahiers du CRPPC*, n°15, pp. 37-57.

FUSTIER P. (2008a), La relation d'aide et la question du don, *Nouvelle revue de psychosociologie*, n° 6, pp. 27-39.

FUSTIER P. (2008b), *Les corridors du quotidien*, Paris, Dunod, 189 p.

FUSTIER P & CARRY J. (2010). *L'éduc et le psy Lettres sur la clinique du soin éducatif*, Paris, Dunod, 179 p.

GADDINI. (1988), De l'imitation, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 52, n° 4, traduction de DURIEUX M-C, pp. 969-987.

GAGNEBIN M. (2004). *Authenticité du faux Lectures psychanalytiques*, Paris, PUF, 320 p.

GIANNOLI X. (2008). *A l'origine*, film, Paris, Rectangle production, 130 minutes.

GINDELE T. (2003), Freud, Lacan, Sidonie : décalages, in RIEDER I & VOIGT D, *SIDONIE Csillag Homosexuelle chez Freud lesbienne dans le siècle*, traduction de GINDELE T, Paris, EPEL, pp. 395-402

GIRAUDOUX J. (1935). *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, Le livre de poche, 186 p.

GORI R. (1977), Entre cri et langage : l'acte de parole, in ANZIEU D ; GIBELLO B ; ANZIEU A ; BARRAU B ; MATHIEU M ; BION W-R, *Psychanalyse et langage Du corps à la parole*, Paris, Dunod, 1989, pp. 70-102.

GOUGOULIS N. (2002), Hirschfeld Elfriede, in MIJOLLA de A et al., *Dictionnaire international de la psychanalyse* (2 Tomes), Paris, Hachette, 2005, pp.779-780.

GRANGE-SÉGÉRAL É & AUBERTEL F. (2009), Etre seul en présence de sa famille : enjeux et impacts de l'adolescence dans la groupalité familiale en thérapie, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 53, 2, pp. 29-40.

GRANGE-SÉGÉRAL É & GRIOT A. (2012), L'hospitalisation sous l'angle psychodramatique ou « l'incassable Monsieur B. », *L'évolution psychiatrique*, n°77, pp. 642-651.

GREEN A. (1971), La projection : de l'identification projective au projet, in *La folie privée Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 227-258.

GREEN A. (1979), Le silence du psychanalyste, in *La folie privée Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 365-400.

GREEN A. (1980), La mère morte, in *Narcissisme de vie Narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, pp. 222-254.

- GREEN A. (1982), *Après coup*, l'archaïque, in *La folie privée Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 259-291.
- GREEN A. (1987), La capacité de rêverie et le mythe étiologique, in *La folie privée Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 401-426.
- GREEN A. (1991), Méconnaissance de l'inconscient (science et psychanalyse), in DOREY R et al., *L'inconscient et la science*, Paris, Dunod, pp. 140-217.
- GREEN A. (1993). *Le travail du négatif*, Paris, Éditions de Minuit, 397 p.
- GREEN A. (1999), Genèse et situation des états limites, in ANDRÉ J et al., *Les états limites Nouveau paradigme pour la psychanalyse ?*, Paris, PUF, pp. 23-68.
- GREENACRE P. (1958), Les imposteurs, in *L'identification l'autre, c'est moi*, traduction de MARTIN F, Paris, Tchou, 1978, pp. 267-285.
- GUEDJ M-J. (1989), Le syndrome de Münchhausen par procuration, *Nervure Journal de psychiatrie*, T. 2, n° 3, pp. 37-40.
- GUILLAUMIN J. (1982), Soit disant Œdipe. Désirs œdipiens et désirs de l'œdipe, in *Œdipe la psychanalyse d'aujourd'hui*, Toulouse, Privat, pp. 59-84.
- GUILLAUMIN J. (1983). *Psyché Etudes psychanalytiques sur la réalité psychique*, Paris, PUF, 338 p.
- GUILLAUMIN J. (1986), Négation, négativité, renoncement, création, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 50, n° 4, pp. 1173-1181.
- GUILLAUMIN J. (1989), Étrange espèce d'espace ou la pensée du négatif dans le champ de la psychanalyse. Hypothèses sur les rapports du dispositif freudien, des origines et des pratiques de groupe ou de face à face, in MISSENARD A et al., *Le négatif figures et modalités*, Paris, Dunod, pp. 23-46.
- GUILLAUMIN J. (1998). *Transfert/contre-transfert*, Bordeaux, L'esprit du temps, 267 p.
- GUILLAUMIN J. (2001). *Adolescence et désenchantement*, Bordeaux, L'Esprit du temps, 157 p.
- GUTTON P. (2003), Quelques arguments concernant la cure des adolescents, in GIVRE P ; GUTTON P ; MARTY F et al., *Le fait accompli dans la psychothérapie de l'adolescent*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, pp. 175-194.
- HACHET P. (1999). *Le mensonge indispensable Du trauma social au mythe*, Paris, Armand Colin, 160 p.
- HAYEZ J-Y & BECKER E. (1997). *L'enfant victime d'abus sexuel et sa famille : évaluation et traitement*, Paris, PUF, 1999, 304 p.

HAYEZ J-Y ; VERVIER J-F ; CHARLIER D. (1994), De la crédibilité des allégations des mineurs d'âge en matière d'abus sexuel, *Psychiatrie de l'enfant*, vol. 37, n° 2, pp. 361-394.

HÉRITIER F. (1981). *L'exercice de la parenté*, Paris, éditions EHESS, 208p.

HIGHSMITH P. (1955). *Monsieur Ripley*, traduction LGF, 2007, 318 p.

HOMÈRE. (III^{ème} siècle avant J-C). *Odyssée*, traduction de BÉRARD V, Paris, Gallimard, 1955, 601 p.

HOUSIER F. (2003), Émergence du concept de limite psychique, à partir des premiers travaux psychanalytiques, in SCÉLLES R *et al.*, *Limites, liens et transformations*, Paris, Dunod, pp. 17-36.

HOUSIER F. (2007a), Les paradoxes du travail institué par décision de justice : reprise de la question du cadre interne à partir du contre-transfert, in AUBERT A-E ; SCÉLLES R *et al.*, *Dispositif de soin au défi des situations extrêmes*, Ramonville Saint-Agne, érès, pp. 107-130.

HOUSIER F. (2007b), Mythe phylogénétique, rêve et conte pour enfant : la permanence d'une trace infanticide dans la culture freudienne, *Le Divan familial*, n° 19, pp. 131-140.

HOUSIER F. (2008), Transgression et recours à l'acte à l'adolescence : une forme agie d'appel à l'objet, *Annales Médico-psychologiques*, vol. 166, n° 9, pp. 711-716.

HOUSIER F. (2010). *Anna Freud et son école Créativités et controverses*, Paris, CampagnePremière/, 299 p.

JANIN C. (1988), Les séductions de la réalité : éléments pour une topique du traumatisme, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 52, n° 6, pp. 1451-1461.

JEAMMET P & AUBIN J-P. (1978), Réflexions sur les conditions d'une utilisation thérapeutique des institutions pour adolescents, *Revue de Neuropsychiatrie Infantile*, n° 10-11, pp. 591-600.

JOLLY P. (2010), Une vie en chantiers, in www.lemonde.fr/societe/article/2010/03/16/une-vie-en-chantiers_1320048_3224.html.

JONES E. (1951). *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud Les années de maturité 1901-1919*, vol. 2, traduction de BERMAN A, Paris, PUF, 2002, 512 p.

KAËS R. (1987), Le malaise du monde moderne et l'expérience transitionnelle du groupe, *Revue psychanalytique de groupe*, n°7-8, pp. 148-163.

KAËS R. (1988), La diffraction des groupes internes, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 11, pp. 159-174.

KAËS R. (1989), Le pacte dénégatif dans les ensembles transsubjectifs, in MISSENARD A *et al.*, *Le négatif figures et modalités*, Paris, Dunod, pp. 101-135.

KAËS R. (1993), Le sujet de l'héritage, in KAËS R *et al.*, *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, pp. 1-16.

KAËS R. (2009). *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 248 p.

KAHN J-F. (1989). *Esquisse d'une philosophie du mensonge*, Paris, Flammarion, 337 p.

KHAN M. (1974). *Le soi caché*, traduction de MONOD C & PONTALIS J-B, Paris, Gallimard, 1976, 434 p.

KLEIN M. (1946 [1952]), Notes sur quelques mécanismes schizoïdes, in M KLEIN ; HEIMANN P ; ISAACS S ; RIVIÈRE J, *Développements de la psychanalyse*, traduction de BARANGER W, Paris, PUF, 1966, pp. 274-300.

KRISTEVA J. (1989), Commentaires sur le texte de J. Guillaumin, in MISSENARD A *et al.*, *Le négatif figures et modalités*, Paris, Dunod, pp. 47-56.

KRISTEVA J. (2003), Peut-on parler encore d'esthétique ? Ou du destin de la sublimation selon Colette, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 67, n° 2, pp. 647-661.

LACAN J. (1953-1954). *Le séminaire Livre I Les écrits techniques de Freud*, Paris, Éditions du Seuil, 316 p.

LACAN J. (1956-1957). *La relation d'objet Livre IV*, Paris, Éditions du seuil, 1994, 344 p.

LACAN J. (1964). *Le séminaire livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, 248 p.

LAFON R *et al.*, (1963). *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*, Paris, PUF, 1991, 1060 p.

LAFONTAINE de J. (1668). *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1965, 541 p.

LAGACHE D. (1949), Psychologie clinique et méthode clinique, *L'Évolution psychiatrique*, vol. 14, n° 2, pp. 155-178.

LANGS R. (1980), *Thérapie de Vérité – Thérapie de Mensonge. Des mésalliances thérapeutiques*, traduction de BERCHERIE P, Paris, PUF, 1988, 372 p.

LAPLANCHE J. (1970). *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 237 p.

LAPLANCHE J. (1980). *Problématiques II Castration symbolisations*, Paris, PUF, 315 p.

LAPLANCHE J. (1986), De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée, *Etudes freudiennes*, n° 27, pp. 7-25.

LAPLANCHE J. (1992). *Le primat de l'autre en psychanalyse. Travaux 1967-1992*, Paris Flammarion, 1997, 458 p.

- LAPLANCHE J. (1999). *Entre séduction et inspiration l'homme*, Paris, PUF, 1999, 338 p.
- LAPLANCHE J. (2008). *La révolution copernicienne inachevée*, Paris, PUF, 496 p.
- LAPLANCHE J & PONTALIS J-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1998, 523 p.
- LAUGIER S (1996), mensonge, in CANTO-SPERBER M *et al.*, *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale* [2 Tomes], Paris, PUF, 2004, pp. 1237-1241.
- LAURENT J. (1994). *Du mensonge*, Paris, Plon, 110 p.
- LEBRUN C. (2007), Hélène Deutsch éternelle adolescence, in GIVRE P ; TASSEL A *et al.*, *Le tourment adolescent. Pour une théorisation de la puberté psychique*, Paris, PUF, pp. 153-176.
- LEGENDRE P, (1985). *Leçons IV L'inestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard, 407 p.
- LEGRAND DU SAULLE H. (1883). *Les hystériques*, Paris, Baillière et fils, 625 p.
- LE MALÉFAN P. (2006), Dupré père de l'enfant menteur appelé aussi mythomane ou Un trouble des conduites au temps de la doctrine des constitutions, *Evolution psychiatrique*, vol. 71, n° 3, pp. 447-469.
- LENCLUD G. (2011), L'acte de mentir Remarques sur le mensonge, *Terrain*, n° 57, pp. 4-19.
- LE RUN J-L. (2003), Une si douce autorité ou l'art d'être grand-père, *Enfance & Psy*, n° 22, pp. 16-24.
- LESOURD S. (2004), La déconstruction-reconstruction des systèmes référentiels, in GUTTON P ; BOURCET S *et al.*, *La naissance pubertaire l'archaïque génital et son devenir*, Paris, Dunod, 2004, pp. 99-126.
- LOGRE J-B. (1921-1923), Etat mental des hystériques, in SERGENT E ; RIBADEAU-DUMAS L ; BABONNEIX L, *Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée*, T. 1, Paris, A. Maloine et fils, pp. 312-372.
- LYNCH D. (2001). *Mullholand-Drive*, film, s.l, StudioCanal & Asymmetrical Prod, 146 minutes.
- MAC DOUGALL J. (1978). *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 222 p.
- MAC DOUGALL J. (1982). *Théâtre du Je*, Paris Gallimard, 247 p.
- MADEIRA V & VITAL-DURAND B. (2006), *J'ai menti*, Paris, Stock, 156 p.
- MARGOLIS. G-J. (1976), Identité et secret, in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 14, pp. 131-141.

MARIE C-V ; TEMPORAL F ; CONDON S ; BRETON D ; CHANTEUR B. (2009-2010), Migrations, famille et vieillissement : Défis et enjeux pour la Guyane, in www.insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=19085

MARTY F. (1983), Quelques vérité sur le mensonge, *Revue de l'infirmière*, n° 2, pp. 18-20.

MARTY F. (1989), Hercule ou la colère des Dieux, *Adolescence*, n° 7, pp. 189-195.

MARTY F. (1997a), Violences à l'adolescence, in MARTY F et al., *L'illégitime violence La violence et son dépassement à l'adolescence*, Ramonville Saint-Agne, érès, 2000, pp. 7-20.

MARTY F. (1997b), A propos du parricide et du matricide à l'adolescence, in MARTY F et al., *L'illégitime violence La violence et son dépassement à l'adolescence*, Ramonville Saint-Agne, érès, 2000, pp. 95-110.

MARTY F. (1999). *Filiation, parricide et psychose à l'adolescence. Les liens du sang*, Toulouse, érès, 208 p.

MARTY F. (2001), Potentialités perverses à l'adolescence, *Cliniques méditerranéennes*, n° 63, pp. 263- 279.

MARTY F. (2003a), Plaidoyer pour une souplesse du cadre en psychothérapie avec les adolescents, in MARTY F ; GUTTON P ; GIVRE P et al., *Le fait accompli dans la psychothérapie de l'adolescent*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, pp. 209-226.

MARTY F. (2003b), Adolescence comme expérience de la limite, in SCELLES R et al., *Limites, liens et transformations*, Paris, Dunod, pp. 61-79.

MARTY F. (2007), Soutiens narcissiques à l'adolescence, *Le journal des psychologues*, n° 245, pp. 22-27.

MARTY F. (2009), La psychothérapie psychanalytique d'adolescent existe-t-elle ?, *Le carnet PSY*, n° 135, pp. 22-29.

MARTY F & MARIE-GRIMALDI H. (2004), Introduction, in MARTY F ; MARIE-GRIMALDI H et al., *L'aventure de la recherche en psychologie clinique et psychopathologie*, Rouen, Publications de l'université de Rouen, pp. 5-13.

MASSON J-M. (1984). *Le réel escamoté. Le renoncement de Freud à la théorie de la séduction*, traduction de MONOD C, Paris, Aubier, 254 p.

MASUY GOEDERT V, (2003). *Les mensonges en clinique pédopsychiatrique. Le symptôme de Pinocchio, enfant seul*, thèse de doctorat de psychologie, Université Lumière Lyon II-CRPPC, sous la direction de B. CHOUVIER, Lyon, CRPPC.

MASUY V. (2010), L'impensable mise à mort de Pinocchio. Quand la fiction échappe à son créateur, *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 79, 1, pp. 59-64.

MAUREY G. (1993), A propos du secret et du masque, *Etudes psychothérapiques*, n° 7, pp. 29-42.

MAUREY G. (1996), Le mythomane et ses mensonges, *Etudes psychothérapiques*, n° 13, pp. 51-79.

MELLIER D. (2007), La précarité psychique et la spécificité du travail d'accueil de la souffrance, in AUBERT A-E ; SCELLES R et al., *Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes*, Ramonville Saint-Agne, érès, pp. 85-106.

MELTZER D. (2006), Le modèle de la psyché selon Bion : notes sur la fonction, inversion de la fonction alpha et grille négative, in NERI C ; CORREALE A ; FADDA P, *Lire Bion*, Ramonville Saint-Agne, érès, pp. 53-58.

MÉNÉCHAL J. (1988), Une femme est brûlée, in PONTALIS J-B et al., *Le mal*, Paris, Gallimard, pp. 119-142.

MÉNÉCHAL J. (2002), L'amour hystérique, entre négation, mensonge et palinodie, *Les cahiers de psychologie clinique*, n° 19, pp. 27-38.

MESURE S ; SAVIDAN P et al. (2006). *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 1277 p.

MICALE M-S. (1998), Le discours français sur l'hystérie à la fin du XIXe siècle, in ROUDINESCO É et al., *Autour des « Études sur l'hystérie » Vienne 1895, Paris 1995*, Paris, L'Harmattan, pp. 97-118.

MICHAUX L. (1952). *L'enfant Pervers*, Paris, PUF, 112 p.

MIJOLLA de A & MIJOLLA-MELLOR de S et al., (1996), *psychanalyse*, Paris, PUF, 2008, 879 p.

MIJOLLA-MELLOR de S. (2002a), mensonge, in MIJOLLA de A et al., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, pp. 1046-1047.

MIJOLLA-MELLOR de S. (2002b), *Le besoin de savoir Théorie et mythe magico-sexuels dans l'enfance*, Paris, Dunod, 231 p.

MIJOLLA-MELLOR de S. (2004). *Le besoin de croire Métapsychologie du fait religieux*, Dunod, 306 p.

MINGHELLA A. (1999). *Le talentueux Mr Ripley*, film, New York, Miramax Films & Paramount Pictures, 139 minutes.

MISSONNIER S. (2006), Tricher, est-ce jouer ?, in SOULÉ M et al., *La vie de l'enfant*, Paris, PUF, pp. 249-262.

M'UZAN de M. (1988), Trajectoire du mensonge, in *Pouvoirs du négatif dans la psychanalyse et dans la culture*, Seyssel, Champ Vallon, pp. 52-56.

- NEYRAUT M. (1963), À propos de la mythomanie, *Entretiens psychiatriques*, n° 9, pp. 11-38.
- NUNBERG H & FEDERN E. (1978). *Les premiers psychanalystes Minutes de la Société psychanalytique de Vienne. (1908-1910)*, T. 2, traduction de BAKMAN N, Paris, Gallimard, 572 p.
- NUNBERG H & FEDERN E. (1979). *Les premiers psychanalystes Minutes de la Société psychanalytique de Vienne. (1910-1911)*, T. 3, traduction de BAKMAN N, Paris, Gallimard, 361 p.
- NUNBERG H & FEDERN E. (1983). *Les premiers psychanalystes Minutes de la société psychanalytique de Vienne (1912-1918)*, T. 4, traduction de BAKMAN N, Paris, Gallimard, 397 p.
- PARAT C. (1995). *L'affect partagé*, Paris, PUF, 370 p.
- PARSEVAL de C. (2007), De Ferenczi à Winnicott : le « nourrisson savant » et le faux *self*, *Le Coq-héron*, n° 189, pp. 122-141.
- PASCHE F. (1971), Le bouclier de Persée ou psychose et réalité, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 35, n° 5-6, pp. 859-870.
- PASCHE F. (1979), Le Prométhée d'Eschyle ou les avatars du contre-Cédipe paternel, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 43, n° 3, pp. 401-408.
- PELLOUX P. (2011), Auscultation à haut risque, *Charlie Hebdo*, n° 987, p. 7.
- PENOT B. (1983), Dépsychotiser en institution ?, *Bulletin de psychologie*, T. 36, n° 360, pp. 619-624.
- PENOT B. (2006), Pour un travail psychanalytique à plusieurs en institutions soignantes, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 70, n° 4, pp. 1079-1093.
- PENOT B. (2001). *Figures du déni – En deçà du négatif*, Toulouse, érès, 288 p.
- PERRON R. (1995), Prendre pour vrai, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 59, n° 2, pp. 499-512.
- PEUCH-LESTRADE J. (2006), L'analyse des transferts dans l'institution, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 70, n° 4, pp. 1093-1108.
- PICOCHÉ J. (1971). *Nouveau dictionnaire étymologique du français*, Paris, Hachette-Tchou, 827 p.
- PICOCHÉ J. (1992). *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 620 p.

PINEL J-P. (2007). La construction du dispositif d'intervention à l'épreuve des mutations institutionnelles contemporaines, in NICOLLE O & KAËS R, *L'institution en héritage Mythes de fondation, transmissions, transformations*, Paris, Dunod, pp. 11-24.

PINEL J-P. (2010). Les liens de confiance dans les institutions spécialisées, ALLOUCH É ; CHIANTARETTO J-F ; HAREL S ; PINEL J-P, *Confiance et langage*, Paris, In Press, pp. 85-98.

PITRES A. (1891). *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme faites à l'hôpital Saint-André de Bordeaux Tome second* Paris, Octave Doin, 551 p.

PLATON. (entre -399 et -390). *Hippias majeur Hippias mineur*, traduction de PRADEAU J-F & FRONTEROTTA F, Paris, Flammarion, 2005, 266 p.

PLAUTE. (-190 à -168). *Amphitryon*, traduction de GUITTARD C, Paris, Flammarion, 1998, 289 p.

PONTALIS J-B. (1965). *Après Freud*, Paris, Gallimard, 1968, 332 p.

PONTALIS J-B. (2002). *En marge des jours*, Paris, Gallimard, 118 p.

PROUST F. (1994). *Kant Théorie et Pratique D'un prétendu droit de mentir par humanité La fin de toutes choses*, Paris, Flammarion, 187 p.

PROUST M. (1927). *À La recherche du temps perdu : Albertine disparue*, T. 6, édition présentée, établie et annotée par CHEVALIER A, Paris, Gallimard, 1990.

QUINODOZ D. (2002). *Des mots qui touchent. Une psychanalyste apprend à parler*, Paris, PUF, 202 p.

QUINODOZ J-M. (2004). *Lire Freud Découverte chronologique de l'œuvre de Freud*, Paris, PUF, 2009, 324 p.

RACAMIER P-C. (1952), Hystérie et théâtre, *L'évolution psychiatrique*, vol. 16, n° 2, pp. 257-291.

RACAMIER P-C. (1970). *Le psychanalyste sans divan. La psychanalyse et les institutions de soin psychiatriques*, Paris, Payot, 1993, 444 p.

RACAMIER P-C. (1978), Les paradoxes du schizophrène, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 42, n° 5-6, pp. 877-970.

RACAMIER P-C. (1980), De l'objet-non-objet. Entre folie, psychose et passion, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 21, pp. 235-241.

RACAMIER P-C. (1989). *ANTŒDIPE et ses destins*, Editions du Collège de Psychanalyse Groupale et Familiale, 127 p.

RACAMIER P-C. (1992a). *Le génie des origines*, Paris, Payot, 1995, 420 p.

- RACAMIER P-C. (1992b), Pensée perverse et décervelage, *Gruppo*, n° 8, pp. 45-64.
- RACAMIER P-C. (1998), Incestuel, in CAILLOT J-P ; DECOBERT S ; PIGOTT C, *Vocabulaire de psychanalyse groupale et familiale*, Paris, Collège de psychanalyse groupale et familiale, pp. 147-165.
- RACINE. (1673). *Mithridate*, Paris, Librairie Larousse, 1967, 137 p.
- RANK O. (1909), Le mythomane et l'escroc, in *Le mythe de la naissance du héros. Essai d'une interprétation psychanalytique du mythe*, Paris, Payot, 1983, pp. 144-150.
- REBOUL A. (1992), Le paradoxe du mensonge dans la théorie des actes du langage, *Cahiers de Linguistique Française en ligne*, n° 13, pp. 125-147.
- REIK T. (1973), *Le besoin d'avouer*, Paris, Payot & Rivages, 1997, 420 p.
- REY A. (2001). *Le Grand Robert de la langue française et analogique de la langue française par Paul Robert*, Paris, dictionnaire le Robert.
- RICHARD F. (1997), Violence sacrificielle et pulsion de mort à l'adolescence, in MARTY F et al., *L'illégitime violence La violence et son dépassement à l'adolescence*, Ramonville Saint-Agne, érès, 2000, pp. 47-64.
- RICHAUD L-R. (2003), Secret-fait accompli transgénérationnel, in MARTY F ; GUTTON P ; GIVRE P, *Le fait accompli dans la psychothérapie de l'adolescent*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, pp. 121-134.
- RIEDER I & VOIGT D. (2003). *SIDONIE Csillag Homosexuelle chez Freud lesbienne dans le siècle*, traduction de GINDELE T, Paris, EPEL, 400 p.
- RINDEL A. (2004), RER D – 1. Retour sur les événements, in *Observatoire des médias ACRIMED*, www.acrimed.org/article1709.html.
- ROCANCOURT C & LABARRIÈRE D. (2006). *Mes vies L'imposteur d'identités*, s.l, Succès du livre éditions, 3304 p.
- ROSENBLUM R. (2001), Un destin écran ou l'homme qui avait deux destins, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 65, n° 3, pp. 845-860.
- ROUDINESCO É & PLON M. (1997). *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1191 p.
- ROULON-DOKO P. (2008), Le statut de la parole, in BAUMGARDT U & DERIVE J, *Littératures orales africaine Perspectives théoriques et méthodologiques*, sl, Karthala, pp. 35-48.
- ROURE L-P. (1997). *Mensonge et simulation. Aspects psychiatriques et criminologiques de l'insincérité*, Paris, Masson, 152 p.

- ROUSSILLON R. (1988), Espaces et pratiques institutionnelles, le débarras et l'interstice, in KAËS R *et al.*, *L'institution et les institutions Etudes psychanalytiques*, Paris, Dunod, pp. 157-178.
- ROUSSILLON R. (1989), Le pacte dénégatif originaire, le domptage de l'effacement de la pulsion et l'effacement, in MISSENARD A *et al.*, *Le négatif figures et modalités*, Paris, Dunod, pp. 137-152.
- ROUSSILLON R. (1991). *Paradoxes et situations limites dans la psychanalyse*, Paris, PUF, 2001, 251 p.
- ROUSSILLON R. (1992a). *Du baquet de Mesmer au « Baquet de S. Freud »*, Paris, PUF, 232 p.
- ROUSSILLON R. (1992b), Le secret des apparences, *Gruppo*, n° 8, pp. 39-44.
- ROUSSILLON R. (1995). Logiques et archéologiques de cadre psychanalytique, Paris, PUF, 2007, 245 p.
- ROUSSILLON R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF, 245 p.
- ROUSSILLON R. (2001a). *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique*, Paris, Dunod, 218 p.
- ROUSSILLON R. (2001b), La question de la recherche et la psychanalyse : premiers repères épistémologiques, *Revue Belge de Psychanalyse*, n° 38, pp. 43-52.
- ROUSSILLON R. (2002a), réalité psychique, in MIJOLLA de A *et al.*, *Dictionnaire international de la psychanalyse* [2 Tomes], Paris, Hachette, 2005, pp. 1468-1469.
- ROUSSILLON R. (2002b), Décomposition « clinique » du sadisme, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 66, n° 4, pp. 1167-1180.
- ROUSSILLON R. (2003), Narcissisme et « logiques » de la perversion, in JEAMMET N ; NEAU F ; ROUSSILLON R, *Narcissisme et perversion*, Paris, Dunod, pp. 115-166.
- ROUSSILLON R. (2004), La pulsion et l'intersubjectivité, *Adolescence*, T. 22, n° 4, pp. 734-753.
- ROUSSILLON R. (2005), Affect inconscient, affect passion et affect-signal, in BOUHSIRA J ; PARAT H *et al.*, *L'affect*, Paris, PUF, pp. 117-135.
- ROUSSILLON R. (2007a), Les situations extrêmes et leur devenir, postface à AUBERT A-E & SCHELLES R *et al.*, *Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes*, Ramonville Saint-Agne, érès, pp. 215-226.
- ROUSSILLON R [avec interventions de CICCONE A]. (2007b), La réalité psychique de la subjectivité et son histoire, in ROUSSILLON R ; CHABERT C ; CICCONE A ; FERRANT A ; GEORGIEFF N ; ROMAN P, *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson, pp. 3-223.

ROUSSILLON R. (2008a), L'intersubjectivité L'inconscient et le sexuel, in BRACONNIER A ; GOLSE B *et al.*, *Bébés-ados : à corps et à cri*, Ramonville Saint Agne, érès, pp. 15-36.

ROUSSILLON R. (2008b). *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, PUF, 306 p.

ROUSSILLON R. (2010), Précarité et vulnérabilité identitaires à l'adolescence, *Adolescence*, T. 72, n° 2, pp. 241-252.

SARTRE J-P. (1943), La mauvaise foi, in *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 2001, pp. 81-102.

SAYAD A. (1990), Les maux-à-mots de l'immigration. Entretien avec Jean Leca, *Politix* vol. 3, n° 12, pp. 7-24.

SCHARMANN G. (2003), Le double mixte. Un couple de thérapeutes face à un adolescent, in MARTY F ; GUTTON P ; GIVRE P, *Le fait accompli dans la psychothérapie de l'adolescent*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, pp. 135-138.

SHAKESPEARE W. (1600), Hamlet, in *Shakespeare Hamlet / Othello / Macbeth*, traduction de HUGO F-V; texte révisé par FLORENNE Y & DURET É, Paris, Librairie Générale Française, 1983, pp. 3-119.

SHAKESPEARE W. (1621-1623), Othello, in *Shakespeare Hamlet / Othello / Macbeth*, traduction de HUGO F-V; texte révisé par FLORENNE Y & DURET É, Paris, Librairie Générale Française, 1983, pp. 145-269.

SCHNYDER M-L. (1907), Résumé du rapport de M. Schnyder, in *Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française XVII^e session*, Paris, Masson & C^{ie}, pp. 373-378.

SCHULTHEIS B ; FRAUENFELDER A ; DELAY C ; STASSENT J-F. (2005). *La maltraitance envers les enfants : entre consensus moral, fausses évidences et enjeux sociaux ignorés : rapport final*, Université de Genève, Département de sociologie, 408 p.

SEARLES H-F. (1972), Contre-transfert et modèles théoriques, in *Le contre-transfert*, traduction de BOST B, Paris, Gallimard, 1981, pp. 318-327.

SEARLES H-F. (1975), L'effort pour rendre l'autre fou : un élément dans l'étiologie et la psychothérapie de la schizophrénie, traduction de BOST B, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 12, pp. 23-48.

SMADJA R. (2009). *D'une bêtise à l'autre*, Paris, PUF, 174 p.

SOMME L-T. (2005), La vérité du mensonge, in *Revue d'éthique et de théologie morale*, n° 236, pp. 33-54.

SPITZ R-A. (1968). *De la naissance à la parole La première année de la vie*, traduction de FLOURNOY L, Paris, PUF, 306 p.

- STAROBINSKI J. (1971), Sur la flatterie, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 4, pp. 131-152.
- SUÁREZ-OROZCO C & M. (2001). *Children of Immigration*, Cambridge, Harvard University Press, p.
- SUTTER J-M. (1946), Les mythomanes et la guerre, in *Comptes rendus du congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française*, XLIV Session, Masson et Cie Editeurs, Paris, pp. 601-608.
- SUTTER J-M. (1956). *Le mensonge chez l'enfant*, Paris, PUF, 170 p.
- TARDIEU A. (1872). *Etude médico légale sur la folie*, Paris, J-B Baillière et fils, 610 p.
- TAUSK V. (1919), De la genèse de « l'appareil à influencer » au cours de la schizophrénie, in *Œuvres psychanalytiques*, traduction de BORIE B & R, Paris, Payot, 1975, pp. 177-217.
- TIMMERMANS B. (2004), La vérité suspecte, le mensonge innocenté : la chair du discours à l'âge classique, in LENAIN T *et al.*, *Mensonge, mauvaise foi, mystification*, Paris, Vrin, pp. 39-56.
- TOUTENU D & SETTELEN D. (2003). *L'affaire Romand : le narcissisme criminel*, Paris, L'Harmattan, 101 p.
- TRIANDAFILLIDIS A. (1994), Les masques du besoin, *Adolescence*, T. 12, n° 24, pp. 65-80.
- TRILLAT E. (1986). *Histoire de l'hystérie*, Paris, Seghers, 282 p.
- URTUBEY de L. (1986), Je suis celle que vous croyez, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 50, n° 3, pp. 1013-118.
- URTUBEY de L. (2004), Sur les bastions de la mauvaise foi, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 68, n° 5, pp. 1799-1805.
- VIAN B. (1947). *L'écume des jours*, Paris, Pauvert, 1986, 189 p.
- WAINRIB S. (2001), La répressivité, *Revue Française de Psychanalyse*, T. 65, n° 1, pp. 123-140.
- WIER J. (1569). *De l'imposture et tromperie des diables : des enchantements & forcelleries*, Paris, Analectes, 1970, 251 p.
- WINNICOTT D-W. (1938), Timidité et troubles nerveux chez les enfants, in *L'enfant et le monde extérieur. Le développement des relations*, traduction de STRONCK-ROBERT A, Paris, Payot, 1957, pp. 53-58.
- WINNICOTT D-W. (1945), Le vol et le mensonge, in *L'enfant et sa famille*, traduction de STRONCK-ROBERT A, Paris, Payot, 1971, pp. 169-174.

WINNICOTT D-W. (1946), Quelques aspects psychologiques de la délinquance juvénile, in *L'enfant et le monde extérieur. Le développement des relations*, traduction de STRONCK-ROBERT A, Paris, Payot, 1957, pp. 165-174.

WINNICOTT D-W. (1947a), La haine dans le contre-transfert, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1969, pp. 72-82.

WINNICOTT D-W. (1947b), Le bébé en tant que personne, in *L'enfant et le monde extérieur. Le développement des relations*, traduction de STRONCK-ROBERT A, Paris, Payot, 1957, pp. 103-112.

WINNICOTT D-W. (1949), La tendance à voler, in *L'enfant et le monde extérieur. Le développement des relations*, traduction de STRONCK-ROBERT A, Paris, Payot, 1957, pp. 159-164.

WINNICOTT D-W. (1951), Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. Une étude de la première possession non-moi, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1969, pp. 169-186.

WINNICOTT D-W. (1952), L'angoisse liée à l'insécurité, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1969, pp. 198-202.

WINNICOTT D-W. (1956), La tendance antisociale, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1980, pp. 292-302.

WINNICOTT D-W. (1958), La capacité d'être seul en présence de l'autre, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1980, pp. 205-213.

WINNICOTT D-W. (1960), Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux « self », in *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1990, pp. 115-132.

WINNICOTT D-W. (1962a), L'enfant en bonne santé et l'enfant en période de crise : quelques propos sur les soins requis, in *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1970, pp. 19-30.

WINNICOTT D-W. (1962b), L'adolescence, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1969, pp. 398-408.

WINNICOTT D-W. (1963a), Théorie des troubles psychiatriques en fonction des processus de maturation de la petite enfance, in *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1970, pp. 217-232.

WINNICOTT D-W. (1963b), De la communication et de la non-communication, in *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Payot, 1990, pp. 151-168.

WINNICOTT D-W. (1966), L'absence de sentiment de culpabilité, in *Déprivation et délinquance*, traduction de MICHELIN M & ROSAZ L, Paris, Payot & Rivages, 1994, pp. 129-136.

WINNICOTT D-W. (1967), La délinquance, signe d'espoir, in *Conversations ordinaires*, traduction de BOST B, Paris, Gallimard, 1988, pp. 130-144.

WINNICOTT D-W. (1968), L'immaturité de l'adolescent, in *Conversations ordinaires*, traduction de BOST B, Paris, Gallimard, 1988, pp. 216-242.

WINNICOTT D-W. (1969), L'usage de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications, in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, traduction de KALMANOVITCH J, Paris, Gallimard, 2000, pp. 231-242.

VIII. Index des auteurs cités

Abraham	67, 100, 109, 113, 196, 201, 226, 242
Adler	84, 96, 97, 145, 150, 152, 231
Ahmad	148
Allouch	164
Amati-Sas	180
André	142
Anzieu	208
Aristote	58
Asher	66
Assoun	68, 180, 246, 255
Athanassiou-Popesco	203, 247
Aubin	320
Aulagnier	144, 160, 281, 306
Austin	46
Babinski	72, 73
Balier	255
Ballet	67
Barni	54
Barry	282
Bascou	134, 158
Bauduin	63, 108, 113, 114, 187, 243, 305, 339
Bayle	59, 107
Bensussan	287
Bergeret	91, 95, 106, 143, 149, 154, 172, 208, 216, 218, 232, 242
Bergson	305
Bertrand	202
Bion	9, 121, 122, 124, 177, 310, 334, 341
Bleger	135, 309
Boisseau	72
Bornstein	89
Böszörményi-Nagy	153
Bradbury	204
Bradmetz	31
Braunschweig	153
Bréhan	226
Briton	217
Caïn	26
Campion	57
Carel	153
Carrère	159, 215
Cartry	189, 288, 311
Cécile	271
Certeau	268
Césaire	283
Chapellon	256, 257, 265, 266, 281, 302, 305, 309
Char	90

Chasseguet-Smirgel.....	63, 114, 115, 117, 120, 145, 218, 232, 243, 272
Chemama.....	63
Cherki.....	265, 270
Chervet.....	56, 98, 134, 339
Ciccone.....	206
Collodi.....	185
Conri.....	66
Corraze.....	23, 26, 57, 66, 72
Costedoat.....	77
Cyrulnik.....	15, 31, 175
D'Apruzzo.....	124
Delay.....	307
Delrieu.....	79
Denis.....	249
Derrida.....	15, 132, 180
Deshaies.....	168
Deutsch.....	23, 25, 63, 110, 201
Devereux.....	283
Diet.....	230
Donnet.....	47, 56, 94, 224, 331
Douville.....	273
Dubois.....	49
Duez.....	148
Dupré.....	26, 27, 73, 98
Durandin.....	17
Eiguer.....	8, 20, 102, 107, 225, 228, 251, 268, 338, 341
Eissler.....	68
Faimberg.....	89
Fain.....	153, 220, 250, 341
Falzeder.....	99, 100, 102
Favarel-Garrigues.....	167
Favez-Boutonier.....	90
Federn.....	19, 34, 84, 94, 96, 98, 101, 145
Fédida.....	138, 212
Ferenczi.....	100, 105, 106, 331
Fiori.....	100
Fischer.....	178
Fize.....	14, 144
Flournoy.....	305
Fonagy.....	88
Forman.....	33
Frauenfelder.....	307
Freud.....	6, 10, 19, 46, 54, 58, 65, 66, 68, 69, 72, 73, 75, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 120, 135, 136, 141, 142, 147, 152, 158, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 169, 170, 172, 173, 176, 204, 208, 213, 217, 221, 225, 255, 264, 281, 291, 299, 302, 305, 306, 313, 329, 330, 332, 344, 351, 365
Fribourg-Blanc.....	77
Froment.....	74
Fustier.....	38, 189, 228, 257, 288, 302, 311, 318, 321
Gaddini.....	206

Gagnebin	116
Giannoli	21, 22
Gindele	169
Giraudoux	59
Goedert Masuy	8
Gori	272
Grange-Ségéral	5, 231
Green	59, 133, 140, 145, 153, 172, 175, 188, 207, 283, 332, 339
Greenacre	63, 111, 112, 114, 187, 213, 339
Griot	231
Guedj	66
Guglielmo	178
Guillaumin	42, 85, 89, 105, 116, 117, 118, 157, 174, 176, 177, 188, 224, 227, 229, 242, 245, 247, 303, 338, 339
Gutton	303
Hachet	17
Héritier	302
Homère	67, 134
Houser	95, 106
Houssier	5, 39, 47, 143, 257, 281, 328
Ion	307
Janin	180, 222
Jeammet	320
Jolly	21, 22
Jones	75
Kaës	136, 158, 180, 214, 223, 279, 311, 324, 337
Kahn	17
Khan	146, 222, 224, 267, 333
Klein	53, 165
Kristeva	47, 243
La Fontaine	218
Labarrière	213
Lacan	30, 148, 166, 167, 168, 169, 206
Lafon	63
Lagache	189
Langs	9, 123, 124, 125, 217, 248, 310
Laplanche	63, 81, 84, 86, 87, 90, 136, 147, 189, 216, 306
Laugier	150
Laurent	14
Le Maléfan	26
Le Run	302
Lebrun	25
Legendre	245
Légrand du Saulle	71
Lenclud	18
Lesourd	158
Logre	28, 76
M'Uzan	145, 208
Mac Dougall	200, 209, 263
Madeira	280

Margolis	144
Marie	256
Marty	5, 39, 59, 144, 147, 148, 156, 210, 257, 284, 301, 303, 333
Masson	85, 98
Masuy	17
Maurey	209
Mellier	188
Meltzer	123
Ménéchal	70, 96
Mesure	63
Micale	71
Michaux	26
Mijolla	86
Mijolla-Mellor	15, 80, 86, 149, 215, 216
Missonnier	31
Neyraud	242
Nunberg	19, 34, 84, 94, 96, 98, 101, 145
Parseval	202
Pasche	152, 209, 292
Pelloux	285, 287
Penot	221, 222, 230, 309, 311, 313, 316, 338, 340
Perron	80
Peuch-Lestrade	312
Picoche	14, 49, 218, 229
Pinel	230, 312, 318
Pitres	75
Platon	16
Plaute	220
Plon	63
Pontalis	63, 122, 142, 206, 306
Proust F	54
Quinodoz	59, 162
Racamier	37, 49, 203, 204, 224, 242, 243, 272
Racine	233
Rank	27, 34, 73, 94
Rault	287
Raymond	73, 307
Reboul	14, 132
Reik	67, 246
Rey	14
Richard	304
Richaud	279
Rieder	169, 170
Rocancourt	213
Rosenblum	112
Roudinesco	63
Roulon-Doko	226
Roure	32, 33
Roussillon	46, 47, 52, 58, 59, 63, 81, 87, 88, 128, 147, 151, 153, 154, 159, 180, 202, 222, 225, 241, 245, 249, 250, 283, 284, 300, 302, 304, 321, 330, 339

Savidan	63
Sayad	268
Scharmann	311
Schnyder	73
Schultheis	307
Searles	168
Settelen	214, 215
Shakespeare	143, 159, 230
Smadja	140
Somme	15
Spark	153
Spitz	143
Starobinski	219
Stassen	307
Suárez-Orozco	280
Sutter	18
Tardieu	65
Tausk	95, 97, 143, 145
Timmermans	54
Torok	226
Toutenu	214, 215
Triandafillidis	221
Trillat	77
Urtubey	116, 118, 119, 120, 129, 188, 206, 212, 229
Vandermersch	63
Vian	172
Vital-Durand	280
Voight	169, 170
Wainrib	302
Wier	70, 89
Winnicott	11, 30, 105, 106, 137, 138, 139, 147, 156, 171, 201, 202, 203, 226, 248, 254, 267, 269, 278, 281, 300, 304, 320, 322, 324, 331

IX. Index des cas et des exemples présentés

Amphitryon, 196, 197
Anita, 10, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 287, 297
Christophe de Rocancourt, 190
Entropie, 226, 277, 278, 280, 281, 282, 283, 285, 297
Fatou, 226, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 250, 251, 252, 253, 256, 258, 285, 297
Jean-Bob, 10, 98, 166, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 185, 186, 187, 190, 192, 193, 195, 196, 197, 199, 200, 201, 202, 203, 205, 206, 207, 210, 214, 299, 300
Jean-Claude Romand, 141, 178, 190, 191, 192
Marie-L, 51, 52
Mithridate, 10, 166, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 224, 295
Monsieur Ripley, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 46, 47, 51, 53, 290, 300
Philippe Berre, 19, 20
Prométhée, 11, 136, 226, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 271, 273, 285, 288, 297
Ulysse, 60, 117, 118, 199
Virginie Madeira, 249

X. Index des termes et des notions employés

acte-parlé, 7, 40, 41, 42, 55, 123, 148, 149, 188, 225, 286, 294, 311
affects coïncés, 198
aire du leurre, 122, 189
anaclitisme négatif, 139, 157, 268, 288, 298
appropriation subjective, 130
ascendance, 45, 251, 263, 267, 271, 288, 297
babélisation théorique, 9, 57, 112, 292
bastion, 105, 112, 113, 293
bouclier narcissique, 187, 234
brouillage du symbolique, 250
censure de l'amante, 135
clinique du soin éducatif, 168
clivage, 11, 88, 137, 163, 202, 203, 204, 223, 237, 238, 239, 272, 277, 282, 288, 293, 312
co-gestion, 200, 288, 295
collapsus topique, 160, 197
communauté de déni, 196, 221, 300
contrat familial sur le négatif, 248
contrat narcissique, 248, 250, 313
contre-œdipe parental, 134
créé-trouvé, 283, 285, 286, 288, 313
démentir, 217, 218
départicularisation du Surmoi, 136
désertion, 94
destructivité, 11, 139, 204, 216, 221, 224, 226, 230, 237, 258, 259, 265, 266, 268, 269, 281, 286, 287, 288, 296, 297
détruit-trouvé, 237
doute, 21, 37, 38, 39, 40, 44, 46, 48, 49, 50, 53, 56, 64, 68, 70, 71, 74, 75, 82, 84, 86, 101, 103, 118, 120, 121, 132, 138, 145, 146, 148, 160, 161, 169, 171, 175, 176, 181, 191, 192, 200, 201, 206, 211, 215, 222, 228, 238, 240, 241, 246, 247, 253, 255, 256, 261, 262, 268, 276, 278, 280, 281, 283, 292, 299, 301, 311
dynamique de la compréhension erronée, 106
échange agi-parlé, 43, 199
enveloppe psychique, 185
excorporation, 277, 288, 298
exportation, 202, 277, 288, 298, 312
faire croire, 17, 23, 26, 27, 28, 46, 100, 109, 117, 134, 149, 188, 197, 215, 235, 274
faux *self*, 10, 166, 179, 180, 185, 189, 197, 223, 224, 238, 285, 294, 296, 300
fermeture narcissique, 127, 128, 162
hystérie, 57, 58, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 74, 75, 83, 111, 311
idée du Moi, 182
identification projective, 8, 41, 48, 108, 113, 147
imitation, 100, 181, 183, 184
imposture, 9, 21, 47, 57, 63, 67, 79, 90, 93, 94, 98, 99, 101, 107, 109, 112, 140, 159, 196
induction narcissique, 48, 299
interdit de parasitage, 282, 286
langage de l'acte, 43, 290

logique de la victime, 47
 médium malléable, 220, 221
 mythomanie, 8, 9, 12, 18, 19, 21, 23, 24, 25, 26, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 60, 65, 67, 68, 311
 négation, 10, 153, 154, 155, 163
 négativité radicale, 198
neurotica, 69, 73, 75, 84, 87, 111, 292
 objet-non-objet, 214
 On primordial, 126
 pacte dénégatif, 191, 248
 paranoïa culturelle, 251
 parasitisme, 201
 pénétration agie par l'objet de recherche, 81, 292
 permutation symbolique des places, 216
 persécution, 93, 100, 107, 129, 143, 203, 217, 237, 241, 287, 291, 295, 297
 phallus, 100, 102, 104, 205
 phénoménologie de l'expérience symbiotique, 198
 pré-transfert, 251
 principe de séniorité, 267
 prothèse de certitude, 132
pseudologia-phantastica, 9, 12, 19, 21, 22, 26, 55, 57, 67
 pseudologie, 22, 23, 55, 96
 puberté, 140, 226, 237, 243, 297
 réalité psychique, 18, 26, 73, 74, 75, 76, 77, 79, 111, 197, 198, 291, 311
 résistance consciente, 59, 77, 146, 292
 roman familial, 11, 86, 92, 98, 258, 265, 274, 286, 288, 297, 313
 sentiment du Moi, 126, 223, 294
 signalements de maltraitance, 3, 6, 11, 226, 241, 242, 252, 256, 271, 288, 313
 simulation, 2, 9, 30, 57, 58, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 77, 78, 81, 111, 117, 291, 292, 311
 solution perverse, 53, 93
 supposé savoir, 131, 150
 tendresse sans pitié, 153, 294
 transaction narcissique, 10, 189, 195, 199, 223, 256, 295, 299, 312
 transfert par retournement, 200, 217, 299
 transfert subjectal, 203, 276, 299
 traumatisme cumulatif, 129
 traumatisme perdu, 135, 251
 trouvé-crée, 283, 285, 298

XI. Table des matières.

Remerciements.....	5
Introduction	6
I. Revue des questions.....	12
1.1 L'INTENTION DE TROMPER QUELQU'UN D'AUTRE.....	13
a. Définition	13
b. Mensonge-à-soi	15
c. Le sujet croit-il à son récit ?	19
d. La théorie de la mythomanie	24
e. <i>Faire croire</i> : l'intersubjectivité en question	27
f. Vers une approche clinique du mensonge.....	30
1.2 L'ECOUTE DU MENSONGE : PREMIERES REFLEXIONS CLINIQUES.....	32
a. Un <i>Café social</i>	32
b. L'éolienne à géométrie variable de Monsieur Ripley	35
c. Un acte-parlé	41
d. Mentir ou périr	44
e. Une méfiance partagée	46
f. Malaise dans l'identification	51
1.3 RESUME DE CE CHAPITRE : VERS LE CONCEPT DE MENSONGE.....	55
II. Les approches psychanalytiques	57
2.1 DIGRESSION AUTOUR DE LA SIMULATION	58
a. La simulation : un paradigme médico-légal.....	58
b. L'épopée de l'hystérie	62
c. L'hystérique sait-elle qu'elle simule ?.....	66
2.2 LA PSYCHANALYSE : UN RENOUVEAU	69
a. Au commencement était le doute : la période pré-analytique	70
b. La réalité psychique, un tournant décisif.....	74
c. Un intérêt secret.....	78
d. De riches débats	81
e. Coulisses de <i>Deux mensonges d'enfant(s)</i>	85
2.3 VOCABULAIRE(S) DE LA PSYCHANALYSE.....	90
a. Le mensonge pendant la cure	90
b. L'imposteur et son complice	94
c. Le « faux »	100
d. Des dynamiques transféro-contre-transférentielles	102

e.	Le mensonge dans l'interaction thérapeutique.....	106
2.4	EN CONCLUSION : DIFFICULTES ET ACQUIS THEORIQUES	111
III.	Destin et fonctions du mensonge au cours du développement de l'enfant.....	115
3.1	DIRE POUR CACHER, CACHER POUR DIRE.....	116
a.	Être invisible	116
b.	L'enfant plus transparent.....	119
c.	Un phénomène transitionnel et un facteur d'espoir.....	121
3.2	LES FONCTIONS DU MENSONGE AU COURS DU DEVELOPPEMENT	125
a.	Je mens, donc je suis	126
b.	Une défense narcissique	129
c.	Un contre-pouvoir	130
d.	Mensonge œdipien	133
e.	L'adolescence : me crois-tu ?	138
3.3	UN MENSONGE FAIT A S. FREUD	143
a.	L'adolescente qui trompa son analyste	144
b.	S. Freud a-t-il réellement été trompé ?	147
c.	Une enfant délaissée.....	151
d.	Un <i>oui</i> qui cache un <i>non</i>	153
e.	Une réaction thérapeutique positive à valeur négative.....	156
3.4	EN RESUME : S'ELOIGNER POUR MIEUX SE RAPPROCHER.....	161
	Analyses cliniques.....	165
IV.	Faux Moi	166
4.1	UN HOMME TRES ATTACHANT	167
a.	Une clinique « hors les murs »	167
b.	Jean-Bob, un <i>Cas fondateur</i>	169
c.	Faux <i>self</i>	178
d.	Imiter pour exister.....	181
e.	Un ersatz de Moi-peau	185
4.2	LE MENSONGE EXPRESSION DU « VRAI SELF ».....	189
a.	L'adhésion au mensonge.....	190
b.	Une transaction narcissique.....	195
c.	Cheval de Troie	199
d.	Un mécanisme d'exportation du clivage	202
e.	Une souffrance cachée	205
4.3	CROIS-MOI SI TU VEUX, DOUTES SI TU PEUX.....	207
a.	Mithridate	207
b.	Une permutation désymbolisante des places	214
c.	Démentir.....	218
d.	Un désespérant facteur d'espoir.....	220

4.4	EN RESUME DE CE CHAPITRE	223
V.	Adultes maltraitants ou réalité mal traitée ?	226
5.1	ANITA : ADOLESCENTE EN GUERRE.....	227
a.	Contexte de recueil des données et méthode.....	227
b.	Une adolescente troublante	228
c.	Un mensonge éloquent	234
d.	Une mère suffisamment bonne	235
e.	Le mensonge, reflet de distorsions environnementales	238
5.2	LES FAUX SIGNALEMENTS DE MALTRAITANCE.....	242
a.	Adolescence entre deux vives.....	242
b.	Fatou	243
c.	Faux signalement vrai malaise	247
d.	Un contrat narcissique perturbé	248
e.	À contre-courant	253
5.3	PARENTS INSUFFISAMMENT BONS ?	258
a.	Familles maltraitées	258
b.	Un mensonge dévastateur	259
c.	Un roman familial réalisé	265
d.	Mentir là où le refoulement échoue	267
e.	Un acte de civilisation	269
5.4	UN REVELATEUR DES PERTURBATIONS DU MILIEU.....	273
a.	Un contrat groupal mis à nu.....	273
b.	Quand les adultes ne s'entendent pas.....	274
c.	Mensonge d'adolescente/maux d'équipe	277
d.	Mensonge d'enfant, vérité d'adultes.....	280
e.	Un <i>créé-trouvé</i>	283
5.5	POUR RESUMER : UN FACTEUR D'ESPOIR.....	287
VI.	Discussion	290
VII.	Bibliographie.....	302
VIII.	Index des auteurs cités	329
IX.	Index des cas et des exemples présentés	334
X.	Index des termes et des notions employés	336
XI.	Table des matières.....	338

Résumé :

Cette recherche s'attache à saisir les logiques inconscientes qui président au *besoin de mentir*. Elle s'intéresse au type de vulnérabilité psychique que le sujet contre-investit ainsi qu'à la nature de la communication inconsciente qu'il instaure avec ceux qu'il trompe.

Après avoir recensé les différentes approches métapsychologiques existantes, les fonctions psychiques du mensonge sont explorées en regard de son rôle au cours du développement de l'enfant. Ensuite, l'examen de cas d'adultes rencontrés dans un dispositif d'accueil pour personnes en errance permet d'expliquer comment les sujets se défendent d'un vécu d'empiètement et le font vivre à ceux qu'ils trompent. Enfin, des exemples d'adolescents, observés dans le contexte de la protection de l'enfance contribuent à l'analyse des dynamiques intersubjectives impulsées par cet *acte-parlé*.

L'ensemble de cette thèse démontre que malgré la difficulté que cette configuration clinique pose à l'observation, sa prise en compte permet de saisir la manière avec laquelle le sujet exprime une souffrance autrement indicible.

Mots-clefs : mensonge ; clivage ; complicité inconsciente ; séduction narcissique ; faux *self* ; persuasion ; identification projective ; agir ; communauté de déni.

Abstract :

This research tries to understand the unconscious logics that preside over the need to lie. It analyses the type of psychological vulnerability a subject counter-invests as well as the origin of the unconscious communication he establishes with those he misleads.

After having drawn up an inventory of the existing metapsychological approaches, the author examines the psychological functions of lying by taking into account its role during the development of the child. Then the examination of some adult cases that occurred in a homeless resource center will explain how, some subjects protect themselves from a harassment victim background and have others live the same experience with their lies. Finally, the author examines how cases of teenagers observed within the framework of childhood protection contribute to the analysis of the intersubjective dynamics impulsed by this *acte-parlé*.

This work demonstrates that even though this clinical configuration is difficult to observe, if the psychologist would take it into account, it could help him understand how a patient expresses a pain that he could not tell by other means.

Key words : lie ; division ; unconscious collusion ; narcissistic seduction ; false self ; persuasion ; projective identification ; act ; community of denial.